N° 335 — Tome XCI 1er Juin 1911

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-deuxième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, ARCHIBALD HENDERSON (HENRY-D.-DAVRAY *trad.*), EDMOND BARTHÉLEMY, GEORGES BOHN, MAURICE BOISSARD, R. DE BURY, GASTON DANVILLE, LOUIS DUMUR, GEORGES EEKHOUD, ALBERT FLEURY, ALICE GARNIER, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, TRISTAN LECLÈRE, CHARLES MORICE, J.-G. PROD'HOMME, PIERRE QUILLARD, RACHILDE, MARCEL ROBIN, ANDRÉ ROUVEYRE, THÉODORE STANTON, PIERRE DE VAISSIÈRE, FRITZ VANDERPIJL, A. VAN GENNEP, GUSTAVE WENDT.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXI

SOMMAIRE

No 335 — 1er Juin 1911

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LES MAITRES DU LIVRE

COLLECTION D'OUVRAGES DE LUXE

Publiée sous la Direction de AD. VAN BEVER

GEORGES CRÈS et Cie, Éditeurs

3, place de la Sorbonne. — PARIS

La présente Collection s'adresse aux Lettrés, aux Curieux et aux Bibliophiles, en un mot, à s ceux qu'intéresse l'évolution du Livre, considéré, tout à la fois, comme œuvre littéraire et nme œuvre d'art.

Éditée à un nombre d'exemplaires limité, en un format commode et original, tirée, avec le plus nd soin, sur papier vergé, à la forme, des Manufactures d'Arches — sous couverture repliée — Collection dite des *Maîtres du Livre* donnera à ses débuts les ouvrages suivants : *Les urs du Mal*, de Charles Baudelaire, texte intégral; *Sagesse*, de Paul Verlaine, sur les ma-crits du Poète ; *Les Déliquescences d'Adoré Floupette*, poèmes décadents, par Gabriel Vicai-et Henri Beauclair ; *Axël*, de Villiers de-l'Isle-Adam ; *La Chartreuse de Parme* et *Le Rouge e Noir*, de Stendhal ; un recueil d'*Epigrammes*, de Clément Marot (réimpression en caractères hiques); les *Poésies Amoureuses et Satiriques* d'Eustorg de Beaulieu, limousin ; enfin des rages de Henri de Régnier, de Remy de Gourmont et d'Emile Verhaeren, etc.

Vient de paraître :

LES FLEURS DU MAL

Par Charles BAUDELAIRE

ÉDITION COMPLÈTE

Reproduisant intégralement le texte des « Fleurs du Mal » de 1857 avec les pièces condamnées), de 1861 et de 1869, ainsi que celui des « Épaves » de 1866 suivie des variantes des éditions.

PORTRAIT DE L'AUTEUR DESSINÉ ET GRAVÉ SUR BOIS PAR P.-E. VIBERT

volume in-18 grand jésus (19×13), imprimé sur papier vergé d'Arches, teinté (fabriqué spécialement pour la Collection), à 650 exemplaires numérotés. Prix net.......... 7 fr. 50
exemplaires numérotés, sur papier des Manufactures Impériales du Japon. Prix. 20 fr. »

SAGESSE

Par Paul VERLAINE

Édition revue et corrigée sur les manuscrits de l'auteur, précédée d'un avertissement et suivie de notes et de variantes recueillies par Ad. van Bever

Portrait de l'Auteur dessiné et gravé sur bois par P.-E. VIBERT

Fac-similés d'un manuscrit de « Sagesse »

1 volume imprimé sur vergé d'Arches, à 660 exemplaires numérotés. Savoir :
o exemplaires in-18 grand jésus (19×13) papier teinté (fabriqué spécialement pour la Collection). Prix net.......... 7 fr. 50
o exemplaires, in-18 soleil (19,3×13,3), papier blanc, fort. Prix, net.......... 9 fr. »
o exemplaires numérotés, sur papier des Manufactures Impériales du Japon. Prix. 20 fr. »

LES DÉLIQUESCENCES

D'ADORÉ FLOUPETTE

POÈMES DÉCADENTS PAR

Gabriel VICAIRE et Henri BEAUCLAIR

1 volume in-18 raisin (17×11) imprimé sur papier d'Arches, à 615 exemplaires numérotés. Prix net.......... 5 fr. »
exemplaires numérotés, sur Japon Impérial. Prix, net.......... 12 fr. »

AVIS — On peut souscrire à la première série des MAITRES DU LIVRE (soit 6 volumes) au prix de 40 francs.

BERNARD SHAW INTIME

Aux yeux du monde, Bernard Shaw semble trop fantaisiste pour être sincère — il apparaît aussi chimérique que Pierrot, aussi peu réel qu'Arlequin, aussi nébuleux et lointain que le typique habitant de la lune. Il est, en réalité, l'être le plus difficilement méconnaissable qui soit. Le rythme nerveux, enfantin presque, de son allure, l'ovale allongé, émacié de sa face, le hérissement pittoresque de sa barbe brune, fortement colorée ou mieux encore ourlée de poils gris, la noblesse hautaine de son front, l'ironie mystificatrice répandue sur toute sa physionomie, la sensualité de sa bouche, et jusqu'à la droiture provocante de son regard, tout cela contribue à faire de lui l'original d'une estampe de Coburn, le personnage d'une caricature de Max Beerbohm. La limite séparant la convention de la bizarrerie, le penseur sérieux du conteur sarcastique, cette limite est nettement symbolisée par le dessin de ses sourcils et de ses moustaches qui, d'un côté, pointent avec humour vers le ciel, et de l'autre s'abaissent avec dignité vers la terre. Cela lui donne, lorsqu'il est d'humeur joyeuse, l'air d'un Celte méphistophélique et jovial, et même, lorsque ses traits sont au repos, cette particularité hirsute donne à son expression quelque chose de diabolique. La complexion délicate et la pâleur excessive de sa peau prêtent à sa figure un air de haute distinction ; quant à ses yeux, soit qu'il les tourne vers vous pour planter ses regards d'aplomb dans les vôtres, soit qu'il

les laisse chavirer sous le coup d'une irrépressible gaîté, ils constituent la caractéristique la plus marquée de sa physionomie tout entière.

Un dessinateur dirait de son profil qu'il donne l'impression d'un rectangle allongé — conformation céphalique curieuse et bâtie à souhait pour le crayon du caricaturiste. La description que donne en son livre, *The ball and the Cross*, Mr. Gilbert K. Chesterton du professeur de psychologie, aux idées plus démentes que celles des fous qu'il est appelé à surveiller, cette description, avec de légères variantes, constitue un frappant portrait-charge — si peu chargé! — de l'homme qu'est Bernard Shaw : « Le personnage avançait à demi courbé, et pourtant projetait en avant sa barbe fourchue. Cette barbe, taillée avec soin et de coloration jaune, semblait l'aboutissement naturel de toute sa personne. Lorsqu'il croisait les mains derrière son dos, fourrageant les basques de son habit, il gesticulait de sa barbe, au nez de l'interlocuteur, comme il eût fait d'un puissant index. Cette barbe esquissait à peu près tous ses gestes, prenait une importance supérieure au binocle rutilant à travers lequel il dardait ses regards, supérieure au bêlement harmonieux de sa voix. Sa figure et son cou étaient d'un rouge vif, mais maigres et sillonnés de muscles en saillie. Un précieux lorgnon d'or chevauchait allègrement son nez aquilin. Il laissait entrevoir, enfin, sous ses brillantes incisives, un sourire perpétuel au point de passer pour un ricanement. »

L'extravagant hâbleur, le poseur insigne de la légende, disparaît en présence du véritable Shaw. Ses cocasses simulacres de prétention ont le don de l'amuser follement, lui et ses amis. Il y voit une source intarissable de plaisanteries : « Je n'ai jamais prétendu que G. B. S. (ses initiales) eût existé », dit l'autre jour Bernard Shaw : « Je l'ai à maintes reprises mis en pièces devant de nombreux auditoires pour démontrer son inexistence. Et même ceux qui, malgré tout, n'en veulent pas démordre, regardent G. B. S. comme une fantasmagorie. La caractéristique de ce personnage est d'être unique, fantastique, irréalisable, inimitable, impossible, parfaitement insupportable s'il existait jamais, foncièrement snob et dépourvu de toute passion. Il est bien évident qu'un tel monstre ne saurait faire aucun mal, alors même que son exemple serait pernicieux —

ce qui n'est point. » — « Le G. B. S., voyez-vous, me fit-il plaisamment remarquer une autre fois avec un bref haussement d'épaules et un geste dédaigneux de la main, c'est proprement une plaisanterie bourgeoise dans un milieu select. G. B. S. quelquefois me porte sur les nerfs, mais il contribue si fort à la distraction d'un petit groupe hautement cultivé ! Il est, évidemment, par le monde, quantité de gens qui me prennent moi-même à la blague ; et il est possible, après tout, que je sois plus responsable que n'importe qui de la légende de G. B. S. Toutefois, ajouta-t-il, la grande majorité de mes lecteurs est faite de gens sérieux qui me considèrent comme un homme sérieux ayant des choses sérieuses à leur dire. »

Comme exemple de la diversité d'impressions que parvient à provoquer Bernard Shaw, prenons sa lettre aux éditeurs P. F. Collier and Son. A l'insu de Shaw, sa nouvelle intitulée : *Football aérien*, fut publiée dans un magazine hebdomadaire de cette maison, au cours d'une période déterminée à l'issue de laquelle la meilleure nouvelle soumise devait valoir à son auteur un prix de mille dollars. La lettre en laquelle Shaw accusa réception de son chèque à Collier donna lieu à mille interprétations différentes : les uns affirmant que Shaw, en raison de sa notoriété, avait eu pleinement raison de protester avec véhémence contre le fait d'avoir été, sans qu'il le sût, rangé parmi les candidats à un concours dont le prix était une somme d'argent; les autres soutenant que tout cela n'était de sa part que réclame éhontée. Au reste, sa lettre que voici constitue sa meilleure défense :

Monsieur — Que signifie de votre part cette inqualifiable façon de procéder? Vous m'envoyez un chèque de mille dollars et m'informez qu'il s'agit là d'un prix offert par Messieurs Collier and Son pour la meilleure nouvelle reçue au cours du trimestre durant lequel ma copie a passé. Permettez-moi de demander à Messieurs Collier and Son quelles espérances ils fondaient sur ma nouvelle.

S'ils estimaient pouvoir en trouver une meilleure pour le prix qu'ils y voulaient mettre, ils n'avaient pas le droit de l'insérer. Si ma nouvelle leur semblait la meilleure, où prenaient-ils le droit de taxer publiquement d'infériorité les autres candidats, alors qu'ils s'étaient arrangés pour se procurer au préalable un lauréat, en stipendiant un professionnel à cet effet? D'autre part, de quel droit encore présument-ils que je cherche à me faire payer deux fois ma copie ou qu'il

entre dans mes habitudes d'accepter des récompenses et de concourir pour en mériter ?

Mais négligeons un instant ces questions et laissez-moi vous en poser une autre : comment Messieurs Collier and Son sont-ils arrivés à reconnaître que ma nouvelle était la meilleure qu'ils eussent reçue au cours du trimestre? Sont-ils la postérité? Sont-ils le verdict de l'histoire? S'appliquent-ils même la qualification si contestable de critiques professionnels? Mais mieux me vaut clore cette lettre. Je serais capable de me laisser aller à exprimer mes sentiments en des termes aussi vifs que l'est mon indignation. Je vous retourne le chèque. S'il vous plaisait de vous en servir pour ériger un monument funèbre à Messieurs P. F. Collier and Son, je serais heureux de collaborer à l'épitaphe et ferais de mon mieux pour y rendre pleine justice à leur monstrueuse présomption.

G. BERNARD SHAW.

Avec une parfaite bonne humeur, l'éditeur du *Collier's Weekly* assura à Mr Shaw que le prix en question était le résultat d'une erreur. Les lecteurs « responsables » étaient à la campagne et le rédacteur des sports, un fanatique de football, un végétarien, un socialiste, un misanthrope, un misogyne, — bref un vrai disciple de G. B. S., — était resté seul juge du concours. Il allait sans dire que, dès réception de la lettre de Mr Shaw, le rédacteur des sports avait été sommairement congédié!

Le fantastique et légendaire « G. B. S. », tel qu'on le connaît universellement, grâce aux efforts que fit Shaw lui-même pour le créer de toutes pièces, est un personnage qui, bien évidemment, n'a jamais existé et n'existera jamais sous la calotte des cieux. C'est, à la vérité, une des faiblesses de Mr Shaw que de se prétendre dépourvu des connaissances les plus vulgaires, et de poser pour l'ignorant, l'imbécile, le balourd. Il est évidemment assez curieux qu'étant donnée son intelligence remarquable de l'art, de la musique, de la littérature, de la sociologie et de la politique, il ne parle d'autre langue que la sienne et ne lise couramment que le français.

Je me souviens avoir entendu quelqu'un demander à Rodin si Shaw parlait réellement le français. « Oh! non, répondit Rodin avec son sourire et un malicieux clignement des paupières, monsieur Shaw ne parle *pas* français. Mais, de façon ou d'autre, par l'exubérance de sa mimique et de ses gestes, il arrive à forcer votre compréhension. »

Shaw se plaît à conter par suite de quel incident il passe pour ne rien ignorer de la langue italienne :

J'étais un jour à Milan en compagnie d'une bande d'Anglais. Nous dînions au buffet de la gare et le garçon qui nous servait ne parlait qu'italien. Au moment de régler l'addition et de sauter dans notre train, impossible de lui faire comprendre que nous voulions non pas une addition, mais vingt-quatre. Mes amis, prétendant que je savais l'italien et devais leur servir d'interprète, je me torturai les méninges pour y découvrir quelques vestiges de la langue du Dante. Mais ce fut en vain. Tout à coup un vers des *Huguenots* traversa ma cervelle : « Ognuno per se, per tutti il cielo ! » (chacun pour soi et Dieu pour tous.) Je le déclamai et obtins un succès étourdissant. Les garçons partirent d'un éclat de rire à faire craquer leurs casaques, mes amis applaudirent avec frénésie et ma réputation de fort en italien n'a cessé de s'accroître depuis lors.

En général, les critiques étrangers admirent plus en Shaw le penseur et le philosophe que l'humoriste et le dramaturge. De même, les peintres et les sculpteurs le tiennent pour une personnalité d'une puissance intellectuelle stupéfiante. Son buste par Rodin — qui, en tant qu'œuvre d'art, se place entre les bustes de Puvis de Chavannes et de J.-P. Laurens, du Musée du Luxembourg — révèle en lui l'intellectuel réfléchi à tendance philosophique, à cérébralité formidable. Rodin, qui trouve Shaw « charmant », disait tout dernièrement à Mrs John van Vorst : « Peut-être cache-t-il son jeu, peut-être est-il « a fraud »,comme vous dites en Amérique. Mais la première victime du charlatanisme de Bernard Shaw est Bernard Shaw lui-même. Emotif comme le sont tous les artistes, philosophe par surcroît, il ne peut pas ne point s'illusionner sur lui-même. Le sang-froid qu'il pourrait — s'il était psychiquement libre — appliquer aux problèmes de cette vie est en partie annihilé, vaporisé par sa délicate sensibilité naturelle autant que par son sens tout irlandais de l'humour. C'est, en effet, à son origine irlandaise que nous devons le Bernard Shaw de nous inconnu. Eût-il eu seulement dans les veines le frigide sang anglo-saxon qu'il fût devenu le « raseur » par excellence, qui tente de nous divertir en réformant la société, de conquérir nos suffrages en brisant des idoles (1). »

(1) *Rodin et Bernard Shaw*, par Mrs John van Vorst, dans *Putman's Monthly and The Critic*, février 1908.

De même, le portrait de Shaw par l'Honorable Neville S. Lytton, d'après l'Innocent X de Velasquez, n'est autre que le portrait du pontife moderne de l'esprit et de la sagesse (1).

Le redoutable logicien, le philosophe satirique est admirablement symbolisé dans une remarquable photographie, chef-d'œuvre du genre, d'Alvin Langdon Coburn.

Le vrai Bernard Shaw est l'un des hommes les plus délicieux et les plus accueillants qu'on puisse voir. Qu'il soit en son appartement de Londres, à Adelphi Terrace, ou dans sa paisible retraite d'Ayot St Lawrence, dans le Hertfordshire, on le trouve pareillement facile à vivre, hospitalier et naturel sans affectation (2).

Ce qui plaît en particulier, chez lui, c'est un mélange d'aimable spontanéité et de timidité affectueuse. Il y a toujours quelque chose de transitoire dans sa présence même. On a sans cesse l'impression qu'il vient d'attraper son double au passage.

Il lui arrive assez fréquemment de cultiver sa réputation d'humoriste par de joyeuses fanfaronnades, soit qu'il tombe en extase devant son buste par Rodin, soit qu'il entreprenne un éloge dithyrambique de son portrait par Coburn, mais c'est toujours avec l'évidente persuasion que celui qui l'écoute n'est pas dupe de ses discours et en goûte avec lui le côté purement humoristique. D'ordinaire le Génie proverbial de la classification écrit comme un ange et parle comme Poor Poll (comme un candidat qui bredouille à l'examen) ; Shaw possède le rare mérite de parler, chez lui comme en public,

(1) Malheureusement ce portrait a une expression quelque peu railleuse et cynique due principalement à la saillie de la lèvre inférieure. Comme je lui demandais la raison de cette déformation de la physionomie de son modèle, Mr Lytton me répondit : « L'expression malheureuse à laquelle vous faites allusion n'est nullement due au désir de symboliser le caractère ou l'attitude de Bernard Shaw envers le monde, ce n'est que le résultat de l'effort tenté par moi pour accentuer la ressemblance entre Shaw et l'original de Vélasquez. Personnellement je suis un grand admirateur de Bernard Shaw. »

(2) Une nuit, il pouvait être onze heures, comme nous venions de nous mettre d'accord sur certains points de sa biographie, je me souviens d'avoir demandé à Mr Shaw quelles raisons lui avaient fait choisir le Hertfordshire pour sa résidence. « Venez avec moi et vous le saurez », dit-il. Et nous voilà partis à travers le village, par un clair de lune qui baignait de ses rayons la vieille église anglaise tout enveloppée de mystère. Shaw me désigna une tombe proche sur laquelle je pus lire : « Jane Everley. Née en 1815. Morte en 1895. Sa vie fut brève. » « J'ai pensé, poursuivit-il, que si l'on pouvait dire en toute sincérité d'une femme ayant vécu quatre-vingts ans, que sa vie avait été brève, le climat, à coup sûr, me convenait à merveille. »

la langue incisive et brillante de ses œuvres. Différent en cela de célèbres « raconteurs » dont l'habileté consiste presque uniquement à introduire dans leur conversation une masse d'anecdotes curieuses et de réminiscences, Shaw disserte avec la même facilité apparente sur n'importe quel sujet, qu'il s'agisse de Richard Wagner ou d'Anthony Comstock, de spiritualisme ou de cyclisme, de philosophie allemande ou de mode féminine. On a plaisir à constater que la précision extrême qu'il apporte à l'analyse de sujets à propos desquels il fait autorité n'a d'égale que sa volubilité touchant d'autres sujets dont il est censé ne rien connaître, ou si peu !

Loin d'imiter en cela Coleridge ou Wilde et de monopoliser la conversation pendant des heures, il sait écouter avec une attention éclairée, quitte à jeter son mot qui toujours tombe à propos, pour synthétiser ou analyser curieusement la question.

Très taquin et moqueur, il ne cesse de raconter sur ses amis des histoires du dernier comique qu'ils démentent avec véhémence comme forgées par lui de toutes pièces.

Quand il ne tourne pas vos impressions en ridicule ou n'excite pas votre colère par d'adroits sarcasmes, il vous raconte quelque plaisant épisode de sa propre vie, que ce soit une joute avec Anatole France ou quelque saillie avec laquelle il bat Gilbert Chesterton avec ses propres armes, ou même quelque riposte d'un quidam illettré qui l'a positivement « renversé ».

Je me souviens de l'avoir entendu conter que, dînant un jour à Paris avec plusieurs personnes, dont Anatole France, ce dernier se laissa aller à une longue et brillante dissertation sur ces étranges échantillons d'humanité qualifiés de « génies ». Quand il eut fini, Shaw lui répondit : « Parfaitement, je n'ignore rien de ce qui les concerne, je suis moi-même un génie. » France, qui, en réalité, ne connaissait rien de Shaw, ne demeura pas longtemps confondu. « Mais oui, Monsieur, répliqua-t-il, et une courtisane se nomme une marchande de plaisir. »

La simplicité et une aversion marquée pour toute ostentation sont les caractéristiques de Shaw en sa vie privée. Le voyant, le clinquant, l'inutile sont bannis de sa compréhension des choses. En sa femme, qui joint à beaucoup de grâce

une grande douceur, il a trouvé à la fois un délicieux camarade, et un collaborateur enthousiaste des manifestations diverses de son activité. Son abandon du journalisme fut marqué par son mariage avec miss Charlotte Frances Payne-Townshend, dont les soins contribuèrent à lui rendre la santé, la vigueur et... le goût de l'hymen — après un sérieux accident.

« J'étais très souffrant lors de mon mariage, a écrit quelque part Mr Shaw. J'avais l'aspect d'un invalide à béquilles, vêtu d'une vieille jaquette que les béquilles avaient mise en lambeaux. Sur ma prière, mes amis Mr Graham Wallas, du London School Board, et Mr Henry Salt, le biographe de Shelley et de de Quincey, me servaient de témoins. Naturellement ils avaient revêtu pour la circonstance leurs plus beaux habits. Or, l'officier de l'état-civil ne put se faire à l'idée que c'était moi le fiancé — il me prit pour l'inévitable mendiant dont toute noce est accompagnée. Wallas, qui a plus de six pieds de haut, lui sembla devoir être le vrai héros de la fête, et il était en train de le marier froidement à ma fiancée quand Wallas, qui trouvait la formule plutôt excessive, s'appliquant à un simple témoin, fut pris d'une hésitation au dernier moment, et me passa la main. »

Shaw est une force de la nature. Il court de-ci de-là, d'une tâche à une autre, avec une activité fiévreuse, frénétique presque. « Bernard Shaw, a dit un de ses amis les plus intimes, me fait l'effet d'une locomotive dernier modèle, dont toutes les pièces seraient ajustées à la perfection et qui marcherait à une foudroyante vitesse — machine d'une puissance et d'un rendement formidables. »

A première vue, Shaw peut donner l'impression d'un homme délicat et anémique — impression due surtout au mackintosh et aux gants qu'il porte, ainsi qu'au parapluie dont il aime à se munir. Mais quand on l'a vu à l'œuvre, quand on a pu apprécier sa prodigieuse vitalité et ses réserves inépuisables, dirait-on, d'énergie nerveuse, on éprouve moins de surprise à découvrir dans le portrait académique de Shaw par Coburn, où l'on retrouve par hasard la pose du *Penseur* de Rodin, des épaules extrêmement massives et un développement musculaire considérable des bras et du dos. « Mr Shaw est l'incarnation de New-York », a écrit Miss Florence Farr. « L'homme

et la ville sont de forcenés dévots à l'autel du travail. Privez Mr Shaw et New-York de labeur et d'effervescence, l'homme se sent la migraine, ferme les yeux de douleur et ne trouve plus aucune raison à l'existence ; la ville connaît la désolation. Pour Mr Shaw comme pour New-York, ajoute non sans ironie l'écrivain, ne rien faire est synonyme d'enfer et de damnation (1). »

En tant que causeur, Mr Shaw est l'être le plus spirituel et le plus délicieux qui se puisse imaginer. « Shaw, me disait un de ses bons amis, n'est qu'un grand gamin qui tire de la vie, du monde et de lui-même le maximum de plaisir. » Ses anecdotes, ses mots, ses réparties lui arrachent, lorsqu'il les conte, des éclats de rire irrésistibles et contagieux. Ce sont des fous rires à en pleurer, même lorsqu'on est soi-même victime de la plaisanterie qui vient de lui échapper — fût-elle de la dernière invraisemblance — comme il arrive souvent.

Le laconisme chez lui est l'âme de la vis comica ; pourtant ses anecdotes sont narrées avec une facilité copieuse et l'approche du mot de la fin est signalée avec soin. Une note gouailleuse et sifflante dans la voix, les mains frottées l'une contre l'autre en un geste d'une rapidité déconcertante, le corps balancé convulsivement d'avant en arrière sur la chaise, puis le mot de la fin brusquement lancé et immédiatement suivi d'un joyeux et expressif : « Well, you know... ! » Le buste se redresse, la tête se jette en arrière, de petites secousses agitent le corps, de la tête aux pieds, et les prunelles dansent et scintillent comme les flots de la mer sous l'éclaboussement des rayons solaires.

Il a une tendance à braquer les légères batteries des sarcasmes de la satire et de l'ironie sur les choses qui lui semblent vous inspirer le plus de respect, d'admiration ou de vénération.

(1) Shaw souffre de migraines périodiques, qui surviennent à peu près une fois par mois et durent un jour.

— Ne souffrez-vous pas encore des terribles épreuves subies sous les sombres latitudes septentrionales ? demanda un jour Shaw à Fridtjof Nansen, le grand explorateur arctiqué.

— Oui, répondit Nansen, je souffre des plus épouvantables migraines qui soient.

— Avez-vous jamais tenté de découvrir un remède pour la migraine ?

— Ma foi non, répondit Nansen, je ne m'en suis jamais avisé !

— Eh bien ! mon cher ami, repliqua Shaw, voilà bien la chose la plus stupéfiante que j'aie jamais entendue. Vous avez passé votre vie à découvrir le Pôle Nord, dont il n'est pas un mortel qui ne se fiche comme d'une guigne, et vous n'avez jamais essayé de découvrir pour la migraine le remède que toute l'humanité réclame à cors et à cris.

Invariablement il décrie et ridiculise celles de ses œuvres vers lesquelles se portent vos préférences. Dans la conversation particulière comme du haut de l'estrade du conférencier, il s'efforce souvent d'allumer votre colère, de vous mettre sur des charbons ardents. Il m'avoua plaisamment, un jour, que rien ne l'amusait tant que de créer autour de lui une atmosphère de pseudo-terreur (1).

Il est des gens moins sûrs d'eux-mêmes, qui, provoqués de pareille manière, en conçoivent une telle frayeur qu'ils en arrivent à dissimuler leurs sentiments, quand ils ne les dénaturent pas pour la circonstance. Une personne qui est en relations fréquentes avec Shaw observait une fois sans aigreur :

« La finesse et l'astuce de Bernard Shaw tiennent presque du miracle. Il possède le pouvoir phénoménal, diabolique, de faire dire aux gens précisément ce qu'il veut qu'ils disent quand bien même ils n'en croiraient pas un mot. » Il garde, d'ailleurs, un sang-froid imperturbable, et, s'il raille avec une redoutable adresse, il ne manque jamais de bonhomie. Pourtant, si on s'aventure à l'attaquer sur quelque point fondamental de ses convictions, ou si l'on interprète à faux l'ensemble de ses actes, on trouve en lui un antagoniste dangereux par sa dialectique même, et qui terrasse l'adversaire à coups de satire mordante, de logique cinglante, d'esprit à l'emporte-pièce (2). »

Comme conférencier, comme orateur populaire, Bernard Shaw est également remarquable par sa parole incisive, métallique, autant que par le ton de conviction mystificatrice avec lequel il développe ses paradoxes. Rien n'est amusant comme de l'observer — lui la pierre angulaire du Fabianisme — à un meeting de la Fabian Society. Là, il joue positivement

(1) La délicieuse façon dont Lady Randolph Churchill le « tomba », lors d'une de ses velléités de ce genre, vaut assurément d'être citée. En réponse à une invitation à un lunch, Shaw lui avait écrit :

« Certainement non ! Qu'ai-je fait pour motiver pareil assaut contre mes habitudes bien connues ? »

A quoi Lady Churchill répondit : « J'ignore vos habitudes ; j'espère qu'elles sont meilleures que vos manières. » Shaw lui envoya aussitôt une longue lettre « explicative » — qui laissait la victoire à la noble dame. — *Reminiscences of Lady Randolph Churchill*, dans le *Century Magazine*, septembre 1908.

(2) L'un des détails les plus typiques de son appartement d'Adelphi Terrace est peut-être cette inscription gravée sur le frontispice de la cheminée — inscription caractéristique de Shaw le libre penseur, l'intransigeant, et qu'il a prise aux murs de Holyrood Palace :

« *On dit... Que dit-on ? Laissons dire.* »

le rôle d'oracle, rien ne se fait sans son approbation en cette société, et cela depuis des années. Lorsqu'un orateur prend la parole, Mr Shaw est d'ordinaire assis au premier rang et à droite de l'estrade, le lorgnon pendu au revers du veston, la tête légèrement penchée sur la poitrine, les doigts de la main droite effleurant les lèvres. Ce personnage à la physionomie d'une pâleur cadavérique, aux yeux d'un bleu d'acier, toute son attitude empreinte d'une condescendance amusée, fait ici figure de président d'assises, de pontife de la critique. Quand il désapprouve l'orateur, il hoche la tête avec une ingénue présomption d'infaillibilité; si, au contraire, quelque argument vient soutenir ou renforcer ses propre théories il obtempère encore de la tête, avec un égal sang-froid — tel un sage encourageant les promesses d'un débutant. Lorsqu'il se lève pour parler à son tour, il ne se perd point en gracieux préliminaires, mais entre immédiatement au cœur de son sujet, et accable l'adversaire de ses paradoxes acérés, en pointant vers lui son long index comme il ferait d'une épée.

Mais si Shaw manie dans la discussion la rapière de la froide logique et l'enfonce sans pitié aux défauts de l'armure de son adversaire, il sait demeurer beau joueur et n'enfreindre point la justice. Ses auditeurs, même aux meetings de la Fabian Society, arrivent rarement à le comprendre pleinement, à saisir la signification précise de ses paroles ; il n'est pas rare que la péroraison de ses discours soit accueillie par des applaudissements moins chaleureux et unanimes que ceux qui saluèrent l'exorde. Et le meeting une fois terminé, on peut voir des groupes de Fabiens affolés, s'éparpiller de côté et d'autres, discutant avec animation le sens réel de ce qu'ils viennent d'entendre et se demandant si vraiment, somme toute, ce qu'a dit Bernard Shaw doit être pris au grand sérieux !

C'est chose étrange et vraiment inexplicable que chaque fois qu'un homme fait un effort sincère pour se libérer de toute sentimentalité traditionnelle, de tout préjugé contemporain, et pour s'exprimer avec une *naïveté* et une impartialité absolues, le public anglais en conclut immédiatement qu'il a affaire à un pur bouffon.

Mr William Archer, cependant, soutient que Shaw est beaucoup moins dénué de sentimentalité qu'il ne le paraît : « Je soupçonne Bernard Shaw d'être, instinctivement, un insigne

sentimental chez qui l'horreur de la sentimentalité ressemble à l'horreur que professe le dipsomane pour la moindre goutte d'alcool qu'il sait devoir rendre sa soif inextinguible. »

Si cette amusante hypothèse est exacte, la sentimentalité en question est sûrement bien dissimulée.

A l'occasion, Bernard Shaw ne déteste pas s'esbaudir aux dépens de son public et agiter un chiffon rouge devant les yeux du taureau britannique vulgairement nommé John ; il sait à merveille, quand il veut, jouer à la fois et dans la perfection les deux rôles de jongleur et de matador.

« Combien extraordinaire, me disait-il un jour, que les gens éprouvent une telle difficulté à me comprendre ! Il ne leur faudrait, pour y parvenir, que du discernement, un sens profond de l'humour, et l'adoption habile du point de vue auquel je me place tandis que je leur parle. Je ne dissimule pas que j'éprouve une joie infinie à effaroucher le colombier. J'adore laisser derrière moi l'incendie et la désolation — créer l'impression que je suis un homme terrible. La grande difficulté pour beaucoup de gens est de discerner, entre mes différents états d'âme, le moment où je plaisante et celui où je parle sérieusement ; ils ne parviennent pas à s'imaginer qu'on puisse plaisanter de choses sérieuses. On ne cesse de m'accabler de questions saugrenues, et je suis assez « humain », ajouta-t-il avec un fin clignement de ses yeux gris-bleu et un geste expressif de la main, pour prendre plaisir à mystifier les malheureux que leur mauvais destin a privés du sens de l'humour. Tenez, l'autre jour encore, un simple d'esprit eut la témérité de me demander si j'étais réellement sérieux en tout ce que j'écrivais, disais ou faisais.

Mon cher Monsieur, lui répondis-je, d'un air de profonde conviction, si vous me tenez réellement pour sérieux, il est bien inutile que je vous confirme dans cette opinion. Si vous ne me tenez pas pour sérieux, il est également inutile que je vous assure une chose que vous ne croiriez pas.

On raconte qu'un jeune homme féru d'histoire naturelle s'en fut un jour chez un libraire et demanda en toute candeur : « Avez-vous quelque ouvrage du grand « Bouffon » ? — voulant dire Buffon, comme bien on pense. Sur quoi l'employé, sans la

moindre hésitation, lui tendit le dernier volume de Bernard Shaw.

J'ai découvert avec grand intérêt, en étudiant parallèlement Bernard Shaw et feu Mark Twain, que leurs opinions sur la nature fondamentale de l'homme étaient identiques sous bien des rapports. Leurs idées profondément humaines sur l'homme, ses imperfections et les limites de son entendement passeraient pour cyniques auprès de bien des lecteurs superficiels ; en réalité, leur « cynisme » n'est rien moins qu'une connaissance approfondie de la nature humaine. Shaw, qui professe la plus vive admiration pour Mark Twain humoriste, a dit un jour : « Evidemment il se trouve dans la même situation que moi. Il lui faut exposer ses idées de telle façon que ceux de ses auditeurs qui, s'ils le prenaient au sérieux, le pendraient, s'imaginent qu'il plaisante. »

On demandait à Shaw pourquoi il était toujours à ce point cynique. Il répondit sans hésitation ni tergiversation qu'il ne pouvait expliquer son cynisme, qu'il fallait l'accepter comme le produit primordial et particulier de son génie propre.

Je ne suis pas le moins du monde cynique, si, par cynisme, on entend la négation de la bonté naturelle à l'homme. Je ne suis pas davantage pessimiste, si le pessimisme consiste à désespérer de la vertu ou à nier que la vie vaille la peine d'être vécue. Au reste, tout ce verbiage touchant la recherche du bonheur me laisse totalement indifférent. Rappelez-vous le mot de Napoléon :

« Pourrais-je être ce que je suis, mon petit, si je ne recherchais que le bonheur ? »

La vie vaut d'être vécue pour elle-même et pour l'amour du bien-être total de l'humanité. C'est une erreur commune que de prendre un critique avisé pour un cynique impénitent. Je dois mon succès de critique non pas à des qualités de cynique, mais à une laborieuse puissance d'analyste.

C'est chose assez étrange que cet écrivain, qui préconise l'amour de la vie pour elle-même, soit accusé de différents côtés et notamment par Mr Gilbert Chesterton d'être dépourvu de toute sensibilité, d'être un rationaliste, et un puritain entre les puritains. Il est vrai qu'en matière de nourriture, de boisson, de vêtements et d'hygiène, Shaw est scientifiquement hygiéniste et puritain, si puritain est le mot pour désigner cette tournure d'esprit. En ce qui concerne les relations entre

les sexes, rien ne laisse croire qu'il soit plus puritain que George Meredith, qui préconisait le mariage temporaire.

Je tiens de Mr Shaw une assez bonne histoire à propos d'une discussion qu'il eut avec Mr Gilbert Chesterton :

Chesterton persistait à me traiter de puritain, moi l'auteur de *la Profession de Mrs Warren* et de *Homme et Surhomme*. « Evidemment, Shaw, disait-il, j'admire votre sévère et frigide puritanisme, mais, pour l'amour de Dieu, abandonnez-vous de temps en temps à quelque frivolité. Jetez à terre, ne fût-ce que pour un instant, votre terrible fardeau de devoirs. »

« Mon cher Chesterton, lui répondis-je, vous ne pouvez m'abuser en me traitant de puritain. Vous prétendez attaquer le puritanisme quand vous soutenez qu'en dépit de mon bel amour de la vérité mon incompréhension de cette vérité même tient au peu de cas que je fais de la gaieté qui présida à l'origine de la fiction. Ce que vous appelez une attaque du puritanisme n'est autre chose qu'une apologie voilée de l'excès. » Cela montre bien l'incompatibilité de ces deux philosophies relatives à la vie. «D'ailleurs, ajouta Shaw, Chesterton, notre Rabelais anglais, a fini par l'admettre.»

La plus fréquente de toutes ces accusations visant Shaw est celle qui consiste à ne voir en lui qu'une intelligence à peu près pure, dénuée de sentiments et de cœur. Je pourrais, s'il en était besoin, citer maints exemples de la générosité, de la bienveillance, de la philanthropie de Mr Shaw, — autant d'anectodes véridiques qui sont venues à ma connaissance sans que je les aie recherchées ni que lui l'ait su. Je sais, par exemple, que Shaw professe la plus profonde horreur pour ces abominables entreprises charitables dans lesquelles les pauvres sont d'abord volés, puis appauvris sous couleur de compensation, à seule fin de permettre aux riches de combiner le luxe béat du voleur protégé par les lois et l'onctueuse satisfaction morale du pieux philanthrope. Shaw, d'autre part, passe son temps à secourir les gens de diverses façons — souvent à leur insu, et toujours de telle sorte qu'ils n'en puissent souffrir en leur amour-propre. Shaw préconise la méthode qui consiste à aider les gens à se tirer d'affaire eux-mêmes. Il lui arrive de se donner un mal inouï pour obliger un ami, et il a secouru matériellement quantité de gens qui n'avaient pas le moindre droit à son temps plus qu'à ses services. Rien n'égale la sin-

cérité de sa courtoisie exempte de toute affectation, de toute prétention. Un de ses amis disait de lui dernièrement : «Une grâce souriante et aimable préside, chez Bernard Shaw, à la plus vulgaire politesse lorsqu'il ne se sent ni observé ni reconnu. Le souvenir que j'en ai gardé compte parmi mes impressions les plus délicieuses d'un esprit large, conscient de l'importance des moindres petits actes de bonne camaraderie qui rendent tellement plus agréables les rapports quodidiens ! »

Si Shaw a cruellement blessé nombre de ses contemporains par l'abus de son franc-parler, il a contribué au plaisir et au bonheur de bien d'autres par sa générosité, son esprit étincelant, et la droiture de son jugement. Rappelez-vous une de ses plus belles maximes :

« Nous n'avons pas plus le droit de consommer du bonheur sans en produire que de dépenser l'argent sans en gagner. »

Je demandais un jour à Mr Shaw ce qu'il avait à répondre à l'accusation qui le donnait pour une machine intellectuelle dénuée de cœur et de sensibilité. La réponse qu'il me fit me causa l'impression la plus profonde que j'aie jamais ressentie depuis l'origine de mes relations avec lui :

« Ecoutez, fit-il, en martelant chacun de ses mots avec la dernière énergie, la sincérité d'un sentiment est la chose la plus difficile du monde à reconnaître. Une parabole va me servir. Deux hommes déambulent à travers le Strand, regardant déferler l'énorme foule qui se presse vers mille buts différents. L'un ne voit là que le spectacle ordinaire qu'offre incessamment l'une des grandes villes de l'Univers. L'autre y voit au contraire un défilé d'hommes et d'anges gravissant et descendant l'échelle sans fin qui unit le ciel à la terre.

« Le premier passe devant un enfant à demi mort de faim, dont le froid fait grimacer la face. Il se sent dans le dos un frisson désagréable, se drape plus étroitement dans son vaste pardessus et, après avoir jeté un penny à l'enfant, continue son chemin en remerciant Dieu qui lui a donné une âme plus compatissante que celle des autres hommes. Le second, au contraire, embrasse le petit vagabond d'un regard d'infinie compassion. Son cœur déborde de sympathie et tout son être proteste contre le système social qui rend de telles choses possibles. Aussi consacre-t-il sa vie, non à jeter des pennies aux individualités souffrantes, mais à exposer les raisons de telles

horreurs et à provoquer des réformes susceptibles de les rendre moins fréquentes ou, s'il se peut, de les supprimer à tout jamais. »

Quiconque étudie de près et avec attention l'œuvre de Bernard Shaw ne peut manquer de découvrir, sous la surface, la sensibilité passionnée qui emplit toute sa vie. Dans sa réaction fougueuse contre la sentimentalité puérile, le roman fallacieux, l'érotisme odieux de l'art et de la vie modernes, percent malgré tout une sensibilité sincère, une émotion profonde. L'amour pur de l'homme et de la femme, étayé sur des affinités physiques et intellectuelles, lui semble la condition idéale de l'évolution progressive de la race. Il m'assura un jour que des mariages contractés dans de telles conditions et produisant des enfants sains de corps et d'esprit lui semblaient, en principe, l'emporter sur tous les autres, mais qu'en l'état actuel des choses les unions de cette sorte constituaient une déplorable minorité.

Les théories fondamentales du socialisme de Shaw le poussent à supprimer les barrières sociales qui séparent l'aristocratie de la plèbe. C'est, d'après lui, en raison de ces barrières que l'aristocratie s'alimente uniquement de sa propre substance, use et abuse de sa vitalité, jusqu'à ce que le produit sexuel en arrive à un état d'anémie et de dégénérescence désespéré. Hommes et femmes seraient plus vigoureux, meilleurs, plus sains, croit-il, s'ils étaient les fruits de mariages entre duchesses et terrassiers, par exemple. Il en préconise hautement l'expérience non pas seulement pour le plaisir de démolir les barrières sociales, mais surtout au point de vue de la régénération de la race.

Battre en brèche la sensiblerie pour exalter la sensibilité, tel est le fond de la doctrine de Shaw.

« Je crois très sincèrement, me disait un littérateur distingué, que Mr Shaw doit passer sa vie à trembler que le public ne découvre son secret, à savoir : qu'il possède un grand cœur. »

Ce qu'il combat, ce n'est point la sensibilité productrice de vertu civique, de loyauté individuelle, c'est la niaiserie populaire, notion romanesque du sentiment, connue par le vulgaire sous le nom de sentimentalité.

Bernard Shaw est un homme d'une extrême sensibilité — sensibilité sociale et humanitaire. Sociologie et socialisme sont

ses deux grandes passions. « L'idéal de la vie civique, a-t-il dit dernièrement en un de ses discours publics, serait que chaque homme et chaque femme s'assignât ce but bien déterminé : payer par le labeur de sa vie la dette de son instruction et de son éducation, et en même temps s'assurer une honnête aisance pour la vieillesse à venir. Mieux encore. Pourquoi l'homme ne se dirait-il pas : « Laisserai-je en mourant des dettes à mon pays? » Quiconque a foi en une religion songera qu'il lui est impossible de mourir endetté non seulement envers son pays, mais encore envers son Dieu. »

L'essence même de la philosophie pratique de Shaw est contenue en ces lignes :

« J'estime que ma vie appartient à la communauté tout entière, et, tant que je vivrai, je tiendrai à honneur de lui consacrer tous mes efforts.

« Je veux être totalement usé quand je mourrai, car plus je travaille, plus je vis. La vie, je l'aime pour elle-même. C'est comme une torche merveilleuse que je détiens en ce moment ; je veux la faire flamber aussi clair que possible avant de la transmettre aux générations futures. »

ARCHIBALD HENDERSON.

Traduit de l'anglais par HENRY.-D. DAVRAY.

L'ART CONTEMPORAIN

ET

MONSIEUR INGRES

Il n'y aura pas eu, au mois de mai 1911, moins de six grandes expositions périodiques simultanément ouvertes à Paris. Ce sont les Salons des Indépendants, de la Société Nationale, des Artistes Français, des Dessinateurs humoristes, des Humoristes, de l'Art religieux. Le tout, sans préjudice de copieuses rétrospectives et d'un bon nombre de manifestations individuelles d'artistes vivants.

C'est, au bas chiffre, une trentaine de milliers d'œuvres d'art dont le critique devrait rendre compte.

La tâche dépasse les forces humaines, et, comme il n'y a pas lieu d'espérer que le nombre des « artistes » et leur fécondité diminuent avant longtemps, le critique — du moins l'actuel critique d'art du *Mercure de France* — renonce à une fonction dont il n'aperçoit plus l'intérêt, étant donné que le mérite des œuvres diminue à mesure que croît leur nombre. Sans doute, c'est toujours en des esprits exceptionnels aux deux sens du mot que s'incarne l'esprit vivant. Le génie et le talent même ont toujours été rares. Les plus grandes époques ont dû leurs plus éclatantes réalisations à l'initiative de quelques têtes de lumière; de nombreuses mains dociles leur obéissaient : une foi commune animait ce peuple de travailleurs, passionnément soumis à la plus naturelle, et partant la plus stricte hiérarchie. Mais ce qu'on n'avait guère vu, je crois, avant nos temps, c'est cette intrusion de la multitude, en ordre dispersé, dans le domaine des Lettres et des Arts. Invasion formidable des Barbares de l'intérieur. Le respect nécessaire — presque une crainte — du livre et du tableau a (provisoirement) disparu. On « se met » tout de même écrivain, commerçant, artiste, aviateur. On produit avec d'autant plus d'activité et de fécondité qu'on est moins informé des conditions, des lois de la production, et il résulte fatalement de ce con-

cours de l'ignorance et de l'imprudence un abominable chaos. Dans ce désordre, où ce ne sont pas les unités les plus misérables qui font le moins de bruit, le talent risque plus que jamais de passer méconnu. Le goût général, du reste, a terriblement baissé. Innombrables producteurs sans talent, mais qui ne quittent jamais le pinceau ou l'ébauchoir, innombrables amateurs sans instinct, mais qui ne cessent de quêter des informations, des « tuyaux » : les uns et les autres veulent tous être, comme ils disent dans leur jargon, « d'avant-garde » et ces deux cohues d'agités, qui se moquent, au fond, de l'art absolument, le compromettent pour de longues années par l'abus qu'ils font de son nom. Les pouvoirs publics, avec une étrange libéralité, favorisent ces mouvements négatifs, et l'art n'aura jamais subi autant d'encouragements que depuis l'heure où il est devenu impossible de mettre en doute sa décadence. Il est vrai que ces encouragements, savamment organisés, le cantonnent dans des domaines étrangers à la vie. On multiplie les musées, et sans doute il faut nous en féliciter, puisque cette incarcération des chefs-d'œuvre les dérobe aux atteintes du public et des conseils municipaux : mais comment ne pas voir que ce système consacre la séparation de la vie et de l'art? C'est dans les musées seulement, tout à l'heure, qu'il sera possible de voir des choses belles : croyez-vous que les ouvriers, croyez-vous que les bourgeois eux-mêmes aillent souvent dans les musées? Il faut le loisir, il faut le désir... Le conseil de beauté que tous, dans les villes antiques et dans celles du Moyen-Age, pouvaient recevoir en allant quotidiennement à leurs travaux, à leurs plaisirs, à leurs affaires, à leur repos, nous en resterons privés, et cependant — car il faut bien que les Etats témoignent par des monuments de leur force et de leur prospérité, attestent par des statues la vie et les services des générations — nos rues et nos jardins, où déjà elles abondent, se combleront de hideurs architecturales et sculpturales qui saliront irrémédiablement les yeux de nos enfants. D'autre part, on laisse les Salons se multiplier aussi, et le directeur des beaux-arts y fait, au nom de l'Etat, des achats, accorde aux auteurs des œuvres qu'il remarque des récompenses, commandes, bourses de voyage, décorations, etc. Même, quand c'est M. Dujardin-Beaumetz, par exemple, qui tient le poste, il serait injuste de dire que ces distinctions aillent

partialement aux seuls bons élèves des professeurs de l'Ecole et des membres de l'Institut. Ce n'en est pas moins à ces bons élèves, en définitive, après leurs maîtres, que sont réservées les faveurs les plus éclatantes, celles qui confèrent à leurs bénéficiaires le *titre représentatif*: eux seuls édifieront les palais de l'Etat et de la Ville et les décoreront. — Nous savons comment ils s'acquittent de cette haute mission, quelle abomination ils sont en train de faire de notre naguère encore admirable Paris.

A médire ainsi de son temps, je sais qu'on provoque peu de sympathies. Je suis moins sûr, si l'on dit vrai, qu'on parle en vain, et de tels avertissements témoignent d'une ardente confiance en l'avenir : car à quoi bon les donner s'il fallait désespérer?

Je sais aussi qu'on pourrait se consoler de l'affligeant spectacle de la médiocrité générale en s'occupant seulement des artistes doués, des œuvres de valeur, et c'est une consolation que j'ai souvent cherchée, ici, dans mes articles sur l'art moderne. Mais comment échapper toujours, si toujours elle devient plus encombrante, aux témoignages de la sottise, à ce fait monstrueux d'une production énorme, chaque année plus énorme et qui s'étale avec la tranquille impudeur d'un fait fatal et d'une universelle irresponsabilité?...

§

Il n'y a donc, pas lieu, il me paraît impossible de faire un compte-rendu complet des Salons des Artistes français, de la Société Nationale et des Indépendants. Nous nous contenterons de vues d'ensemble et très rapides. Mais nous nous arrêterons d'abord à l'événement le plus significatif — et il intervient à propos — de la saison artistique : le Salon Ingres.

§

Monsieur (gardons-lui toujours ce « Monsieur » qui sied à son attitude et même à certaines nuances de son génie) Ingres nous rappelle à l'honneur, à la probité, à la modestie, à la vérité.

Quel grand bonhomme que celui-là! Quel solide chaînon de la Tradition pure! Qu'il est *moderne*, au sens positif et précieux du mot, et qu'il est ancien!

On avait déjà pu se convaincre — il y a quelques années,

au Salon d'Automne où deux rétrospectives confrontaient dans la même salle Monsieur Ingres et Manet — que le maître entre tous classique n'avait fermé aucune des sources pures. Il laissait, en quelque manière, passer devant lui l'impressionnisme, latent déjà dans Delacroix et qui devait consciemment plus tard se recommander de ce très admirable initiateur » : mais Monsieur Ingres, tourné vers les Primitifs, *attendait* les artistes au lendemain de l'impressionnisme, et déjà restait en relations avec lui par tout ce qui, chez Manet, atteste encore l'amour du Style et le désir de faire « un tableau ». Depuis, sous l'influence des impressionnistes et à leur exemple, des préoccupations techniques absorbèrent à peu près exclusivement les peintres. Encore, la technique se réduisit-elle aux notations colorées. La statue humaine ne fut plus qu'une valeur parmi d'autres valeurs, à égalité avec elles. Il semblait interdit de s'intéresser désormais à la structure de l'homme et à sa pensée.

Telle était, du moins, la loi générale, ou la mode.

Néanmoins, les maîtres, les vrais, sans refuser le bénéfice des découvertes accomplies par Manet, Renoir et leurs émules, se gardaient de renier l'héritage et la leçon du passé. Un Puvis de Chavannes, un Fantin-Latour, un Gauguin, un Carrière, même un Cézanne, restaient soucieux avant tout de construction, et c'est de ce solide point de départ qu'ils s'orientaient plus particulièrement, selon leur génie, à l'expression ou à la décoration. Les quatre premiers maintenaient la figure à sa place dans la composition, et cette place est la première. Dans le tableau, dont ils gardaient aussi l'ambition, ils ordonnaient tout selon la figure humaine, faisant tout diverger d'elle ou converger vers elle, et s'efforçant, même ceux qui se vouaient aux compositions décoratives, d'appeler l'âme sur le visage et de la répandre parmi le paysage.

Sauf d'un très petit nombre de jeunes gens, ces maîtres n'ont pas été suivis. On a exécuté sur le thème impressionniste d'innombrables variations, qui ne l'ont guère enrichi, mais qui n'ont pas appauvri leurs auteurs, car ils venaient à la minute où les snobs commençaient à se repentir d'avoir méconnu, naguère, le thème lui-même quand il était dans sa nouveauté, — et bon marché. Aujourd'hui encore, ceux qui ne s'en tiennent plus à cette formule usée s'acharnent, pour la

plupart, à des inventions que le sens vrai de la tradition interdit et condamne.

C'est pourquoi Monsieur Ingres est encore une fois revenu parmi nous, avec son œuvre diverse et même, par des points, contradictoire, comme *l'Odalisque à l'esclave, le Bain turc, Jupiter et Thétis*, et *le Vœu de Louis XIII*, l'allégorie de *Napoléon empereur*, et cette riche série de grands portraits peints, et tous ces merveilleux portraits à la mine de plomb, qui nous montrent le grand artiste dans sa vérité complexe et nous aident à bien comprendre que des partis opposés puissent se disputer son nom comme une sanction de leurs théories inconciliables.

Car les officiels et les novateurs se réclament également de lui. Mais il n'est, dans sa vérité la plus haute, ni avec ceux-ci ni avec ceux-là. — La haute vérité de Monsieur Ingres, c'est la beauté que les contemporains des plus puissantes années de sa vie détestèrent en lui et qu'ils crurent condamner en la stigmatisant de l'étiquette de « gothique ».

Mais Ingres était l'élève de David.

Je trouve dans un livre, du reste non sans intérêt, de Louis et René Ménard, *Tableau historique des Beaux-Arts depuis la Renaissance jusqu'à la fin du XVIIIe siècle*, ceci : « David a fondé cette école fameuse d'où sont sortis Girodet, Drouet, Gérard, Gros, Granet, Léopold Robert, Ingres et tant d'autres peintres, qui sont arrivés par les mêmes études à des talents si différents, comme pour prouver à la fois l'excellence des principes qu'on y recevait et l'extrême liberté avec laquelle chacun suivait sa voie particulière. Aujourd'hui qu'une réaction si souvent injuste a remplacé l'enthousiasme de la génération précédente, il n'est peut-être pas inutile de rappeler que Géricault et Delacroix, eux aussi, ont fait leurs études d'après ces principes, qu'on a ensuite attaqués en leur nom. Ces principes sévères, qui peuvent seuls maintenir l'art dans les hauteurs d'où il ne devrait jamais descendre, partent des grands artistes de l'antiquité et de la Renaissance. Les maîtres les ont reçus de leurs maîtres pour les transmettre à leur tour aux maîtres à venir qui les prendront pour guides ; c'est la chaîne d'or de la tradition. »

Voilà, exprimée avec une bonne foi évidente et même quelque élévation, la doctrine académique. Depuis 1866, date des

lignes que je viens de citer, elle n'a pas varié, et déjà en 1797 c'est elle que trouva le jeune Ingres quand, à dix-sept ans, il entra pour la première fois dans l'atelier de David. Les principes des grands maîtres de l'antiquité et de la Renaissance! Non, David n'était pas dans le secret des grands maîtres, encore qu'il mérite une réelle estime et qu'on puisse dire de lui ce qu'il disait lui-même de Boucher : « N'est pas David qui veut. » Mais son art apprêté, pompeux et théâtral n'a rien de commun avec l'art antique, qu'il trahit en le réduisant à des règles artificielles. Le jeune Ingres reçut tout d'abord cet enseignement ; il s'y soumit avec docilité, et seulement un peu plus tard, à Rome, au Vatican, il s'aperçut qu'on l'avait trompé, qu'on lui avait imposé de vaines et stérilisantes contraintes : « Il y a trop longtemps, écrit-il alors, que mes moyens sont rétrécis et que je suis comme lié et en prison. »

Le véritable Ingres, c'est celui qui s'affranchit des principes et des exemples de David pour retrouver, en effet, la pensée antique, c'est-à-dire la pensée éternelle, l'extase féconde de l'homme devant la nature, directement comme avaient procédé les anciens eux-mêmes, et non pas à travers leurs œuvres.

Cet Ingres-là, c'est Monsieur Ingres. C'est le vrai Classique. Il dépasse son époque, comme tous les très grands ; il est le contemporain de Poussin. Vingt-cinq belles années durant, il produisit sans relâche, et il y a des chefs-d'œuvre dans l'abondante moisson de cette longue période, durant laquelle on ne cessa de le contester, de le railler, de le nier. S'ils étaient sincères, nos académiciens, comme faisaient ceux d'alors, avoueraient qu'ils ont horreur des œuvres de cette période... Pourtant, M. Bonnat les collectionne...

Mais ils préfèrent les confondre avec celles de la période suivante, de la dernière, quand l'artiste, vieilli, lassé de tant de travaux, troublé des audaces que se permettent autour de lui les romantiques, jaloux de leurs succès, et du reste écœuré de l'ingratitude universelle, revient à David par un chemin où il prétend avoir rencontré Raphaël. Voilà l'Ingres officiel, celui que l'Ecole peut revendiquer. Encore s'échappe-t-il bien souvent de lui-même par de magnifiques retours à la vérité, comme en témoignent de nombreux portraits et cet admirable *Bain Turc*.

Il faut suivre l'histoire de ce grand peintre, les phases diverses de sa carrière, dans le livre abondant de M. Henry Lapauze, ouvrage très précieux, plein de documents jusqu'à ce jour inédits, et qui respire la passion de l'exactitude. Monsieur Ingres y apparaît dans sa force, dans sa simplicité, dans sa loyauté, et, il faut le dire, dans sa très réelle et ingénue tendresse. Car ce personnage aux dehors austères était profondément et délicieusement tendre, comme il était sensuel ardemment. En nous initiant, par des faits, des lettres, à la réalité intime de son maître préféré, M. Lapauze nous a rendu un service inoubliable.

Monsieur Ingres est donc revenu pour mettre de l'ordre dans notre pauvre monde ; et son geste est sévère, qui rejette à la fois, dans les ténèbres extérieures, et les officiels attardés à l'atelier de David, incapables même de comprendre ce qui persistait d'utile dans la doctrine de ce faux grand maître, et les novateurs, auxquels il rappelle que l'art est essentiellement réaliste, d'une part, et que, d'autre part, il n'y a point de durable réalisation possible sans une application rigoureuse, sans une honnêteté méticuleuse.

A voir ce que nous montrent officiels et novateurs, il est à craindre que, de longtemps, Monsieur Ingres ne soit pas écouté. Comment pourrions-nous espérer que les avertissements de la critique aient plus d'efficace? Cent ans de production glorieuse ont épuisé la Muse plastique. Elle a, dans le groupe sacré, trop longtemps porté la couronne. C'est à quelqu'une de ses sœurs qu'il appartient maintenant, pour un autre siècle, de conduire le chœur...

§

Si vous avez passé, sans autre transition que celle de la rue, du Salon de la Nationale ou des Artistes Français à celui des Indépendants, vous avez eu quelque peine à vous persuader que tous ces « artistes » respirent la lumière à la même date et pratiquent véritablement, matériellement, le même art.

Ici, tout, presque tout, est achevé, poussé, fini. Là, tout, presque tout, n'est qu'à peine ébauché. Est-ce à dire qu'ici seulement on ait de l'honnêteté et du talent, et que, là, des rapins assemblés se moquent de l'art et du public? Non. La plupart des artistes qui exposent à la Nationale ont acquis une science inutile; elle leur permet d'obtenir des effets certains grâce à

des recettes infaillibles, effets et recettes vérifiés avant eux par d'innombrables maîtres prétendus, qu'ils répètent, qu'ils valent et qui ne valaient rien. Ce soin méticuleux de mener, froidement, jusqu'au bout une vaine entreprise n'est donc pas pour nous toucher. Mais faut-il, d'autre part, féliciter les Indépendants d'oser nous faire la confidence de leurs projets, quand c'est la réalisation de ces projets que nous nous croyons en droit d'attendre ? Question complexe, à laquelle on ne saurait répondre avec équité si l'on n'est très précisément informé des conditions matérielles et morales de la production artistique en ce temps ; sujet auquel je dois me contenter de faire une rapide allusion.— Soit, les trois quarts au moins des peintures qu'on voit aux Indépendants n'auraient pas dû sortir de l'atelier ; on l'a dit cent fois, je l'ai dit dit moi-même et je ne m'en dédis pas. Il n'y a guère là que des indications, trop rapides, souvent confuses, des promesses incomplètement formulées et l'on voudrait attendre à l'œuvre définitive, pour se faire de leur talent une opinion raisonnée, les auteurs de ces insuffisantes esquisses : que ne se donnent-ils, pour atteindre à la pleine réalisation d'intentions intéressantes, la peine que prennent « ceux » de la Nationale et des Français pour parachever leurs pièces de concours ? C'est raisonner dans l'absolu. La vérité relative, qui est la vérité humaine, n'a pas ce caractère catégorique. Notez d'abord que des indications sommaires, quand elles sont sincères, exigent un grand effort ; elles ont coûté, bien souvent, plus de temps que les tableaux ficelés, faits d'avance des académiques ; ces ébauches ont pu être précédées par maintes autres ébauches, moins satisfaisantes, et, dans ce qu'on nous montre, il faut voir, sinon « l'œuvre définitive », du moins le point où l'artiste sent qu'il ne pourrait aller plus avant sans perdre un peu de sa sincérité, de sa personnalité. Et puis (si médiocre que soit ce point de vue, il a, hélas ! son intérêt), l'artiste actuel, surtout l'artiste jeune, n'est pas libre de pousser son œuvre jusqu'aux limites dernières de sa science et de son talent, parce qu'il a l'obligation vitale de se présenter devant le public avec ses concurrents, de maintenir parmi eux le rang qu'il s'est acquis, par conséquent d'« exposer », à l'heure dite. Il ne peut oser l'abstention sans risquer l'oubli, c'est-à-dire sans se réduire à la nécessité de « redébuter », presque, le jour où il croira pouvoir de nou-

veau rompre le silence qu'il s'était probement imposé. C'est là l'explication, sinon l'excuse ou la justification, des productions hâtives de certains.

Enfin, avons-nous du fini une notion universellement précise ? Combien d'œuvres ont connu, dans le cours d'une exécution lente, des instants meilleurs que celui où l'artiste a donné le dernier coup de pinceau ! Elles étaient dans ces beaux instants « finies », au sens positif du mot, et ce tardif dernier coup de pinceau a été, si j'ose dire, le coup du lapin ; il les a détruites. Quant à s'engager à ne donner pour finies que des œuvres parfaites, ce rêve orgueilleux passe le génie humain, et les plus grands ne l'ont jamais réalisé. Comme l'a dit Carrière à propos de Gauguin : « L'humanité vit par de fortes indications plutôt que par des réalisations complètes, et *impossibles*. » — Pour ceux, rares, des artistes indépendants dont la sincérité est certaine, dont la pensée est valable et valeureuse, c'est ce sens de « fortes indications » qu'il faut, surtout, chercher dans leurs œuvres.

§

Le seul Salon intéressant encore, encore un peu, reste celui des Indépendants. Ni les trop nombreux témoignages d'une parfaite, imperturbable et irrémédiable ignorance, ni les, parfois drôles, farces d'un Boronali ou d'un Aksébo, ne parviennent à compromettre cette manifestation libre, l'unique, où il soit possible de découvrir, sur l'état actuel de l'art et sur son probable avenir, de plausibles renseignements.

C'est aussi celui qui trouve le plus malaisément à se produire. On ne lui pardonne pas de mettre en pratique, avec tant de bravoure, le principe égalitaire et démocratique sur lequel, pourtant, est apparemment fondée notre société. Craindrait-on qu'il finît par démontrer à l'évidence, avec cette rigueur de la logique qui triomphe dans l'absurde, l'inanité certaine de ce principe faux ? Car comment ne pas conclure par voie d'analogie de la République des Arts à Toute la République ? Si la liberté sans contrôle est dangereuse pour les artistes, à qui fera-t-on croire qu'elle soit bonne et nécessaire pour les autres hommes ? Plus ou moins consciemment, les Pouvoirs sont hantés par la crainte de cette conclusion, en effet, redoutable. Aussi ferment-ils aux Indépendants le Palais

dédié par la République aux Beaux-Arts et laissent-ils ce groupe considérable d'exposants désespérément errer, chaque année, à la recherche d'un abri, tandis qu'ils prodiguent leurs faveurs à des Sociétés nettement marquées d'un caractère ancien régime par le principe d'autorité qu'elles professent... On sait que le 27e Salon des Indépendants n'aurait pas eu lieu si le président Signac n'avait pas opposé à de puissantes mauvaises volontés coalisées une énergie singulière.

Parmi les meilleures toiles qu'on y ait vues il faut désigner à part celles de M. Lacoste. On lui reproche une minutie qui le mènerait à la sécheresse. Il y a, bien au contraire, une délicatesse, une noblesse, une fraîcheur exquises dans les tableaux qu'il expose cette année, et plus de largeur qu'il n'en montra jamais. Le *Bouquet*, particulièrement, est le témoignage irréfutable d'un développement définitif. M. Lacoste est le peintre des grands états calmes de l'âme et de la nature.

Pierre Girieud continue à donner d'éclatantes preuves de ses dons admirables de puissant décorateur. — Hélas ! des murs ! où trouvera-t-il les murs qu'il devrait illustrer de ses vastes et nobles et ardentes compositions ?

M. Matisse semble revenir à plus de sagesse. Faut-il s'y fier ?

M. Signac se répète avec maîtrise. Nous avons admiré auprès des œuvres du maître néo-impressonniste celles de son ami regretté, Edmond Cross.

Et ces artistes, dont nous aimons le talent, MM. Serusier, Laprade, Rouault, Alcide Le Beau, Chénard-Huché, Verhœven, Mlle Charmy, MM. Urbain, Briandeau, Ottmann — de qui l'exposition est toutefois, cette année, particulièrement remarquable, — Luce, Lebasque, Diriks, Dusouchet, Blanchet, Van Dongen, Mlle Alice Bally, Wlaminck, Granzov, Mlle Marie Laurencin, MM. Dufy, Camoin, Manguin, Mme Boylesves, Mlle Hervieux, Mme Agutte — ses nus sont d'une rare puissance, — MM. Paterne Berrichon, H. Doucet, Henri Ghéon, Emile Roustan — en grand progrès, — Piet, Fornerod, Deltombe, Blot— expriment les tendances qui se disputent les destinées de leur art, à cette heure. On peut les condamner, mais il est précieux de les avoir toutes simultanément sous les yeux. Cette somme de convictions et de désirs, surtout d'incertitudes, malheureusement, c'est notre temps.

§

Il devient de plus en plus difficile de distinguer l'un de l'autre le Salon de la Société Nationale et celui des Artistes Français. Que lointaine déjà l'époque où un groupe d'artistes en révolte contre la régence académique plantait au Champ de Mars un autre étendard! On espérait, alors, qu'une harmonie naturellement établie entre des forces vives leur permettrait d'éliminer le nul ou le grotesque sans décourager les audaces heureuses, ni même ces jeunes témérités qui parfois sont les premiers symptômes d'une grande et féconde nouveauté : — espérance vite déçue. La Nationale avait laissé, par le rouage dangereux du jury et des récompenses, la porte ouverte aux influences officielles, aux menaces et aux encouragements de l'Institut. Elle en meurt. — Et son exemple est une leçon qui ne devrait pas être perdue pour le Salon d'Automne. — Toujours plus bas est descendu le niveau de cette assemblée de producteurs et d'œuvres, et maintenant il est à rien. Sauf les quelques exceptions qu'il convient de faire et que nous ferons, s'il persiste encore une nuance entre la Nationale et les Français, elle est plutôt à l'avantage de ceux-ci. Le Salon de la Nationale n'est pas moins académique que le Salon rival, et il n'a pas su se garer de l'invasion étrangère, surtout américaine, qui l'inonde de vaines imitations de Whistler, délicatesses factices et subtilités apprises. Etrangères aussi, du reste, du moins par la nationalité, sont les œuvres, certaines rares œuvres que les Français ont accueillies, cette année, malgré les tendances un peu libérales qu'elles manifestent; esthétiquement, toutefois, elles sont françaises, puisque ce sont des peintres français que leurs auteurs ont imités pour être originaux. Quoi qu'il en soit, et sans nous exagérer la valeur de ces demi-audaces, il faut bien constater que nous ne les rencontrons pas à la Nationale. Dans le fond, les deux Salons professent la même stérile et sénile et négative sagesse. Il serait donc artificiel de consentir plus longtemps à la séparation de ces deux unités identiques, de ces deux frères dont le plus jeune rivalise en caducité avec l'aîné. Puisque le même Grand-Palais les hospitalise simultanément, à quoi bon deux étiquettes et ces tourniquets-frontières? On peut prévoir que la réunion naturelle et désirable ne tardera plus. Puissent aussi, mais l'événement est moins probable, le Salon d'Automne et les Indépendants

se fondre en un seul groupe : déjà l'opinion publique les associe harmonieusement comme il confond justement les deux Salons officiels.

La seule sensible nouveauté qu'on découvre dans ces deux Salons, c'est l'emploi presque généralisé de la photographie comme procédé adjuvant et préliminaire à l'opération picturale. Je ne crois pas que l'art bénéficie de cette simplification de la tâche. Aveu d'impuissance et d'insincérité qui consacre la décadence ; il était fatal.

Je ne suis pas bien sûr que M. René Ménard lui-même n'ait pas consenti à ce procédé. Il y a pourtant — comme à l'accoutumé — de la grandeur dans sa peinture décorative, *le Labour*, et une habile simplification des lignes qui impose l'impression du style classique.

M. Jules Flandrin aussi et plus encore simplifie son dessin, pour signaler — par exemple dans sa *Rentrée du troupeau* — l'harmonie des lignes immuables du paysage et des lignes en mouvement. Lui aussi est classique, et lui aussi est réaliste. C'est de sa fidélité même à la réalité que résulte la poésie intense de ses compositions.—M. Jules Flandrin est l'un des peintres les mieux doués de sa génération, et les plus essentiellement français.

Je retrouve dans les compositions plus réduites de M. Gaston Prunier, et avec une toute autre compréhension de la nature, ce même sens d'une pleine harmonie, grandiose et douce, cette même préoccupation de la réalité. Il n'y a pas d'artiste plus libre que M. Gaston Prunier, parce qu'il n'y en a pas de plus exclusivement épris de la vérité — la vérité de la nature qu'il voit et la vérité du sentiment que ce spectacle éveille en lui. Pour dire cette double vérité, il ne s'embarrasse point de théories. Il a toujours préféré au bruit des discussions la solitude fervente du travail. Il n'est pas de méthode qui puisse mener au but plus obscurément, plus lentement, ni plus sûrement. Des œuvres comme *la Baie des Trépassés, Pont de Cannon Street, Pont Saint-Martin* témoignent assez haut que ce pur et fier artiste a pleinement atteint son but : il s'est exprimé.

Il y a de la grandeur aussi chez M. Maxime Maufra. J'ai eu l'occasion d'indiquer l'orientation de cet artiste à un idéal classique. Sa *Citadelle du Port de Calais* nous donne cette

orientation pour définitive. On serait toutefois plus ému devant cette belle page sereine si l'on y sentait vibrer plus de sensibilité.

C'est justement par leur sensibilité, par leur intimité que nous plaisent en dépit de quelque monotonie les paysages de M. Henri Duhem et de Mme Marie Duhem. On respire le silence dans leurs tableaux tranquilles,— *Place de Province*, *Automne*, *Maison blanche au matin*, — et cette tendresse émue qui s'exprime sans gestes. Je ne suis pas avec ceux qui leur reprochent de se répéter. — Et je n'adresserai pas non plus cette critique au bon peintre Willaert, un peu froid peut-être, mais si juste et si savant.

Et n'étaient-ce pas, naguère, des répétitions aussi, les grêles et fines notations parisiennes de J.-F. Raffaëlli? N'y avait-il pas longtemps que nous les connaissions? C'est, au fond, qu'elles étaient à lui comme son talent et sa signature, rien qu'à lui, car il n'y a guère d'œuvre plus variée que celle de M. Raffaëlli, mais il n'y en a pas de plus personnelle. On regrette que, cette année, il semble, dans le désir peut-être de se renouveler, subir ou rechercher des influences étrangères, septentrionales, contraires à son tempérament.

On discute avec violence le talent de M. Le Sidaner. Je reste séduit par le délice de cette délicatesse, qui est celle d'un vrai peintre, quoi qu'on en ait dit. Et je sais peu d'œuvres aussi exquises que *la Tonnelle au clair de lune*.

Il y a une part de bon ouvrier dans l'art très savant de M. Lepère, un grand souci d'exactitude, une honnêteté supérieure. C'est surtout la beauté du métier qu'il faut admirer dans ses paysages comme dans ses gravures. Il n'éprouve pas le besoin, pour marquer son originalité, de protester contre les certitudes traditionnelles, mais il les signe d'un chiffre nouveau en leur ajoutant cette autre certitude, la sienne, celle de sa merveilleuse exécution. *Soleil après l'orage* est une des plus belles choses que nous connaissions de lui.

La composition, ici incomplète, de M. Albert Bernard pour le plafond de la Comédie-Française sera sans doute — on peut faire ce crédit à l'habile virtuose — très belle; mais d'après ce fragment on ne saurait avoir une juste idée de l'ensemble.

M. Auburtin poursuit son rêve. *Le Soir Antique* restera

parmi les plus belles œuvres de ce peintre lyrique de la tendresse.

MM. Willette, plus hardi, plus jeune et meilleur peintre que jamais, Morisset et ses belles intimités, Desvallières, Charles Guérin, Hochard, Guiguet, Caro-Delvaille...

§

On parle d'une renaissance de la sculpture française ; je veux espérer qu'on n'exagère pas.

Il y a, avant tous, en principe, Rodin. Il y a MM. Bourdelle, Dejean, Mlle Jeanne Poupelet, MM. Niederhausern-Rodo, Desrouseau, Lamourdedieu, Niclausse, Vibert, il y a M. Yrurtia.

Le moulage sur nature, toutefois, sévit dans la statuaire comme la photographie dans la peinture.

CHARLES MORICE.

AU CARREFOUR DE LA DOULEUR

—

au Rév. Père B. et à Francis Jammes.

Me voici donc, Seigneur, enveloppé de vous!
L'ombre de votre main pèse sur ma pauvre âme;
Et comme en une cage ardente un lion fou,
Mon être est cerné par vos flammes.

A travers le buisson brûlant de mes douleurs,
J'ai l'épouvantement d'entrevoir votre face:
Rien ne peut dégager l'affre de mes terreurs
De l'étreinte qui me terrasse.

Je sens ma destinée close de toutes parts
Et qu'ont été murés les jours et les issues,
Je suis comme aux abois, traqué par vos regards,
Seul sous votre implacable vue.

Est-ce vraiment enfin la dure vérité?
Est-ce par vous qu'est poursuivi mon cœur rebelle?
Est-ce là, sans erreur, qu'est votre volonté?
Est-ce votre voix qui m'appelle?

Est-ce ainsi qu'il vous faut que je sois devenu:
Hagard, le cœur béant, malade et solitaire,
Comme un enfant abandonné, sans force et nu,
Hurlant pour appeler sa mère.....

Ai-je usé jusqu'au fond ma force de souffrir,
Et ne désirez-vous que ma seule faiblesse ?
Affirmez-vous ainsi le vouloir de fleurir
Surtout parmi notre détresse ?

J'ai pensé vous trouver sur les chemins d'orgueil
Où ma raison suivait la superbe Science,
Mais vous étiez absent des porches et des seuils
Où s'étalaient les évidences.

Obstinément, Seigneur, vous demeuriez caché
— Diamant dans le bloc de la dure Misère —
Et j'ai dû, pour vous plaire, à tâtons vous chercher,
Flairer, vague et noir, le mystère;

Pour distinguer vos traits parmi l'obscurité,
Pour sentir sur mon cœur vos indicibles charmes,
Vous vouliez que mes yeux, dardés sur vos bontés,
Fussent brouillés, brûlants de larmes.



Si bien que vous m'avez, de toute éternité,
Couvé sous votre amour terrible !
A travers les erreurs, les maux, les vérités,
Sur moi vous veilliez, inflexible :

Ainsi que vous aviez sauvé vos serviteurs,
Jadis, des eaux obéissantes,
Ainsi sur les écueils de ma vie, ô Seigneur,
Se posa votre main puissante.

Or, me guettait l'amour aux lentes voluptés
Et ses innombrables prestiges;
Mais m'altérant d'infini, vous m'avez sauvé
De l'amour, affolant vertige.

Puis je rêvai, plus tard, aux quinquets lumineux,
Ma trace en or dans les mémoires,
Mon nom traînant un beau sillage glorieux;
Vous m'avez sauvé de la gloire.

Tel un lourd papillon ébloui dans le soir
Se brûle en un radieux songe,
Je crus en ma raison comme en l'unique espoir;
Vous m'avez sauvé du mensonge.

Un vaste enivrement me poussait, plein d'ardeur,
Vers les noires plèbes en houle :
Je me vis, pour un temps, apôtre rédempteur;
Vous m'avez sauvé de la foule.

Ce fut alors le rêve écroulé, le dégout,
Le glissement vers l'ombre étrange,
D'équivoques oublis... Mais rudement, d'un coup,
Vous m'avez sauvé de la fange.

Et s'endormait enfin mon âme, en des pays
De haines et de somnolences,
Mais l'insulte me fut jetée par « vos amis » ;
Vous m'avez sauvé du silence.

Et vous m'avez sauvé de toutes les splendeurs
Comme de toutes les chimères :
De l'Art, de la Clarté, de la Paix, du Bonheur,
De la Santé, de la Lumière ;

Vous m'avez dépouillé de tous mes vains espoirs,
Vous avez mis mon rêve en cendres,
Et vous m'avez voulu pantelant, dans le noir,
Capable enfin de vous entendre ;

Vous avez agrandi mon désert, vous avez
Rendu sourd et noir mon abîme,
Et vous m'avez poussé, suffocant et noyé,
Loin de n'importe quelle cime;

Vous avez fait la nuit totale autour de moi
Ainsi qu'en moi la solitude;
Et quand vous eûtes calciné mes vieux émois,
Affolé mes inquiétudes,

Lorsque je fus si loin de mon pauvre univers
Que rien n'en pouvait plus m'entendre,
Lorsque, de mes appuis les plus forts, les plus chers,
Nul ne tenta de me défendre,

Lorsqu'il ne resta plus de moi, de ma raison,
De mes vouloirs inébranlables,
De mes vieux rêves, rien, qu'un paquet de haillons,
Rien, qu'une loque lamentable,

Alors mon désespoir sentit tout près de lui
Un souffle doux comme une grâce,
Frais comme une caresse errante dans la nuit,
Et je vis dans l'ombre une Face :

Cette Face pleurait mes larmes et mes pleurs.
Son regard, ivre de tendresse,
Me contemplait avec un immense bonheur;
Et tout fondait de ma détresse.

Puis un soupir, un chuchotement me sembla
Monter comme un parfum de mousse.
« Enfin, tu m'as trouvé, cher enfant, je suis là;
« Oui, c'est moi », dit une voix douce....

ALBERT FLEURY.

JOURNAL D'UNE VIERGE

—

*A X***.*

Ce livre est votre enfant. Vous ne devez pas vous en douter. Voilà une paternité facile puisqu'une caresse et un baiser ont suffi à vous la faire démériter.

—

Ma sœur est belle. Je voudrais qu'elle fût heureuse. Je ne la trouve pas assez heureuse, et j'en souffre. Bien que plus jeune qu'elle, j'aimerais à la conseiller, mais je la conseillerais mal puisque nous comprenons différemment les choses.

—

Je songe, dans mes après-midi solitaires, aux grandes pensées, aux grandes joies, aux grandes mélancolies. Je les comprends. Il me semble surtout pouvoir souffrir beaucoup, et c'est là une joie très forte.

—

On me trouve quelquefois drôle, et l'on rit de ce que je dis. On rit souvent des choses que je trouve tristes.

—

J'ai une amie que j'aime beaucoup, mais je n'ose pas lui dire toutes mes pensées. Elle n'est pas toujours triste au moment où je voudrais qu'elle le fût.

—

La sagesse est-elle une forme de l'harmonie, ou un manque de courage pour la lutte?

—

Le soleil est aujourd'hui d'une telle violence que j'en ai l'âme assombrie.

—

Cette nuit, une tempête a remué les airs. Tout faisait du bruit dans la maison secouée par le vent. Le vent rendait vivant chaque objet d'alentour. J'ai eu peur de mourir; et pourquoi, puisque j'ai peur aussi de vivre ?

—

Mes proches sont des étrangers pour moi, — et ils sont bons sans doute. C'est là ce qu'il y a de plus cruel.

—

J'ai senti la vanité des mots, quand j'ai voulu m'en servir pour dire ma peine ou ma joie.

—

Personne ne m'aimera parce que je suis triste, et que les hommes n'aiment que la joie.

—

L'amour réalisé agonise déjà un peu.

—

Il y a un manque de courage à ne pas aimer la vie à vingt ans. L'expérience des autres ne devrait pas être un conseil, et c'est une faiblesse de s'en emparer.

—

J'ai rencontré un homme qui m'a dit : « Aimez la vie plus que l'art, ça vaut mieux »; et cet homme-là est charmant, mais j'ai peur de ce qu'il m'a dit.

—

Mon intelligence est assez grande pour me faire sentir ma faiblesse.

—

J'aimerais écrire comme dessine Daumier : le geste de l'idée.

—

Je n'aimerai que les indifférents parce qu'à ceux-là je n'ai pas essayé de leur livrer le fond de moi-même. Cette ignorance m'est chère.

—

Que vais-je faire de ma vie? J'ai trop de temps pour y penser. Enfermée dans la bourgeoisie, comment en sortir et pourquoi?

—

J'aime les crépuscules, les grands lacs, le ciel, la mer, les arbres — j'aime aussi quelques-uns de ceux qui m'entourent. La vie est fade, meublée de tant de choses.

—

Je devrais aimer le curé, le maire, et les robes mal faites. Ce serait une sécurité.

—

Je voudrais connaître un peu l'amour avant de le connaître complètement.

—

J'ai rencontré l'autre soir un jeune homme charmant. Il s'appelle Regi. Je lui ai parlé comme aux autres. Il m'a répondu ce que les autres me répondent, et, pourtant, j'étais heureuse de ce que je disais et de ce qu'il me répondait. J'aimerais revoir ce jeune homme.

—

J'ai retrouvé un jeune camarade que j'ai rencontré en voyage il y a deux ans. Il ricane toujours, et me dit qu'il trouve tout le monde stupide. Cette confidence m'honore.

—

Je n'ai envie ni de lire, ni de travailler, j'aimerais m'amuser.

—

Il fait trop beau, il y a trop de soleil. Tout s'épanouit. La joie du printemps veut éclater partout, j'en perds la respiration. J'ai besoin de me promener toute la journée, il me faut toucher l'air et la lumière du doigt. N'ai-je donc jamais vu le printemps avant cette année ? J'ai vingt et un ans pourtant.

—

Mon jeune ami m'amuse beaucoup. Je pense tout le temps à lui quand je ne le vois pas. Il me dit qu'il veut m'embrasser; je lui plais sans doute, ou veut-il se moquer de moi? Il prétend que non, mais les hommes mentent. Sa manière de mentir m'est agréable. Quel drôle de jeu nous jouons !

—

C'est manquer de respect à une jeune fille que de lui demander un baiser. Voilà l'évangile qu'on m'a prêché, et que j'ai un peu écouté.

—

Il me semble qu'il devrait y avoir une certaine timidité à

demander un baiser dont on a réellement envie. Mais il est trop jeune pour tant réfléchir.

—

Quand je suis avec lui, nous parlons d'amour; je suis quelquefois gènée de ce qu'il me raconte, mais il m'amuse tant que je supporte allègrement tout ce qu'il me dit.

—

Je ne l'ai pas vu depuis quinze jours. Il m'ennuie après lui. Quand je le reverrai, il me dira : « Pourquoi ne vous voit-on plus? » mais c'est moi la seule de nous deux qui penserai ce que lui dira.

—

Le hasard nous a fait passer une heure ensemble. Il s'est assis par terre devant moi, et m'a embrassé les mains, les bras et le cou. Il n'attache aucune importance à ces caresses d'occasion; je ne peux lui en vouloir. J'étais contente et gênée ; j'ai protesté. Alors, pour me punir, ou me récompenser, il a voulu m'embrasser mieux. J'ai refusé avec véhémence et sans conviction. Comment ose-t-il me proposer cela, et comment puis-je l'écouter?

—

Nous avons passé quelques moments ensemble dans l'embrasure d'une fenêtre. La nuit était-elle avec ou sans clair de lune ? il s'est mis très près de moi, et m'a baisé le cou jusqu'au coin de la bouche. Alors j'ai détourné la tête. J'avais peur de ses lèvres, mais j'étais heureuse, je crois.

—

Ma famille me paraît beaucoup plus ennuyeuse depuis quelque temps, et cependant je la supporte mieux.

—

Je comprends mal la plaisanterie, puisque je pense à lui tout le temps. Je pars en voyage la semaine prochaine, et le changement d'air me rendra moins bète.

—

Je suis dans un beau pays où je m'ennuie bien. Je ne l'ai pas revu avant mon départ, mais je vais perdre le souvenir de ce qui a été. Je n'ai pas bien su employer les jours passés.

—

A Lui :

« Je ne t'en veux pas de m'avoir oubliée, vu ta jeune nature divine d'inconscience. Tel le vent qui court en tous lieux sur la terre, sans jamais songer à ce qu'il déracine, tel tu passes dans la vie, rapide, indifférent, apportant à celles dont tu baises les lèvres, la fraîcheur vivifiante d'un grand souffle marin, dont le passage laisse une vague amertume. »

—

Deux mois ont passé sur ma chair et sur ma pensée. Je n'ai vu que des êtres qui m'ennuyaient. M'aurait-il trop amusée ?

—

Je suis obsédée par la pensée de le revoir.

—

J'ai revu Regi. Il est beau et charmant, et bien plus séduisant que celui que j'aime. Mon amour en a été un peu atteint. D'ailleurs, pourquoi ne pas aimer deux hommes à la fois? L'amour serait-il ce qui existe de moins absolu, un sport où l'entraînement joue un grand rôle?

—

Je l'ai revu, et il m'a répété les mêmes bêtises qu'au printemps passé. Je les ai écoutées.

—

L'été est éteint. L'automne se dore. Le ciel pâlit de bonne heure; les soirs sont longs. Je n'avais rien à lui dire à la tombée du jour.

—

Notre promenade d'hier a été ennuyeuse, et pourtant j'avais peur de la voir finir. Je n'avais rien à lui dire . Il me semblait qu'il aurait dû me dire autre chose que ce qu'il me disait.

—

Les journées s'embrument, ma pensée aussi. Mais je veux connaître les subtilités des sensations ébauchées. Il doit me les donner, mais ma virginité n'en sera pas atteinte. Une dilettante, en matière de sensations, ne peut pas risquer de devenir une fille-mère.

—

Il m'a demandé : « Pourquoi ne voulez-vous pas que je

vous apprenne l'amour? » J'aurais dû lui répondre : « Parce que mon amour à moi est fait de craintes et d'incertitudes. » Au lieu de cela j'ai souri.

—

L'autre soir, j'ai eu mon appartement à moi toute seule; mes parents avaient eu le tact de sortir. Je l'ai prévenu de ma solitude, il est venu. C'était la première fois que je risquais ce genre d'invitation; la nouveauté du geste m'a séduite, l'invité ne me déplaisait pas. Tout en épiant son coup de sonnette, je m'étais machinalement assise au piano sans écouter ce que je jouais. J'étais émue. Il est arrivé, et nous avons souri. D'abord nous nous sommes assis l'un en face de l'autre, il s'est rapproché de moi. Bientôt je fus sur ses genoux, puis sur sa bouche, et je restai longtemps serrée contre lui. Nous avons parlé peu et bêtement. Je lui ai rappelé une femme qu'il avait aimée, qu'il aimait encore sans doute, et que j'avais rencontrée dans la journée même.

A minuit, il m'a quittée, un peu décoiffé, débraillé; sa cravate avait bougé. Je l'ai regardé avec lucidité, il m'a semblé laid, et d'une ressemblance désagréable avec un homme que je trouve ridicule. Pourtant je l'ai encore bien embrassé au seuil de la porte, et j'ai regretté sa bouche une fois enfoncée sous mes couvertures. Je me sentais un peu désorientée; plus étonnée de ce que j'avais éprouvé.

—

Il y a un plaisir farouche à tromper son père et sa mère et quelquefois un peu de tristesse.

—

J'éprouve quelque chose d'inconnu à sentir le désir qu'il a de moi.

—

Je suis triste; je ne le comprends pas. Il m'a demandé les raisons de ma tristesse sans aucun intérêt, et il a ajouté : Vous ne m'aimez pas au point de souffrir, je suppose. — J'ai répondu en ricanant : Ah ça, non !

—

Pourquoi prend-il tant de place dans ma vie, puisqu'il ne doit être pour moi qu'un plaisir, une distraction? Il y a un

monde de pensées, de joies et de peines qu'il ne pourra jamais sentir; comment m'attacher à un être aussi incomplet?

—

Je ne l'ai pas vu depuis quinze jours; il ne me manque pas, — mais je pense tout le temps à lui.

—

Qu'est-ce qu'il pense de moi? Je crois, la pire des choses, — qu'il ne pense rien du tout.

—

Quand je lui parle de moi, je ne peux jamais être sincère; sa présence trouble ma pensée, et annihile ma personnalité.

—

Je suis plus enfant que lui, bien que plus âgée. Dans mes heures de lucidité, je ris de moi-même. Je suppose que je m'accroche à lui parce que la vie ne m'a rien offert de mieux.

—

Chaque fois que je le quitte, je suis désemparée, il me semble qu'il y a un sourd malentendu entre nous.

—

Nous nous sommes promenés ensemble dans un petit musée intime; — on respirait là une conscience, l'effort continu d'un artiste épuisé, soumis à la volonté de vouloir de la beauté, par volonté autant que par aspiration. Une ligne trop pure dans une couleur vibrante. J'ai regardé tout sans voir. Mes yeux étaient fixés sur ses yeux, qui regardaient mes lèvres. Je pressentais le baiser de tout à l'heure. Nous nous sommes embrassés très vite dans une salle du fond. Le gardien est venu nous y rejoindre; qu'il sache par là, ainsi que bien d'autres, que l'on n'échappe pas à toute surveillance.

—

Il me dit en riant : pourquoi n'êtes-vous pas ma maîtresse? Il a raison, parce que, alors, j'aurais déjà fini de l'aimer.

—

Nous avons hier abrité notre pauvre amour sous les arbres hospitaliers d'un jardin public. — L'obscurité était notre seul luxe; nous avons ri de notre misère. J'avais l'impression

d'être une fille odieuse et dégoûtante. « Ne me trouvez-vous pas ignoble? » lui ai je demandé. « On ne trouve jamais ignoble ce qu'on aime bien. » Ces mots ne m'ont pas consolée. Il me semblait très loin de moi, malgré la joie que j'avais à être auprès de lui, et à sentir sa bouche près de la mienne.

—

Si j'avais eu ma liberté, j'aurais bien su l'employer.

—

Si je savais quelle est ma véritable voie, je ferais fi des conventions; mais rompre avec sa famille, c'est rompre avec le manger et le boire, et voilà qui est plus utile que la famille même. Je ne suis guère poète, et j'ai autant de raison et plus d'appétit que d'envolée.

—

La musique me fait du bien; elle est l'expression de l'amour même. Dans la musique, j'aime encore l'amour.

—

Ses baisers m'ont fait entrevoir la force de l'amour,— et la faiblesse de ce qui n'est pas l'instinct.

—

Quand je dors mal la nuit, j'écris ce que j'ai senti — et cela m'apaise; mais ce que j'écris répète mal ce que j'ai senti, et j'en souffre. Mon ennui de vivre est infini, les mots sont des formules terminées; une transposition est toujours impossible. Comment faut-il faire? souffrir, puisque je suis, semble-t-il, douée pour cela.

—

La neige est partout, les rues sont silencieuses, l'hiver est noir. J'aime ce ciel sombre sur les squelettes fins des arbres ouatés, ce demi-deuil qui fait les rues pareilles, les pas sourds, la pensée blafarde.

—

Je l'ai rencontré sous les flocons de neige. Nous nous sommes parlé amicalement. Aurais-je un tempérament à dramatiser les choses?

—

Je m'ennuie bien plus dans la vie depuis que je l'ai em-

brassé. Pourquoi l'ai-je embrassé? Parce que je m'ennuyais.

—

Je ne fais aucun effort pour l'oublier. Pourquoi en faire, puisque ma pensée trouve encore du plaisir à être auprès de lui?

—

Quand je ne suis pas obsédée par lui, ma vie me paraît plus vide encore. Alors j'entretiens cette obsession, quelquefois j'en suis un peu lasse.

—

Je ne l'ai pas vu depuis un mois ; je suppose que je ne l'amuse plus.

—

Je pense, regrette, espère — quoi? Je ne sais pas. Il me semble être très inoccupée. Ma pensée fuit et ne sait pas où s'arrêter.

—

Je l'avais choisi pour être mon plaisir, et voilà qu'il devient ma souffrance.

—

Il m'a dit : « Vous ne pouvez pas comprendre, mais il est impossible de nous voir dans les mêmes conditions qu'autrefois, pour moi du moins. Mariez-vous. » — Est-ce vrai? peut-être,— ou, si c'est une excuse, — tant pis; mais je puis comprendre.

Quand je parle de lui à mon amie, elle me dit : « C'est un cochon. » Mais je ne suis pas d'accord avec elle.

—

Se serait-il aussi vite lassé de moi, si j'avais été sa maîtresse? Tout son être est au service de mon instinct. Mais il m'a plu ainsi, je ne peux donc pas le lui reprocher.

—

Comme je regrette les chères angoisses que j'avais aux veilles de mes rendez-vous, et les mensonges habiles que je faisais à ceux qui m'entourent !

—

Et je déjeune et je dîne en face de mes parents,et ma figure

est donc la même, quand je croyais qu'il m'aimait un peu, et depuis je sais qu'il ne m'aime plus.

—

Il ne m'aime pas, et cependant je suis toujours moi, puisque j'ai conservé ma pensée, mes rêves, mon amour de la beauté, mes aspirations. Mais ai-je conservé tout cela, ou n'est-ce plus qu'un souvenir?

—

Je n'ai pas eu pour lui un amour profond; alors je ne comprends pas bien le vide qui me cerne.

—

Mes sens, mis en éveil par la caresse de sa bouche, ont repris leur sommeil. Ils ont eu du mal à s'endormir — et j'ai peur de ma mémoire qui les réveillera.

—

J'exagère mon culte du souvenir. Je trouverai sans doute facilement un homme qui se moquera de moi. Mais cela m'amusera-t-il?

—

Il me semble qu'un amour entre lui et moi ne saurait durer; mais, pour être charmant, un amour a-t-il besoin de durer? J'aurais dû l'expérimenter.

—

« Je voudrais être une pauvre fille sans pensée, avec une « bouche avide et des yeux qui voyagent. Un soir, sans amour, « sans argent, je voudrais vous trouver au coin d'une rue « obscure, et sans pudeur aucune, vous réclamer de l'or, et « vous vendre ma chair. J'aimerais mieux connaître votre « amour dans la fange que de l'ignorer dans ma pureté de « vierge. »

—

« J'aimerais être une courtisane riche comblée d'or par des « amants qui m'indiffèrent, et qu'au milieu des splendeurs d'une « vie voluptueuse vous soyez mon plaisir le plus rare, le plus « doux. »

—

J'ai trouvé un but à ma vie : il sera mon amant. Puisqu'il est sensible à toutes les voluptés, je suppose qu'il acceptera

celle-là, qui ne sera pas des moindres. Mais, avant tout, je dois me marier. Je n'ai pas le courage de lui offrir ma virginité à laquelle je n'attache aucun prix, et qu'il ne désire pas particulièrement.

—

Ma résolution d'être un jour sa maîtresse me calme, je l'aime déjà un peu moins. D'ailleurs ne doit-il pas à la monotonie de ma vie le regret tenace que j'ai de sa bouche? Ou bien est-ce lui qui, me privant de son amour, a monotonisé les longues heures des jours?

—

Quelle est ma voie? Je me crois quelquefois la chair facile, et puis la vierge a des bouffées de pudeur, et je demeure une femme indécise.

—

Pourquoi maltraiter cette très respectable institution du mariage? Les conventions comme les mots ont l'importance qu'on leur donne. Les lois créent les obstacles et les obstacles invitent à la lutte. La lutte, c'est la vie. N'était tout cela, il y a beau temps que j'aurais couché avec lui, et je serais déjà lassée. Les hommes ont travaillé à prolonger nos désirs.

—

Il est l'heure d'aller se mettre au vert. L'homme des capitales éprouve docilement tous les ans à la même époque le besoin de se retremper dans la nature, c'est-à-dire d'aller s'installer dans un bel hôtel bien confortable. Je préfère aussi les hôtels confortables à la poésie des bicoques.

—

Les voyages ont une apparence de variété, et c'est un louable essai dans la forme.

—

J'ai pâli en le rencontrant hier ; j'ai senti une sympathie affectueuse dans sa poignée de mains ou dans mon imagination. La matinée était lumineuse et tiède, et la clarté du jour m'a paru naturelle et douce.

—

Ce qu'on appelle souvent les hommes « respectueux » sont ceux qui ne se permettent d'avoir des sens qu'auprès d'une

femme facile, et, si possible, en tant qu'avares, bon marché. Ce sont de jolis raffinés.

—

Les sentiments qui se raisonnent manquent de force, les autres de durée.

—

Mon mari, que je ne connais pas, m'ennuie déjà prodigieusement, et je me réjouis de le tromper.

—

Si je n'ai pas été sa maîtresse, est-ce à cause de la défense sourde des ancêtres qui habitent en moi, ou bien à cause d'un manque d'amour respectif? Je suis sans doute incapable d'une grande passion.

—

Toutes les amours sont de même nature avec des étiquettes différentes selon le plus ou moins de conscience ou d'hypocrisie des individus.

—

Je me suis prodigieusement ennuyée à la campagne. J'en ai eu mal à l'estomac, et j'en suis devenue laide. La vie serait-elle infâme, ou suis-je mal placée pour la regarder?

—

J'ai songé au suicide, et la perspective de la mort m'a donné un bien-être que je ne soupçonnais pas.

—

Mon être m'apparaît instable, incomplet et complexe. Je voudrais hurler, mais je ne sais pas quoi.

—

J'ai des ennuis dans tous les genres. La variété n'est pas toujours une belle chose.

—

Malgré mon profond dégoût de la vie, je ris quelquefois de me regarder vivre.

—

Je ne peux cependant pas l'accuser de m'avoir rendu la vie odieuse, puisque me souvenir de lui me donne un peu de joie.

—

L'apparition de mon instinct a écrasé toutes mes passions intellectuelles. Dois-je de la reconnaissance ou de la haine à celui qui m'a révélé la force qui est en moi ?

—

Conversation :

X. — Vous êtes sensible aux beautés de l'art et de la nature ?

Moi. — Je le crois.

X. — Comment pouvez-vous alors vous ennuyer ?

Moi. — C'est vrai cela (à voix basse), triple brute ; le fait même d'être sensible est la cause essentielle de l'ennui dont je souffre.

—

Mon dégoût de la vie provient-il de ce que je ne vis pas assez ? Ma pensée et mes sens souffriront toujours, et dans la solitude et dans la promiscuité.

—

Nous ne nous étions pas vus pendant de longs mois, sauf quelques rencontres fortuites où j'avais un peu secondé le hasard. J'avais souhaité d'autres étreintes. Je n'en avais pas trouvé. Lui avait dû en trouver sans les souhaiter. J'étais gênée de le revoir. Je n'avais rien à lui dire, tant j'avais pensé à lui. J'avais une attitude bête qu'il supportait avec indifférence, ce qui me rendait stupide. Je n'aurais pas dû accepter de le revoir. pensai-je en moi-même. Là-dessus il risqua un mensonge efficace : Vous avez embelli. Je crois à ce qu'il dit, parce que, dans sa voix et sur sa bouche, je trouve une joie que seul il a pu me donner. Ses yeux exprimaient le désir de mes lèvres; je les lui ai tendues avec maladresse. S'il avait pu reconnaître dans cette gaucherie la joie que j'avais à les lui tendre !

—

J'ai revu Regi ; je le trouve beau et charmant. Il m'a ramenée chez moi par une belle nuit claire d'hiver. Il parlait de vie honnête et droite avec une admirable hypocrisie. En l'écoutant, je le croyais sincère, et celui que j'aime m'a dégoûtée. Mais le lendemain, j'ai découvert que ma crédulité était due à son regard tendre et ironique, et aux frôlements à peine voulus de son bras contre le mien.

—

Le désaccord silencieux qui règne entre moi et ma famille me fait éprouver, tour à tour, la force ou la faiblesse de ma solitude morale.

—

Mon caractère, que je veux doux, crée une atmosphère conciliante entre moi et ceux auxquels rien ne me lie, sauf l'habitude et la nécessité.

—

Comme j'ai été heureuse, appuyée sur votre bouche tout à l'heure ! Est-ce que vous vous en doutiez? Ah ! si vous aviez pu être plus violent ! Pourtant, quand vous aviez tenté de de m'avoir plus, j'ai eu des craintes de petite fille. J'avais peur dans vos bras, mais là seulement j'aime la vie.

—

En vous quittant hier, il ne faisait pas nuit encore. Les soirs d'août ont trop longtemps de la clarté. J'attendais, impatiente, l'obscurité, afin de pouvoir, loin de vous, être toute à vous, sans crainte, avec confiance; car, dans les ténèbres et dans le silence, je vous étreins, vous m'enveloppez, et je vis l'amour que je désire de vous. Vos bras me serrent, les miens se lient autour de votre cou, ma bouche se pose sur vos paupières, puis demeure longtemps docile entre vos lèvres. Votre corps s'appuie contre le mien; je ne sens plus mon corps, et je vous donne ainsi toute la passion que je n'ose vous avouer, et vous me voulez comme je rêve d'être voulue. Alors ma tête va s'abattre sur votre poitrine, et notre amour farouche agonise en une tendresse passionnée.

—

Il me donne assez d'amour pour exaspérer mon désir. Serait-ce là le secret de ma constance ?

—

Je pars demain en voyage ; j'en suis contente, parce que, loin de lui, je me sens moins soumise à ses caprices.

J'ai emprisonné dans ma chair ses derniers baisers ; je les revivrai.

—

La grande brise du large balaie mes pensées ; je méprise

ma veulerie et ma faiblesse. En revenant à Paris je prendrai des résolutions. Pourquoi faire ?

—

Je pense à mes grands enthousiasmes d'autrefois ; à l'art que j'aimais, à la beauté que je désirais avec violence, à la vie que je voulais complète. Il a simplifié mon programme. Pourtant la volupté qui m'est nécessaire n'est pas seulement dans mon amour. Ainsi, je ne choisirais pas une grange pour la fête de mes sens. Un certain luxe est utile à ma vie ; j'aime les atmosphères harmonieuses et parfumées. Heureusement qu'une intense philosophie me fait indifférente à tout.

Quelquefois je songe à sacrifier mon corps à un être qui me donnerait le luxe qui me tente ; mais le luxe le plus naturel, n'est-il pas de donner à notre chair le contact qu'elle réclame ?

—

Ma virginité doit l'ennuyer. Je pense à la lui sacrifier, c'est-à-dire à coucher d'abord avec un autre. Je devrais me marier.

L'intensité de mes répugnances physiques n'a d'égal que le désir que j'ai de lui.

—

Je suis sans courage, sans audace. Il est stupide. Nous sommes des êtres médiocres. J'ai le dégoût de lui et de moi, mais c'est lui qui m'a faite ainsi.

—

J'aurais dû l'épouser. C'était la manière la plus simple de coucher avec lui. La chose alors m'aurait paru moins drôle peut-être.

—

L'automne est la saison de l'amour. Tout y meurt, sauf la force qui nous fait vivre, et l'agonie de la nature est un admirable contraste avec le printemps qui est en nous.

—

Il a quitté Paris pour longtemps. D'autres m'ont appris son départ. Je ne risquerai donc plus d'apercevoir sa silhouette troublante que je ne fuyais pas. Une quiétude bienfaisante et ennuyeuse peut s'installer en moi. Me voilà délivrée de mon cauchemar, qui tenait bien un peu du rêve.

—

J'aimerais faire la noce; en tant que jeune fille et bourgeoise, cela m'est difficile. Alors je travaille. Les femmes sont des êtres de luxe et l'effort les enlaidit. Je tâcherai de travailler sans effort.

—

J'exploite mon imagination en écrivant ce que je n'ai pas su vivre. Je m'oublie en m'analysant, et m'offre en spectacle à moi-même.

—

J'ai été Yseult et Mélisande avant d'avoir été moi. J'ai vécu cérébralement de grandes passions ; avant que mes sens ne m'aient été révélés, je me suis exaltée au contact d'autres sensibilités. Mais le jour où je me suis connue, j'ai senti que j'avais en ma chair toutes les joies et toutes les douleurs.

—

Faut-il regretter mon état social? non, puisque je pourrais en choisir un autre; mais ma nature demeurerait la même. Alors pourquoi ce geste inutile? Le plaisir n'a pas de patrie, et la relativité, unique absolu, paralyse ma volonté d'agir. Avant d'essayer de trouver le bonheur, il faudrait croire en lui, mais une harmonie inconsciente du monde a fait heureux au même degré les croyants et les hérétiques.

Mon imagination me satisfait quelquefois, et ma joie est de trouver le mot qui correspond à mes émotions d'hier et à mes joies de demain.

—

Maupassant a détruit l'illusoire beauté de la souffrance par ces mots d'une déchirante modération : « La vie n'est ni aussi bonne ni aussi mauvaise qu'on le dit. »

Alors pourquoi se suicider ?

—

Il y a ceux qui souffrent par parti-pris. Depuis leur naissance jusqu'à leur mort, ils trouvent partout de la souffrance. Ne se sent-ils jamais assis, ceux-là, dans un fauteuil où l'on enfonce, avec une cigarette entre les lèvres, attendant un bon thé chaud ? Peut-être que si, mais ils ont cru indigne d'en parler.

—

Mes opinions sur l'art, le monde, la vie et l'amour varient selon les exigences de mes sens. L'état de vierge et de prostituée me paraît tour à tour également naturel.

Je m'ennuie dans la vie parce que je ne désire coucher avec aucun homme, et que je ne sais pas d'être auquel je serais tentée de donner tout l'amour qui est en moi.

—

J'ai revu Regi; il est charmant; il me semble que j'aimerais son amour, mais un homme charmant doit craindre une vierge. Je le crois pourtant peu scrupuleux, et ceci n'est d'ailleurs pas un obstacle au grand plaisir qu'on peut trouver à être dans ses bras. Les qualités morales d'un homme, simples combinaisons physiologiques nées selon le hasard des circonstances ne m'impressionnent pas, elles me plaisent ou m'ennuient comme un rayon de soleil au travers d'une ondée, selon que je desire la pluie ou le soleil.

—

Il y a autre chose que l'amour dans la vie, disait X. Evidemment, et il y a aussi autre chose que le manger et le boire.

—

L'amitié est une fille bâtarde de l'amour.

—

La vulgarité enfermée dans l'essence d'un être ne se traduit ni par ce qu'il dit, ni par ce qu'il fait, mais par la répugnance qu'il nous inspire.

—

Il y a de la douceur à voir l'eau miroiter et à mettre son bras au soleil. La clarté ondoie sur la chair comme sur l'eau.

—

Je manque d'amour, j'en suis enlaidie. Mes bras n'étreignent pas, ils deviennent maladroits. Ma bouche sourit de découragement, mes yeux s'éteignent sans l'angoisse du désir; les ondes dorées de mes cheveux ont moins de douceur sauvage.

—

Ma pensée travaille et ma chair se repose, mais elles sont fatiguées toutes deux.

—

Suis-je née mère de famille ou courtisane? L'un et l'autre ont du bon.

—

Le plaisir d'être admiré est mince quand nous n'admirons pas ceux qui nous admirent.

—

Ma chair vierge qu'un baiser a initiée à l'amour devine la volupté avec tant de force qu'elle en est presque déjà lassée.

—

J'ai croisé une silhouette inconnue qui m'a rappelé une silhouette aimée, et j'ai retrouvé dans l'obscurité du jour d'hiver froid et dur toute la douceur de son regard indifférent, j'ai revu ses joues creusées par l'amour qu'il donnait à d'autres, son vilain nez qui l'enlaidissait, et la ligne longue et souple de son corps. J'ai une mémoire qui me désole.

—

La pluie a aujourd'hui des airs d'éternité; c'est une pluie de villégiature. Quelle bonne journée pour s'aimer. J'ai besoin d'harmonie. Le ciel a comme mes yeux des larmes pour dire sa plainte.

—

Il est charmant d'avoir une amie, mais il est souvent fatigant d'en être une.

—

J'attends un nouvel amour. Je suis lassée des sons, des couleurs, des parfums, des pensées, lassée de recevoir sans jamais me donner.

—

Une sensation d'art est une sensation par répercussion, tandis qu'une sensation d'amour est ce qui atteint l'essence même de l'être. L'écho est toujours plus faible que le cri original.

—

Les mots sont vains et les gestes chers; mais les mots répètent les gestes.

—

Une volonté sourde qui veut me faire revivre les sensations

passées; l'espoir de trouver des mots, évocateurs fidèles de mes pensées et de mes joies. Voilà mon art.

—

Les artistes sont souvent des déceptions vivantes; leur beauté est dans leur art, et ils demeurent des êtres ordinaires.

—

Les cérébraux se plaisent à trouver des raisons à leur passion. Ils aiment, et les malheureux savent pourquoi. Leur amour a tant de racines ! Ils se cherchent, se trouvent, se comprennent, s'expliquent, se devinent; enfin, unis par tant de liens spirituels, ils finiraient par ne pas coucher ensemble, s'ils n'avaient commencé par là.

—

Il existe la délicatesse de la sensibilité, le charme de l'esprit, la beauté des pensées profondes, la noblesse des volontés tenaces. On admire, mais on peut s'en passer.

Il existe aussi la tyrannie de la chair. On n'admire pas, et l'on voudrait s'en passer peut-être ; on ne s'en passe pas, elle nous écrase.

—

C'est à cause de mon éducation soignée que j'ai cru à la pensée avant de croire à la peau.

—

Le printemps.

Depuis mon réveil ce matin, et il y a douze heures de cela, une orgie de soleil. Des femmes belles, donc des hommes heureux; du bruit. Une apparence de joie, un peu vulgaire par son insolence ; autant de vide en moi que de clarté sous le ciel.

L'éclat de cette criarde saison m'aveugle, et j'ai dû abaisser mes paupières.

—

Il est des soirs où j'aime l'amour, parce que je suis jeune et bien portante, et où le plaisir me tente sans penser même à qui je pourrais le demander.

—

J'ai une amie qui me dit : « Je vais te confier mon histoire. »

et croit ainsi me faire une grâce. Elle ne suppose pas celle que je lui fais en ayant l'air de l'écouter.

—

L'art a été mon premier amant ; je l'ai trahi, il m'a trahie. Je souhaite le même programme à mon mari.

—

Je pourrais chercher la volupté dans le mariage. La loi exclut le vice, je crois, mais qu'importe puisqu'il se glisse partout.

—

Je ne pense ni à hier, ni à demain, ma quiétude me plaît, j'ai soixante ans.

—

J'ai du plaisir à travailler. Où en suis-je arrivée ?

—

J'ai rencontré un homme avec une bouche et des mains charmantes, mais je ne le verrai jamais. La situation sociale de jeune fille bourgeoise exclut les relations plaisantes. En revanche, cette situation bénéficie de l'estime des idiots.

—

La distinction est une forme de l'harmonie. J'ai rêvé souvent être une aristocrate silencieuse, avec des mains plus pâles que les miennes, un cœur plus attendri, une figure plus fine, et une âme plus ardente dans une chair plus délicate ; une petite princesse avec des rêves, sans désirs, et une sensibilité fragile qui fuirait les voluptés réelles de peur d'être brisée. En termes plus simples, je souhaitais être mal portante et dégénérée.

—

Les gens remuent, s'agitent. Les passions ravagent, étonnent encore. Le ridicule est partout à son aise. Je me divertis à ce spectacle.

—

Je suppose bien qu'il y a d'autres baisers qui me sont destinés, mais je n'en suis pas plus heureuse pour ça.

—

Mon passé s'efface peu à peu.

—

Huit mois ont passé sur ma chair et ma pensée ; j'avais presque oublié. Je me souviens parce qu'il doit revenir.

Il a été blessé dans un accident. L'idée de sa mort metrouble et m'apaise, mais il ne mourra pas. Je le verrai, et je souffrirai parce que je suis stupide.

—

Pourquoi ma peau se souvient-elle ? Pourquoi ma bouche a-t-elle gardé la mémoire de sa bouche? Pourquoi les longs mois d'absence n'ont-ils pas effacé l'empreinte de son amour léger ? Pourquoi d'autres n'ont-ils pas su me prendre la passion qu'il avait mise en moi ? Puisqu'il revient, qu'il s'en empare et qu'il s'en amuse, pour que j'en sois délivrée !

Et j'ai souri des passions qui durent.

—

Les autres parlent, je ne les écoute pas ; ils souffrent et jouissent ; je n'ai ni pitié ni envie. Je ne m'occupe pas de l'univers, il m'ennuie.

—

Je serai prête, il me semble, à lui donner ce qu'il me demandera. Il ne me demandera rien sans doute.

—

Il me semble autrefois avoir été une enfant, mais puisque la passion nous fait ainsi, je le suis demeurée sans doute. Pourquoi a-t-il su me faire tour à tour romantique, sentimentale, dégoûtée, joyeuse, folle, sceptique, indifférente, sensuelle, pure, veule et farouche ? Serait-il un être d'une si admirable complexité ? J'ai du mal à le croire. Son désir banal avait choisi une proie d'une qualité qu'il ignorait.

—

Tel un courant rapide, obstrué un instant, reprend plus violemment sa course interrompue ; tel mon désir, par l'absence apaisé, redevient près de lui plus ardent qu'autrefois.

—

Est-ce à la qualité de sa peau que je dois la passion qui me cingle ? à mon imagination, ou à la placidité des jours ?

N'importe, cette passion existe.

—

Et pourtant j'ai vécu loin de lui sans tristesse ; oui, mais sans joie.

—

Les hommes qui m'aiment d'un amour profond et durable, qualités illusoires des amours irréalisées, suppriment par leur présence la sensualité que j'ai en moi. Je préfère les hommes qui m'aiment moins.

—

L'indélicatesse morale s'accorde fort bien avec la plus grande délicatesse sensuelle.

—

Quand j'ai senti pour vous autrefois un désir timide, vos airs de grand garçon mal élevé me déroutaient. Je n'ai pas osé vous aimer tout de suite très fort pour ne pas me manquer de respect à moi-même.

—

Il est là ; et je l'ai revu, pâle ; j'ai revu sa bouche que je n'ai pas baisée. Je lui ai serré les mains, il m'a pris et embrassé les miennes avec amitié. Dans l'air que nous respirions planait une jolie tendresse, faite de toutes les indulgences que j'avais eues pour lui. Il ne m'a pas dit un mot d'amour, mais il a été affectueux. Je le désire toujours.

—

Je l'ai revu indifférent. La ligne de son corps, amaigri par la maladie, m'a paru plus nerveuse et plus troublante. J'aurais désiré le voir plus maigre et plus hâve dans son tombeau. Il ne m'appartiendra jamais.

—

Le printemps crevait ce matin au travers des vitres de ma chambre, et un rayon de soleil maladroit me fait cligner les yeux, à peine entr'ouverts. Sortant d'un sommeil terrassant, j'étais encore dans une demi-inconscience, quand je passai la main sur mes paupières comme pour chasser le jour imbécile. Du même geste, j'essuyai une goutte d'eau demeurée sur ma joue. Ce contact humide fit éclater tout le drame de ma chair. J'avais pleuré en m'endormant, et la longue nuit n'avait pas séché mes larmes.

—

Je dois le revoir demain ; mais mon imagination a usé mon désir, et je ne suis pas heureuse.

—

Parce que vous m'avez en bon frère baisé la joue, avec une subtile complaisance, mon désir de vous appartenir s'est permis de redevenir violent comme autrefois.

—

J'ai retrouvé sa bouche, pareille au vieil ami qu'on est heureux de revoir, et auquel on n'a plus rien à dire. Je ne savais plus bien embrasser.

—

Ma pensée est plus profonde que la sienne, mais quand nous sommes ensemble, je l'aime tellement plus qu'il ne m'aime que je suis beaucoup plus bête que lui.

—

Autrefois, en riant, il m'a demandé de lui appartenir toute ; je n'ai pas osé. Je voudrais en riant lui rendre la monnaie de sa pièce. Oserai-je ! osera-t-il ? Il n'ose que ce qu'il aime.

—

Je lui ai dit : je vous aime, et j'ai compris qu'il se laisserait faire violence. Voilà de quoi plus satisfaire ma sensualité que mon amour-propre. Pourquoi ne couchons-nous pas ensemble ?

—

Notre promenade sous les arbres a été bonne hier. Le vert de l'aube printanière avait l'intensité de mon désir. Quand je m'approchais de lui en marchant, je perdais un peu la notion d'être ; je n'osais pas le regarder, de peur de ne pas trouver dans son regard autant de passion qu'au fond de moi-même. J'ai quelquefois risqué cependant une excursion au fond de sa prunelle, et je n'en suis pas revenue mécontente. Il faut s'illusionner dans tous les voyages.

—

Je devrais vous haïr puisque vous m'avez appris à douter de moi-même ; mais c'est pour cela sans doute que je vous aime.

—

J'aimerais lui dire : « Je vous adore, je n'aime que vous, vous êtes ma seule joie, mon unique souffrance, ma vie, et j'aime jusqu'au mal que vous m'avez fait. » Je souhaiterais alors le voir ému, et tomber dans ses bras. D'une scène sentimentale ainsi composée, je puiserais d'inoubliables caresses, et de cette comédie où se jouerait une profonde réalité, je recueillerais peut-être certaines sensations que j'espère de lui.

—

Quand j'ai pensé que ma présence n'éveillerait peut-être plus jamais son désir, l'amour me semblait supprimé du monde. Aucun autre homme ne savait aimer, et je n'ai plus cru à l'amour.

—

A-t-il peur de ma virginité? ou ne sais-je pas lui crier franchement que je lui appartiens, que je le veux, qu'il doit me prendre, et que pour une nuit de volupté je consentirais à vivre misérable pendant de longs jours? Je dois manquer d'audace dans mes aveux. Ou bien ne comprend-il pas? ou ne veut-il pas comprendre?

—

Puisque je lui suis indifférente, pourquoi me baise-t-il la bouche en me quittant, et me laisse-t-il la soif de ses lèvres? La vie serait moins compliquée, s'il avait un peu plus envie de coucher avec moi.

—

Il m'a à peine aimée, mais je l'ai presque adoré. Je l'ai adoré parce qu'il n'était ni beau, ni bon, et qu'ainsi il ne m'a jamais déçu. Je l'aime parce que son contact m'est ce qu'il y a de plus cher au monde. Un coin de sa bouche me vaut plus que toute la beauté; j'y ai trouvé l'inquiétude et le frisson.

—

Je sens la profonde vanité de mes pensées et la plus profonde joie des sens.

—

Pourquoi nos étreintes sont-elles si incomplètes? Pourquoi cette cruauté à me faire deviner dans un rapide baiser la volupté qu'il me refuse? Je devrais avoir le courage de refuser le baiser.

—

J'ai passé une journée à la campagne avec des indifférents, mais j'ai regardé la nature au travers de l'amour qui est en moi et j'ai trouvé une grande ivresse au premier rayon du printemps.

—

Je dois le voir demain ; cette nuit je ne dormirai pas, je l'aimerai.

—

Mon désir est une passion. Il en a les allures. Je vis avec ma passion, comme d'autres avec leurs rhumatismes. Les jours de pluie, je sens plus fortement mes douleurs. Le soleil ne me fait pas toujours du bien ; mais il y a çà et là, malgré le mal dont je suis atteinte, quelques maigres joies, que je tâche vainement de croire fortes.

—

Il est responsable de ma virginité qui se prolonge. Il m'a pris les sens sans altérer ma pureté. Il m'a tendu sa bouche, je lui ai donné la mienne, elle ne m'appartient plus. D'autres hommes la voudraient pourtant ; ceux qui m'aiment sans doute aussi stupidement que je l'aime. J'attends avec impatience et dégoût un contact qui me ferait oublier le sien.

—

Le monde me paraît agréable et charmant, quand dans ma vie intérieure j'ai ce qu'il m'est nécessaire pour me passer du reste.

Parce que je n'ai pas couché avec lui, il se pose un mince voile de tristesse sur tous mes plaisirs ; dans mes éclats de rire, il y a un timide sanglot étouffé. Si nous avions couché ensemble, les résultats seraient peut-être les mêmes.

—

Hier soir, je suis rentrée tard, après avoir fait avec quelques amis le simulacre du rire. J'étais hantée par vous, triste, et heureuse de me mettre enfin au lit. En me déshabillant, je me suis regardée dans la glace. Mes lèvres étaient plus rouges que d'habitude (sans fard) et mes joues moins roses ; mes cheveux plus dorés et plus alanguis ; ma chair avait un air

facile et pur, pur à cause de sa lumineuse blancheur. J'ai eu de la joie à me regarder, et un regret de ne pas vous avoir là. En faisant glisser mes couvertures comme une caresse sur ma chair, j'ai pensé : Si tu sentais mon corps près du tien dans la chaleur de la passion et la fraîcheur de sa pureté, tu m'aimerais, ne serait-ce que par faiblesse; tu saurais bien m'aimer une nuit, une nuit entière ; tu saurais me fatiguer de plaisir, tuer ma pensée, tu irais même peut-être jusqu'à savoir me dégoûter de toi. Et tu me donnerais ainsi toutes les voluptés, jusqu'à de la lassitude ; et je me réveillerais très tard, au crépuscule du lendemain, avec le souvenir de ton corps contre le mien ; et puisque mon désir serait assagi, je pourrais mourir de plaisir ou d'ennui.

—

Parce qu'hier soir vous m'avez pris tendrement mes lèvres entre vos lèvres, je n'ai pas dormi cette nuit, obsédée des caresses que je devine. J'avais tant besoin de votre bouche, du contact attachant et délicat de votre chair, de votre être entier; vous étiez si profondément en moi par la force de mon amour et de ma pensée que, lorsque je vous ai revu le lendemain matin, indifférent, il me semblait que vous étiez fou. Je me trompais, c'était moi. Je vous avais tant désiré que je croyais vous appartenir. Ainsi par un baiser, geste pour vous banal et insignifiant (il faut avouer que la pratique a su vous rendre très savant), vous m'avez fait croire que je vous aimais d'un amour absolu. Je hais ces heures où je vous ai tout donné de moi, et je hais la faiblesse de ma chair qui par une caresse ébauchée est devenue esclave, esclave au point de croire qu'elle n'appartiendra jamais à aucun autre maître.

—

A cause de vous, j'ai perdu toute confiance. Vous m'avez déçue avant la lettre. Votre instinct m'a montré la force et la faiblesse de l'instinct humain. Je vous dois de savoir regarder le soleil en face.

—

Pourquoi a-t-il l'air de me désirer... sans me prendre? Une vierge est sans doute un objet de luxe qu'on peut se repentir d'avoir acheté. Le fait d'en faire sa propriété en diminue déjà la valeur.

—

J'ai soif de variété; alors pourquoi cette constance de mon désir ?

—

Je ne pense pas assez au mariage, et pourtant c'est ainsi que je profanerai l'amour.

—

Quelle infinie monotonie dans l'infinie variété des choses! et quelle variété dans l'infinie monotonie de mon amour !

—

Peut-être trouverez-vous un jour un peu de gloire à m'aimer, et serez-vous plus fier que content d'être mon amant ?

—

Le soleil se couchait en grande pompe sur les bords de la Seine. Une auto me bousculait rapidement le long des quais. J'ai senti la beauté d'or embrumé du couchant aussi vivement que la douloureuse solitude de ma chair.

—

J'ai eu trop de pudeur parce que je l'aimais. J'en ai trop aussi avec ceux que je n'aime pas. D'ailleurs, je ne dois pas savoir aimer pratiquement, et j'ai besoin de leçons. Mon éducation de ce côté a été négligée. Je ne peux même dire mon instruction. De quoi s'occupent donc nos mères et nos institutrices? O Aphrodite, on te méconnaît !

Ma mère et ma grand'mère ont dû être des vierges pour m'avoir légué tant de pudeur !

—

Il y a les hommes que l'on subit et ceux que l'on désire.

—

Je ne peux pas aimer un homme qui m'aime parce qu'un homme qui aime a l'air trop bête. Celui que j'aime ne m'aime pas, et je nous comprends bien tous deux.

—

J'ai senti près de moi l'autre soir le désir d'un homme auquel je ne pouvais donner que ma sympathie. Pourtant, j'ai souri à son amour, pensant que vous aviez dû me sourire ainsi malgré votre égoïsme naturel, et j'ai voulu rendre un autre heureux par moi, comme je l'avais été par vous.

—

Le soir d'un jour où vous m'avez baisé la bouche, je promenais dans mon regard l'amour que j'aurais voulu vous prendre. Un autre homme me vit avec le rayonnement du désir. Et il m'a aimée à cause de cette ardeur que je portais en moi, et qui n'était pas pour lui.

—

Je dis à un homme qui passe et qu'un amour attriste : « J'ai bien aimé aussi ». Un échange de confidences nous rapproche et fait naître une sympathie presque amoureuse et qui pourrait être une jolie consolation à nos passions manquées.

—

Je ne veux plus entendre sa voix ni son ricanement, j'ai presque peur de l'apercevoir. Si jamais nous devions nous retrouver, que ce soit au cœur des ténèbres profondes et silencieuses, et qu'il m'ait appartenu dans la nuit avant de me réapparaître au jour.

Peut-être aussi lui rirais-je au nez en plein soleil !

—

J'éprouve pour les chansons de Bilitis un amour aussi profond que Bilitis pour Mnasidika.

—

J'ai une petite amie qui m'aime comme Bilitis aimait Mnasidika. Elle est charmante cette petite, et quelquefois son amour me touche. Mais mes sens portent je crois un deuil inconscient, et ils n'auraient aujourd'hui de joie à aucune fête.

—

Je me suis laissé prendre la bouche par une bouche mâle et impérieuse. J'ai été consentante par faiblesse et curiosité. J'aurais préféré donner mon corps ; il n'a pas les souvenirs qu'ont mes lèvres. Au lendemain de ce baiser, j'ai resongé aux baisers d'autrefois.

—

Je ne voulais le revoir que dans la nuit, et je l'ai revu en pleine lumière, hier soir, sous un lustre de salon ; ce n'était point par ma volonté. Nous avons été une jeune fille et un jeune homme. Je l'ai observé avec calme ; je n'ai éprouvé aucune exaltation dans l'émotion de cette rencontre,

puisque j'ai dormi toute la nuit. Peut-être m'a-t-il pris ma jeunesse et ma folie ? Mais qui me les rendra ?

—

Je l'ai revu en plein jour dans un coin très parisien, saturé de femmes, d'hommes, d'odeurs de chypre, de café et de chocolat. Nous n'étions seuls ni l'un ni l'autre, pour sa défense. Il m'a épargné une poignée de mains, j'ai accepté un coup de chapeau. Peut-être à notre prochaine rencontre s'épargnera-t-il encore la fatigue de ce geste; nous pourrons alors nous croiser dans la foule comme deux étrangers. Ne devrais-je pas oublier qu'un jour nous nous sommes embrassés? Il le faudrait, je crois. Alors, qu'il en soit ainsi.

ALICE GARNIER.



PAUL CLAUDEL

JEAN YANOWITZ, DIT BESME
MEURTRIER DE COLIGNY

—

I

Nous sommes à la veille de la Saint-Barthélemy. « Le soir du 23 août, bien tard (1) », le prévôt des marchands a été appelé au Louvre. Il a été convenu que « l'exécution » commencerait le lendemain, 24, une heure avant le jour, vers 4 heures du matin, lorsque la cloche de l'horloge du Palais sonnerait le tocsin(2). Mais au milieu de la nuit, quelques huguenots, intrigués par les rassemblements armés qui se forment, étant venus s'enquérir au Louvre des causes de ce tumulte, et une échauffourée ayant eu lieu entre eux et les soldats des corps de garde entourant la demeure royale, la Reine-mère craint d'être prévenue par les réformés et « elle advance le tocsin du palais, en faisant sonner, une heure et demie devant, celui de Saint-Germain-l'Auxerrois (3) ». Il pouvait être environ 2 heures et demie.

A ce moment, le duc Henry de Guise et Henry, bâtard d'Angoulême, fils naturel de Henry II, quittent le Louvre, à la tête d'une petite troupe armée. Ils gagnent les « offices de cuisine », hors le château, se font ouvrir la porte de service donnant sur la rue Fromenteau, longent la rue de Beauvais, aboutissent sur les derrières de l'hôtel d'Aumale, en traversent les cours et bâtiments, y « prennent le duc d'Aumale » et en sortent par l'entrée principale, ouvrant sur la rue d'Autriche, en prolongement direct et au-dessus du Louvre. Ayant ainsi évité les groupes de gens armés stationnant devant le palais ils gagnent, par les rues de Bailleul et de l'Arbre-Sec, la rue de Béthizy (4). C'est là qu'est la maison où, le 22 août, l'amiral de

(1) *Registres des délibérations du bureau de la ville de Paris*, publiés par P. Guérin. Paris, 1892, t. VII, p. 10.

(2) De Thou, *Histoire universelle*, traduction française de 1734, t. VI, p. 397.

(3) D'Aubigné, *Histoire universelle*, éd. de Ruble, t. III, pp. 314-315.

(4) Léon Marlet, *Notes critiques sur la Saint-Barthélemy, d'après les mémoires inédits de Jules Gassot* (*Bulletin de la société du protestantisme français*, 1903, pp. 362-363).

Coligny a été rapporté grièvement blessé du coup d'arquebuse que lui a tiré Charles de Louviers, seigneur de Maurevert (1).

Cette maison est aujourd'hui démolie. Où était-elle située exactement ? En 1851, au moment même de la disparition de la rue de Béthizy, qui a fait place à cette époque à l'actuelle rue de Rivoli, on discutait déjà sur l'emplacement du logis de l'Amiral. Un fait certain, c'est que, depuis 1702, il n'était plus permis de dire qu'il se trouvait rue de Béthizy, la portion de cette voie comprise entre la rue de l'Arbre-Sec et la rue du Roule ayant reçu alors le nom de rue des Fossés-Saint-Germain prolongée. Mais à quelle maison de cette partie de la rue des Fossés-Saint-Germain (ancienne rue de Béthizy) fallait-il attribuer l'honneur d'avoir abrité Coligny ? A celle portant le numéro 14, disaient les uns, à celle portant le numéro 20, soutenaient les autres. Des travaux qui parurent alors il ressort bien toutefois que les premiers avaient raison et que la maison de l'Amiral se trouvait être la deuxième maison à gauche, quand on entrait dans la rue des Fossés-Saint-Germain par la rue de l'Arbre-Sec, et pour préciser davantage, la deuxième maison en bordure, mais la première en façade, l'angle de la rue de l'Arbre-Sec et de la rue des Fossés-Saint-Germain étant occupé par le retour d'un immeuble dont l'entrée se trouvait rue de l'Arbre-sec. Tout cela a du reste été démontré assez péremptoirement par les travaux de Chéronnet (2), de Troche (3) et de Bordier (4), et il n'y a plus lieu de douter que la maison de Coligny ne se trouvât à peu près sur l'emplacement de la maison faisant aujourd'hui l'angle de la rue de Rivoli et de la rue de l'Arbre-Sec, portant le numéro 144 de la rue de Rivoli et où a été apposée une plaque commémorative, comme il n'y a pas lieu de douter non plus que cette maison n'appartînt en 1572 à la famille du Bourg (5).

(1) Cf. P. de Vaissière, *le « Tueur du Roy » : Charles de Louviers, seigneur de Maurevert* (*Revue des études historiques*, janvier-février 1911).

(2) D.-J.-F. Chéronnet, *l'Hôtel de Coligny et la rue des Fossés-Saint-Germain*, dans la *Revue archéologique*, 1845, pp. 724 et suivantes.

(3) Troche, *Notice sur l'ancien hôtel de Ponthieu, quartier du Louvre à Paris, où fut tué l'amiral de Coligny, le 24 août 1572*, dans la *Revue archéologique*, 1851, pp. 589-604.

(4) Henri Bordier, *la Saint-Barthélemy et la critique moderne*, 1871, in-4, pp. 39-42.

(5) H. Bordier, *op. cit.*, pp. 40-41.— A. de Ruble, *Paris en 1572 (Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. XIII, pp. 1-16).— H. Bordier, *la Demeure de l'amiral de Coligny à Paris en 1572 (Bulletin de la Société du protestantisme français*, 1887, pp. 105-112).

Il est plus singulier que nous n'ayons conservé aucun dessin, plan ou description très satisfaisants de cette demeure. Elle était, — et cela, dès le XVIe siècle, semble-t-il, — placée entre deux cours : « une basse-cour », fermée sur la rue par un portail, et une arrière-cour, où l'on accédait par « des couloirs voûtés passant sous les bâtiments », et qu'entouraient de « belles écuries et des remises » (1). Le logis paraît avoir été un bâtiment à deux étages avec grenier.

Sur le premier perron, écrit Chéronnet, en 1845, on voit à gauche une porte fermée par deux battants sculptés, dont la menuiserie montre un travail du XVIIe siècle et qui ouvre sur une salle qui était sans doute celle des gardes de l'Amiral et qui est aujourd'hui un atelier de décatissage. Dans la première cour, auprès de la loge du concierge, une baie en ogive prouve l'antiquité de la construction (2).

En revanche, note Troche, en 1851, les meneaux ou barreaux de pierre, qui divisaient les fenêtres en compartiments, et les moulures ou doucines des pieds-droits et des soubassements ont disparu, le balcon sur l'arrière-cour n'existe plus et ceux que l'on voit aux croisées de la façade sur la grande cour sont Louis XV (3).

Nous ne sommes guère mieux fixés sur l'intérieur de la maison. L'escalier, d'une largeur remarquable, était en pierres de taille jusqu'au deuxième étage ; il était soutenu par d'élégantes colonnes dont les chapiteaux étaient de style renaissance et dont les arcs-doubleaux des voussures étaient supportés par des modillons en saillie (4). Quant au reste du logis, les distributions et arrangements postérieurs, qui y avaient été faits depuis le XVIe siècle, rendaient, même au milieu du XIXe, la reconstitution de l'état primitif des lieux si difficile qu'à cette époque l'on n'était pas d'accord sur le point de savoir si la chambre de Coligny se trouvait au premier ou au deuxième étage, de quel côté de la maison donnaient ses fenêtres et si c'était dans la cour de devant ou celle de derrière que le cadavre de l'Amiral avait été précipité (5).

Toutes descriptions qui restent vaines et froides, je le sens bien, et pourraient paraître oiseuses, si certains de leurs dé-

(1) Chéronnet, *op. cit.*, p. 724 ; — Troche, *op. cit.*, p. 591.
(2) Chéronnet, *loc. cit.*
(3) Troche, *loc. cit.*
(4) Chéronnet, *loc. cit.*
(5) Chéronnet et Troche, *loc. cit.*.

tails ne devaient servir à reconstituer le drame que je voudrais essayer de retracer fidèlement.

II

Autour de la maison de la rue de Béthizy, l'agitation a été extrême pendant toute la première partie de la nuit du 23 au 24 août. Sur la demande de l'Amiral au Roi de lui envoyer quelques troupes pour le protéger au besoin contre l'effervescence populaire qui a commencé à se produire dès la soirée du 23, Jean de Montlezun, seigneur de Caussens, mestre de camp des compagnies de gens de pied gascons, est arrivé rue de Béthizy à la tête de cinquante arquebusiers, de quelques Suisses de la garde du duc d'Anjou, auxquels se sont mêlés cinq Suisses de la garde du roi de Navarre (1). Arquebusiers et Suisses du duc d'Anjou ont été cantonnés en deux boutiques proches du logis de l'Amiral (2) et ces derniers ont déposé leurs piques le long du mur (3). Les Suisses du roi de Navarre paraissent s'être établis dans la « basse-court » de la maison (4), vraisemblablement cette première-cour, dont je parlais tout à l'heure.

Depuis qu'elles sont postées là, ces troupes ont empêché tout rassemblement devant la demeure de l'Amiral et fait circuler les nombreux partisans venus aux nouvelles jusqu'à une heure avancée de la nuit. Vers minuit, cependant, le calme a paru se faire. Traversant à cette heure le quartier du Louvre, un bourgeois de Strasbourg, de passage à Paris, déclare qu'il est rentré « très tranquillement et sans encombre à son domicile » (5). L'Amiral a alors renvoyé bon nombre de ceux qui se trouvaient près de lui, entre autres, Charles de Téligny, son gendre, et sa fille, et n'a plus gardé que Pierre de la Gelière, seigneur de Cornaton, Pierre de Malras, baron d'Yolet, le

(1) De Thou, *op. cit.*, t. VI, p. 391.— *Mémoires de l'estat de France*, t. I, p. 381.

(2) *Mémoires de l'estat de France, ibid.*

(3) Dans le tableau de la Saint-Barthélemy, de François Dubois, dit Sylvius, conservé au musée Arlaud, à Lausanne, et reproduit dans Bordier, *la Saint-Barthélemy et la critique moderne*, on voit très distinctement « un ratelier de longues piques appuyées contre la façade de la maison contiguë à celle de Coligny » (Bordier, *op. cit.*, p. 20).

(4) *Mémoires de l'estat de France*, t. I, p. 381.

(5) R. Reuss, *Un nouveau récit de la Saint-Barthélemy par un bourgeois de Strasbourg*, d'après une déposition notariée faite à Heidelberg, le 7 septembre 1572, extrait de Kluckholn. *Briefe Friedrichs des Frommen, Kurfürsten von der Pfalz*. Münich, 1868-1870, t. II, p. 485. (*Bulletin de la Société du protestantisme français*, t. XXII, pp. 377-378).

secrétaire Belon, le contrôleur Bruneau, Ambroise Paré, le chirurgien Thomas, le pasteur Pierre Merlin, un jeune homme nommé Salomon Certon (1), et l'interprète Nicolas Muss. Les uns sont demeurés dans sa chambre, les autres se sont retirés dans les pièces voisines pour y prendre quelque repos, lorsque, moins de deux heures après, une rumeur rompt de nouveau le silence de la nuit. C'est Guise qui arrive. avec sa troupe, dont la marche est éclairée par des « flambeaux » (2) et qui, s'étant renforcée en chemin, est composée, suivant les uns, « de trois cents capitaines et soldats » (3), suivant les autres de« cinquante ou soixante chevaux et de cinq ou six capitaines des régiments de gens de pied, suivis d'autres gens de guerre (4) ». Avec le jeune duc, M. d'Aumale et M. d'Angoulême, il y a là certainement Nicolas de Halwin, seigneur d'Atin (5), M. d'Hautefort, ancien mestre de camp en Piémont (6), Pierre-Paul Tosinghi, gentilhomme de la chambre du Roi, chevalier de l'ordre, et son fils (7), Achille Petruzzi, de Sienne (8), Raymond de Cardaillac, seigneur de Sarlabous (9), Jean de Biron, seigneur de Goas (10), enfin le fameux Besme, dont la plupart des historiens ont fait le principal assassin de l'Amiral, sans avoir pu toutefois préciser la physionomie et le rôle de celui qu'ils nous présentaient comme le premier acteur de ce drame.

III

A vrai dire, on ne savait jusqu'ici sur ce Besme que fort peu de chose. On ignorait même son nom, successivement défiguré par les historiens postérieurs, qui, sur la foi de

(1) Salomon Certon, né en 1550, mort après 1614, était alors étudiant à l'université de Paris. Il se réfugia à Genève après la Saint-Barthélemy et devint plus tard notaire et secrétaire du Roi. Il est surtout connu par ses œuvres littéraires (*la France protestante*, t. III, col. 971-977).
(2) *Mémoires de l'estat de France*, t. I, p. 381.
(3) Davila, *Historia delle guerre civili di Francia*, 1644, t. I, p. 282.
(4) Léon Marlet, *Notes critiques sur la Saint-Barthélemy, d'après les mémoires inédits de Jules Gassot* (*loc. cit.*, p. 354).
(5) D'Aubigné, *Histoire universelle*, t. III, p. 317.
(6) Lettre de Cavriana au secrétaire Concini, Paris, 27 août 1572 (Desjardins, *Négociations de la France avec la Toscane*, t. III, p. 816).
(7) Capilupi, *le Stratagème de Charles IX contre les huguenots* (*Archives curieuses de l'histoire de France*, 1re serie, t. VII, p. 438).
(8) Lettre de Cavriana au secrétaire Concini, Paris, 27 août 1572 (Desjardins, *op. cit.*, t. III, p. 816).
(9) D'Aubigné, t. III, p. 317.
(10) Capilupi, *loc. cit.*, p. 433.

Mézeray, l'appelaient ordinairement Charles Dianowitz ou Dianowich, dit Besme. Du contrat de mariage de son fils, dont j'ai retrouvé l'original (1), il résulte qu'il se nommait en réalité Jean Yanowitz, dit Besme. Ce surnom de Besme, je suis d'accord là-dessus avec l'opinion générale, devait indiquer l'extraction étrangère de ce personnage; il semble bien être en effet la corruption du mot « Bohesme », et assigner à celui qui le portait une origine bohémienne ou slave. On ne sait rien pourtant de son ascendance, sinon qu'Hotman, dans sa *Vie de Coligny*, assure que son père était maître de l'artillerie du duc de Würtemberg (2). Et quelques documents semblent confirmer en partie la chose en l'appelant le Würtembergeois Besme. S'était-il attaché à la fortune des Guise lors de l'entrevue du duc François de Guise avec le duc Christophe de Wurtemberg à Saverne ? C'est une pure supposition. Mais il est certain, en revanche, qu'il fut « nourry page en la maison du duc François de Guise » (3), dont il devint l'« écuyer d'écurie » (4), pour passer, après la mort de son premier protecteur, au service de son fils Henry et de son frère le cardinal de Lorraine.

Il devait du reste occuper dès lors un rang social suffisamment honorable et faire au moins figure de gentilhomme, pour que ses protecteurs l'aient uni, — non pas après la Saint-Barthélemy, comme on l'a dit, mais vers la fin de 1571, vraisemblablement (5), — à une certaine demoiselle d'Arne, « fille bastarde du grand cardinal de Lorraine», dit Brantôme, qui paraît assez bien renseigné sur ce point pour ajouter : « Je nommerois bien sa mère (6). » Je ne pourrais en dire autant. Parti très sortable par ailleurs. En effet, cette d'Arne, quelquefois appelée Anne d'Arne (7), et dont j'ai retrouvé le vrai nom,

(1) Contrat de mariage de Louis Yanowitz de Besme et de Christine de Florainville, du 23 juin 1593 (Archives nationales, M 607, doss. Yanowitz de Besme, n°2).
(2) [Hotman], *Vita Colinii*, 1575, p. 128.
(3) Capilupi, *op. cit.*, p. 434.
(4) *Journal de Pierre de l'Estoile*, éd. Brunet, t. I, p. 83.
(5) « Un M. Besme, fiammingo, il quale, un anno fa, prese per moglie una dama che ando in Spagna con la gia Regina catholica... » (Lettre de J.-M. Petrucci à François de Médicis, du 16 septembre 1572, dans Desjardins, *Négociations de la France avec la Toscane*, t. III, p. 838). — Cf., infra, la lettre de M. de Saint-Gouard, ambassadeur de France en Espagne, à Philippe II, du 24 février 1575, où il dit que Besme « a épousé il y a quatre ans » Mlle d'Arne.
(6) Brantôme, éd. Lalanne, t. IV p. 309.
(7) R. de Bouillé, *Histoire des ducs de Guise*, 1849, in-8, t. II, p. 504.

Isabelle ou Isabeau d'Arne (1), « fort belle et honneste damoiselle (2) », avait été l'une des filles d'honneur qui avaient été données par Catherine de Médicis à sa fille Elisabeth pour l'accompagner en Espagne, lors de son mariage avec Philippe II en 1565. Elle était demeurée auprès de la jeune reine jusqu'à la mort de celle-ci, en 1568, et n'avait même quitté Madrid que le 5 septembre 1569, pour revenir en France (3). Elle est inscrite comme étant rentrée dans les rangs des demoiselles d'honneur de la Reine-mère en 1571 et comme en étant sortie en 1572, peu après son mariage probablement (4).

Voilà à quoi se bornent les détails que j'ai pu retrouver sur les origines de Besme et sa vie avant la Saint-Barthélemy. Aussi bien est-ce surtout à cette occasion que les historiens le font sortir de l'ombre, où ils le font d'ailleurs bientôt rentrer. Je voudrais essayer, à propos de l'assassinat de Coligny, de mieux marquer le rôle qu'il a pu y jouer, et raconter ensuite comment il finit.

IV

Si nombreuses sont les relations du meurtre de l'Amiral (et précisément peut-être à cause de cela) qu'il est très difficile d'en bien fixer tous les détails.

Pourtant, sur le début du drame, les divers récits sont assez d'accord pour qu'il soit possible de le reconstituer à peu près sûrement.

Arrivé rue de Béthizy, Guise donne le mot d'ordre à Caussens, qui s'approche de la porte fermant la cour du logis de l'Amiral, y frappe et demande au nom du Roi qu'on le laisse immédiatement entrer. La Bonne, maître d'hôtel de Coligny, « qui avoit les clefs » (5), accourt sans se méfier et ouvre la porte. Caussens se précipite sur lui, le poignarde et pénètre dans la cour à la tête de sa troupe. Tout de suite sur pied, les cinq Suisses de la garde du roi de Navarre et d'autres domestiques se rendent compte que les assaillants vont enva-

(1) Contrat de mariage cité plus haut (*ibid.*).
(2) Brantôme, *loc. cit.*
(3) Lettre de M. de Fourquevaulx, ambassadeur de France en Espagne, à la Reine-mère, 17 septembre 1569 (Mgr Douais, *Dépêches de M. de Fouquevaulx*, 1900, in-8°, t. II, p. 121).
(4) « Officiers domestiques de la maison de la royne Catherine de Médicis », dans *Lettres de Catherine de Médicis*, publiées par le comte Baguenault de Puchesse, t. X, p. 516.
(5) D'Aubigné, t. III, p. 315.

hir bientôt la maison, la porte de l'escalier étant restée ouverte sur le passage de La Bonne. Ils courent alors à cette porte et la referment sur eux, pas assez vite toutefois pour qu'un des Suisses ne tombe atteint d'un coup d'arquebuse; puis, dès qu'ils l'ont tirée, ils la barricadent et la « remparent » avec des tables, des meubles, des coffres qu'ils font rouler du haut de l'escalier (1). Mais les assiégeants se ruent de toutes leurs forces contre cette barrière, et à l'aide de bûches (2) et d'épieux parviennent à la forcer. Les premiers à l'attaque, et qui pénètrent les premiers, sont quelques-uns des Suisses de la garde du duc d'Anjou, qu'on reconnaît à leurs vêtements rayés de noir, de blanc et de vert (3). Aussitôt, ils se trouvent face à face avec les quatre Suisses qui demeurent de la garde du roi de Navarre, encore sur les marches de l'escalier; mais, comme ils paraissent peu disposés à en venir aux mains avec leurs compatriotes, Caussens fait signe à l'arquebusier le plus proche de lui de faire feu, et un deuxième Suisse tombe frappé à mort (4). Les envahisseurs escaladent alors le grand escalier, et se ruent vers la chambre de l'Amiral « qui était la troisième de la maison » (5), dit un récit, ce qui tendrait à faire croire qu'elle était commandée par deux autres pièces et donnait sur le derrière, comme le laisse supposer une tradition que j'ai rapportée plus haut et comme un autre détail, que je donnerai plus loin, semblerait le confirmer. Ils n'ont, dans tous les cas, aucune autre résistance à vaincre, et n'ont qu'à pousser la porte de la chambre de l'Amiral pour faire irruption dans la pièce, où ils pénètrent au nombre de dix au moins : il y a là certainement Caussens, Besme, Attin, Goas, Sarlabous, Petrucci, Tosinghi, tous « armez de corps de cuirasses et de rondaches » (6), Josué Studer de Winkelbach, capitaine suisse (7), et trois de ses soldats,

(1) De Thou, t. VI, p. 399; — D'Aubigné, t. III, p. 316; — *Mémoires de l'estat de France*, t. I, p. 384.

(2) Marlet, *Notes critiques sur la Saint-Barthélemy, d'après les Mémoires inédits de Jules Gassot* (*Bulletin de la société du protestantisme français*, 1903, p. 354).

(3) *Mémoires de l'estat de France*, t. I, p. 384.

(4) [Hotman], *Vita Colinii*, 1575, p. 129.

(5) Lettre de Joachim Opser à l'abbé de Saint-Gall, 26 août 1572 (*Bulletin de la société du protestantisme français*, 1859, p. 288).

(6) *Mémoires de l'estat de France*, t. I, p. 384.

(7) « Récit et rapport sommaire des faits qui se sont passés en France », par le capitaine Josué Studer de Winkelbach (*Archiv für Schweizerische Geschichte*, Zurich, 1829, t. II). Récit traduit et cité dans *Un capitaine gascon du XVI[e] siècle.*

Moritz Grünenfelder, Martin Koch et Conrad Bürg (1).

Que devenaient cependant l'Amiral et ses amis? Nous ignorons quel était à cette heure précise l'état du blessé; mais nous savons certainement que, le samedi matin, les médecins l'avaient jugé assez grave.

« Environ les 8 heures du matin, ils avoient trouvé toute l'espaule gauche, le col et l'œil gauche en feu, et, découvrant le premier appareil, avoient trouvé toute la chair pourrye et une forte fièvre (2) ». La situation ne pouvait pas s'être beaucoup modifiée dans la journée, et le malade devait être, le soir encore, fort accablé. Réveillé par le tumulte que je viens de décrire, il crut d'abord qu'il s'agissait d'une « émeute contre le Roy mesme » (3). « C'est le peuple qui s'agite, aurait-il dit; il sera bon de le faire entendre au Roi (4). » Mais s'apercevant bientôt que le désordre était mené contre sa demeure, il supposa que les Guise en étaient les instigateurs, et ordonna à Muss d'appeler à l'aide, du haut de la maison, Caussens et les troupes que la Cour lui avait données pour sa garde (5). En même temps, il demandait au pasteur Merlin de « faire la prière avec lui » (6), peut-être de reprendre la lecture que celui-ci avait commencée à lui faire, dit-on, dans la soirée, des Commentaires de Calvin sur Job (7). Tout à coup retentit dans la cour le premier coup d'arquebuse tiré par les soldats de Caussens, et « ceux qui étoient près de la fenêtre disant à l'Amiral qu'ils apercevoient les casaques blanches : « Je suis « mort! » se serait-il écrié (8). » Sortant aussitôt de son lit, il

Corbeyran de Cardaillac-Sarlabous, mestre de camp, gouverneur de Dunbar et du Havre de Grâce, par Edouard Forestié, Paris, 1897, in-8, pp. 139-140, 145).

(1) *Ibid.* — « Récit veridique et description de l'assassinat commis en France en 1572 » (*Archiv für Schweizerische Geschichte*, Zurich, 1829, t. III). Récit traduit et cité dans E. Forestié, *op. cit.*, p. 144. — Lettre de Joachim Opser à l'abbé de Saint-Gall, 26 août 1572 (*Bull. de la Soc. du prot. fr.*, 1859, p. 288).

(2) H.-A. Layard, *Account of the murder of Admiral of Coligny, from the archives of Simancas*, publié dans *Proceedings of the huguenot society*, Londres, 1889, t. II, p. 246.

(3) D'Aubigné, t. III, p. 315.

(4) Lettre de Jacopo Corbinelli à Giovan-Vincenzo Pinelli, de Paris, 8 octobre 1572 (Pio Rajna, *Jacopo Corbinelli e la strage di S. Bartolommeo*, dans *Archivio storico italiano*, 1898, t. XXI, p. 76).

(5) *Le Réveil-matin des François*, 1574 (*Archives curieuses de l'histoire de France*, 1re série, t. VII, p. 181).

(6) *Mémoires de l'estat de France*, t. I, p. 384.

(7) Capefigue, *Histoire de la Réforme, de la Ligue et du règne d'Henry III*, 1834, t. III, p. 180. Mais l'auteur ne dit pas où il a pris ce renseignemen.

(8) Lettre de Jacopo Corbinelli à G.-V. Pinelli, Paris, 8 octobre 1572 (Pio Rajna, *loc. cit.*).

revêtit sa robe de chambre fourrée (1), et, se sentant probablement très faible, s'adossa contre la muraille (2). A ce moment, qui était celui où les assaillants attaquaient la deuxième porte, Salomon Certon, « qui aidoit à porter un coffre » destiné à la barricade (3), « s'en court à la chambre de l'Admiral et estant interrogé par Ambroise Paré que vouloit dire ce tumulte, luy se tournant vers l'Admiral dit : « Monseigneur, c'est Dieu qui « nous appelle à soi ; l'on a forcé le logiz, et n'y a moyen « quelconque de résister (4). » A quoi Coligny aurait répondu : « Il y a longtemps que je me suis disposé à mourir ; vous autres, sauvez-vous, s'il est possible, car vous ne sauriez garantir ma vie. Je recommande mon âme à la miséricorde de Dieu (5) » ; ou bien : « Mes amis, je n'ai plus que faire de secours humain; c'est ma mort que je reçois volontiers de la main de Dieu. Sauvez-vous (6) ! » Et il aurait refusé qu'on barrât la porte de sa chambre (7). D'après certaines versions, tous ceux qui entouraient le malade se seraient alors enfuis par les toits, ou « sur les toits et dans les chambres d'en haut » (8), sauf Nicolas Muss (9); d'après quelques-unes, « les uns le firent et les autres non » (10) ; selon un récit, les chirurgiens Paré et Thomas seraient demeurés auprès de lui (11); suivant un autre, une vingtaine de personnes se seraient tenues dans « l'avant-chambre » de l'Amiral (12) et les assassins ayant trouvé à la porte un valet de chambre, qui les suppliait d'épargner son maître, ils l'auraient tué (13).

(1) Lettre de Cavriana au secrétaire Concini, Paris, 27 août 1572 (Desjardins, *Négociations de la France avec la Toscane*, t. III, p. 817).
(2) De Thou, t. VI, p. 398.
(3) D'Aubigné, t. III, pp. 315-316.
(4) *Mémoires de l'estat de France*, t. I, p. 385.
(5) *Ibid.*
(6) D'Aubigné, t. III, p. 316.
(7) *Le Tocsin contre les massacreurs*, 1579 (*Arch. cur. de l'hist. de Fr.*, 1re série, t. VII, p. 51).
(8) De Thou, t. VI, p. 399.
(9) D'Aubigné, t. III, p. 316. — *Mémoires de l'estat de France*, t. I, p. 385.
(10) *Le Tocsin contre les massacreurs*, 1579 (*Arch. cur. de l'hist. de Fr.*, 1re série, t. VII, pp. 50-51).
(11) Lettre de Corbinelli à Pinelli (*loc. cit.*).
(12) H.-A. Layard, *Account of the murder of Admiral of Coligny* (*Proceedings of the huguenot Society*), Londres, 1889, t. II, p. 246).
(13) *Effroyable et pitoyable description des noces lamentables conclues entre le roi de Navarre etc... à l'occasion desquelles l'Amiral et beaucoup de grands seigneurs ont été assassinés...* (Récit allemand, publié dans le *Bulletin de la société du protestantisme français*, t. 51, 1902, p. 396).

A partir de cet instant, du reste, les divergences entre les relations deviennent plus nombreuses et plus graves.

En quelle posture d'abord les meurtriers pénétrant dans la chambre de Coligny trouvèrent-ils leur victime ? Très probablement, « agenouillé » « à la tête de son lit » (1), « à genoux appuyé contre son lit (2) », cette version semblant confirmée par la majorité des témoignages les plus sûrs. Certains cependant, contre toute vraisemblance, prétendent qu'il était « assis » (3), « assis sur son lit (4) » ; d'autres, qu'il était « couché, le visage tourné du côté de la muraille, et semblait dormir (5) ». Quelques-uns lui donnent une attitude plus résolue. De Thou dit qu'il était « debout derrière la porte (6) », et d'autres nous le représentent « l'épée à la main (7) », « tenant dans ses mains blessées une épée nue (8) », ou, tout au moins, placent « une épée sur le lit (9) ». Enfin, à en croire certaines relations qui combinent tous ces détails plus ou moins controuvés, et y ajoutent, l'Amiral et ses partisans se seraient tout de suite mis en défense, auraient été vite désarmés, et l'Amiral blessé probablement « seroit revenu à son lit, feignant estre mort (10) ».

Qui des assassins lui porta le premier coup ? D'après presque tous les récits, ce fut donc Besme. Entré dans la chambre « le premier (11) », « le premier à la suite de Caussens (12) », il se serait jeté entre Caussens et l'Amiral (13), demandant à ce dernier : « Es-tu l'Amiral ? » — « Oui », aurait répondu

(1) Lettre de Cavriana au secrétaire Concini, 27 août 1572 (Desjardins, *op. cit.*, t. III, p. 817). — Davila, *Historia delle guerre civili*, 1644, t. I, p. 282.
(2) D'Aubigné, t. III, p 315.
(3) [Hotman], *Vita Colinii*, 1575, p. 128.
(4) Capilupi, *le Stratagème de Charles IX* (*Arch. cur. de l'hist. de Fr.*, 1re série, t. VII, p. 434).
(5) *Effroyable et pitoyable description...* (*Bull. de la Soc. du prot. fr.*, 1902, p. 396).
(6) De Thou, t. VI, p. 399.
(7) *Intiera relazione della morte dell'Ammiraglio et altri capi suo complici...* (datée de Lyon, le 31 août 1572), Rome, chez Antonio Blado, s. d., in-8.
(8) Lettre de J. Corbinelli à Pinelli et à l'abbé del Bene, de Paris, le 27 août 1572 (*loc. cit.*, p. 72).
(9) Lettre du même à Pinelli, 8 octobre 1572 (*ibid.*, p. 76).
(10) Relation publiée par Gachard dans les *Bulletins de l'Académie de Bruxelles*, t. IX (1842), 1re partie, pp. 561-564. Cette relation doit émaner d'un certain M. de Gomicourt, agent du duc d'Albe à Paris, et dont Kervyn de Lettenhove a publié une lettre d'août 1572 qui rappelle tout à fait par le style la relation susdite (Kervyn de Lettenhove, *les Huguenots et les Gueux*, t. II, p. 610).
(11) D'après presque toutes les relations.
(12) H.-A. Layard, *Account of the murder of Admiral...* (*loc cit.*).
(13) D'Aubigné, t. III, p. 316.

celui-ci, qui aurait ajouté : « Jeune homme, tu devrois avoir esgard à ma vieillesse et à mon infirmité ; mais tu ne feras pourtant ma vie plus briefve (1). » C'est à cet instant que Besme se serait jeté sur lui, en lui criant : « Traistre, rends-moy maintenant le sang de mon seigneur et maistre, lequel tu m'as si meschamment osté (2) ! » En même temps, « despitant Dieu (3) », il le frappait d'un grand coup « d'épée (4) », de « dague (5) », ou d' « épieu (6) », dans la poitrine ; « auxquels coups et parolles, l'Amiral, se plaignant de son malheur et infortune, ayant mis la main à sa barbe, luy dit : « A tout « le moings que ceste barbe blanche eust esté défaite par un « homme et non par un goujat ! » Mais l'autre « redoublant le coup » : « Meschant, oses-tu bien parler encore ! » se serait-il écrié (7), et il lui aurait porté alors un second coup à la tête (8).

A ce récit d'autres relations, sans contredire au moins expressément le rôle de Besme, apportent quelques variantes et ajoutent quelques détails. L'italien Corbinelli déclare que l'Amiral reçut ses assassins et la mort qu'ils lui apportaient « sans user d'aucunes paroles, ni humbles, ni superbes (9) ».
— L'historien Dupleix dit tenir « d'un sien domestique, présent à ce spectacle, que son maistre s'estant levé du lit, avec sa robe de chambre sur sa chemise, les assassins s'acharnèrent d'abord sur lui avec tant de force qu'il n'eut que le temps de dire ces quatre mots : « Que demandez-vous, Messieurs (10) ? » Certains ajoutent au contraire aux paroles prononcées par Coligny l'offre de se constituer prisonnier (11). D'autre part, les récits, dont je parlais plus haut et qui représentent l'Amiral au lit au moment de l'irruption des conjurés, le font naturellement massacrer dans son lit. « Trouvant ledit Amiral dans son lit, rapporte l'un d'eux, le visage tourné du

(1) *Mémoires de l'estat de France*, t. I, p. 385.
(2) Capilupi, *le Stratagème de Charles IX* (*Arch. cur. de l'hist. de Fr.*, 1re série, t. VII, p. 434).
(3) *Mémoires de l'estat de France*, t. I, p. 385.
(4) *Ibid.* — D'Aubigné, t. III, p. 317.
(5) Capilupi, *loc. cit.*
(6) Brantôme, t. IV, p. 303.
(7) Capilupi, *loc. cit.*
(8) D'après presque tous les récits.
(9) Lettre de Corbinelli, du 27 août (*loc. cit*).
(10) Scipion Dupleix, *Histoire générale de France*, Paris, 1658, t. III, p. 745.
(11) « Nouvelles de France en 1572 transcrites par le secrétaire d'état lucernois Rennward Cysat » (Liebenau, *Indicateur d'histoire suisse*, 1876, 5e cahier, pp. 249-260).

côté de la muraille, ils s'approchèrent et un d'entre eux dit : « Monsieur l'Amiral, vous dormez trop fort ! » Puis lui donna un grand coup d'épée à travers le corps (1). » D'autres disent qu'on le tira hors de son lit par son bras blessé (2). Enfin Hotman assure que Besme lui porta son premier coup à la tête (3).

Mais ces divergences ne sont rien comparées aux variantes qu'offrent certains récits sur le point qui nous intéresse avant tout, celui de savoir quel fut le premier meurtrier de l'Amiral.

Plusieurs de ces récits nomment comme s'étant vanté de l'avoir été le capitaine Sarlabous (4), que presque tous les auteurs identifient avec Corbeyran de Cardaillac, seigneur de Sarlabous, qui fut gouverneur du Havre. Mais il y a là, semble-t-il, une double erreur. Tout d'abord, il est certain que ce n'es pas Corbeyran de Cardaillac qui fut présent à l'assassinat de Coligny, mais son frère Raymond, alors à Paris, tandis que Corbeyran était au Havre à cette époque. Nous possédons, en effet, une lettre de Raymond adressée le 25 août et de Paris à son beau-frère, Pierre de Landorte, seigneur de Caussade, où il lui apprend la mort de l'Amiral et, en même temps, que le Roi l'a chargé d'aller en diligence porter ses ordres à leur frère Corbeyran au Havre. D'autre part, dans cette lettre, Raymond semble ne s'attribuer aucune part dans un acte qui, dit-il, « nous délivre et glorifie tous et fera le calme du royaume », et auquel, en parlant en ces termes, il eût été naturel qu'il se vantât d'avoir pris part (5). Cela confirmerait d'ailleurs le dire de Brantôme qui, rapportant le bruit qui courait que Sarlabous se vantait d'avoir tué l'Amiral, dit formellement que, « pour le seur », ce ne fut pas lui (6).

Mais s'il est prouvé que Sarlabous ne fut point le principal assassin de Coligny, un groupe de récits attribuent cette responsabilité à d'autres qu'à Besme avec beaucoup plus de vrai-

(1) *Effroyable et pitoyable description...* (*Bull. de la Soc. du prot. fr.*, 1902, p. 396).

(2) A. H. Layard, *Account of the murder of Admiral* (*loc. cit.*).

(3) [Hotman]. *Vita Colinii*, 1575, p. 130.

(4) *Le Réveil-matin des François*, 1574 (*Arch. cur. de l'hist. de Fr.*, 1re série, t. VII, p. 181). — Brantôme, t. IV, p. 308.

(5) E. Forestié, *Un capitaine gascon du XVIe siècle : Corbeyran de Cardaillac-Sarlabous*, 1897, in-8, pp. 162-173.

(6) Brantôme, t. IV, p. 308.

semblance et de précision. Ces récits sont tous des récits de source suisse, qui font expressément de leurs compatriotes les premiers meurtriers de l'Amiral.

Ces récits sont au nombre de trois.

Le premier est intitulé : *Récit véridique et description de l'assassinat commis en France en 1572*. Voici comment il rapporte la mort de Coligny :

Les Suisses attaquèrent les portes et les défoncèrent avec leurs hallebardes, et le duc de Guise cria à ceux qui combattaient au bas de la maison de jeter leurs armes, ou ils seraient tous transpercés.

Quand on accourut chez l'Amiral, Moritz Grünenfelder, de Niederuruen, du pays de Glaris, pénétra le premier dans la chambre de l'Amiral, l'empoigna et voulut l'emmener prisonnier. En ce moment Martin Koch, de Fribourg, le fourrier du duc d'Anjou, lui dit : « Ceci ne nous est pas ordonné. »

Comme l'Amiral le priait d'épargner sa vieillesse, il le transperça d'une pique qu'il brandissait.

Le capitaine Josué Studer, de Saint-Gall, dit que Moritz l'avait trouvé debout, en habit de nuit, et conduit à la lumière en lui disant : « Drôle, est-ce toi? » Et, ainsi qu'il est dit plus haut, il transperça de sa hallebarde l'Amiral qui lui demandait d'épargner sa vieillesse. Bientôt l'autre aussi agit de concert avec lui (1).

La deuxième relation d'origine suisse a pour titre *Récit et rapport sommaire des faits qui se sont passés en France*, et pour auteur le capitaine Josué Studer de Winkelbach, qui, nous l'avons dit, fut un des acteurs du drame du 24 août.

Les gardes du Roi et les soldats, rapporte Studer, ayant donc reçu l'ordre de surprendre l'amiral et tous les siens et de les tuer, le dimanche matin, à 4 ou 5 heures environ, ils allèrent à la maison dudit amiral, occupée par des Français et des gardes zurichoises, que le Roi lui avait données pour le protéger.

Ceux-ci se mirent sur la défensive et chassèrent ceux du Roi. Les confédérés revinrent à la charge ; l'un d'eux fut tué et la chose devint sérieuse. Ils tuèrent les Français et montèrent dans la maison. Là, un de Glaris, appelé Moritz Grünenfelder, saisit l'Amiral en robe de nuit, dans l'obscurité, lui demanda où était l'Amiral et l'amena à la lumière vers une fenêtre. L'Amiral dit : « Jeune homme, respectez la vieillesse! » Il lui répondit : « Coquin, est-ce toi? » Puis

(1) « Récit véridique et description de l'assassinat commis en France en 1572 » (*Archiv für Schweizerische Geschichte*, Zurich, 1829, t. II). Récit traduit et publié dans E. Forestié, *Un capitaine gascon du XVIe siècle. Corbeyran de Cardaillac-Sarlabous*, 1897, in-8, p. 144.

il le transperça de sa hallebarde. Parmi eux se trouvait le nommé Martin Koch, qui le transperça aussi de sa pique, et lorsque cela fut commis, il annonça en allemand qu'il l'avait transpercé, mais on ne le crut que lorsqu'il eut jeté le cadavre de l'Amiral par la fenêtre. Alors le tumulte commença (1).

Un troisième document, de même source que les précédents, achève de confirmer ceux-ci, — en faisant, il est vrai, porter le premier coup à l'Amiral par Martin Koch, au lieu de Moritz Grünenfelder, — mais les précise en revanche en nous donnant le nom d'un autre des meurtriers : Conrad Bürg.

Ce document extrêmement curieux est une lettre écrite de Paris, le 26 août 1572, par un certain Joachim Opser, de Wyl, fils d'un vice-chancelier de l'abbaye de Saint-Gall, sous-prieur du collège des jésuites, dit de Clermont, à Paris, et adressée par lui au prieur de l'abbaye de Saint-Gall et à ses frères.

Après avoir narré les scènes de massacre dont il a été le témoin :

Ecoutez, dit Opser, ce qui concerne le massacre de l'Amiral; je tiens ces détails de celui qui lui a porté le troisième coup avec sa hache d'armes, de ce Conrad Bürg, dans le temps palfrenier chez l'économe Joachim Waldemann, à Wyl. Lorsque les Suisses, aux ordres du duc d'Anjou, eurent fait sauter les portes, Conrad, suivi de Léonard Grünenfelder, de Glaris, et de Martin Koch, parvint à la chambre de l'Amiral, qui était la troisième de la maison ; on tua d'abord son domestique. L'Amiral était en simple robe de chambre, et nul ne voulait d'abord mettre la main sur lui. Mais Martin Koch, plus hardi que les autres, frappa le misérable de sa hache d'armes; Conrad lui donna le troisième coup, et au septième, enfin, il tomba mort contre la cheminée de sa chambre (2).

L'authenticité et l'exactitude générale de ces récits étant cependant admises, comme elles doivent l'être, quel rôle, encore une fois, fut celui de Besme? Il semble bien difficile de prétendre toujours qu'il ait le premier et encore moins le seul frappé Coligny, et il est très probable qu'il ne fit que prêter la

(1) « Récit et rapport sommaire des faits qui se sont passés en France », par le capitaine Josué Studer de Winkelbach. (*Archiv. für Schweizerische Geschichte*, Zurich, 1829, t. II). Récit traduit et publié dans E. Forestié, *Un capitaine gascon du XVIe siècle. Corbeyran de Cardaillac-Sarlabous*, 1897, in-8, p. 145.

(2) Lettre de Joachim Opser à l'abbé de Saint-Gall, 26 août 1572 (*Bulletin de la Soc. du Protestantisme français*, 1859, p. 288).

main aux Suisses qui se jetèrent sur l'Amiral. Un passage de la si curieuse lettre de Sarlabous, dont je parlais tout à l'heure, pourrait prouver le bien-fondé de cette hypothèse. Parlant de la mort du « chef de ces hérétiques et séditieux qui s'estoient mis à comploter la perte du Roy et la ruine du royaume » : « Ung fidèle de la maison de Guyse, dit-il, et de bons amis Souysses, friands de la besogne, ont occis l'autheur et l'incitateur de ces meschancetez (1). » Il est difficile de désigner plus clairement Besme. Et si, — quelque dangereuses que puissent être, en pareille matière, de simples suppositions, — l'on veut préciser davantage, on peut attribuer à Besme cette seconde place qu'Opser laisse libre dans la liste des assassins entre Martin Koch et Conrad Bürger.

On sait quel tragique épisode termina le drame de la mort de Coligny, dont le corps fut précipité par la fenêtre aux pieds du duc de Guise. Là, encore, la tradition voudrait que Besme eût joué le premier rôle. Mais là, encore, à examiner et à scruter attentivement les textes, que d'incertitudes et que de contradictions!

Guise, qui était demeuré dans la cour, raconte de Thou, demanda à Besme si l'affaire était finie. Besme répondit qu'oui. « Monsieur d'Angoulême, reprit Guise, ne le croira pas, s'il ne le voit à ses pieds. » En même temps on jeta le corps par la fenêtre (2).

D'après cette version, Coligny aurait été jeté déjà mort par la fenêtre et la chose est confirmée par d'autres auteurs. Il est cependant à peu près prouvé que l'Amiral respirait encore lorsqu'on le précipita. « Les ducs de Guise et d'Aumale et le chevalier d'Angoulesme, dit d'Aubigné, qui estoient desjà arrivez à la cour, demandèrent si la besogne estoit faite, et Besme ayant respondu qu'ouy, on lui commanda de jeter le corps par la fenestre, ce qu'il fit; et l'amiral, non encores mort, se prit des mains à un morceau de gervis, qu'il emporta (3). » « Le pauvre misérable, confirme Capilupi, n'estant pas encore du tout mort, empoigna une partie de la fenestre, qui fut cause que bientost on l'acheva de tuer (4). » « Ils le jetèrent par la

(1) Lettre de Raymond de Cardaillac-Sarlabous à Pierre de Landorte, seigneur de Caussade, 25 août 1572 (E. Forestié, *op. cit.*, p. 162).
(2) De Thou, t. VI, p. 399.
(3) D'Aubigné, t. III, pp. 317-318.
(4) Capilupi, *le Stratagème de Charles IX* (*Archives curieuses de l'histoire de France*, 1re série, t. VII, pp. 434-435).

fenestre en la court, rapporte Brantôme, non sans peine, car le corps, retenant encore de cette vigueur généreuse du passé, résista un peu, s'empeschant des jambes contre la muraille de la fenestre à cette chute (1). » Certains récits affirment même que, menacé de ce dernier outrage, l'Amiral parla. D'après Corbinelli, « entendant crier d'en bas : « Jetez-le par la fenêtre! » il aurait murmuré : « Hélas! à la fenêtre, ayez égard à l'âge (2)! » Et les relations, qui nous ont représenté tout à l'heure l'Amiral jouant la comédie de la mort, sont sur la résistance opposée et les dernières paroles prononcées par lui plus affirmatifs encore. « Monsieur de Guise, dit un récit allemand, attendait au bas dans la cour avec impatience et cria à plusieurs reprises que, dès que l'Amiral serait mort, les soldats devaient le jeter par la fenêtre. Ils le traînèrent donc hors du lit et voulurent le précipiter dehors. Mais il était encore assez fort pour s'arc-bouter du pied contre le mur, de sorte qu'ils ne parvinrent pas à l'enlever, jusqu'à ce qu'un Suisse félon lui eût frappé le pied de sa hallebarde, de sorte que l'Amiral tomba sur le plancher. Ils essayèrent une seconde fois de le jeter par la fenêtre, mais il étendit les bras à l'intérieur de celle-ci, et leur dit ces dernières paroles : « Mes enfants, ayez donc pitié de ma vieillesse! » Mais ils le soulevèrent par les pieds et le précipitèrent la tête la première de sorte qu'elle s'écrasa sur le sol (3). » — « L'Amiral renversé sur son lit, rapporte enfin une relation d'origine espagnole, le capitaine Çaussens lui dit : « Renard, venez voir M. de Guise, qui vous attend là-bas! » Mais il ne faisoit semblant de rien, taut que, estant levé par trois ou quatre, fut mis pour estre jeté par la fenestre. Alors estrivant du pied contre la fenestre et embrassant l'estanficque avec le bras droit, dit au capitaine : « Pour Dieu! tuez-moi sans me jeter là-bas! » Lors le capitaine lui dit : « Tu n'es donc pas mort? » Et, ce disant, le jeta avec un coup de pied en bas, disant à M. de Guise qui estoit dans la court : « Tenez, Monsieur, voilà le meschant qui a tué Monsieur vostre père! » L'Amiral tomba sur le visage

(1) Brantôme, t. IV, p. 303.

(2) Lettre de Corbinelli à Pinelli et l'abbé Del Bene, 27 août 1572. (*loc. cit.*, p. 72).

(3) *Effroyable et pitoyable description...* (*Bull. de la soc. du protestantisme français*, 1902, p. 396).

et se froissit tout. Toutefois, voyant M. de Guise, lui dit : « Tuez-moi (1) ! »

Pour en revenir à Besme, la résistance assez vive qu'opposa l'Amiral à sa défenestration, et qui est ainsi confirmée par la plupart des relations, prouve assez que Besme n'en peut être accusé seul, non plus que Sarlabous, que trois documents au moins citent comme l'auteur du fait (2). Certainement les meurtriers durent se mettre à plusieurs, et je croirais assez volontiers sur ce point les récits qui, comme celui de Corbinelli, font jouer cette scène par trois ou quatre acteurs. Ce récit cite un nouveau nom, le nom de Pierre-Paul Tosinghi, le même qui « s'empara de la chaîne et de l'escarcelle de l'Amiral », et qui, « doué d'une force herculéenne », aurait « aidé un capitaine et des Suisses à jeter bas le corps (3) ». Rien n'empêche de faire de ce capitaine anonyme Besme ou Sarlabous, Besme plutôt peut-être, car s'il eût pris part à la chose, Sarlabous l'eût sans doute mentionné dans la lettre que j'ai citée, comme, je l'observais, il eût mentionné la part qu'il aurait prise au meurtre lui-même.

Il resterait deux points à éclaircir : le cadavre de Coligny fut-il précipité dans la cour d'entrée ou dans la cour de derrière de la maison, et reçut-il là encore de nouveaux outrages ? Il est presque impossible de répondre sûrement à ces deux questions. La solution de la première dépend évidemment de la place qui doit être assignée dans la maison à la chambre de Coligny. Or, nous avons vu qu'il était bien difficile de la fixer. Peut-être, cependant, pour se décider en faveur de la seconde hypothèse, pourrait-on alléguer une relation d'après laquelle le cadavre fut après le meurtre traîné et abrité en « une écurie » (4), une de celles qui faisaient partie, je l'ai dit, des communs bâtis autour de la seconde cour.

Est-il vrai, d'autre part, qu'un des meurtriers ait déchargé là dans la tête de la victime un coup de pistolet, et que là le duc de Guise l'ait frappée du pied ? On n'a point, il faut le dire,

(1) H.-A. Layard, *Account of the murder of the admiral of Coligny from the archives of Simancas* (*Proceedings of the huguenot society*, 1889, t. II, p. 246).

(2) *Le Tocsin contre les massacreurs* (*Arch. cur. de l'hist. de France*, 1re série, t. VII, p. 51). — *Le Réveil-matin des François* (*Ibid.*, p. 182). — *Mémoires de l'estat de France*, t. I, p. 385.

(3) Lettre de Corbinelli à Pinelli et à l'abbé Del Bene, du 27 août 1572 (*loc. cit.*, p. 72).

(4) De Thou, t. VI, pp. 399-400.

de textes assez précis et assez concordants pour se décider sur ces deux points. Mais le témoignage de Brantôme, qui disculpe formellement Guise de la suprême injure qu'il aurait faite à son ennemi, devrait suffire, il semble, à nous faire douter de cet acte indigne d'un « honneste cavalier (1) ».

V

« Besme, dit Bayle, dans son *Dictionnaire*, Besme, meurtrier de l'amiral de Chatillon, à la Saint-Barthélemy, ne méritoit point de place dans ce *Dictionnaire*, si ce n'est qu'il y a beaucoup de gens qui, après avoir connu quelqu'un par quelque crime énorme, désirent savoir ce qu'il devint après cela et de quel genre de mort il périt. »

Je souhaiterais satisfaire un peu plus précisément que Bayle la curiosité de mes lecteurs.

Comme un autre des meurtriers de Coligny, Caussens, nous retrouvons Besme, l'année suivante, au siège de la Rochelle. « Il estoit devenu, nous raconte Brantôme qui l'y connut, très hautain et glorieux de son coup », « bien que, ajoute le célèbre mémorialiste, il ne fust pas plus mauvais qu'un autre, ainsi que je le voyois fort eschauffé de retirer M. de Guyse des coups et harquebuzades et luy remontrer les hasards qu'il couroit et luy, pour son honneur, avec son maistre (2). » Des correspondances anglaises nous apprennent même qu'il paya assez cher son intrépidité. « Depuis le 13 courant jusqu'à ce jour, portent des *Avertissements de France*, du 30 mai 1573, trois assauts ont été donnés au bastillon de l'Evangile : au premier, M. du Guast y entra par surprise, mais en fut à la fin chassé avec perte ; au second, M. de Sainte-Colombe fut très grièvement blessé ; au troisième, un certain Besme, le même qui, au dernier massacre de Paris, tua l'Amiral, a eu une cuisse brisée d'un coup de canon et à côté de lui plusieurs morts ou blessés (3). » Plus heureux toutefois que Caussens, qui fut tué pendant le siège, Besme survécut à sa blessure. Mais nous le perdons de vue jusqu'à la fin de 1574, où, quelques jours avant la mort du cardinal de Lorraine, le cardinal de Guise l'envoie d'Avignon, — où il était probablement avec

(1) Brantôme, t. IV, p. 303.
(2) Brantôme, t. IV, p. 310.
(3) Advertissements of France, 30 mai 1573 (*Calendar of state papers of the reign of Elizabeth*, 1572-1574, p. 347.)

ses protecteurs, — en Espagne, porteur de la lettre qui suit et qui est adressée à Philippe II.

Sire, dit cette lettre, j'ay si bonne et certaine cognoissance de la religion et preudhomie de Besme, présent porteur, et des recommandables et signalez services qu'il a faitz durant les guerres qui ont eu cours en ce royaume contre les hérétiques, que, pour ceste occasion, j'ay bien ausé vous supplier, comme je fais très humblement, Sire, vouloir, outre ceste considération et pour l'amour de moy, tant gratiffier ledict Besme qu'il puist obtenir de Vostre Magesté le paiement du don qui a esté promis à sa femme Arne, qui estoit à la feue Royne, vostre espouse, que Dieu absolve, en faisant le mariage, dudit de Besme et de ladite Arne, ainsi que j'avoys cy-devant escript plus particulièrement à Vostredicte Magesté; laquelle commandera, s'il luy plaist, qu'il luy en soit expédié toutes les dépesches qui luy seront pour ce nécessaires, et pour cela, je vous feray toute ma vie très humble service, et prieré le Créateur, vous donner, Sire, très longue et bien heureuse vie.

Escript en Avignon, le XVII[e] décembre.

Vostre très humble et très obéissant serviteur

LOYS, CARDINAL DE GUYSE (1).

Cette lettre demande quelques explications qui nous sont fournies par Brantôme. A la mort de sa femme, et pour reconnaître le dévouement des demoiselles d'honneur qui l'avaient accompagnée en Espagne, Philippe II, « entre autres beaux présents », s'engagea à leur verser des dots de « trois ou quatre mil escus (2) », dit Brantôme, « de six mil écus (3) », dit un autre payables aussitôt après leur mariage. A tel titre, Isabeau d'Arne, femme de Besme, aurait dû, dès 1571, bénéficier de pareille libéralité. Mais, pour des raisons que nous ignorons, l'argent avait tardé à venir, et à la fin de 1574 elle n'avait rien touché encore. D'après la lettre que je viens de citer, ç'aurait été là le prétexte du départ de Besme pour l'Espagne, avec aussi, d'après Brantôme encore, « le désir dudit Besme de braver et se montrer en piaffe devant le Roy et les Espagnols, de dire que c'estoit luy qui avoit fait le coup de Monsieur l'Amiral » (4), et d'obtenir ainsi plus encore

(1) Lettre du cardinal de Guise à Philippe II, Avignon, 17 décembre 1574 (Archives nationales, K 1536, n° 88).
(2) Brantôme, t. IV, p. 309.
(3) Lettre de J.-M Petrucci à François de Médicis, 16 septembre 1572 (Desjardins, *op. cit.*, t. III, p. 838).
(4) Brantôme, t. IV, p. 309.

qu'il n'avait été promis à sa femme. Mais, d'après d'autres, et de Thou, en particulier, ce voyage de Besme aurait eu une portée plus haute et aurait eu pour but, de la part du cardinal de Guise, de renouer, au moment de la mort du cardinal de Lorraine, les relations que ce dernier avait entamées avec Philippe II (1).

Nous n'avons aucun renseignement sur le succès des négociations d'ordre politique dont avait pu être chargé Besme. Mais nous savons en revanche que le règlement de ses affaires particulières tarda assez. Parti de France les derniers jours de décembre 1574, il n'avait encore rien obtenu à la fin de février 1575, et dut alors, découragé, prier l'ambassadeur de France de vouloir bien intervenir auprès du roi d'Espagne pour tenter d'activer un peu les choses. M. de Saint-Gouard, notre représentant à Madrid, s'y prêta d'ailleurs de bonne grâce.

Sire, expose-t-il à Philippe II, comme il plut à Vostre Majesté huser à Madamoyselle de Arne, de sa bonté et roiale libéralité, d'une grâce en considération des services que elle advoit faict à la feu Royne à qui Dieu fase pais, elle a trouvé un jantilhomme de très bonne considération et qualité, lequel faisant estat de sa roialle sédulle et parolle est venu issi pour recouvrir l'argent contenu en ladicte sédulle qui luy seroit deu; il y a quatre ans qu'il y a qu'il a espousé ladicte de Arne et m'estant recommandé de leurs Majestés très chrestiennes et de Messieurs de Guise, à selle fin que en leur faveur, il plust à Vostre Majesté commandé qu'il fust despesché de sadicte grâce, je la supliay permectre que ledict jantilhomme luy pust baiser les mins et faire entandre son afaire, de laquelle elle commanda que il fust despesché et expédié, se qui n'a pour trois moes et neantmoings n'a esté faict, à quoy il a heu toutes les considérations du monde pour atandre et n'estre importun, jusques à sete heure qu'il a veu que l'on le vouloit metre à atandre jusqu'au moes de octobre sans avoir esguard au tamps qu'il a jà emploié en se néguose et despandu la plus part de se qu'il en pouvoit expéré, et voiant que sela ne luy estoit que oquasion d'importuné Vostre Majesté, se qu'il ne vouldroit pour rien du monde, il s'est plutaust résollu de s'en retourner ainsi qu'il est venu, se que voiant, Sire, je n'ay voulu permettre, sans l'en advertir, et savoir se qu'il luy plaira commander de nouveau sur cet

(1) De Thou, t. VII, p. 266. La lettre du cardinal de Guise étant datée du 17 décembre et le cardinal de Lorraine étant mort le 26, il faudrait admettre, dans ce cas, ou qu'il y eut erreur dans la date de la lettre, de la part du cardinal de Guise, ou que Besme ne partit pas aussitôt après cette lettre écrite.

afaire, croiant en sela faire service à Vostre Majesté, laquelle me fera si luy plest, entandre comme il luy plaira que je fase de retenir ou laisser aller ledict jantilhomme, lequel je say qu'elle favoriseroit quand elle seroit bien informée de ses conditions et bonnes qualités, mememant en set article de l'argent qui luy est deu, puisqu'il luy a pleu luy en faire don en si bonne considération.

Sire, je supplie le Créateur donner à Vostre Majesté avecque acroisemant d'estas et très bonne sancté, très longue et très hureuse vie.

A Madrid, le 24e fébvrier 1575.

De vostre sacrée et roialle Majesté le très humble et très obéissant serviteur.

L'AMBASSADEUR DE FRANCE (1).

Quelque pressants que fussent les termes de cette supplique, il ne semble pas que Philippe II se soit beaucoup hâté de faire droit aux réclamations de Besme. Nous savons en effet que celui-ci ne quitta l'Espagne que vers le milieu de 1575. Mais ce fut probablement après avoir eu satisfaction, car Brantôme nous affirme qu'il fut « très bien payé », et même « que la pluspart de son argent il le mist en pierreries, bagues et joyaulx et babiolles, pour mieux porter son faict, et aussi qu'il sçavoit bien que M. de Guise l'en deschargeroit. Outre tout cela, le roy d'Espagne le gratiffia de quelque autre présent pour la gratification et récompanse du meurtre (2) ».

Il ne devait pas jouir toutefois bien longtemps de son heureuse fortune. Revenant d'Espagne, avec un assez grand train, puisqu'il ramenait au duc de Guise dix genêts de ce pays (3), il eut l'imprudence de s'engager sur « le grand chemin des postes de la Guyenne, où les huguenots avoient bon crédit, lesquels alors faisoient quelque petite guerre par les forteresses petites qu'ils tenoient ». Entre Barbezieux et Châteauneuf-sur-Charente, il tomba dans un parti huguenot qui, le faisant prisonnier, l'emmena « au chasteau de Bouteville, où commandoit pour lors le sieur de Bertauville, qui commande aujourd'hui à Pons », ajoute Brantôme qui nous rapporte ces détails (4).

(1) Lettre de M. de Saint-Gouard à Philippe II, Madrid, 24 février 1575 (*Archives nationales*, K. 1538, n° 8).

(2) Brantôme, t. IV, pp. 309-310.

(3) Lettre d'Alamanni au grand duc de Toscane, août-septembre 1575 (Desjardins, *Négociations de la France avec la Toscane*, t. IV, p. 43).

(4) Brantôme, t. IV, p. 310.

Sachant combien le meurtre de l'Amiral l'avait rendu odieux aux protestants, Besme offrit tout de suite pour sa rançon des sommes considérables et « qui, dit de Thou, passaient sa condition et par conséquent l'espérance de ceux qui l'avaient fait prisonnier » (1). Etant informé à ce moment de la prise du célèbre Charles du Puy, seigneur de Montbrun, chef des religionnaires en Dauphiné,il proposa de plus, si on voulait lui donner la vie, de travailler à la mise en liberté de ce capitaine. « A quoy, dit L'Estoile,on presta d'abord l'oreille, pour l'honneur et amitié que les huguenots portoient à Montbrun (2). » Ce fut même probablement la crainte de perdre ce dernier et d'attirer sur lui les représailles des catholiques, qui empêcha Bertauville d'envoyer son prisonnier aux Rochelais qui l'avaient tout de suite demandé pour en faire justice exemplaire, puis qui y renoncèrent sur le conseil de La Noue (3). Mais sur ces entrefaites,la nouvelle de l'exécution de Montbrun,à Grenoble, étant parvenue en Saintonge, Besme se jugea perdu et étant parvenu à corrompre un soldat de sa garde, « il se sauve sur un bon cheval, un pistolet à l'arçon de la selle.Bertauville le sentant eschappé saute sur un courtaut seul et empoigne Besme avec le soldat, et n'ayant arme qu'une espée donne à tous les deux. Le soldat ne l'attend point,mais Besme, qui, ayant crié : « Tu sçais que je suis mauvais garçon », tire son coup de pistolet, et l'autre en respondant : « Je ne veux plus que tu « le sois! » mit l'espée jusques aux gardes dans le ventre de son prisonnier (4) ». Telle est, du moins, la version de la mort de Besme donnée par d'Aubigné et aussi par l'Estoile, qui ajoute que le corps du malheureux « fut envoyé à Philippe de Volvire, baron de Ruffec, gouverneur d'Angoumois, à son instante prière et requeste, lequel le fit honorablement enterrer à Angoulesme » (5). De Thou raconte, il est vrai, les choses d'une façon un peu différente. D'après lui, le soldat qui favorisa la fuite de Besme l'aurait fait d'accord avec Bertauville lui-même, qui, n'osant prendre sur lui de faire exécuter son prisonnier, lui aurait tendu l'embuscade où il

(1) De Thou, t. VII, p. 267.
(2) *Journal de L'Estoile*, éd, Brunet, t. I, p. 83.
(3) De Thou, t. VII, p. 267.
(4) D'Aubigné, t. IV, p. 349.
(5) *Journal de L'Estoile*, éd. Brunet, t. I, p. 84.

trouva la mort (1). Mais j'aurais plus de confiance dans le récit de d'Aubigné. Je sais moins la valeur qu'il faut attribuer à ce dire très postérieur d'un envoyé anglais qui nous apprend, le 31 janvier 1577, que le duc de Guise ressentait alors encore si vivement la perte de son serviteur qu'en guise de représailles « il fit saisir deux ou trois des fils du maire de la Rochelle qu'il envoya prisonniers sur les marches de Lorraine » (2).

On peut suivre quelque temps après sa mort la postérité de Besme et constater l'honorable carrière, encore qu'assez brève, que firent les descendants de cet aventurier. De son mariage avec Isabeau d'Arne, il avait eu un fils, Louis Yanowitz, qui, étant capitaine de chevau-légers et tenant garnison à Saint-Dizier, épousa, le 23 juin 1593, Christine de Florainville, fille de René de Florainville, chevalier, seigneur de Cousances (3), Fains (4), et Hargeville (5), capitaine des gardes et gentilhomme de la chambre du duc de Lorraine, bailli et gouverneur de Bar-le-Duc, et de dame Anne de Florainville, sa cousine germaine (6). Avant cette union, la veuve de Besme, Isabeau d'Arne, s'était elle-même remariée avec Johannès de Hérigouyn, seigneur de Favresse, Sermaize et Heiltz-le-Maurupt, mestre de camp d'un régiment de gens de guerre entretenus au pays de Champagne, gouverneur des ville et château de Saint-Dizier (7). Louis Yanowitz, beau-fils de cet Hérigouyn, lui succéda dans sa charge de gouverneur de Saint-Dizier, dans les premières années du XVIIe siècle, et cette charge, il l'exerçait encore en 1622, puisqu'à cette date nous le trouvons poursuivi devant le parlement de Paris par les habitants de Saint-Dizier pour violences et abus de pouvoirs commis dans l'exercice de ses fonctions, sans que nous puissions savoir quelle suite eut cette affaire (8). C'est peut-être d'autre part une sœur de Louis Yanowitz, Anne Yanowitz, qui en 1631 fut nommée abbesse de Notre-Dame de Saint-Dizier (9) et qui, ayant été déposée

(1) De Thou, *loc. cit.*
(2) Lettre de A. Paulet à Walsingham, 31 janvier 1577 (*Calendar of state papers of the reign of Elizabeth*, 1574-1577).
(3) Cousances-aux-Forges, Meuse, arr. de Bar-le-Duc, canton d'Ancerville.
(4) Fains, Meuse, arr. et canton de Bar-le-Duc.
(5) Hargeville, Meuse, arr. de Bar-le-Duc, canton de Vavincourt.
(6) Contrat de mariage de Louis Yanowitz de Besme et de Christine de Florainville, du 23 juin 1593 (Archives nationales, M. 607, doss. YANOWITZ DE BESME, n° 2).
(7) *Ibid.*
(8) Information contre Louis Yanowitz de Besme, interrogatoire, confrontation de témoins, 21 mars-1er avril 1622 (Archives nationales, X ^2^b 1183).
(9) Où elle succèda à une certaine Renée de Florainville. Voici ce que dit d'elle

en 1634, fut reléguée aux Filles pénitentes de Paris, puis envoyée au couvent de Saint-Jacques de Vitry, enfin réintégrée dans sa charge à Saint-Dizier huit mois après.

Comme en fait foi une

GÉNÉALOGIE DE LA MAISON DE YANOWITZ DE BESME (1),

Messire Louis Yanowitz de Besme, chevalier, seigneur de Sermaize, et dame Christine de Florainville eurent quatre enfants :

Charles Yanowitz de Besme, seigneur d'Heiltz-le-Maurupt et Catherine Deminet-Dubreuil ont eu plusieurs enfants dont un est resté :	Jean Yanowitz de Besme, seigneur de Bazincourt, mort sans enfants.	Nicolas Yanovitz de Besme, seigneur de Lhuistre et Claude de Condé ont eu deux enfants :	Françoise Yanowitz de Besme eut deux maris : le sieur de Bains et le sieur de Courcelles.
Jean-Georges Yanowitz de Besme et Marie-Anne Legras ont eu pour enfant :		Louis Yanowitz de Besme, seigneur de Lhuistre, mort sans enfants. — Jean-Georges Yanowitz de Besme, seigneur de Targes, mort sans enfants.	
Catherine Yanowitz de Besme.			

On peut se rendre compte par ce tableau généalogique qu'en dépit de l'assez nombreuse descendance de Louis Yanowitz et de Christine de Florainville le nom de la famille était destiné à bientôt s'éteindre, celle-ci n'étant plus représentée à la fin du XVII[e] siècle que par une fille, Catherine, qui, moins de cent ans après la mort de son trisaïeul, se trouva la seule survivante de la race. Cette Catherine épousa, le 24 avril 1702, Bernard-Maurice de Frédy, capitaine d'infanterie (2), et c'est à quoi le nom de Besme doit d'être inscrit dans le d'Hozier de la noblesse française, quand on pouvait le supposer ne figurer qu'au d'Hozier des assassins.

PIERRE DE VAISSIÈRE.

la *Gallia christiana* : « Anna Yanowitz de Besme, jussu regis relegata Lutetiam, anno 1634, apud Filias pœnitentes, quum crimina sibi impacta diluisset e tribus monasteriis sibi oblatis elegit sanctum Jacobum Vitriacensem ; unde post menses octo, in integrum restituta est eodem anno mense novembri ab episcopo Catalaunensi ». — Cette Anne Yanowitz resta en fonctions jusqu'en 1669, date à laquelle lui succéda Barbe Yanowitz de Besme, qui lui était parente, je ne sais à quel degré (*Gallia christiana*, t. IX, col. 973).

(1) Généalogie imprimée à l'occasion d'un procès à la fin du XVII[e] siècle (Archives nationales, M 607, doss. Yanowitz de Besme, n° 1).

(2) D'Hozier, *Armorial de France*, t. I, p. 249.

POÈMES DE L'AUTOMNE

I

Habille-toi d'un manteau noir
quand je serai si loin de toi.
Je marcherai le long des soirs
pleurant vers toi.

II

Mon Dieu, je vous sais gré
de vivre en ces temps héroïques,
parmi ceux qui se battent
et ceux qui se font tuer.

J'ai plusieurs fois tâché
de me vêtir d'armures ;
hélas ! né vieux, tel votre fils, mon Dieu,
tout manque à mon vieux corps
pour luttes et batailles...
et je me sens déjà fatigué d'essayer.

Or, j'aime fort le bruit
de ceux qui se révoltent ;
j'admire au point du jour
tes créatures qui volent ;
le lauré qui passait m'a fait pleurer ;
devant le tremblement des courses de vitesse
(où deux têtes font les yeux
à chaque préhistorique bête)
je sentais hautement l'honneur de leur courage.

Mais, lentement, le soir rentrant chez moi
je n'ai trouvé que quelques mots
pour dire que j'étais seul,
pour dire que j'étais las,
ou que j'étais si triste,
ou que j'étais un sot,
celui que cherche et qui recherche ;
et que c'était bien malheureux
d'avoir si peu compris du monde.

Alors le vent de l'arrière-saison,
tel qu'en ce soir où elle s'en est allée,
me soufflait avec rage un lied de cygne :
que j'étais non un sot, mais bien indigne.
Et je tâchais, mais en vain, de comprendre.

Ainsi alors ces poèmes venaient,
qu'on disait pauvres et d'un autre temps.

Ainsi, je devenais fou de ne pas savoir,
fou de ne pas savoir ceux de mon temps.

III

Mais, cet été, j'ai fait un grand voyage
et je suis revenu avec un grand trésor ;
j'ai vu ce que là-bas les sages
ont conçu au-dessus de la mort.

Les villes m'ont causé de leurs légendes,
en leur palais on montrait les trésors
des dynasties passées. Devant des
mausolées j'ai lu la gloire aux morts.

J'ai navigué sur mers, lacs et rivières,
j'ai traversé montagnes et forêts,
et j'ai revu là-bas ma vieille mère,
et j'ai pleuré car elle pleurait.

Or, que me reste-t-il de l'été révolu ?
or, que me reste-t-il de tout ce que j'ai vu ?
pourrais-je écrire une strophe avec cela ?

Les grands pays vivent, là-bas, sans moi ;
la grande mer vibre, là-bas, sans moi,
et la rivière coule, là-bas, sans moi...
oh ! que me reste-t-il de tout cela ?

IV

Mais, je suis revenu avec un grand trésor :
sa voix dans mes oreilles ;
la cloche de son cœur dans mon corps ;
son nom sur mon front,
et son âme qui veille
chante en ma mémoire au fond.

V

Se pourrait-il que l'homme se dise un jour :
« rien n'est de tout ceci, et je veux être ? »
se pourrait-il que l'homme se fasse renaître
fécondé par l'amour ?
Se pourrait-il qu'il change un éternel retour ?

Si une couleur n'est que couleur en soi
deux tons nous créent l'harmonie ;
et Jésus n'est rien sans sa croix ;
et ma vie s'accomplit dans sa vie.

VI

Tu es si près... je vais ouvrir la porte.
N'avais-tu pas frappé ?
Tu es cachée derrière les feuilles mortes,
et dans le vent mes rythmes sont bercés.

Tu es si loin... que tu me parais morte.
Entends-tu ma pensée?
Je sens déjà l'hiver devant ma porte,
et dans le vent mes rimes sont brisées.

VII

Je voudrais mourir de ces douces souffrances;
si elle pouvait arriver
à temps, et résignée, en France
pour m'enterrer.

Car, vraiment, demain seront trop les souffrances :
qui me viendra réveiller?
Amis,enterrez mon corps en France
las de pleurer.

VIII

Viens. Je t'attends dans ma chambre claire
où sont mes livres et ton portrait;
tes fleurs séchées sur une étagère
dorment sur du velours en secret.

Tu seras l'écrin de mes secrets,
le livre que je n'écrirai guère;
la vierge qui deviendra mère
de mon enfant, né de mon souhait.

IX

Si elle m'abandonnait mon chant serait sans cause,
mais par cela même en serait encore
plus assuré, plus au-dessus des choses;
car mes mots n'auraient plus cette peur de la mort.
Si elle m'abandonnait je chanterais encore
pour elle.
Car elle est au-dessus de ces choses.

X

Comment, je n'aurais pas ce grand trésor que j'aime ?
Lors mon courroux fera brûler son lourd palais.
J'ai droit à la récolte : depuis longtemps je sème.
Je vais vaincre et faucher ; depuis longtemps je hais.

Je suis le roi bruyant, sauvage et magnifique
qui descendra, ce soir, tout nu sur le boulevard.
Mes mots seront des glaives, des torches et des piques,
et ma couronne aura l'éclat d'un phare.

Voilà dix ans que j'ai marché dans les montagnes,
que je dormais au bord du grand lac empesté,
que j'écoutais la voix de Zeus dans les montagnes,
sous un torrent immense en des champs dévastés.

Voilà mes nuits sans fin qui promettaient un trône.
Voilà mes jours sans fin qui recherchaient l'amour.
Voilà mes réveillons sans cierges et sans psaumes...
et voilà mes automnes qui revenaient toujours.

Mais en voilà assez! je la veux corps et âme.
Je veux de l'or pour la parer, pour la vêtir.
Qu'importe ma chanson si cette mer infâme
sépare ces deux-là qui n'ont que leurs soupirs.

Mensonges, vol, poison, qu'importe, il faut des peines ;
massacres, trahison! qu'importe ; il faut qu'elle soit
là, sur ma couche en soie avec mon corps qui aime,
sous la caresse unique qui tremble dans mes doigts.

FRITZ R. VANDERPIJL.

LA JEUNESSE DE RICHARD WAGNER

D'APRÈS LUI-MÊME

—

La littérature wagnérienne vient de s'enrichir de deux volumes de mémoires, qui étaient attendus depuis de longues années par le public musical. Aux douze ou quinze mille études, commentaires, etc., qui forment peut-être, aujourd'hui, la riche bibliographie éclose autour du maître et de l'œuvre de Bayreuth (le *Katalog* d'Œsterlein, en 1895, en dénombrait déjà plus de onze mille), les mémoires de Richard Wagner, écrits et publiés sous ce simple titre : *Ma Vie*, au bout d'un demi-siècle, vont ajouter deux unités précieuses pour l'étude historique et psychologique du grand poète-musicien. Sans doute connaît-on tous les faits, et la biographie classique de Carl-Friedrich Glasenapp, rédigée en partie à l'aide de ces mémoires, fournit-elle tous les éléments propres à satisfaire la curiosité des chercheurs.

Mais ce que cette autobiographie nous apporte enfin, c'est le récit, par Wagner lui-même, d'une existence d'artiste dont la destinée fut assez extraordinaire pour qu'on aimât à l'entendre narrer par le héros lui-même.

Ma Vie fut écrite en Suisse, dans les années qui précèdent 1870. Imprimée à très petit nombre d'exemplaires, à Lucerne, par des typographes italiens, quelques intimes seuls avaient pu la lire. Les deux volumes publiés aujourd'hui comprennent les cinquante premières années de la biographie de Wagner, depuis sa naissance, le 22 mai 1813, jusqu'au 3 mai 1864, jusqu'au jour où le secrétaire du jeune roi Louis II de Bavière, M. de Pfistermeister, rencontrait Wagner à Stuttgart et l'emmenait sans retard à Munich. Peut-être ces mémoires ont-ils été poussés jusqu'à une date plus rapprochée de nous, et nous faudra-t-il attendre vingt ans encore le récit des dernières années de la vie du maître, pour ménager toutes les susceptibilités ? Tous les acteurs, ou du moins la majorité, de ce demi-siècle, aujourd'hui livré à la publicité, ayant disparu, on pou-

vait donc imprimer sans scrupule les neuf cents pages qui composent ces mémoires.

A différentes reprises, au cours d'une carrière extraordinairement agitée à travers toute l'Europe, Wagner avait écrit, soit des autobiographies, soit des articles ayant plus ou moins le même caractère. C'est ainsi que, dès le début de ses *Œuvres complètes*, on trouve une *Esquisse autobiographique* qui s'étend jusqu'au retour en Allemagne, en 1842. Les nouvelles qui forment l'histoire d'*Un Musicien allemand à Paris* ne sont guère qu'une suite de tableaux fort peu arrangés et d'aventures réellement vécues. La fameuse *Communication à mes amis*, publiée en 1850, et, dix ans plus tard, la *Lettre sur la Musique*, à Frédéric Villot, écrite pour les Parisiens, à la veille de *Tannhæuser*, peuvent également être considérées comme des fragments biographiques; les œuvres théoriques (l'*Œuvre d'art de l'avenir*, *Opéra et Drame*, etc.) composées pour expliquer un système, une vision d'art encore peu précise, même chez son auteur, sont écrites, elles aussi, dans le but bien déterminé de se faire connaître du public, d'intéresser à l'œuvre, poursuivie sans relâche, qui devait enfin être réalisée à Bayreuth. Mais dans ces *Gesammelte Schriften und Dichtungen*, qui ne comprennent pas moins de dix volumes, c'est surtout Wagner poète, dramaturge, théoricien, polémiste, qui se montre à nous, à travers, trop souvent, les nuages fumeux de la philosophie allemande.

Dans *Ma vie*, au contraire, c'est un mémorialiste qui parle. Plus de théories, plus de discussions, de polémiques; Wagner, dont l'œuvre s'élabore désormais à l'abri d'une haute protection royale, Wagner, libre de soucis et d'ennuis matériels, regarde avec sérénité les années de lutte écoulées, « la route pleine de périls », parcourue jusqu'à ce jour, et qui appelait son destin « vers les plus hauts sommets »; dans un style clair, précis, qui contraste singulièrement avec celui de ses *Ecrits*, il narre simplement, au gré des souvenirs, très nets et très vivants, sa merveilleuse odyssée.

C'est d'abord l'enfance, attristée tout de suite par la perte de son père, greffier de la police à Leipzig, qui meurt des suites de l'épidémie, conséquence de la terrible « bataille des nations ». La veuve du greffier se remarie avec un acteur, Ludwig Geyer, peintre à ses heures. Le jeune Richard fré-

quente déjà le théâtre où Geyer joue les traîtres dans de gros drames, tels que *les Deux Galériens*, *l'Orpheline et le Meurtrier*. Ce sont ses premières impressions dramatiques. Il a huit ans à peine, lorsque son beau-père meurt, prédisant à sa veuve l'avenir musical de son beau-fils. Ses études élémentaires se poursuivent à Dresde, où la famille, assez nombreuse, s'est transportée en 1822, où sa sœur Rosalie est chanteuse d'opéra.

Tout en continuant ses études, le jeune Richard, vivant dans un milieu artistique, dans une ville dont Weber dirigeait l'Opéra, ne pouvait manquer d'aimer le théâtre; dès l'âge de treize à quatorze ans, il s'exerçait, à l'imitation d'Apel, à tirer une tragédie de Hygin, qui fait mourir Ulysse de la main d'un fils que lui aurait donné Calypso. Vers le même temps, Rosalie Wagner et sa mère allèrent s'installer à Prague. Richard resta à Dresde, en pension dans une famille Bœhme. Dans la même maison que cette famille, une jeune voisine lui inspira son premier amour d'enfant. « Lorsque, ce qui était rare, dit-il, elle venait rendre une visite, avec ses beaux habits du dimanche, je restais muet d'étonnement pendant un long temps. Une autre fois, je me souviens d'avoir feint de tomber sans connaissance afin de me faire donner par les jeunes filles les soins exigés par cet état, car j'avais remarqué, à mon grand étonnement, qu'un état analogue favorisait un contact caressant avec la femme, et qui m'était des plus agréables. »

Un voyage à Prague fit sur lui une grande impression; il le renouvela bientôt, à pied. En 1828, il revenait à Leipzig, où sa sœur Louise, actrice, avait un engagement. Wagner note quelle influence eut sur lui son oncle, Adolphe, philologue ami de Tieck et traducteur d'*Œdipe-roi*.

Sous la double influence du théâtre et de la philologie, il entreprit alors un grand drame, *Leubald et Adélaïde*, qu'il avait calligraphié dans une écriture renversée, bizarre, imitée des cunéiformes persans. Quant au drame lui-même, il contenait tout ensemble *Hamlet*, *Macbeth*, *le Roi Lear* et *Gœtz de Berlichingen*. Beethoven avec sa mélodie bien connue, *Adélaïde*, avait fourni le nom de l'héroïne.

Jusque-là, la musique ne l'avait pas encore préoccupé. C'est à Dresde que sa vocation se déclara. Le *Freischütz* de Weber le bouleversa ; sa mère disait qu'il en était « possédé », et lorsqu'il voyait, vers midi, Weber à l'issue de quelque fatigante

répétition à l'Opéra, passer devant leur maison, « mon imagination, dit-il, se représentait le grand musicien comme un être surhumain, extraordinaire ».

Le *Don Juan* de Mozart lui déplut à cause des paroles italiennes, et quand il entendait sa sœur chanter l'air de Zerlina : *Batti, batti, ben Masetto*, cette musique le rebutait comme fade et féminine (*weichlich und weiblich*). Mais Beethoven, dont il connut d'abord l'ouverture en *mi* de *Fidelio*, le « saisit », et lorsque le maître mourut, en 1828, il en reçut la même « impression douloureuse indescriptible » qu'il avait ressentie déjà à la mort de Weber (en 1826). Après l'audition, au Gewandhaus, de la symphonie en *la*, l'image de Beethoven alors répandue par la lithographie, l'histoire de ses infortunes, de sa surdité, hantèrent le jeune Wagner comme une obsession. « Dans des rêves extatiques, je le rencontrais (avec Shakespeare), je les voyais et je leur parlais ; en m'éveillant, je fondais en larmes. » Un peu plus tard, le second finale de *Don Juan* le décida à admettre Mozart dans son « monde des esprits ».

C'est alors qu'il voulut adjoindre de la musique à son drame de *Leubald*, qu'il travailla, seul, la composition, avec la *Méthode de basse générale* de Logier qu'il loua à la semaine chez le futur beau-père de Schumann, Wieck. Mais au moment de rendre le traité de Logier, qu'il avait gardé des semaines et des semaines, il lui fallut se procurer de l'argent et tout révéler à sa famille.

Des études faites seul, ou en secret avec des musiciens, amenèrent bientôt Wagner à écrire ses premières compositions : une sonate, un quatuor. Brockhaus, son beau-frère, conseillait de l'envoyer auprès de Hummel. Mais le jeune Wagner (il avait alors seize ans) déclara qu'il ne voulait pas « jouer de la musique », mais en « composer ».

On le confia donc au musicien Müller, de l'orchestre de Leipzig, dont il avait déjà pris des leçons clandestines. Non content des secs devoirs d'harmonie qu'il était obligé de faire, il copiait les partitions de Beethoven, notamment l'*Ut mineur* et la *Neuvième*, alors bien peu connue ; il en fit même une réduction à deux mains, qu'il adressa à l'éditeur Schott en lui demandant en échange la partition de la *Missa solemnis* ; l'éditeur, qui devait en posséder un certain nombre d' « invendus », la lui envoya sans retard. Aux environs de 1830, le

Fidelio de Beethoven lui fut révélé par la grande actrice Schrœder-Devrient, à laquelle il adressa une lettre enthousiaste, après la représentation.

La révolution de février aussitôt connue en Saxe, des désordres éclatèrent dans la capitale et à Leipzig, où les étudiants saisirent ce prétexte pour se gourmer avec la police. Wagner, très enthousiaste, écrivit une symphonie révolutionnaire. L'année suivante, les événements de Pologne et le séjour des réfugiés polonais à Leipzig, après la bataille d'Ostrolenka, lui inspirèrent une ouverture, — sa troisième déjà, — qu'il intitula *Polonia*.

On connaît les événements qui suivent: la composition d'un opéra, *là Noce*, l'exécution, en 1833, de sa première symphonie, dans une salle appelée la *Schneider-Herberde*, ou l'*Euterpe* s'était réfugiée. « C'était un local sale, étroit, à peine éclairé... Cette soirée est restée comme un rêve de fantômes dans mes souvenirs », écrit Wagner. Un projet d'opéra avec Laube, qui était déjà célèbre, un *Kocziusko*, échoua ; mais Wagner composa bientôt un autre opéra, *les Fées*, qui a subsisté, et fit l'esquisse de *la Défense d'aimer*, d'après le *Mesure pour Mesure* de Shakespeare.

Après un voyage à Prague, la « période joyeuse de sa jeunesse » et de ses études terminée, « le souci pénétra pour la première fois » dans sa vie. Sa famille lui annonça qu'il était engagé comme chef d'orchestre à Magdebourg ; la troupe du théâtre de cette ville était alors aux bains voisins de Lauchstædt. C'est là que Wagner connut sa future femme, l'actrice Minna Planer, qui jouait les premières amoureuses.

« Alors que je ne voyais dans les chanteuses d'opéra que caricatures et grimaces, la jolie actrice ressortait dans ce milieu par son naturel et son élégance. » Le jeune musikdirektor de vingt-un ans, dans ses rapports quotidiens avec la jeune première, qui était en même temps sa voisine, à Leuchstædt, en tomba bientôt amoureux.

« Un soir qu'ayant oublié ma clef je rentrais dans ma chambre, située au rez-de-chaussée, par la fenêtre, Minna entendit le bruit et se pencha à la sienne. Je la priai de m'accorder la permission de lui souhaiter le bonsoir, elle m'y autorisa ; mais je dus rester sous sa fenêtre, car elle se faisait enfermer tous les soirs, dans sa chambre. Elle me tendit gentiment la

main en se penchant, tandis que j'étais debout sur le bord de ma fenêtre... Comme je souffrais d'un érysipèle, elle vint me voir et me soigner. Quand je fus guéri, j'allai la remercier en m'excusant de me montrer avec ma cicatrice. Elle m'excusa. Je répliquai que, sans doute, elle ne voudrait pas me donner un baiser. Sur quoi elle m'embrassa, pour me prouver que je ne lui faisais pas peur... »

Après bien des tribulations, des hésitations, Wagner épousa la jeune actrice. Celle-ci ne voyait guère dans le théâtre qu'un moyen d'existence comme un autre. Elle y avait été jetée un peu par hasard, à la suite d'une aventure de jeunesse avec un certain von Einsiedeln.

« Elle n'avait pas de talent, dit Wagner, et, seuls, ses dons naturels lui assuraient quelque succès. La facilité avec laquelle elle supportait les familiarités des habitués notables du théâtre me blessait au plus haut point... Des relations, que j'ignorais, me furent révélées par des lettres de Berlin que je découvris par hasard. Toute la jalousie dont j'étais capable, et un doute profond sur le caractère de Minna, me fit prendre immédiatement la résolution de l'abandonner. »

Le mariage de Wagner et de Minna Planer fut célébré, cependant, dans la petite église de Traghein, le 24 novembre 1836. Le jeune kapellmeister, engagé à Kœnigsberg, le ménage ne fut pas heureux, la coquetterie intéressée de Minna donnant trop de sujets de mécontentement à son mari, dont la situation matérielle embarrassée rendait la vie encore plus intenable. Des scènes fréquentes en résultaient, auxquelles Wagner résolut de mettre un terme.

« L'après-midi du 31 mai (1837), comme je m'en allais à mes affaires, les deux femmes (Minna et sa fille) se précipitèrent dans mes bras, je ne pus savoir pourquoi. Quand je rentrai, mort de fatigue, blême et mort de faim, le couvert n'était pas mis, et la servante me dit que Minna n'était pas encore rentrée de promenade avec Nathalie. Je pris patience, m'assis à sa table à ouvrage, que j'ouvris machinalement ; à mon plus grand étonnement, je la trouvai vide. Saisi d'un soupçon affreux, je courus à l'armoire, elle était vide... La mort dans l'âme, je sortis de la maison comme un fou...

« Elle était partie pour Berlin par la diligence rapide. Je mis en gage nos cadeaux de mariage et, avec Mœller (un musicien),

je pris un express. Quand nous arrivâmes à Elbing, j'avais dépensé tout notre argent, et je dus engager, pour rentrer par la poste ordinaire, des objets d'argenterie... Ce retour à Kœnisgberg est resté, avec raison, un des souvenirs les plus tristes de mes jeunes années. »

Bientôt, Wagner retrouvait sa femme, réfugiée à Dresde, chez ses parents, qui n'avaient jamais regardé leur gendre avec bienveillance. C'est là, dans une auberge à Blasewitz, qu'il lut le roman de Bulwer-Lytton, *Rienzi*, et en tira le livret d'un grand opéra en cinq actes, en attendant d'aller à Riga occuper une nouvelle place de kapelimeister, qui venait de lui être offerte.

Il y partait seul, Minna s'étant enfuie de Dresde avec le riche négociant berlinois qui l'avait enlevée déjà de Kœnigsberg. Mais, un jour, repentante, elle implora son pardon.

« Je lui répondis, écrit Wagner, qu'il ne serait jamais question entre nous du passé, dont je me reconnaissais le premier coupable ; et je puis me vanter d'avoir tenu ma parole à la lettre. »

Les époux se retrouvèrent, à Riga, le 19 octobre. Minna semblait vouloir se consacrer à son intérieur, et faire oublier cette « dure année » qui venait de s'écouler. « Comme notre ménage était sans enfants, et que nous aimions à avoir un chien pour animer le foyer domestique, il nous passa par la tête l'idée la plus excentrique, celle de nous procurer un jeune loup et de l'élever à la maison. Lorsque nous l'eûmes trouvé, cet essai n'augmenta pas l'agrément de notre intérieur, et nous l'abandonnâmes au bout de quelques semaines. »

A la suite de dissentiments avec son directeur, Wagner reçut son congé de chef d'orchestre du théâtre de Riga (fin mars 1839). Alors, il résolut de tenter un grand coup. Paris l'attirait invinciblement : « entreprise excentrique », qu'il présenta avec adresse à sa femme. Déjà, par l'intermédiaire de son beau-frère, Avenarius, libraire à Paris, il avait envoyé le texte d'un opéra (*la Haute Fiancée*, d'après Kœnig) à Scribe, qui en lut le premier acte. Son *Rienzi*, d'autre part, réclamait les pompes du grand opéra. Le second acte en était terminé, accompagné d'une traduction, faite par Wagner luimême avec l'aide d'un maître de français.

Après avoir traversé en secret la frontière russo-prussienne,

au risque d'y tomber sous les balles des Cosaques, Wagner et sa femme, suivis de leur fidèle chien Robber, s'embarquèrent à Pillau, pour Londres. Le voyage fut rude, à bord de *la Thétis*, et dura plus de trois semaines, à travers la Baltique et la mer du Nord. Après huit jours passés à Londres, où il laissait, entre les mains de Sir John Smart, l'ouverture *Rule Britannia*, naguère composée à Kœnigsberg, Wagner débarquait à Boulogne-sur-Mer, le 20 août. Précisément, Meyerbeer s'y trouvait, et ce fut d'un bon augure pour son jeune compatriote. Installé sommairement chez un marchand de vins, à la campagne, sur la route de Paris, dans une chambre meublée d'un lit, de deux chaises et d'une table, Wagner finit d'instrumenter le second acte de *Rienzi*.

Le 16 septembre enfin, muni des recommandations de Meyerbeer pour Duponchel, directeur, et Habeneck, chef d'orchestre de l'Opéra, il descendait de la diligence de Boulogne, rue de la Jussienne. Son beau-frère, libraire rue de Richelieu, l'attendait.

Paris, tout d'abord, ne lui fit pas la même impression de grandeur qu'il avait ressentie à Londres et les « célèbres boulevards » n'offrirent pas à son imagination les « idées plus colossales » qu'il s'en était faites. La rue Richelieu, au contraire, l'une des plus belles et des plus opulentes rues de Paris, il y a un demi-siècle, lui en imposa, et lui parut comparable avec les plus importantes de la City.

« Lorsque j'en sortis pour gagner la chambre garnie qui avait été louée pour moi dans une petite rue de la Tonnellerie (1), je me sentis comme diminué. Il me fallut lire sur la façade de l'hôtel garni, la consolante inscription: *Maison où naquit Molière*, au-dessous d'un buste de Molière, pour me consoler par cet heureux augure de la première impression rien moins qu'engageante. »

Ainsi logé à un quatrième étage, d'où il dominait les vieilles halles, Wagner commença à courir Paris. Successivement, grâce à son beau-frère le libraire, et aux lettres de recommandation de Meyerbeer, il connut l'érudit Anders, allemand d'origine, employé à la Bibliothèque royale, et qui a laissé une bonne biographie sommaire de Beethoven ; Duponchel, Habeneck, le vaudevilliste Dumersan (qui le pria d'écrire

(1) A peu près sur le tracé de la rue du Pont-Neuf actuelle.

un chœur pour *la Descente de la Courtille*). Il composa même des mélodies d'après Hugo (*l'Attente* des *Orientales*), et Ronsard (*Dors, mon enfant*).

Meyerbeer, revenu à Paris, le présentait chez son éditeur Schlesinger, où il publia son *Musicien allemand* à Paris, ses *Deux Grenadiers*, d'après H. Heine. Wagner ne manque pas de dire une fois de plus, dans *Ma Vie*, son admiration pour l'orchestre du Conservatoire, et la révélation, qu'il eut, sous la direction de Habeneck, de la *Symphonie avec chœurs*, de Beethoven. Ce fut sous l'influence immédiate de cette audition, « inoubliable » pour lui, qu'il écrivit son ouverture de *Faust*.

En avril 1840, il quitta l'obscure rue de la Tonnellerie pour le voisinage des boulevards; il s'installa rue du Helder, 25, afin d'être plus dans le mouvement.

Mais, ni l'Opéra, ni la Renaissance (à Ventadour), où Dumersan voulait faire jouer *la Défense d'aimer*, ne se pressaient d'accueillir le jeune inconnu. Il avait beau lire le même opéra au piano, à Duponchel et Monnais (commissaire des théâtres royaux), Scribe avait beau, pour faire plaisir à Meyerbeer, promettre de traduire le livret, rien ne se décidait. Et le pauvre Wagner était si à court d'argent que, le 15 avril, après son installation sommaire rue du Helder, et son terme payé, il dut refuser son manuscrit du *Rule Britannia*, renvoyé d'Angleterre en port dû. Il lui manquait les sept francs nécessaires pour payer les messageries, auxquelles il laissa sa partition, « et je ne m'en suis jamais inquiété », dit-il (1).

Cependant, l'Opéra avait changé de direction; Pillet succédait à Duponchel le 1er juin 1841. Avec la protection de Meyerbeer, Wagner reçut l'offre de composer... un acte de ballet avec d'autres compositeurs. « Je n'en voulus rien savoir et je donnai en échange à M. Pillet le sujet du *Hollandais volant*, sommairement esquissé. » En attendant la réponse, il travailla à continuer son *Rienzi*; il rédigea une méthode de cornet à pistons pour l'éditeur Schlesinger; celui-ci lui donnait, en outre, une soixantaine de partitions de son fond à arranger en « suites » pour le même instrument. Wagner commença le travail, mais comme le virtuose du piston de l'époque, un certain Schiltz, prouva à Schlesinger qu'il n'y con-

(1) Retrouvée en Angleterre, cette ouverture a été publiée, il y a trois ans, et jouée à Paris, pour la première fois, sous la direction de M. Sechiari.

naissait rien et écrivait dans des tonalités trop élevées, inconnues des pistons parisiens, les soixante partitions rentrèrent dans le magasin de la rue de Richelieu.

On a souvent parlé de l'arrangement pour piston de *la Favorite* (1). Schlesinger avait acheté en effet la partition italienne, dont il désirait tirer sans retard son profit d'éditeur. Il arrive un matin tout rayonnant chez Wagner, prend une feuille de papier, une plume, et écrit (en allemand) : «*La Favorite*, réduction complète pour piano, réduction pour piano sans paroles, à deux mains, dito à quatre mains, arrangement complet pour quatuor, de même deux violons, dito pour cornet à pistons. Pour ces travaux, 1100 francs. Imméditement avance de 500 francs. »

« D'un coup d'œil, je vis quelle calamité fondait sur moi avec cette commande, mais je l'acceptai sans sourciller. —Au moment où je rapportais à la maison les cinq cents francs en gros écus de cinq francs, et que je les jetai sur la table, à notre grande joie, ma sœur Cæcilie Avenarius était venue nous voir. La vue de notre richesse l'encouragea à nous fréquenter et désormais nous les vîmes plus souvent, et nous fûmes invités chez eux tous les dimanches. »

Au milieu de ces labeurs d'éditeur, Wagner fit la connaissance de Berlioz, précisément chez Schlesinger. L'hiver de 1839-40, il entendit par trois fois *Roméo et Juliette* dans toute sa nouveauté. « Ce fut pour moi absolument un nouveau monde dans lequel, suivant les impressions reçues, je me cherchais en toute impartialité. Tout d'adord, la puissance de son orchestre, d'une virtuosité que je n'avais encore jamais imaginée auparavant, me rendit comme sourd. La hardiesse fantastique et la sévère précision avec laquelle ses plus hardies combinaisons, presque tangibles, m'impressionnèrent firent rentrer en moi-même ma propre imagination musico-poétique avec une violence sans ménagement. J'étais tout oreille pour des choses dont je n'avais eu aucune idée jusqu'alors, et que je cherchais à m'expliquer. » Le même hiver, il entendit *la Fantastique*, *Harold*. L'été de 1840, il avait assisté à l'exécution de la *Symphonie funèbre et triomphale*, à la mémoire des victimes de

(1) La première représentation de *la Favorite* de Donizetti, en français, avait été donnée le 2 décembre 1840, à l'Opéra.

juillet 1830, qu'il « juge l'œuvre d'une nature d'artiste unique et incomparable ».

Cependant, à défaut du théâtre, Wagner pouvait faire entendre au concert sa *Faust-Ouverture* et celle de *Christophe Colomb*, que Habeneck trouvait « trop vague » pour le public parisien. L'exécution fut médiocre et l'effet à peu près nul. « Je ne me dissimulai pas qu'après ce désastre Paris n'existait pas pour moi, et que je n'avais plus rien à faire qu'à rentrer dans ma chambre, et à m'y remettre à l'arrangement des opéras de Donizetti. »

Après quelques difficultés avec sa propriétaire, — il avait oublié de donner congé à temps, — Wagner quitta la rue du Helder, le 29 avril 1841, pour aller habiter à Meudon. Travaillant pour *la Gazette musicale* de Schlesinger et pour des journaux allemands (l'*Abendzeitung* de Dresde entre autres), il s'efforçait de faire recevoir son *Rienzi*, terminé, au théâtre de la capitale saxonne. C'est à Meudon, comme on sait, qu'il termina *le Hollandais volant* (*Vaisseau fantôme*), dont l'Opéra lui avait acheté le livret, seul, moyennant cinq cents francs; Paul Foucher se chargea d'en tirer un « poème » pour Dietsch. Mais ces cinq cents francs aidèrent le compositeur à terminer son ouvrage pour l'Allemagne. Après l'été passé à la campagne, dans une tranquillité relative, Wagner rentrait à Paris, et louait un logement rue Jacob, 14 (qui fut, après lui, habité par Proudhon).

Les derniers mois passés en France lui apportèrent de nouveaux travaux, lors de la représentation de *la Reine de Chypre*, de Halévy. Du même hiver datent les esquisses dramatiques de *la Sarrazine*, de *Tannhæuser*, de *Lohengrin*. Le temps d'épreuves touchait à sa fin. Au début de 1842, l'intendance du théâtre de Dresde lui annonçait que *Rienzi* serait représenté prochainement.

« Enfin sonna l'heure de la délivrance ; le jour parut où je pus pour toujours quitter Paris. Ce fut le 7 avril 1842 ; Paris commençait à se parer des premiers bourgeons du printemps. Sous nos fenêtres, des arbres verdoyaient, et des oiseaux chantaient. »

Quelques amis accompagnèrent les Wagner jusqu'à la diligence, et l'un d'eux, le peintre Kietz, pensant qu'ils n'avaient que bien juste de quoi faire le voyage, remit à Wagner, mal-

gré son refus de l'accepter, une pièce de cinq francs, « peut-être tout ce qu'il possédait alors ; il mit aussi un paquet de bon tabac à priser français dans la sacoche de la voiture qui nous emportait, par les boulevards, vers les barrières ; mais cette fois, les yeux baignés de pleurs, nous ne les vîmes pas ». —

J.-G. PROD'HOMME.

L'ÉCOLE DU DIMANCHE

(*Suite*[1])

—

VI

Les jours qui suivirent furent certainement les plus heureux de ma vie. Débarrassé du cauchemar chrétien, il me parut que je renaissais délicieusement à l'existence, que mes yeux s'ouvraient sur un monde nouveau, transformé, enchanteur, dont je n'avais jamais soupçonné jusqu'ici la douceur et la beauté. Ce ne fut pas du premier coup que j'atteignis à cet enivrement. Il me fallut d'abord me rendre compte que je n'avais pas été le jouet d'un rêve, que ce que j'avais entendu je l'avais bien entendu, que ce que j'avais compris je l'avais bien compris, et que je pouvais retrouver à ma volonté et sur un simple appel de ma mémoire une partie des arguments, des faits, des évidences qui avaient dissipé les fantômes et mis en fuite la terreur biblique. Ç'avait été alors une explosion grandissante de joie. Ebloui, transporté, radieux, je me faisais l'effet d'un convalescent relevant d'une grave maladie, ou mieux d'un aveugle recevant la lumière, ou mieux encore d'un fou parvenant à la raison, avec cette différence qu'ayant partagé ma folie avec un nombre immense de gens je n'éprouvais nulle honte à l'avoir été, mais seulement un grand bonheur de ne l'être plus. Tout ce à quoi j'avais cru me paraissait déjà si lointain, si étranger ! Comment avais-je pu, par exemple, succomber si inexplicablement à cette extravagante idée du péché ? Je voyais si bien, maintenant, que tous ces actes qualifiés de péchés étaient des faits simplement humains, ne tirant leur signification que de leur rapport avec l'homme ou la société, et dont la plupart étaient d'ailleurs très légitimes, quelques-uns même empreints d'une véritable noblesse ! Combien je fus satisfait de découvrir cela par le seul exercice de mon bon sens enfantin ! Comme tout me paraissait clair désormais, limpide et facile ! Plus de faux scrupules ! plus de mor-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 332, 333 et 334.

bides altercations de conscience! La vie naturelle, saine, vive, dans la droiture instinctive du cœur et la stabilité sereine de l'esprit ! Et à ces pensées qui se pressaient, plus ou moins formulées, dans mon cerveau ravi, je me trouvais inondé d'une béatitude inconnue, j'éprouvais pour la première fois ce sentiment d'allégresse intense qui, selon le pasteur Babel, accompagnait l'obtention de la foi et qui éclatait chez moi précisément parce que je ne l'avais plus.

Que Genève me paraissait belle, vue par mes nouveaux yeux! Je me promenais avec extase dans ses rues animées, le long de ses jardins, de ses ponts, de ses quais. J'absorbais émerveillé le spectacle de sa grâce. Lorsque je contemplais, du pont du Mont-Blanc, le tableau familier de la ville et du port, son cadre de coteaux, ses tons bleus et verts, ses stries de lumière, ses maisons nuancées et ses voiles latines, je ne le reconnaissais plus. Un resplendissement singulier le transfigurait. Du drapeau rouge et jaune ondoyant sur la jetée à l'aile blanche du cygne passant du bleu turquin du Rhône au bleu saphir du lac, tout frémissait pour moi de vibrations inconnues et se chargeait d'une émotion puissante. Les steamers en partance battaient l'eau de leurs aubes ; les barques savoyardes planaient sous leurs toiles pointues ; les yoles filaient dans leurs rames. Derrière les tilleuls des quais s'édifiaient les façades somptueuses des hôtels, dont les balcons étagés s'ornaient de fleurs, de stores et de toilettes. Une circulation brillante, pittoresque, kaléidoscopique occupait les chaussées et pressait les parapets. Toutes les nations s'y mariaient, toutes les langues s'y parlaient. Des calèches à baldaquin, ployantes de touristes, glissaient sur leurs ressorts. Au milieu d'un vol de mouettes se disputant du pain, la note rouge d'un fez piquait son originalité. Un peintre peignait. Des ouvriers disposaient en girandoles les lampions d'une prochaine illumination, et sous les panoplies de drapeaux les écussons arboraient notre belle devise genevoise, que je n'avais jamais mieux comprise : *Post tenebras lux*. La nature et la civilisation s'amalgamaient en un mélange intime et fascinant. Et tandis que sur le passe-partout vert de la pente du Petit-Salève la gouache du Mont-Blanc détachait sa pyramide, on voyait les lions du duc de Brunswick dresser leurs mufles roses contre la place des Alpes, cependant que sur le pont

des Bergues les peupliers de Rousseau s'éventaient lentement et que, devant le Jardin Anglais, la Pierre-à-Niton se frangeait de vaguelettes poudrées.

Je regardais, grisé. Et si, plongé dans ce microcosme mouvant, il m'arrivait de rencontrer quelques-uns des pasteurs de Genève, je les considérais avec bien de l'étonnement et les voyais passer comme des animaux bien étranges. Que ce fût la dégaine solennellement sacerdotale du pasteur Jourdieu, le grimaçant Guignol ou l'énorme Porchet, que ce fût le richissime Pot ou le respectable Goitre, que ce fût même le distingué Papavert, l'éminent Bourde ou le célèbre Brouillard, l'effet ne différait guère et ma surprise demeurait la même. Que faisaient-ils là, ces extraordinaires bipèdes ? D'où venaient-ils ? D'où sortaient-ils ? Que signifiait leur paradoxale présence au milieu des autres hommes ? Montaient-ils sur les socles des réverbères pour haranguer cette foule que leur religion vouait presque entière à la perdition ? Non, ils passaient comme les autres, noyés dans l'immense mouvement, insectes parmi des insectes, molécules de la vaste nature, cachant prudemment leur Christ sous l'étoffe de leur gilet, comme les autres pouvaient y dissimuler leurs secrets, leurs désirs, leurs illusions, leurs tares ou les mille stratagèmes de leurs vies diverses et semblablement passagères.

Je les oubliais vite, pour me plonger à nouveau dans le spectacle prestigieux de Genève, dont ils relevaient la poésie de leur note burlesque. Je buvais la vie et la couleur. Mon sang battait vif et frais dans mes jeunes artères. Je respirais délicieusement l'air salubre de la rade. Et moi aussi, je n'étais qu'une molécule, et j'étais heureux de n'être que cela. La pensée que ce lac pourrait me survivre ne me troublait nullement ; celle que longtemps après moi de nouvelles foules se succéderaient sur ce même pont du Mont-Blanc contre lequel j'appuyais ma poitrine vivante ne me semblait aucunement mélancolique. J'avais ma vie à vivre. C'est tout ce que je savais, tout ce que je pouvais comprendre; cela me suffisait et je n'en demandais pas plus.

Le soir tombait. Comme un majestueux Bucentaure, un steamer venant du haut lac faisait noblement son entrée. Il portait une multitude de têtes, rangées contre ses bastingages, pressées entre ses bords, couvrant ses ponts, masse humaine

grouillante de chapeaux, de châles, de mantilles, qu'il allait déverser sur celle qui déjà remplissait nos rues. Entre ses tambours gonflés, il progressait dans le bouillonnement de ses roues. Une oriflamme battait à son grand mât. Ses hublots s'ouvraient sur l'eau comme une rangée d'yeux. Il vira lentement avec sa charge d'êtres. Le capitaine penchait le visage sur son porte-voix. Le volant du gouvernail décrivait ses arcs de cercles. Peu à peu le vapeur se présenta de flanc. Sur ses trois écussons accotés apparurent, l'une après l'autre, ces lettres jaunes: Bonivard. Des appels éclatèrent. Des mouchoirs s'agitèrent sur la rive, d'autres répondirent du bord. A l'arrière flottait le grand drapeau rouge à la croix alésée. Au delà s'infléchissait le sillage. J'en suivis la route moirée. Elle allait se perdre à l'entrée du port où venaient de s'allumer, au bout de leurs jetées, les deux phares entre lesquels j'avais donné mon baiser d'amour.

Il m'eût été bien difficile, on le concevra, de cacher mon nouveau bonheur à tante Bobette. Entre le jeune garçon qui était parti le matin tout inquiet d'avoir pu commettre le péché contre le Saint-Esprit et celui qui était rentré le soir après avoir reçu la leçon complète de catéchisme du cousin Gobernard, il y avait une différence qui ne pouvait échapper aux yeux les moins prévenus. Et ceux de tante Bobette n'étaient certainement pas de ces derniers. Aussi ne l'essayai-je même pas. Ma joie croissante des jours suivants acheva de la dérouter.

— Est-il possible, mon pauvre enfant, que tu prennes si légèrement ton expulsion de l'école du dimanche ?... C'est épouvantable !... Tu es un sans-cœur, un sans-conscience !...

— Mais, tante Bobette, ce n'est pas ma faute, c'est le pasteur Babel qui...

— C'est toi, malheureux enfant, c'est toi qui as refusé de t'humilier, de reconnaître ta faute, ton horrible faute, de demander pardon...

— Mais, tante Bobette, crois-tu qu'il soit si nécessaire que ça d'aller au catéchisme ?

— Quelle question !... Tous les enfants chrétiens doivent aller au catéchisme.

— Mais, tante Bobette, est-il si nécessaire que ça d'être chrétien ?

Tante Bobette ouvrit deux yeux ronds comme ses écuelles. Mais avant qu'elle ait pu replacer un mot, je lui demandais :

— Pourquoi es-tu chrétienne ?

— Mais, mon enfant... mais, mon enfant, parce que j'ai été élevée dans le christianisme.

— Mais,pourquoi crois-tu que la religion dans laquelle tu as été élevée soit vraie ?

— Parce que la Bible le dit.

— Mais si elle dit des choses absurdes !

— Elle ne peut pas dire des choses absurdes.

— Prends ta bible. Ouvre au Deutéronome.

Elle prit sa vieille version, si souvent feuilletée par ses doigts usés que les pages en étaient oreillées et jaunies. Elle portait, à l'endroit indiqué, ce titre : *Le cinquième livre de Moïse ou le Deutéronome.*

— Lis au chapitre trente-quatre.

Tante Bobette lut d'un bout à l'autre le récit de la mort de Moïse. Quand elle eut achevé, de sa voix fidèle, le dernier verset, je lui demandai :

— Qui a écrit cela ?

— Moïse.

— Cela ne t'étonne pas ?

— Non.

— Tu ne trouves rien d'extraordinaire à ce que Moïse ait raconté lui-même sa propre mort ?

— Non.

— Comment expliques-tu ça ?

— Mon enfant, c'est bien simple. C'est un miracle. Moïse a prédit sa mort ; il en a écrit par avance le récit sous la dictée de Dieu, puis il est mort après.

C'était simple, en effet, et je vis que décidément il n'y avait rien à faire avec tante Bobette. C'était le rocher de l'Ecriture. Je continuai cependant :

— Si tu voyais des choses semblables racontées dans un autre livre, les croirais-tu ?

— Naturellement non.

— Alors pourquoi les crois-tu lorsqu'elles sont dans la Bible ?

— Parce que c'est le livre de Dieu.

— Comment sais-tu que c'est le livre de Dieu ?

— Parce que la Bible le dit elle-même !

— Ce n'est pas une raison.

— Mais, mon enfant,ce n'est pas là une question de raison, c'est une affaire de foi. Il faut le croire, parce qu'il faut le croire... parce que tout le monde le croit, parce que notre famille l'a toujours cru, parce que c'est la foi de nos pères.

— Cependant, tante Bobette, nos pères n'ont pas toujours cru la même chose, et il a bien fallu qu'à un certain moment un de nos ancêtres changeât de religion, car sans cela nous ne serions pas aujourd'hui protestants, mais catholiques.

— Catholiques ! se récria tante Bobette avec un geste d'exécration.

— Et il a bien fallu, auparavant, qu'un autre de nos ancêtres changeât aussi de croyance, car autrement nous serions païens, nous adorerions le Soleil, ou pis encore peut-être, un bouquetin, un misérable bouquetin...

— Que me racontes-tu là ?

— Alors, puisque nos ancêtres ont si souvent changé, pourquoi ne changerions-nous pas à notre tour ?

— Miséricorde !... Mais cet enfant est fou !...Qui est-ce qui t'a mis des idées pareilles dans la tête?...

Et tout à coup ses sourcils se contractèrent, ses yeux s'injectèrent, son nez s'allongea formidablement :

— Je suis sûre que c'est le cousin Gobernard !... Ah! mon Dieu !!...

Pour la première fois de sa vie, tante Bobette venait de lâcher un « mon Dieu ! » Car il faut savoir que tante Bobette ne disait jamais « mon Dieu ! » pour ne pas violer le troisième commandement, qui défendait de prendre le nom de Dieu en vain. Elle remplaçait cette exclamation usuelle par des « mon Té ! » ou « mon Père ! » sans se douter que c'était exactement la même chose.

Mais cette fois, cette première fois, on ne pouvait pas dire qu'elle lâchait son « mon Dieu ! » en vain. Elle invoquait réellement l'Etre suprême, épouvantée par le soupçon horrible qui venait de se préciser dans son esprit et l'évocation apocalyptique du cousin Gobernard qui se dressait à ses yeux comme l'image de Satan en personne.

Aussi quel assaut, quelle avalanche, quand il arriva ! Papa, qui s'attendait bonnement à occuper sa soirée à une tranquille

partie de cartes avec lui, n'en revenait pas. A peine eut-il déposé son chapeau qu'elle l'entama.

— Comment osez-vous vous montrer ici? vint-elle lui jeter sous le nez, les deux poings sur les hanches.



— Bigre! fit-il ahuri. Sur quelle herbe avez-vous marché aujourd'hui, Bobette?

— Sur quelle herbe... sur quelle herbe... je vais vous le dire!... C'est vous qui avez perverti cet enfant!...

— Oh! oh... perverti!...

— C'est vous qui, par vos manœuvres criminelles...

— Oh! oh!...

— Oui, car c'est grâce à vous que ce petit s'est mis en état de révolte contre tout ce qui est sacré, qu'il refuse de retourner à l'école du dimanche, d'aller implorer le pardon de son pasteur... C'est grâce à l'indigne ascendant que vous avez su prendre sur lui qu'il ne manifeste aucun repentir de sa conduite, que dis-je? qu'il s'en glorifie, qu'il en est joyeux!... Que lui avez-vous raconté? Par quelles histoires de l'autre monde lui avez-vous tourné la tête?... Voulez-vous en faire un mécréant comme vous?... Ah! tenez, plutôt que cela... Scélérat! Vous

m'aviez pourtant bien promis de ne pas lui parler de religion !... Voilà comment vous tenez votre parole !...

Il se défendit mollement. Sa bouche bredouillante balbutia quelques vagues échappatoires. Mais les yeux flamboyants de tante Bobette lui firent vite comprendre qu'il était préférable de ne pas insister. Aussi, quand il se fut entendu signifier son expulsion de notre domicile en termes pour le moins aussi vifs que ceux dont j'avais été l'objet dans le cabinet du pasteur Babel, ne trouva-t-il rien d'autre à faire que de tendre philosophiquement la main à mon père, en disant :

— Au revoir, mon vieux. Ça passera. Mais pour aujourd'hui, il vaut mieux que je me défile.

Et tandis que tante Bobette lui lançait, en guise d'adieu :

— Je ne vous le pardonnerai jamais !... je l'entendis murmurer, peut-être à mon adresse :

— Le voilà, le voilà bien, le péché contre le Saint-Esprit, celui que les Eglises ne pardonnent pas. Les discuter ! C'est celui même de la Genèse : « Tu ne mangeras pas du fruit de l'arbre de la science. »

Rouges, noires, de pique, de cœur, de trèfle et de carreau, les cartes s'étalaient, inertes, sur la table, sous la grosse patte désolée de papa.

Je commençais à m'apercevoir que tout n'allait pas si facilement dans le plus facile des mondes. Il suffisait d'une tante Bobette pour me le compliquer déjà infiniment. Voyant qu'elle prenait les choses tout à fait au tragique, il me fallut bien aussi les considérer avec moins de simplicité. Papa, laissé en plan avec ses cartes, était une première conséquence lamentable de ma profession d'indépendance ; la porte close sur le cousin Gobernard en était une autre ; enfin, l'état de tante Bobette elle-même en était une troisième non moins déplorable. Les jours suivants furent sinistres. Sombre, crispée, farouche, tante Bobette circulait automatiquement d'une pièce à l'autre, le front têtu, obsédée d'une seule idée, bousculant les meubles, cassant les assiettes, rangeant et dérangeant cent fois le même objet, ouvrant et refermant les fenêtres, butant contre les chaises, accrochant les pendules. On l'entendait pousser de grands soupirs dans sa cuisine, tout en culbutant les casseroles ; on la voyait reparaître les yeux gros, le teint saumâtre

et se tamponnant les joues du coin de son tablier. A table, c'était désastreux; la soupe sentait le roussi, la viande le graillon, et si papa se risquait à avancer sur les plats un nez trop significatif :

— Est-ce ma faute, s'écriait-elle, calamiteuse et sépulcrale, est-ce ma faute, si rien ne va plus? Va-t-on encore me faire des reproches, au milieu de mon chagrin?

Et elle ajoutait :

— Est-ce que je mange, moi?

Le fait est qu'elle ne mangeait plus, sinon, disait-elle, son pain sec, trempé de ses larmes amères.

Ma responsabilité, dans tout ce désarroi, ne laissait pas de m'apparaître.

— Voyons, Bobette, essayait parfois mon père, tu n'es pas raisonnable; ce n'est pas en poussant ainsi les choses au pis que tu les arrangeras. Ce petit a les plus grands torts envers toi... envers nous, c'est entendu. Mais à les exagérer pareillement, tu ne fais que les envenimer. Plus tu t'obstines dans ton idée, plus il s'obstinera dans la sienne. Le catéchisme... eh bien, ma bonne, laissons passer l'été par là-dessus; on en recausera cet automne, à la rentrée.

— Ah! c'est ça! ah! c'est ça! éclatait-elle. Tu traites le catéchisme comme le collège! Est-ce qu'il y a des vacances au catéchisme? Est-ce qu'on prend des vacances avec le bon Dieu?... Il n'y a pas de temps à perdre! Sait-on ce qui peut arriver? Cet enfant pourrait mourir demain dans sa rébellion! Ce serait du propre, alors!... Le bon Dieu attendrait-il à l'automne pour inscrire son nom dans la colonne de gauche du grand livre du jugement?

Papa se taisait, cloué. Mais si je concevais fort bien l'intransigeance de tante Bobette, si je comprenais admirablement le point de vue du cousin Gobernard, l'attitude de mon père me paraissait infiniment moins saisissable. Papa représentait pour moi une sorte d'énigme, et avec lui je n'y étais plus du tout. Que pensait-il au juste? M'approuvait-il ou ne m'approuvait-il pas? Etait-il pour moi et pour le cousin Gobernard, ou était-il pour tante Bobette? Dans le fond de son âme, mon père, l'horloger Pécolas, était-il croyant, et alors à quoi croyait-il? ou, dans le fond de cette même âme, ne croyait-il à rien du tout? C'est ce que je n'avais pas encore osé lui demander.

Un soir qu'il fumait son grandson, tout solitaire et tout mélancolique à la fenêtre, je me hasardai à lui dire :

— Papa, tu vas quatre fois par an au temple...

— Cinq ou six fois, mon garçon, cinq ou six fois.

— Oh ! c'est rare. C'est plutôt quatre que cinq ou six. Pourquoi n'y vas-tu pas plus souvent ?

— C'est ce qui me suffit, mon garçon, c'est ce qui me suffit.

— Mais, papa, ce qui te suffit pourrait me suffire aussi. Je pourrais aller avec toi au temple, quand tu y vas, quatre fois par an. Comme ça, tante Bobette n'aurait plus rien à dire.

Il réfléchit un instant, tira quelques bouffées de son grandson, comme s'il se demandait où je voulais en venir. Puis il dit :

— Non, mon garçon, non ; de ta part ce serait remarqué. Dans la vie, vois-tu, il faut faire ce qui se fait. Les enfants ont l'habitude d'aller à l'école du dimanche, il est bon qu'ils y aillent. Les hommes, eux, on ne leur en demande pas tant. Pourvu qu'ils se montrent de temps en temps au temple de leur paroisse ou à Saint-Pierre, c'est tout ce qu'il faut. On est content. On sait qu'ils sont conformes. Gobernard... Gobernard, ce n'est pas la même chose. Gobernard est libre, lui ; il a ses petites rentes ; il ne dépend de personne. Gobernard peut faire ce qu'il veut, dire ce qui lui convient, il n'en aura pas une bouteille de moins sur sa table, ni un cheveu gris de plus sur sa tête. Pour nous, mon petit, dans notre position, nous devons observer ce qui s'observe. Qu'est-ce qu'on dirait, si on ne me voyait pas quatre ou cinq fois par an franchir le seuil de Saint-Gervais ou monter les degrés de la cathédrale ? On dirait : Le père Pécolas est un orgueilleux, il fait bande à part, c'est une forte tête. On m'en voudrait, on ne m'achèterait plus de montres et je perdrais mes meilleurs clients. Comme ça, je suis bien. Je n'en donne pas plus qu'on n'en veut, mais on sait que je marque mon pas dans le rang, que je respecte les coutumes, que je suis un homme sûr. Crois-moi, mon garçon, c'est encore le mieux. Agis comme moi, tu t'en trouveras bien. Mon principe, le voici : Je ne fais pas opposition.

Ce n'était pas tout à fait ce que je voulais savoir, aussi lui demandai-je encore :

— Mais, dis-moi, papa, crois-tu à la religion ?

— Je ne fais pas opposition.

— As-tu une croyance, une conviction, une certitude ?

— Je ne fais pas opposition.

Il me fut impossible d'en obtenir davantage. Mais si, au sortir de cette conversation, je n'étais pas plus avancé qu'avant sur les vrais sentiments de mon père, j'avais au moins acquis quelque lumière sur l'attitude qu'il adoptait : il ne faisait pas opposition.

Cela ne manqua pas de me faire encore réfléchir, de m'ouvrir encore de nouveaux horizons. Décidément, le monde se révélait à moi sous des aspects de plus en plus compliqués.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! continuait à se lamenter extraordinairement tante Bobette.

Et j'en venais à trouver que ce n'était plus gai du tout.

Aussi n'était-ce pas sans d'assez tristes pressentiments que j'entendais tante Bobette, qui à mon air soucieux s'imaginait déjà que j'éprouvais tous les lancinements du remords, me dire toutes les cinq minutes en levant les yeux au ciel :

— Mon pauvre enfant, comme tu dois être malheureux !...

Malheureux, hélas ! oui... pourquoi ne l'avouerais-je pas ? Car, outre le désespoir de tante Bobette, outre les contrariétés de papa, un autre sujet de tourment me remplissait le cœur. On se doute bien que, durant ces jours agités, la pensée de ma pauvre petite amie ne m'avait pas quitté. Que devenait-elle ? que faisait-elle ? quel pouvait être son sort, en proie à l'affreux Babel ? Avait-elle subi de nouvelles mutilations ? Quel supplice moral lui faisait-on éprouver, à elle qui n'avait pas reçu comme moi le mot de l'affranchissement et qui se trouvait encore plongée dans les affres ténébreuses de la geôle chrétienne ? Questions angoissantes, auxquelles je ne pouvais répondre et que je ne me lassais pas de me poser.

D'autres se levaient, non moins pressantes. Comment la revoir ? Où m'embusquer pour surprendre quelque part son passage et retrouver un instant sa vision ? Par qui lui faire parvenir un message ? Où recevoir de ses nouvelles ? De quelle manière savoir ce qu'elle pensait de moi, si elle tenait encore à mon affection et me voulait toujours pour son ami ?

Et je repassais dans mon souvenir brûlant la merveilleuse après-midi de Bellevue. Je rejouais avec elle la partie de croquet. Je l'entendais me dire : « Oh ! mais vous êtes très fort, monsieur Pécolas ! » Je revoyais le bleu de son maillet, sa fine cheville

lorsqu'elle appuyait du pied sur la boule, sa robe blanche, son joli chapeau de Montreux, ses cheveux... ses cheveux, hélas !... Puis je me retrouvais à table auprès d'elle : « Est-il possible que vous n'ayez jamais vu la Dent du Midi ? » Ses doigts séparaient l'orange de Jérusalem et je me sentais de nouveau si délicieusement rougir... Puis c'était le bateau, le lac, la solitude à deux dans l'angle de proue, sa taille que je pressais, le coup de brise qui m'avait envoyé sa boucle au visage...

Eglantine !... Eglantine !...

Comme dans un nimbe, l'Ecole du dimanche m'apparaissait alors... Elle y descendait sans moi ; elle se mêlait, sans que je fusse là pour la voir, aux rangs de ses compagnes ; ses yeux erraient sans les miens sur la carte de Palestine ; je ne me trouvais pas à la sortie pour la saluer et la regarder partir avec son petit air sage et sous son ombrelle grise... Eglantine !...

Je me sentais faiblir... Et ce n'était plus avec la même assurance que je répondais aux supplications de tante Bobette :

— Non, non, je n'y retournerai pas !... je n'y retournerai jamais !...

— O mon enfant, je t'en conjure, laisse-moi aller le demander pour toi au pasteur Babel !

— C'est inutile !... Je ne veux pas !...

Est-ce que vraiment je ne voulais pas ?...

Aussi, lorsque tante Bobette, à bout de forces, épuisée, achevée et ayant fini de se ronger ce qu'elle avait de sein, eut pris, au grand émoi de papa, le parti de tomber malade et de se mettre au lit, ce qui ne lui était pas arrivé depuis dix ans, mes belles attitudes et mes poses héroïques se mirent à vaciller considérablement sur leur base.

C'est en ces difficiles conjonctures que je résolus d'aller demander conseil au cousin Gobernard.

Au sortir du collège, je pris la direction de la rue des Chanoines. Au bas de la Vallée, j'enfilai l'allée du numéro 22 de la rue Verdaine ; j'en suivis les sinuosités et j'en dégringolai les marches ; je débouchai dans la rue de la Fontaine, que je remontai jusqu'à l'entrée des Degrés-de-Poule, où je m'engageai ; au haut de l'escalade, je retrouvai le chevet de Saint-

Pierre; je passai de nouveau sous la tête épanouie d'Apollon, je doublai les Macchabées, je revis la façade grecque de la cathédrale et sa cour plantée d'ormes ; puis, au delà de la fontaine blanche du Perron, la maison de Calvin m'offrit sa double inscription, et, quelques pas plus loin, c'était le viret du cousin Gobernard et le pied de biche de sa porte, dont la vieille Fanchette, sous sa coiffe tuyautée, venait bientôt m'ouvrir l'huis mouluré.

— Eh! m'sieur Nicolas!... eh! j'espère!... eh! adieu!... eh! entrez!...

— Mon cousin est-il là?

— Eh! je vais le quérir... Seyez-vous!... Eh! j'espère qu'il est brave!... j'espère qu'il a grandi!...

Elle m'avait introduit dans une grande pièce lambrissée de hauteur, au meuble confortable et vieillot et dont les fenêtres à guillotine dominaient la dérupite des toits de la ville, le port, les quais et les jetées.

Au bruit de nos voix, le cousin Gobernard arrivait de lui-même, jovial et débraillé, en manches de chemise, un bonnet grec sur le chef et sa pipe d'écume, à tête de Bourbaki, au coin de la bouche.

— Tiens, tiens, c'est toi, mon garçon?...

— C'est moi, mon cousin. Comment allez-vous?

— Pas mal, pas mal... Mais, dis-moi, tu dois avoir soif. Fanchette, apporte un sirop à ce petit.

— Oh! merci, mon cousin; je ne suis pas venu ici pour boire.

— Si, si, tu boiras. A moins que tu ne préfères autre chose. Du vin? de la bière? du café au lait?

— Ce que vous voudrez, mon cousin.

Deux minutes après, je me trouvais devant un grand verre de grenadine, qu'accompagnaient une assiettée de brisselets et une tartine de confitures.

— Eh! j'espère!... j'espère!...

— Eh bien, mon garçon, ta tante Bobette est-elle toujours fâchée contre moi?

— Plus que jamais, mon cousin; si fâchée qu'elle en est devenue malade et qu'elle a pris le lit.

— Saprelotte!... Et toi, comment vas-tu?

— Moi, mon cousin, je vais bien personnellement... et je

serais même très content s'il n'y avait pas toutes ces histoires...

— Raconte-moi un peu ça.

Je lui fis un récit circonstancié de ce qui se passait à la maison, et dont il avait pu prendre un aperçu lui-même par la réception mouvementée qu'il y avait reçue. Je lui exposai quelle était notre vie à papa et à moi, la mélancolie de nos soirées, la fatigue de nos oreilles, le désastre de nos repas. Je décrivis le ravage creusé dans les joues de tante Bobette, le cerne de ses yeux, les gargouillements pitoyables de sa poitrine en détresse. J'évoquai le spectre du lit où elle venait d'enfouir sa carcasse gémissante. Je ne doutai pas de mon désespoir, à moi, si un malheur survenait. J'indiquai mes incertitudes. Et je n'oubliai pas non plus le petit discours que mon père m'avait tenu.

Le cousin Gobernard m'écoutait avec attention, hochant la tête, tirant sur sa pipe, déplaçant son bonnet grec ou se tripotant le menton. Quand j'eus fini, il resta longtemps silencieux, ponctuant de « hum! hum! » divers ou d'autres grognements encore plus indistincts sa sourde méditation.

La vieille Fanchette, curieuse comme toutes les vieilles Fanchettes, était venue me proposer un second verre de sirop, mais sa sollicitude étant restée inaperçue, ses « j'espère » et sa coiffe tuyautée avaient de nouveau disparu.

— Oui, oui... formula enfin le cousin Gobernard plus explicitement... oui, oui... c'est certain... il n'y a pas à dire... aussi que diable!..... Alors, mon gros, que vas-tu faire?

— Ma foi, je n'en sais rien du tout.

Il vida sa pipe, en secoua soigneusement le culot, la bourra d'un pouce patient, tout en marmonnant plusieurs fois :

— Oui, oui, ton père n'est pas une bête...

Puis, ayant présenté l'allumette au tabac et tété deux ou trois goulées de fumée, il reprit :

— Sais-tu ce que tu devrais faire?... Eh bien, mon gros, tu devrais tout simplement retourner à l'école du dimanche.

— J'y avais bien pensé, mais...

— Oui, je sais, il y a des mais... beaucoup de mais...

— Il faudrait d'abord aller demander pardon au pasteur.

— Bien entendu, il faudrait en passer par là.

— Et puis... et puis, mon cousin, je ne peux pourtant pas retourner à l'école du dimanche sans croire à ce qu'on y enseigne!

Il rumina de nouveau quelques instants, gonflant et remuant ses lèvres autour de l'ambre de son tuyau de pipe. Puis il dit :

— Pourquoi pas?... Tu ferais à peu près comme tout le monde.

— Mais ce serait de l'hypocrisie!

— Ce serait de l'hypocrisie, évidemment. Et puis après?... Tu connais le précepte ancien : *Primum vivere, deinde philosophari*, que nous pourrions traduire ainsi : D'abord vivre, et ensuite ne pas être hypocrite. Eh bien, pour toi, que signifie *vivre?* Cela signifie être en paix avec les tiens, ne pas troubler les habitudes de ton père, ne pas faire mourir de chagrin ta tante Bobette, conserver l'estime de ceux qui peuvent t'être utiles, ne pas te faire fermer toutes les portes après celle de l'école du dimanche et être un bon petit Genevois, régulier, comme il faut, correct et bien noté.

Et cela signifie aussi, pensai-je, revoir Eglantine !...

— Va donc tranquillement négocier ton pardon auprès du pasteur Babel, puisqu'il le faut, et fais ensuite sans scrupule ta rentrée à l'école du dimanche. Tu ne crois plus, objectes-tu ? La belle affaire ! On ne te demande pas de croire, mais seulement de faire semblant. D'ailleurs, qui est-ce qui croit, maintenant ? Personne, absolument personne. Sans doute, il y a des gens qui croient croire. Il y a ceux qui se font une conscience de croire, ceux qui se font un devoir de croire, ceux qui se font une tradition de croire, et il y a aussi qui se font un métier de croire. Mais des gens qui croient vraiment, il n'y en a pas. Leur conduite qui, dans les cas les moins suspects, est encore si loin de celle que devraient tenir des croyants, en est le constant témoignage. Tous ces pseudo-croyants se rangent plus ou moins dans la catégorie que te représente ta bonne tante. Ils se figurent être chrétiens, parce qu'ils sont nés dans le christianisme. C'est la foi par soumission, par attachement, par habitude, c'est la foi de tante Bobette. Puis il y a la foi de ceux qui croient par convenance, par convention sociale, comme on salue dans la rue ou comme on porte un faux-col. Des deux, c'est, je crois bien, la plus fréquente. C'est la foi de l'horloger Pécolas, qui croit parce qu'il veut vendre ses pendules. Il y a enfin la multitude de ceux qui sont de purs incrédules, mais qui ne hasardent jamais un mot contre ce dont ils ne veulent

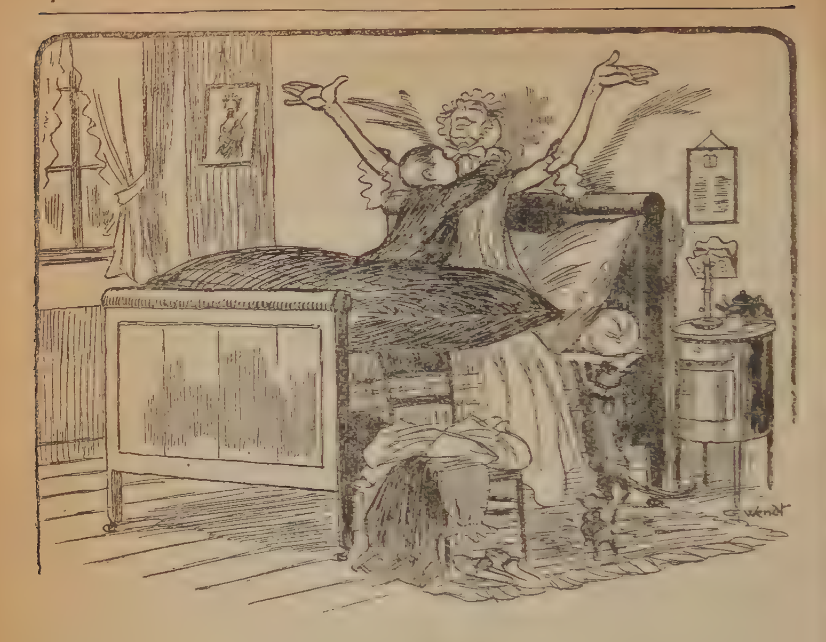
pas pour eux-mêmes, qui s'en constituent même au besoin les défenseurs. Respect à la foi... des autres! Respect aux croyances ! Il faut une religion pour le peuple ! Telle est leur formule. Tu vois, mon enfant, qu'il n'y a nullement lieu de te préoccuper de ton sort. La foi est large, comme l'hypocrisie elle-même, et que tu choisisses plus tard l'un de ces trois groupes, tu seras également « bien pensant ».

— Mon cousin, dis-je alors très ému, pour aujourd'hui il importe peu que je choisisse. On me demande simplement de m'incliner; c'est ce que je vais faire. Mais plus tard, m'écriai-je avec un éclair dans les yeux, plus tard je ne serai jamais de ces gens-là !

— Eh bien, mon garçon, fit mon cousin, pris lui aussi d'une visible émotion, je l'espère! Aujourd'hui, tu n'as pas le droit d'avoir une volonté. Ton âge exige que tu tiennes enfermés dans le plus secret de ton cœur des sentiments qu'il te sera permis sans doute de développer plus librement par la suite et qui pourront même finir par t'honorer un jour. Dans une dizaine d'années, quand tu seras devenu un jeune homme et que je serai peut-être couché dans la tombe, tu pourras réveiller du profond de toi-même la voix lointaine de ton vieux cousin. Détachant le masque, tu pourra alors, je l'espère, paraître au milieu de tes contemporains dans la vérité de ton visage et l'intégrité de ta parole, et trouver dans la génération qui se lève de multiples échos. J'appelle de tous mes vœux cette aube des temps meilleurs, où la jeunesse de notre pays, lasse enfin de notre mensonge, avide d'air pur, de franchise et de liberté, secouera le joug qui maintient encore ses aînés et jettera avec loyauté et joie les fondements de la nouvelle Genève. Ce jour-là, mon garçon, tu te lèveras parmi les premiers, n'est-ce pas ?

Profondément remué par ces paroles, je ne pus maîtriser des sanglots. Mon cousin se pencha sur moi et m'embrassa. Et tandis qu'il m'embrassait, je sentis une larme couler de ses yeux sur mon front...

Sous la larme du cousin Gobernard, il me sembla que je venais de recevoir, pour l'avenir qu'il entrevoyait, le baptême de la sincérité.



VII

— Il se repent!... Il se repent!...

Je venais d'entrer dans la chambre de tante Bobette, de m'approcher de son lit, de déposer sur sa pommette aiguë un baiser des plus tendres et de lui glisser dans le conduit de l'oreille, d'un ton que je fis aussi contrit que je pus :

— Va voir le pasteur. Je suis prêt à aller lui demander pardon.

— Il se repent !... Il se repent !... répétait-elle, humide de joie.

Une heure après, elle était sur pied.

Et je vous assure que, ce jour-là, le dîner ne fut nullement gargoté.

Le même soir, elle se rendait à une réunion religieuse de la salle de la Réformation, où le pasteur Babel devait parler. Elle l'abordait à l'issue de la conférence. Elle lui exposait l'état de mon âme. Elle en revint flottante de bonheur.

— Ah ! mon chéri ! Quel digne homme ! quel grand cœur ! quel chrétien ! quelle colonne du temple !... Il t'attend demain.

Et je me vis de nouveau sur le chemin de Champel; je me vis de nouveau poussant le clédal, traversant le petit jardin, heurtant à la porte, que m'ouvrait de nouveau la redoutable domestique; de nouveau je la suivis dans le vestibule nu, le long de l'escalier décoré de textes bibliques, et elle m'introduisit de nouveau dans le cabinet du pasteur, en aboyant comme la première fois :

— Monsieur le ministre, c'est le jeune Nicolas Pécolas.

Mais mes dispositions était bien changées. Si je me trouvais quelque peu gêné par la nouvelle attitude que j'avais à prendre, j'étais du moins parfaitement tranquille; et si je me sentais cependant assez ému, très ému même, ce n'était plus que d'une seule chose, c'était de me savoir dans la maison où respirait Eglantine, où je pourrais peut-être apercevoir le bout de sa robe, entendre le son de sa voix, surprendre quelque signe de sa présence, quelque trace mystérieuse me disant qu'elle était là, qu'elle vivait là.

L'accueil du pasteur Babel fut grave et pénétré.

—Approche-toi, mon garçon, m'invita-t-il d'un geste à la fois paternel et sévère. Ta bonne tante est venue m'apprendre que tu te repentais enfin de tes fautes. Ta présence ici m'engage à croire que ce repentir est réel et que c'est en toute humilité qu'avec l'aide de Dieu tu viens m'en apporter l'expression. Je t'écoute, mon garçon.

— Monsieur le pasteur, dis-je en baissant très convenablement les yeux, je vous demande pardon des torts que j'ai eus envers vous, je reconnais mon péché et je supplie Dieu, que j'ai profondément outragé, de vouloir bien me remettre mes offenses, par la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ.

— C'est bien, Nicolas Pécolas. Ton repentir est-il sincère ?

— Il est sincère, monsieur le pasteur.

— Tu te rends bien compte, mon enfant, de l'énormité de ton péché, rendu plus épouvantable encore par la scandaleuse révolte dont tu l'as aggravé ?

— Je m'en rends compte, monsieur le pasteur, et j'en frémis. Ma révolte fut d'un insensé et c'est l'esprit de Satan qui m'a animé ce jour-là.

— Ah ! Satan ! Satan ! le Prince des ténèbres !... proféra en trémolo le pasteur. Garde-toi de lui, mon enfant ! Il est partout, partout il rôde, partout il s'embusque, et il n'a pas de

plus détestable joie, de plus effroyable triomphe que quand il peut insuffler dans une âme la révolte contre Dieu et contre ses ministres, lui, le premier des révoltés, lui, le grand Révolté !... Souviens-toi de cette terrible expérience, mon garçon, souviens-t'en toute ta vie. Tu as été pendant quelques jours sous la puissance du Démon !

— Je m'en souviendrai toute ma vie, monsieur le pasteur.

— Et maintenant, remercions Dieu de t'avoir fait la grâce de te ramener à Lui. Agenouille-toi, mon garçon.

Je m'agenouillai contre son siège de bois, le front courbé sur le bras dur du fauteuil. Les mains du pasteur Babel se joignirent au-dessus de ma tête, tandis que, du haut de son cadre d'ébène, Calvin nous considérait d'un œil sardonique.

Mais si Dieu m'avait fait la grâce de me ramener à Lui, je vous ferai grâce également de la longue prière dont le pasteur Babel crut devoir marquer ce retour au bercail de la brebis égarée.

Je l'écoutai dans une contrition parfaite. Puis, selon l'usage immémorial, à son improvisation personnelle le pasteur fit succéder la profession de foi liturgique connue sous le nom de Symbole des apôtres, dont il voulut que je répétasse après lui chacun des articles, comme pour mieux s'assurer de la fermeté de mes convictions.

— « Je crois en Dieu, le Père Tout-Puissant, Créateur du ciel et de la terre. »

Je répétai :

— « Je crois en Dieu, le Père Tout-Puissant, Créateur du ciel et de la terre. »

— « Je crois en Jésus-Christ, son Fils unique, notre Seigneur... »

— « Je crois en Jésus-Christ..... »

Je le suivis jusqu'au bout sans aucune défaillance.

Puis on passa à la récitation de l'oraison dominicale, par quoi se termina la séance. Séance est une manière de parler, car, pour ma part, j'étais toujours à genoux. Comme tout le monde connaît cette oraison célèbre, je ne la transcrirai pas davantage. Mais je ne fus pas sans me demander comment le pasteur Pot pouvait s'y prendre pour prononcer sérieusement ces mots : « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien », et comment le pasteur Babel lui-même se risquait, sans inquié-

tude pour son sort ultérieur, à exprimer ce vœu : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Il faut du moins croire que ces multiples cérémonies eurent le don de le satisfaire, car, lorsqu'il m'eut enfin rendu l'usage de mes pieds, il m'annonça sans plus d'ambages que j'étais pardonné et qu'il m'ouvrait de nouveau l'accès de l'Ecole du dimanche.

Je le remerciai avec effusion de sa magnanimité,et ce fut un petit Nicolas Pécolas complètement réconcilié avec son Dieu, avec son école et avec son pasteur, qui sortit du sombre cabinet que hantait, sous son bonnet plat et sur son collet de renard, la fantômale figure de Jean Calvin.

Je n'aperçus, hélas! pas d'autre fantôme. Pas l'ombre, pas le moindre semblant d'Eglantine. J'eus beau m'attarder dans l'escalier aux textes, dans le vestibule nu, sur le seuil de la porte, rien, je n'entendis pas un bruit, pas un son de voix, pas un frôlement. La maison paraissait morte. On avait dû envoyer prudemment ma petite amie à la promenade.

Je me décidais à m'éloigner et je traversais lentement le jardin, jetant les yeux à droite et à gauche, lorsque je remarquai, un peu avant le mur de clôture, une plate-bande curieusement plantée de fleurs et de légumes,qui se côtoyaient dans la plus plus libre fantaisie et la plus amusante disparate. Au flanc d'un chou pommé de belle venue, une pivoine élevait ses grosses coques pourprées. Un zinnia voisinait avec une salade et un semis d'épinards avec un carré de balsamines. Des pieds-d'alouettes et des reines-marguerite abritaient des radis; un pois de senteur mariait ses papillons indigo aux cosses vertes de pois nains de Clamart. Mais ce que je vis tout d'abord, ce fut un mignon petit arrosoir,laissé à terre dans l'allée qui longeait la plate-bande, un mignon petit arrosoir auprès d'une bêche minuscule. Et ce que j'aperçus encore avant tout cela,ce fut, posé sur un pliant, le joli chapeau de Montreux, orné de son pompon de paille, celui même que j'avais admiré sur une tête blonde, abondamment pourvue de cheveux, pendant la journée de Bellevue. Je me trouvais, selon tout évidence, en présence du domaine horticole et potager de ma petite amie. Ces fleurs et ces légumes avait été plantés et cultivés par elle.

C'est elle qui surveillait leur éclosion et se réjouissait de leur croissance. Sa main leur distribuait chaque jour la pluie de l'arrosoir... Que j'aurais voulu être une de ces plantes pour recevoir comme elles les soins de leur jolie jardinière! Je les considérai avec plaisir et attendrissement.

La pièce principale de ce minuscule Eden était un charmant rosier remontant, qui se dressait déjà à bonne hauteur le long de son tuteur. Si Eglantine n'avait pu le planter, peut-être l'avait-elle transplanté; tout au moins avait-elle eu à le tailler et à l'ébourgeonner; c'étaient ses petits doigts qui nettoyaient son feuillage et donnaient la chasse à ses chenillettes. Les rameaux épineux se détachaient, allongés et souples, de la tige droite. Les feuilles vert foncé, ourlées en dents de scie, se veinaient de leur élégant petit squelette apparent. Tout fier, l'arbuste s'épanouissait de trois roses ouvertes. Les belles corolles fraîches déchiffonnaient délicatement leurs pétales satinés. Une odeur légère et suave s'exhalait de leur intimité. Leur cœur, invisible, se gonflait sous les replis bouclés de leur fin giron. Je les respirai. Une demi-douzaine de boutons entouraient les fleurs de leur gradation diverse d'avancement et de coloris. Ils avaient hâte, de tout leur désir, de devenir fleurs à leur tour et de surpasser leurs aînées par leur beauté prochaine. Et je fus pris moi aussi d'un désir ardent, irrésistible. J'avançai la main, non sans m'être retourné du côté de la maison pour être sûr que je n'étais pas vu, et, pieusement, plein d'un sentiment très doux, je détachai, en prenant bien garde de ne pas me piquer, un joli bouton de rose du rosier d'Eglantine.

Ce léger larcin commis, je laissai, fort satisfait, derrière moi le clédal du pasteur Babel.

Ce fut un beau jour pour tante Bobette que celui où je retournai à l'Ecole du dimanche. Pour le fêter, elle n'hésita pas à se livrer à des dépenses somptuaires et à mettre les petits plats dans les grands. Papa n'en crut pas ses oreilles, lorsqu'il s'entendit annoncer que nous aurions pour le dîner, au lieu du sempiternel gigot dominical, une truite accommodée, s'il vous plaît, à la sauce genevoise et un mirifique canard aux navets, le plus dodu qui se fût trouvé au marché de Coutance.

Des paquets mystérieux chargeaient les rayons du buffet et l'on avait commandé au pâtissier de la rue de la Tour-de-l'Ile une fastueuse tourte, qui portait, moulée en caractères de sucre, la date de cet heureux événement. Enfin, comme la joie de tante Bobette la poussait à tous les pardons et qu'aucune ombre de rancune ne devait ternir la pureté de cette journée



de bénédiction, elle avait invité la veille le cousin Gobernard à reprendre ses bonnes habitudes, par une petite lettre aimablement tournée, qui commençait par ces mots : « *Mon bien cher Gédéon* », et qui se terminait par ceux-ci : « *Votre cousine tendrement affectionnée.* »

Ne voulant pas être en reste, papa mit son tube, endossa sa redingote et s'en fut, tout guilleret, entendre le service divin à Saint-Gervais.

Mon bouton de rose avait été soigneusement mis par moi dans un verre d'eau, le bout de la tige coupé à frais; il avait gonflé, était éclos; c'était maintenant une rose superbe. Je

passai la fleur à ma boutonnière et, ma bible sous le bras, je pris le chemin de l'Ecole du dimanche.

Je traversai les ponts de l'Ile. Le Rhône bouillonnait bleu



vif ; le coteau de Cologny rayonnait vert cru. Bel-air me présenta ses platanes, sa station de voitures et ses promeneurs endimanchés. Correct et sage, je m'engageai dans la Corraterie. Sous la tour de l'Escalade, je saluai bien bas le respectable pasteur Goitre qui passait et je lui laissai le trottoir ; je ne manquai pas non plus d'envoyer un grand coup de chapeau à la digne épouse du pasteur Ducimetière, que je rencontrai vers la forge, portant devant elle un ventre suffisamment bombé pour laisser présumer qu'elle y dissimulait un quinzième enfant. Puis je longeai le mur de la Treille avec ses dates, j'arrivai au Palais Eynard, je passai sous les bustes de l'Athé-

née et je me retrouvai devant la porte de l'Ecole, en même temps que s'y arrêtait, dans le piaffement de ses chevaux, l'équipage de Mme Collignon. Soyeuse, froufroutante, dandinante et cossue, la monitrice traversa le trottoir dans une double haie de saluts sympathiques. J'y mêlais le mien, lorsque je me sentis touché au coude.

— Eh ! mon cher, te revoilà ? Qu'étais-tu devenu ?

C'était Carcaille.

— As-tu été malade ?

— Non, dis-je ; j'ai fréquenté ces derniers dimanches le catéchisme de l'Auditoire.

Il me donna des nouvelles du groupe, de Tripet, de Crotu, du gros Cuche, du petit Gaufre... Lemagnin s'était disputé avec Perrod. On avait expliqué la tentation de Jésus-Christ.

— C'est un passage bien intéressant, dis-je.

— Oui, fit Carcaille. On abordera aujourd'hui le ministère en Galilée. Mais il y a quelque chose, ajouta-t-il d'un air perplexe pendant que nous descendions ensemble l'escalier, il y a quelque chose que j'ai découvert et qui m'embarrasse beaucoup.

— Quoi donc ?

— Dans le chapitre précédent, Luc donne la généalogie de Jésus...

— Oui, eh bien ?

— Eh bien, mon cher, dans Matthieu, il y en a une autre toute différente.

— Tiens ! fis-je, me rappelant vaguement cette histoire des deux généalogies. Elles sont vraiment différentes ?

— Complètement.

— As-tu soumis le cas à Mme Collignon ?

— Oui.

— Qu'a-t-elle répondu ?

— Elle m'a répondu qu'il importait peu que les noms fussent différents, pourvu que le résultat fû le même, et qu'il l'était puisque les deux généalogies faisaient l'une et l'autre descendre Jésus du roi David.

— Cette explication t'a suffi, j'espère ?

— Pas du tout. Si Jésus descend de David, il ne peut en descendre que par une seule lignée de personnages. Il est donc incompréhensible que les noms diffèrent.

— Alors ?

— Alors, je suis allé, à la fin du catéchisme, questionner le pasteur Babel.

— Bonne idée. Qu'a-t-il répondu ?

— Il m'a dit que l'une des deux généalogies était celle de Joseph, l'autre celle de Marie; que ces deux généalogies différentes établissaient ainsi que Jésus descendait doublement de David, et par son père, et par sa mère.

— Eh bien, fis-je, voilà qui arrange tout.

— Mais non !... Je vois bien dans Matthieu : « Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus. » Mais je lis dans Luc : « Jésus, fils de Joseph, fils d'Héli... » Les deux généalogies sont donc paternelles, et elles sont différentes !... Ah ! s'il y avait « fils de Marie, fille d'Héli »... Mais il y a « fils de Joseph, fils d'Héli » !... Il y a Joseph ! il y a Joseph !... C'est ce « Joseph, fils d'Héli », qui gâte tout !...

L'émoi du pauvre Carcaille faisait vraiment peine à voir.

— Bon, dis-je de l'air le plus détaché, ce n'est peut-être là qu'une faute de copiste.

Carcaille me regarda d'un œil rond.

— Comment, une faute de copiste ?

— Oui, fis-je, ou une interpolation, une altération... que sais-je, moi ?... les textes ne sont pas toujours sûrs.

— Ah !... oh !... fit-il tout ahuri, ou plutôt complètement pétrifié... Il y aurait des fautes de copistes dans la Bible ?... des fautes de copistes !... des fautes !... Mais alors... ??

Un doute épouvantable venait de s'insinuer sous son front.

Nous entrions dans la salle, où la haute trombine de M. Bibermaul, hissée sur sa longue redingote au bout de son cou décharné, exhalait séraphiquement, devant les rangées d'élèves, l'ardeur de ses cordes vocales et de son accent bâlois :

Ché foutrais êdre in anche,
In anche ti pon Tié...

Nous prîmes place dans les bancs, Carcaille plongé dans d'étranges réflexions, moi parfaitement calme, avec seulement mon petit frissonnement au cœur et ma rose à la boutonnière. Le fond de l'estrade se tapissait toujours de sa grande carte

de Palestine, rose pour la Galilée, jaune pour la Samarie, verte pour la Judée, bistre pour la Pérée, et les murs portaient encore leurs écriteaux : « *Pais mes brebis* » ; « *On le nommera Emmanuel* » ; « *Le royaume des cieux est semblable à un grain de moutarde...* »

Mais je n'eus pas le plaisir de reprendre ma place dans le groupe de Mme Collignon. Comme je m'apprêtais, au coup de timbre, à me diriger, comme d'habitude, du côté où la sympathique monitrice exerçait son sacerdoce, je vis s'avancer vers moi, sur ses jambes torses et son ventre solennel, l'honorable M. Barbon, qui, au milieu de l'émoi et de la respectueuse envie de mes camarades, m'apprit que je devenais son élève. Je faisais désormais partie du groupe des grands.

Je n'en fus pas plus fier pour cela. J'eus du moins l'avantage de prendre place, avec ce groupe privilégié, sur l'estrade, droit derrière la tribune, sous la carte de Palestine, et de pouvoir dominer, de cette position centrale et surélevée, une grande partie de la salle. J'en profitai pour chercher des yeux Eglantine.

Je ne l'avais pas encore vue. Malgré l'ampleur de mes distractions, il m'avait été impossible de la découvrir durant les exercices de chant de M. Bibermaul. Ma recherche allait devenir plus facile. J'inspectai successivement les groupes de filles, à commencer par celui de Mme Babel, qui, avant mon expulsion, était le sien. Eglantine n'était nulle part. Je repris attentivement mon inspection. Le résultat ne fut pas meilleur. Je commençais à être fort inquiet, à me demander si elle était malade ou si, peut-être, elle ne se trouvait plus à Genève, lorsque, revenant pour la quatrième ou cinquième fois au groupe de Mme Babel, j'aperçus une étrange silhouette que, dans sa robe de grosse cotonnade rayée et sous son affreux chapeau coupé de paille noire, j'avais d'abord prise pour une des petites Ducimetière. Elle se retourna un instant. J'entrevis le bas d'une joue, un bout de nez, l'éclair d'un œil... Il n'y avait pas d'erreur. C'était elle, c'était Eglantine !...

Je poussai un soupir de satisfaction, pendant que M. Barbon commentait en termes opaques la guérison du démoniaque de Capernaum.

M. Barbon pouvait commenter. Mon attention exclusive

était désormais requise par ce chapeau de paille. D'où venait-il ? de quel décrochez-moi ça, de quel fond d'armoire cruellement babélique sortait cette horreur ? Hélas ! ce n'était plus le mignon toquet de velours du premier printemps ; ce n'était plus le joli chapeau de Montreux du dimanche de Bellevue, qu'il ne lui était sans doute plus permis de porter que quand elle cultivait, solitaire, son petit rosier de Champel. De larges brides noires, nouées sous le menton, en rabattaient les ailes des deux côtés de la tête, ce qui lui donnait un air de petite diaconesse ou de miss de l'Armée du Salut. Je compris que ce hideux couvre-chef contribuait lui aussi, avec la robe de cotonnade, à l'enlaidissement systématique d'Eglantine.

Le visage heureusement paraissait intact. J'en discernais, par intervalles, le modelé charmant et la ligne harmonieuse. L'oreille était cachée, mais la lèvre développait toujours son ravissant dessin et le menton sa courbe délicate. Les sourcils et les cils n'avaient pas été coupés.

Son petit air triste me frappa. Sous la pantomime monitoriale de l'anguleuse Mme Babel, elle courbait une tête résignée. Ecoutait-elle ? Pas plus que moi, sans doute. Elle semblait distante et rêveuse. A quoi pensait-elle, durant que les versets se récitaient, que les textes s'expliquaient, que bruissait de toute part le confus bourdonnement des groupes ? Songeait-elle à son cher Vevey, à ses raisins de Lavaux, aux cimes de la Dent du Midi ? Revoyait-elle la terrasse de Bellevue, la nappe miroitante du lac, le canot qui se rapprochait et d'où s'élevait le chant que sa voix accompagnait de la rive ? Se rappelait-elle le retour dans le soir qui tombait, le Mont-Blanc tout rose, l'étoile qui s'allumait sur le Salève ?... se rappelait-elle le baiser du *Bonivard* ?...

Le carillonnement du timbre interrompit le cours de mon questionnaire mental en même temps que l'exégèse de l'honorable M. Barbon. Les groupes se disloquèrent. Nous reprîmes place le long des bancs. Le pasteur Babel traversa l'estrade de son pas oblique, vint planter ses bras sur la tribune ; puis, au-dessus de la grande bible, au-dessus du buste noir, au-dessus du col blanc, au-dessus du collier de barbe à l'américaine, sa lèvre rase s'ouvrit et sa voix âpre scanda gravement :

— Prions l'Eternel !

Toute la salle se leva. Dans un coin de la galerie, au milieu des têtes des parents, j'aperçus la figure rayonnante de tante Bobette.

Le culte eut lieu. Il déroula, selon les rites, ses invocations oratoires, ses périodes pathétiques, ses appels éloquents, ses gestes injonctifs. Il gonfla de ferveur les paupières. Il remplit de tressaillements les cœurs remués.

Puis les dernières vibrations du pasteur Babel s'éteignirent. Le dernier cantique expira sur la hure de M. Bibermaul. La dernière prière s'évapora.

Pendant tout ce temps, je n'avais guère pu contempler de ma chère Eglantine que l'une des larges brides noires de son chapeau. Je me promettais bien, fût-ce sous l'œil même du distributeur du *Messager de l'Ecole du dimanche*, de l'aborder à la sortie. Aussi, lorsque celle-ci s'effectua, n'hésitai-je point à recourir à ma tactique passée. J'attardai mon départ, je laissai s'écouler autour de moi le flot pressé des garçons, je me fis submerger peu à peu par les robes des filles, puis, au moment propice, à peine venait-elle de recevoir sa feuille des mains du moniteur de la porte et avant qu'elle eût posé le pied sur la première marche, je me présentai à ses yeux, moi, mon visage troublé et ma boutonnière fleurie.

Ce fut un moment... ah! ce fut un moment émouvant...

Ses cils battirent; elle devint soudain toute pâle et recula légèrement sous le coup de la surprise et de l'émotion.

— Eglantine!... Eglantine!... murmurai-je.

Sa figure s'illumina. Je saisis sa petite main.

— Voulez-vous toujours que je sois votre ami? demandai-je tout tremblant.

C'est à peine si j'entendis sortir de ses lèvres :

— Oui...

Un déluge de joie m'inonda. J'aurais voulu crier, hurler de bonheur, me jeter à ses pieds, baiser follement le bas de sa robe de cotonnade... Je dus me contenter de presser éperdument la petite main que je tenais dans la mienne.

Mais cette petite main me quitta. Elle se porta vivement sous le menton. Ma petite amie avait-elle conscience de la disgrâce de son terrible chapeau? Elle en dénoua les brides, laissant aller les ailes qui se relevèrent presque coquettement en une sorte de chapeau bergère.

Mais dans ce mouvement, ses oreilles, sa nuque se découvrirent... Hélas ! rien ne flottait derrière, un grand vide s'ouvrait autour du cou gracile, et sous les ailes débridées du chapeau bergère, j'aperçus sa tête de garçon.

Je fus pris d'une grande mélancolie.

— Vos pauvres cheveux !... balbutiai-je.

Ses yeux se remplirent de larmes. Je dois dire que les miens les imitèrent aussitôt abondamment... Nous restâmes un long moment à nous regarder à travers le rideau de nos pleurs, tandis que les dernières fillettes disparaissaient dans l'escalier.

— Vos pauvres cheveux !... vos pauvres cheveux !... répétais-je désolé.

Puis, comme on voit un rayon de soleil briller dans une pluie de printemps, son doux visage, encore tout humide, s'éclaira d'un délicieux sourire, et elle dit presque gaîment :

— Ils repousseront.

LOUIS DUMUR.



REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Mystères. — Sur les fugues. — Classification. — Dernières réflexions. — Aéroplanes.

17 mai.

Mystères. — Comme j'écris ces vaines réflexions, « le Mystère de la Passerelle » passionne considérablement la curiosité publique et, comme aucun de nous ne possède la perspicacité de Dupin, nous attendons que le hasard ou la police nous apporte la solution du problème. Pauvre M. d'Abbadie ! Sa famille désire ardemment qu'il ait été assassiné et on augmenterait beaucoup son désespoir en lui donnant la preuve d'une fugue. La religion, la propriété, la morale, tous les intérêts sociaux veulent le crime. C'est la seule solution qui puisse les rassurer, et ils sont si puissants que c'est probablement leur vérité qui triomphera et qui déterminera, dans le passé, l'événement nécessaire. Pourtant ! Ne dirait-on pas, pour parler le langage policier, que la fugue est « signée » ? Cette mise en scène de la passerelle correspond au caractère fantasque et mystificateur du personnage. Son oncle a été un des premiers explorateurs de l'Abyssinie ; lui-même a voyagé au Canada et y a demeuré. C'est par ces récits, à n'en pas douter, que la fièvre du Canada a gagné l'institutrice, puis ses frères. Il y a coïncidence de dates entre la disparition et le départ. Si on avait l'audace de prédire, on insinuerait que le rendez-vous général est à Montréal, et tout le monde serait rassuré, hormis la famille, bien entendu. Et, au fond, cela se comprend très bien.

Il se passera trop de jours avant que cet article paraisse. D'ici là on saura la vérité ou on ne pensera plus à cette histoire. Je ne me risque pas davantage dans le rôle des Dupin et des Edgar Poe.

Plus pressé, un journal demandait pourquoi on n'avait pas déchaîné vers les paquebots allant au Canada quelques ondes hertziennes, rappelait leur rôle dans l'affaire Crippen et la diligence de la police anglaise. Comment donc sont faits ces cerveaux qui confondent un homme honorable, coupable peut-être, seulement peut-être, d'amour, et un assassin ? Si brutale et maladroite qu'elle soit parfois, la police l'est donc un peu moins que certains journalistes, qui ne tolèrent pas qu'un monsieur disparaisse sans les prévenir. Dans leur zèle pour le tirage, ils confondent tous les rôles et ne semblent pas se douter un instant que, légalement, M. d'Abbadie était libre de fuir, même avec

Mlle Benoit ou à sa suite, et que de la rechercher à son tour, policièrement, c'est affreuse indiscrétion dont il faut laisser le soin aux deux familles. Mais comme la famille de M. d'Abbadie le croit au fond de la Seine ou d'une malle, il se pourrait bien que ces enquêtes fussent horriblement indécentes. Quand donc apprendra-t-on à respecter la liberté absolue d'autrui, même dans les actes qui nous semblent le plus singuliers? Il faut cependant remarquer que la mise en scène du début justifiait quelque émotion et que tout ce branle-bas semble avoir été organisé par l'imagination perverse de M. d'Abbadie. Perverse? Peut-être joviale? Peut-être malade? La famille n'a pas donné, et comment l'aurait-elle fait? les seules explications qui étaient de sa compétence. Comment se comportait-il depuis quelques mois avec sa femme? Ses allures avaient-elles subi quelques modifications mal dissimulées? On a parlé d'une certaine antipathie d'apparence qu'il aurait manifestée envers Mlle Benoît, laquelle, d'autre part, se serait prétendue mal jugée et trop chargée de besogne. Il semble au contraire qu'elle l'ait admiré profondément et que son influence sur elle était certaine. Chaque fois qu'elle passa seule par Paris, M. d'Abbadie, comme par hasard, s'y découvrit quelque affaire urgente... Mais je recommence à faire le Dupin. Que l'on veuille bien considérer que je ne prétends amuser que moi-même.

Sur les fugues. — J'admire beaucoup ceux qui sont capables de fugues, telles que celle que l'on soupçonne. C'est probablement que cela est très éloigné de mon caractère et que j'y vois une audace et une décision merveilleuses. Peut-être n'ai-je pas le degré d'égoïsme nécessaire, et je n'en tire, certes, aucune fierté. Il y a une sorte de liberté de laquelle je ne jouirai jamais, celle que l'on conquiert violemment sur ses habitudes et, comme dirait Senancourt, sur les convenances sociales. Il semble que le détachement philosophique nous forge des chaînes de plus en plus solides. Libres par la pensée, nous nous soucions peu de l'être selon une réalité qui ne compte plus beaucoup. Le rêve et la logique de l'esprit nous suffisent. Les disparitions soudaines, momentanées ou définitives, n'étaient pas très rares autrefois, peut-être parce que les mouvements étaient plus surveillés, l'esclavage familial plus étroit. Maintenant, les libertés d'une heure, complètes et sans limites que leur durée, nous suffisent. La grande liberté nous fait peur. Malgré toutes les facilités que la civilisation lui offre, l'homme moderne est de plus en plus serf de la glèbe, c'est-à-dire de ses habitudes. Et qu'il s'éloigne un peu, dès que la chaîne s'allonge, elle se transforme en lettres, en cartes postales, en télégrammes, en petits instruments de servage, très sûrs malgré leur fragilité. Décidément, j'admire beaucoup l'évadé de la civilisation, celui qui, d'un cœur ferme, s'en va sans tourner la tête, vers son désir, vers sa folie.

Classifications. — Cette fugue, si elle a eu lieu, donnera peut-être à réfléchir aux amateurs de classifications morales. Il y a, disent-ils, d'un côté les chrétiens de tout ordre, esprits adonnés à une religion stricte, esprits à tendances spiritualistes, et tout d'abord les catholiques pratiquants et manifestants. On peut avoir confiance en eux. Non seulement ils croient à la morale la plus pure, mais ils la pratiquent. Ils ont le sentiment du devoir familial, de tous les devoirs. De l'autre on voit des païens, des libertins prêts à donner toujours le mauvais exemple, méprisant les théories morales, etc. Il y en aurait trop long. Mais vous verrez que, s'il y a fugue amoureuse, ils découvriront que le personnage était en somme fort suspect. Aujourd'hui, c'est un saint. Demain peut-être, ce sera un polisson.

Dernières réflexions. — Pour clore ces réflexions sans beaucoup de suite, on peut faire une remarque sur l'amour, encore qu'il n'ait peut-être rien à voir dans cette affaire. La Bruyère dit : « On n'aime bien qu'une seule fois, c'est la première. » Un autre, croyant que le contraire d'une vérité trop connue est une vérité originale : « On n'aime bien qu'une seule fois, c'est la dernière. » Je crois plus juste de dire que l'amour de jeunesse et l'amour de maturité, et souvent d'extrême maturité, sont si différents qu'on ne peut à peine les comparer. Le premier est l'expansion même de la nature ; dans le dernier, il entre beaucoup d'artificiel. Il semble que les civilisations précédentes l'aient très peu connu. Racan et Molière placent le terme de la vie amoureuse à quarante ans, et à cet âge un homme est déjà pour la fille de jadis, très précoce, un vieillard qu'elle ne regarde qu'avec crainte ou avec dédain. D'autre part, la jeunesse vieillissait très vite. A vingt-cinq ans, une femme est proche du déclin. La conception de la femme de trente ans fut, dans le temps, une audace. Sans nier que cette conception des limites de l'amour soit plus naturelle et en meilleure concordance avec la logique de la vie de reproduction, de tels extrêmes étonnent. On est surpris que l'artificiel, dont nous bénéficions, n'ait pas été découvert plutôt. N'est-ce pas que les écrivains de jadis manquaient d'audace et se fiaient trop aux proverbes et aux chansons ? On n'a peut-être observé vraiment la vie que de nos jours.

Aéroplanes. — Le même jour où un aéroplane massacrait à Paris deux hommes politiques en vue, deux accidents pareils se produisaient en Allemagne et si, chez nous comme là-bas, les victimes avaient été des charpentiers ou des cordonniers, en aurait-on même parlé ? N'est-ce pas, en effet, l'habitude de ces engins de tuer ceux qui les montent ou ceux qui les regardent ? Mais l'homme ne peut se passer de dangers. Ayant vaincu les périls naturels du voyage, il en crée de nouveaux, pour le plaisir de son activité et de sa curiosité. L'aviation en est un avec lequel il semble qu'il se battra longtemps.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Judith Gauthier : *Poésies ;* Bibliothèque Charpentier, 3.50. — François Porché : *Humus et poussière ;* « Mercure de France », 3.50 — Guillaume Apollinaire : *Le Bestiaire ou le Cortège d'Orphée*, illustré de gravures sur bois par Raoul Dufy ; Deplanche, éditeur d'art, 125 et 100 fr.— Jules Levoux : *La Brume dorée ;* E. Sansot, 3.50. — André Lafon : *La Maison pauvre ;* Bibliothèque du « Temps présent », 3.50.

Poésies. Selon Mme Judith Gauthier, il advint qu'un soir des temps primitifs, aux âges ingénus du monde, un homme levant le front vers les étoiles but quelques gouttes de la liqueur immortelle, de l'amrita renversée hors de la coupe par le chœur superbe et vorace des dieux ; et celui-là qui avait bu le mystère fut poète et dévoila les secrets du monde supérieur. C'est le même sans doute qui plus tard dressa dans le temple la statue magnifique du dieu qu'il avait créé, mais, moins heureux que Pygmalion animant Galathée, ne put donner la vie à l'œuvre de sa pensée et de ses mains et abandonna dans le sanctuaire deserté l'impuissante idole qui se lamente à jamais d'être seule parmi les ruines et les ronces :

Le silence et la nuit m'enlisent à jamais,
Mon pouvoir, mon orgueil, la splendeur de ma face,
Même le souvenir des cœurs que j'enflammais,
Tout est anéanti, tout est mort, tout s'efface.

Sans être dupe de la fiction divine, Mme Judith Gauthier est semblable à ce poète et à cet hiérodoule désenchanté. La laideur l'offense ; elle a la nostalgie d'autres terres et d'autres époques ; elle ne veut voir le monde qu'à travers le vitrail multicolore où le nom de son père est écrit en langue turque, dans un flamboiement de pierreries. Dans l'admirable roman épique qui s'appelle *le Dragon impérial*, les jardins, les villes et les fleuves de Chine, irréels et vrais, sont parcourus et décrits par elle comme si elle y avait vécu de toute éternité ; elle fut aussi la contemporaine d'Istkender et quand il lui plut elle se fit l'égale des héros wagnériens. C'est la même nostalgie qui lui dicta ses parfaits poèmes, d'une hautaine sérénité ; elle les échange, en une conversation idéale, avec Saadi et Li-taï-pé, dispensateurs de toute gloire ; pitoyable aux vaincus que dépossédèrent les barbares occidentaux, elle adresse au dernier petit roi d'Annam, exilé, captif, pris malgré lui par une autre civilisation, des strophes laudatrices en l'invitant à prendre place parmi les poètes et les penseurs,

Pour que [son] nom fleurisse au jardin des étoiles.

Et c'est les poètes encore qu'elle magnifie, lorsqu'elle semble simplement tracer la miniature exacte d'une jeune fille amoureuse :

Elle riait, collant son front lisse au treillage,

De voir trembler dans l'or du ciel occidental
Le toit de la pagode aux grelots de métal
Et de compter sur l'eau les perles d'un sillage.

Près d'une porcelaine où seule, et sans feuillage,
Une pivoine rêve à son jardin natal,
Elle faisait chanter le tuyau de santal
Ou peignait d'oiseau fiers le dos d'un coquillage.

Pourquoi donc, oubliant les soirs de cuivre roux,
Les jonques, les pinceaux et la flûte à huit trous,
Mord-elle un ongle étroit aux luisants de sardoine ?

C'est qu'elle a vu passer, tout en la regardant,
Un poète... Son front n'a plus qu'un rêve ardent
Comme la porcelaine où trempe une pivoine.

Ainsi depuis les jours déjà lointains où Judith Walter composait les irréprochables poèmes en prose du *Livre de Jade*, elle est demeurée fidèle à son rêve impénitent, pour le grand honneur des lettres françaises.

Humus et Poussière. De M. de Vogüé à M. René Bazin, sans omettre M. Maurice Barrès, qui lui du moins parle et écrit le français et non un vague patois académique, depuis tantôt vingt ans, romanciers et poètes ont ressassé le thème assez banal que les vivants sont régis et dominés par les morts dont ils sont les hoirs; l'idée de la continuité a entièrement effacé celle de l'individu et oubliant que la chaîne des ancêtres est indéfinie et qu'il est difficile de retrouver dans le dernier anneau toutes les qualités accidentelles accumulées depuis l'époque des cavernes, il a été décrété arbitrairement qu'une seule tradition s'imposait à des êtres de multiples origines et enlevait le droit d'être français à qui n'était le servant de certains dogmes religieux et politiques; or, la prétendue tradition elle-même ne représente qu'une série de changements ramenés à une unité artificielle pour la commodité du raisonnement. M. François Porché, que les hasards de la vie et de l'aventure roulèrent des molles grèves de Saintonge aux rues surpeuplées de Paris, puis aux terres glacées de Russie, n'a pas entièrement échappé à cette mode littéraire; mais ce qui chez la plupart des autres est système, convention, froide dialectique, est chez lui émotion profonde qu'il sait communiquer et faire ressentir autour de lui; nul n'est plus présent dans ses vers et plus divers; nul n'est plus accessible et plus sympathique à ce que lui apportent du dehors les pays et les heures; ce n'est pas l'homme abstrait et traditionnel, c'est un individu changeant et muable, qui se révèle aux autres hommes avec une entière ingénuité et les fait participer à ses tristesses et à ses joies. Certes, il enseigne à son fils encore balbutiant l'amour du nom que lui légua « le lointain ancêtre », meneur de porcs par les marais et les bois; mais il se connaît,

il se sait différent, comme il se connaît et se sent différent à toute minute qui s'écoule. Oui, au retour des steppes russes, il goûta la puissante ivresse de la ville énorme retrouvée ; mais il ne la vit plus comme naguères et, si peu enclin qu'il soit à la gloriole, il n'y garde d'alors que ce même désir qui le hantait déjà de donner à sa pensée une forme durable qui survive après lui :

Autrefois, j'adorais Paris comme une femme,
D'un amour de jeune homme émerveillé, soumis :
L'expérience ensuite et la douleur ont mis
Sa fièvre dans mon cœur, son âme dans mon âme.
Où que j'aille aujourd'hui, je le sens dans ma chair
Battre comme le pouls de ma vie elle-même :
Ma pensée est un grain de la moisson qu'il sème,
Et c'est comme l'honneur de mon nom qu'il m'est cher.
Et derrière Paris, tout au fond de mon être,
Une vigne verdit au soleil, dans un coin,
Et sous le pampre translucide, une fenêtre
S'ouvre, et l'on voit la mer d'un gris d'argent, au loin.

Ainsi il n'a pas la folle prétention de nier le passé ; il accepte les souvenirs d'un cœur bienveillant : mais il ne les laisse pas étouffer le présent ; dans des vers à son enfant futur, il semble avoir indiqué sa propre règle de vie.

Enfant, quand tu seras né, sois la tige
La plus libre, la plus près du ciel bleu,
Monte, monte, insoucieux du vertige,
Vers le soleil, petite feuille en feu.
Oh ! surpasse-nous, mon enfant ! oublie
La branche qui fut ton premier berceau ;
Vibre, chante et, si notre amour te lie,
Cesse d'être feuille et deviens oiseau.

Mais alors même qu'il s'exalte en son fils et qu'il n'a plus la Douleur « pour compagne fidèle », il en ressent encore l'ancienne morsure :

Et pourtant elle a fui ; notre couche et nos yeux
Sont changés : nous rions. Sommes-nous plus joyeux ?

Déjà il prévoit pour celui qui le continuera des angoisses pareilles aux siennes, peut-être l'âpre désir du laurier, certainement la désillusion quand il percevra derrière le decor féerique de l'enfance un monde plus sombre et toujours inconnu :

Mais du jour où, l'esprit déjà mûr au scrupule,
Il aura découvert
Que le voile éclatant du soleil dissimule
Un sombre arrière-plan où le regard se perd,

Il comprendra que tout ici-bas se mesure
En profondeur, que tout se dérobe et nous fuit,
Et que ses yeux jamais ne verront la figure
Qui sous l'immense masque emplit l'immense nuit.

Les vers de M. François Porché sont d'une langue sobre presque à l'excès, mais où, par contraste, les images prennent, quand il en invente, une couleur et un relief plus vifs ; il a l'air de se les interdire par probité ; et il se reprocherait volontiers de ne les pas écarter comme futiles et damnables :

Puisque mon cœur est sot, que toujours je me plus
Comme un enfant à de vives images,
Et que les couleurs sont ce que j'aime le plus...

Qu'il ne les repousse pas aussi sévèrement à l'avenir et qu'il condescende au contraire à son naturel !

Le Bestiaire ou le Cortège d'Orphée. M. Guillaume Apollinaire est un esprit étrangement subtil et inquiétant qui pénétra dans tous les domaines de la littérature, y compris celui que, dans les bibliothèques, on appelle l'Enfer ; il a lu, avec une égale curiosité, l'Arétin, le Pimandre et Benoît de Spinosa ; il s'intéresse, en ses nouvelles de l'*Hérésiarque*, aussi bien à des monstres théologiques qu'à Poppon Remacle Lehez dit Que vlo-ve ? extraordinaire brute nomade, forniquant dans le sang et le vin répandu, près du cadavre de son ennemi mort ; il sait comment les sorciers finnois enferment dans des boîtes les mouches ganniques de la neige et il peut converser de pair à compagnon avec le baron d'Ormesan, Amphion faux-messie. Il n'est pas surprenant qu'il se soit égayé à illustrer de courtes sentences qui excèdent rarement quatre vers les bois, d'une si puissante couleur, que M. Raoul Dufy composa pour *le Bestiaire ou le Cortège d'Orphée ;* ainsi autrefois Joachim Camerarius enrichissait d'allégories latines les Emblèmes des bêtes multiples : tantôt l'humaniste narquois se gaussera de l'énorme serpent dressé entre Adam et Eve :

Tu t'acharnes sur la beauté
Et quelles femmes ont été
Victimes de ta cruauté !
Eve, Eurydice, Cléopâtre ;
J'en connais encor trois ou quatre ;

tantôt il se souviendra que les premiers chrétiens incapables d'inventer une image de leur dieu lui donnèrent l'apparence de l'antique Orphée ; tantôt il commentera le cri tragique des Sirènes avec un lyrisme concis :

Sachè-je d'où provient, Sirènes, votre ennui,

Quand vous vous lamentez sur la mer dans la nuit ?
Port, je suis comme toi, plein de voix machinées
Et mes vaisseaux chantants se nomment les années.

Malheureusement ce beau livre, tiré à très petit nombre, est par son prix inaccessible au commun des mortels qui devront attendre pour les lire que les poèmes M. Guillaume Apollinaire soient publiés dans une édition courante.

La Brume dorée. Le présent, la légende et l'histoire se disputent l'âme curieuse et mobile de M. Jules Leroux ; alors que, dans les *Elégies banales*, il a chanté d'abord, lui millième, le grand discord entre l'homme et la femme indifférente à tout ce qui n'est pas elle-même, il lui plaît d'emprunter au théâtre indou et au théâtre chinois de touchantes figures d'amoureuses, Vasantaséna et Sao-Mian, et, après des poèmes bibliques, où est manifeste l'influence de Leconte de Lisle, il revient volontiers à des décors français qui lui sont familiers : paysages du Nord, vallée de la Meuse, forêt d'Ardenne ; et c'est là le meilleur de son œuvre ; mais les ombres charmantes des comédies shakespeariennes et les rudes veneurs féodaux, fils des grands barbares roux » hantent pour lui les gorges et les fourrés de la silve maintenant exorcisée et il la peuple encore de ses dieux absents. Près des bois et du fleuve, il a modulé les plus émouvantes de ses ballades, *Yolande et Bustin*, *les Dames de Meuse*, *les Demoiselles de Crèvecœur*, en octosyllabes aux rimes triplées, sur un rythme qu'aimait entre tous Charles Cros ; il y a entendu les carillons lointains dans la brume d'octobre et les refrains dolents des rondes enfantines et il a noté surtout les heures mélancoliques et crépusculaires :

L'automne sonne doux comme un écho d'enclume.
Par l'Ardenne mourant d'avoir jadis fleuri ;
Un lent bruit de ruisseau semble le chant lassé,
Semble l'errant adieu d'un grand espoir meurtri.

On s'étonne que ce poète délicat ait inutilement cédé quelquefois au goût du néologisme inutile ; ni « ésherbeuse », ni « enlierré » ne correspondent à la triple loi justement posée par Voltaire, qui voulait que tout mot nouveau fût « nécessaire, intelligible et sonore » ; ceux-là ne sont ni nécessaires, ni sonores et leur seule vertu est d'être intelligibles.

La Maison pauvre. Je n'ai point ouvert sans une sorte de méfiance préventive le livre de M. André Lafon, bien qu'un recueil antérieur publié par les soins du « Beffroi » ait permis de bien augurer de lui ; le poème nouveau a reçu le prix de poésie spiritualiste et il était à craindre de voir apparaître au tournant des strophes les spectres affreux de quelques vieilles idées cousiniennes ou julesimo-

niaques. Ces craintes étaient vaines : ainsi que M. François Mauriac, Noël Nonet et Dominique Courbette, M. André Lafon, quoique spiritualiste et catholique, ne s'abandonne jamais au prêche, à l'homélie ni à la scholastique desséchante et son poème n'est pas un manuel rimé d'édification ; il pourrait dire de lui ce qu'il dit de ces Passantes entrevues dans les rues calmes d'une ville provinciale, vivant d'une intense vie intérieure « qui de l'amour n'ont voulu que le désir » :

J'aime qu'avec douceur et d'une âme indécise
En rêve seulement vous vous soyez donné
Cet émoi d'effleurer les cheveux de l'aimé
Des lèvres pour cela d'un grand tremblement prises,
Et je songe pieux au jour où, non surprises,
Sentant l'heure venue enfin de votre essor,
Sur la poitrine mince où pendait la croix d'or,
Lentement vos deux mains lentes se sont posées,
Comme si pour jamais et jusque dans la mort,
Vous vouliez enfermer en vous-mêmes encor
Les secrètes ardeurs dont vous fûtes pressées.

Ces vers ne sont pas exempts de toute lourdeur et de toute gaucherie ; mais ils expriment bien cette appréhension, qui est presque de l'effroi, d'une âme ardente et fière qui semble toujours vouloir se défendre contre la vie. M. André Lafon chérit et redoute ensemble la solitude ; il lui faut un refuge, la maison ancienne dans un enclos d'aubépines, et pour la pensée le sûr abri d'une foi certaine ; dès l'enfance, il connut la terreur d'être seul quand, la nuit venue, les siens se taisaient dans les chambres obscures :

Et moi qu'on oubliait sur la chaise trop haute
Sans rêve intérieur où fuir le soir tombant,
Je cherchais, n'ayant pas de remords, quelle faute
Faisait que, chaque face ainsi se dérobant,
On me laissait tout seul en proie à ce qui ôte,
Dans l'ombre, la parole et la vie aux enfants.

L'amour même sera, pour lui, grave et presque triste ; ce n'est pas l'enfant divin aux mains pleines de roses ; grave il s'approche furtivement, plus redoutable et plus impérieux :

Rien ne s'émeut des voix ou des âmes amies.
Mais quand je descendis en moi-même le soir,
C'est toi que j'y trouvai... Et soudain je crus voir
Mourir autour de moi les choses de ma vie !

Exilé dans les villes, loin de la province qui lui est chère, M. André Lafon s'est reconstitué un asile de silence et de recueillement ; il y perçoit les plus secrètes et les plus fugaces songeries et chaque jour est pour lui

Le jour que nul plaisir futile ne troubla.

Certes cet art austère ne participe aucunement à l'ivresse dionysiaque; mais il est reposant parfois d'ouïr après les odes retentissantes de plus douces et plus intimes harmonies.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Pierre Mille : *Caillou et Tili*, Calmann-Lévy, 3.50.— Léon Frapié : *La Liseuse* Calmann-Lévy, 3.50. — C.-F. Ramuz : *Aimé Pache, peintre Vaudois*, Favard, 3.50. — Guy de Cassagnac : *L'Agitateur*, Plon, 3.50. — Gabriel Clouzet : *Jeanne Moreau*, Figuière, 3,50. — Valentin Mendelstamm : *Sous les bombes*, Fasquelle, 3.50. — Charles Fegdal : *Les Infatués*, Grasset, 3.50. — Pascal Forthuny : *Isabel, ou le Poignard d'argent*, Sansot, 3.50. — J. Valcler : *La Domination de la vie*, Figuière, 3,50. — Eveline le Maire : *Le Prince*, Plon, 3.50. — A. Monnet : *Le curé d'Auzenas*, Nodot, 3.50. — Louis Alibert : *Loïk*, Falque, 3.50. — Jean Reboul : *Contes ardéchois*, Fiker, 3 fr.

Caillou et Tili, par Pierre Mille. Un des maîtres de la nouvelle moderne (car il y a des nouvelles qui ne sont ni modernes ni nouvelles) est certainement Pierre Mille. Une nouvelle parfaite vaut un long poème et vaut souvent plus qu'un bon roman. Pour créer en quelques lignes une atmosphère, il faut posséder un don descriptif tout particulier et, pour intéresser le lecteur, le saisir aux épaules, l'arrêter devant le spectacle qu'on lui propose, il faut avoir dépensé autant de décors et de costumes que pour le plus grand drame ou pour la plus étincelante des comédies, il faut surtout avoir tout autant de bagage littéraire que pour voyager à la suite des grands fantaisistes, lesquels ne demeurent jamais en place dans leur pays ou dans le pays des autres. Pierre Mille est un voyageur, il a le bagage précis de l'homme de science, l'essentiel de la vie et les cartons pleins de surprises du peintre qui aime à changer de ciel. Une nouvelle n'est pas, avec lui, un simple conte, récit d'imagination, c'est aussi une histoire qui est de l'histoire humaine, qui vaut par son pesant de vérité avant de séduire par son poids d'or poétique. Il a cherché cette fois dans ses nombreux portraits de *Caillou* à nous faire pénétrer l'âme de l'enfant. Comme Léon Frapié, il voit dans l'enfant des passions et des qualités qui ne sont pas celles des hommes à l'état rudimentaire. C'est un monde à part où tout l'autre monde est contenu, mais se dirige dans un sens qui nous échappe souvent, parce que nous manquons de mémoire. Les hommes de génie (Pierre Mille et Léon Frapié sont des hommes de génie, puisqu'ils apportent de personnelles façons de comprendre ou de décrire) sont beaucoup plus près des enfants que les autres, parce qu'ils ont conservé toute la fraîcheur d'intensité de leurs impressions. Or, l'écrivain qui sait au juste déterminer le but d'un geste, en découvrir le motif secret à la minute nécessaire, est proche, naturellement, du créateur puis-

qu'il reconstitue et détermine la créature, lui fournit sa raison d'être, sa réalité. Caillou est un garçon de moins de cinq ans. Il n'a ni vice ni vertu bien apparents, mais il est déjà raisonneur, sinon raisonnable. Il ne fait pas trop de *mots d'enfants* et cela nous engage à le croire sur parole. Il est inquiet au sujet de l'importance qu'il convient de prendre quand on est vraiment un garçon. Son sexe lui semble défini par les vêtements qu'il porte, aussi est-il très ennuyé de se voir habillé en fille durant la semaine et en homme seulement le dimanche. Caillou a la sensation du tout par le détail et de l'infini par le défini, il constate que la mer *n'a qu'un bord*. Comme Bernardin de Saint-Pierre, il croirait volontiers que les chiens sont quelquefois tachés de blanc et de noir pour que leur maître les aperçoivent de plus loin. Il est d'une saine déduction logique. Et puis il porte en lui tous les germes des grandes superstitions des premiers âges du monde, car il a peur lorsqu'un sculpteur coupe la tête de son effigie de glaise. Ce qui ferait rire un modèle italien l'inquiète jusqu'aux larmes parce qu'il a en lui le drame des premiers absolus et qu'il touche à l'x de la genèse, au mystère. Caillou est l'enfant sain de civilisés qui se souvient d'ancêtres sauvages. La bonne santé plonge ses racines dans la profondeur obscure de la terre et si nous savons trop bien pourquoi nous pouvons être malades, nous ignorons la juste valeur de la puissance physique et le pourquoi de notre équilibre moral. Pierre Mille me dit, dans une dédicace à la fois ironique et inquiète : « Ce petit livre qui ne vous plaira guère. » Il sait donc que, selon la triste formule, je n'aime pas les enfants? Non, en général, je n'aime pas du tout l'humanité ni petite ni grande, mais j'aime cet enfant, Caillou, fait par Pierre Mille. Cette réduction du monde enfantin est construite avec un amour tel de la logique et de la probité qu'elle force au respect. J'aime aussi les enfants de M. Frapié, mais j'ai moins confiance en eux parce qu'ils sont plus... brillants, plus spirituels, plus acteurs, je les admire et ils me font l'effet du délicieux chercheur d'*Oiseau bleu* qu'est Monsieur Delphin dans la merveilleuse féerie de Maeterlinck. Je sens en eux l'homme qui les joue. Cependant, qu'ils me permettent, Léon Frapié et Pierre Mille, de les joindre en une même conception d'héroïsme : il y a toujours de l'héroïsme, de notre temps, à sacrifier les dons prodigieux de son imagination aux rigides principes de son cœur. Ces deux écrivains tendent de tous leurs efforts vers un noble but : dégager des conflits sociaux le plus de pureté humaine, et ils ne cessent d'être humains, souvent, que pour en paraître plus parfaitement humanitaires.

La Liseuse, par Léon Frapié. Ce que je disais, plus haut, sur Léon Frapié en parlant de Pierre Mille est très visible ici. J'ai voulu faire une amende honorable à l'auteur que j'ai un peu taquiné au

sujet de ses *gosses*, mais *la Liseuse* est bien le sujet le moins humain qu'on puisse traiter à propos de morale et l'on sent que l'auteur, faisant table rase des préjugés sociaux ordinaires, s'efforce d'en créer de nouveaux et tente d'extirper tout le bien possible du mal presque certain produit par la lecture des romans, en général. *La liseuse* est une jeune femme mariée à un beau garçon pas très intellectuel et qui rêve de le hausser à toutes les compréhensions par le livre. Quel livre ! Mais tous ceux qui paraissent. Ceux qu'on voit étaler sous les galeries de l'Odéon, les bons livres, pourtant, car il y a des mauvais livres, je crois... (j'en ai même écrit quelques-uns !) Jusqu'à ce jour, l'on pensait qu'une jeune femme qui lit des romans devait fatalement ressembler à Mme Bovary. Point du tout ! *La Liseuse* de Frapié, pareille à l'abeille qui puise son miel sur des fleurs souvent vénéneuses, trouve le moyen de chercher la bonne action à réaliser par ce que j'appellerai des exercices d'assouplissements de la pensée. Et elle ramène au bien des tas de gens... qui sont naturellement des gens de bien : « Les livres sont des miroirs à âmes ! » Donc dis-moi qui tu lis je te dirai qui tu es. « Ce qui t'émeut dans un livre c'est ce qui correspond *à du pareil en toi.* » Alors ? il te faut donc être d'abord un honnête personnage pour lire honnêtement ! Je crains bien que cette histoire d'une liseuse ne puisse pas servir d'enseignement aux malhonnêtes lecteurs, car il y a beaucoup de gens qui ne lisent pas pour développer leur intelligence, mais plutôt pour chercher la petite bête, hélas...! de Léon Frapie n'a d'ailleurs pas fait un choix d'auteurs. Habilement il a écarté de sa théorie cet autre système de réclame. C'est à peine s'il indique les grandes lignes de son invention. Généreux jusqu'au dévouement, il déclare aux femmes modernes qu'il faut lire et qu'on retire toujours le fruit de ses lectures. Je serai franc avec vous, cher auteur ; depuis que je lis, je ne vois pas l'humanité en plus beau, ni en plus mal d'ailleurs. Je pense qu'il y a l'humanité et les livres, qu'aucune fusion n'est possible entre.., le rêve et la réalité et que la distance qu'il y a entre votre rêve et notre réalité... me force simplement à vous estimer beaucoup, ce qui est déjà un bon résultat obtenu par un mauvais lecteur, convenez-en !

Aimé Pache, peintre Vaudois, par C.-F. Ramuz. Cet écrivain suisse a écrit un roman bien français : *les Circonstances de la vie*, qui est un très beau livre, j'allais presque dire un chef-d'œuvre. On peut lui reprocher des tournures... vaudoises, mais je crois que ces tournures-là, loin de me choquer, ajoutent au charme de son style. Patient, têtu, le récit de cette longue existence patiente et têtue désespérera ceux qui cherchent dans un roman une petite histoire, la petite histoire dont l'intérêt, même médiocre et parce que médiocre, nous permet de sauter des pages, des chapitres afin de découvrir tout de suite si, oui ou non, Paul épousera Jacqueline, ou si Jacqueline

sera séduite par Paul. Le peintre vaudois en question est un pauvre garçon conscient de sa destinée, mais ignorant la valeur de cette destinée. Il peint, il apprend, il met huit ans à faire un tableau qu'il n'expose même pas. Il aime un petit modèle et il s'en sépare, puis il revient à sa mère et dans son pays, trop tard : le pays ne le comprend pas, et sa mère est morte. Il continue à peindre sans gloire, sans désir, sans une autre ambition que de suivre sa destinée. Et puis?... Mon dieu, si cette histoire est vraie, ce qui semble possible, à la mort de ce peintre, il y a des chances pour qu'on se dispute ses tableaux et qu'on couvre d'or sa signature inconnue.

L'Agitateur, par Guy de Cassagnac. L'auteur a beau s'en défendre, on reconnaît facilement ses personnages, et s'il tient à ce qu'on ne les reconnaisse pas je lui dirai, pour lui faire plaisir, qu'ils sont de tous les temps. La grande coquette, le héros politique, le sectaire dévoué et les snobs. Pour que ces choses puissent arriver, il faut du reste que le décor s'y prête. Aujourd'hui comme jadis, il y a des agitateurs parce qu'il y a et qu'il y aura toujours des agités. La scène qui me semble le plus devoir plaire à nos snobs comme aux gens tranquilles, amateurs de morale, est celle où Gina prend le farouche tribun avec des pincettes rougies dans la braise. Le feu purifie tout, en effet ! Cette petite duchesse n'est pas aussi sotte qu'on pourrait le croire... en lisant ses œuvres ! D'une belle ironie, cette satire des mœurs mondaines et parlementaires.

Jeanne Moreau, par Gabriel Clouzet. Sans trop appuyer sur la thèse socialiste, ce roman unit cependant un grand seigneur fin de race, très lettré, bon musicien, avec une fille du peuple, pauvre lingère allant repriser à domicile les vêtements intimes des bourgeois, des commerçants, de tout un monde d'égoïstes qui la payent sans même la regarder. Elle est jolie, discrète, n'ayant aucune ressemblance avec sa famille vulgaire et remuée par la fausse sentimentalité des tirades modernes sur le prolétariat. Elle finit par épouser simplement le grand seigneur, pas riche, qui lui apporte la bonne fortune de l'élever jusqu'à lui par l'amour, ce premier des grands politiques.

Sous les bombes, par Valentin Mandelstamm. Une désespérante idylle dans un cadre noirci par des fumées guerrières. Tout est sombre, un peu étrange, ce joueur de cythare, ce héros que ronge un amour inutile pour une fille indigne de lui, et cette petite princesse mêlée à la révolution russe forment des ombres bizarres passant sur cet écran de vapeur rousse; elles semblent s'agiter sous l'influence d'une volonté occulte. Il y a de la magie noire dans la rencontre du prince Borodine avec elle. A la fois roman d'aventures et poème, ce livre est captivant, il attire et déconcerte, comme s'il était le reflet même de l'âme slave.

Les Infatués. Ce sont, je pense, les bourgeois parisiens tou-

jours mécontents de leur gouvernement et si satisfaits d'eux-mêmes qu'ils ne pensent jamais avoir celui qu'ils méritent. Ils sont remontés comme des machines et font presque toujours les gestes conscients de leur inconscience. La femme est sotte, vaniteuse, peu charitable, soupçonnant le mal qui n'est pas sans voir celui qui est; l'homme est prêt aux pires déchéances tout en parlant bien haut d'honneur, de probité, de raison sociale, dont la meilleure ferait se fermer le cœur le plus ouvert à la tendresse; le fils, collégien bien français, ayant toutes les notions de la tenue mondaine, est au fond très mal élevé, ne songe qu'à l'émancipation de ses sens et n'est guère capable d'un véritable emballement. Ce qu'il y a de mieux dans toute la famille, c'est encore... la petite actrice, fruit gâté, mais nouveau, qui conserve, de ses gestes appris sur les scènes facticement humaines, le goût du lyrisme allié à un amour du refrain faussement ingénu de la chanson populaire. Tous ces fantoches sont heureux de leurs malheurs, ils posent tous à la victime, ils se plaignent amèrement des déceptions qu'ils vont solliciter et finalement songent qu'ils ont quelque chose là, bien qu'ils ne sachent pas au juste si c'est une âme ou du vent. Pauvres infatués! Très amusante comédie de ces mœurs de plage que les bourgeois parisiens ont inventées de toutes pièces.

Isabel ou le Poignard d'argent, par Pascal Forthuny. Sombre drame de conscience auquel on a donné pour toile de fond le plus radieux décor espagnol : la ville de Salamanque brûlée à la fois par le soleil et sa... démoniaque piété. Une femme représente l'ancienne Espagne ardente, mystique, torturée d'amour et de remords, l'Espagne qui tue et se dévore elle-même. Un homme, explorateur des capitales modernes, revient à elle avec de nouvelles idées, veut socialiser le peuple indolent et trop amateur de corridas. Après une longue agonie morale, cet homme est assassiné par Isabel, qui se sert du poignard du sectaire pour anéantir l'espoir des sectaires... Ce livre est très curieux par ses brusques oppositions d'ombre et de lumière; on le dirait éclos sous la main d'un peintre.

La Domination de la vie, par J. Valcler. Ce qui domine la vie ou ce qui la ferait prédominer dans sa meilleure évolution ce serait donc l'amitié ? Une maîtresse peut-elle sacrifier son amant à son ami ? Cela paraît possible, à la condition que cet ami devienne l'amant à son tour. Admettons que, pour certaines créatures supérieures aux bassesses de l'existence et plaçant leur dignité plus haut que leur satisfaction sensuelle, il est toujours préférable de ne pas mentir.

Le Prince, par Aristide le Maire. Il s'agit du prince Charmant, qui n'est jamais le prince authentique et qu'on épouse bien plus volontiers que le gentilhomme accompli présenté par les parents. Il y a de jolies scènes d'intérieurs dans ce roman où l'on voit passer une

foule de jeunes filles à marier, depuis la plus riche et la mieux douée jusqu'à la plus pauvre et la moins illusionnée.

Le Curé d'Auzenas, par A. Monnet. Un fort brave homme de curé qui subit toutes les tentations, leur résiste noblement et ne peut pas échapper à l'envie de reprendre sa liberté pour remonter sur ses montagnes, redevenir paysan. C'est dommage, car cette espèce de philosophie est inutile sinon égoïste. Pour faire le bien, il faut avoir aussi la puissance de l'imposer et un simple mortel ne réussit pas une bonne œuvre sans un habit de parlementaire. Le curé d'Auzenas a surtout envie de se reposer.

Loïk, par Louis Alibert. Une idylle sur les récifs d'Ouessant. Les enfants, qui ont perdu leur père dans des naufrages proches ou lointains, jouent à pêcher, puis à s'aimer, et un jour ils sont ensevelis ensemble sous les plis verts du grand linceul. Loïk va retrouver son amie qu'il ne pouvait épouser du reste qu'en pleine mort.

Contes ardéchois, par Jules Reboul. De joyeux propos de table et des malices un peu cousues de fil blanc, mais d'une bonne humeur toute gauloise. J'aime le curé qui conseille à ses pénitentes de se *mettre du côté obscur en Paradis.*

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Sénancour : *De l'Amour*, 1 vol. in-12, 3 fr. « Mercure de France ». — *Souvenirs sur Guy de Maupassant*, par François, son valet de chambre (1883-1893), 1 vol. in-18, 3.50, Plon. — Louis Ménard : *Rêveries d'un Païen Mystique, édition définitive, augmentée de lettres et de pièces inédites et précédée d'une étude sur l'auteur*, par Rioux de Maillou, 1 vol. in-18, 3.50, Georges Crès. — *La Nouvelle Bourgeoise*, Propos, Pensées et Etrennes d'une Parisienne en 1911, recueillis par Jeanne Broussan-Gaubert, 1 vol. in-12, 2 fr., « A la Belle Edition ».

Voici une réédition de *l'Amour* de Sénancour : **De l'Amour**, *selon les lois primordiales et selon les convenances des sociétés humaines.* On relira avec plaisir et avec fruit ce petit livre, qui pourrait être contresigné du plus moderne de nos physiologues. Malgré l'époque déjà lointaine où il a été composé, cet ouvrage est, en effet, conforme aux dernières données de la physiologie, et est toujours, en somme, le seul livre sérieux qui ait été écrit sur ce sujet. Senancour étudie l'amour dans ses manifestations les plus délicates, les plus abstraites même, mais, à la base de nos sentiments, il reconnaît toujours une sensation et jamais il ne s'égare : « L'aptitude de nos organes, écrit-il, détermine nos sentiments. » Il ne cherche pas à découvrir chez l'homme des mobiles étrangers à son humanité :

Dans nos affections les plus indirectes, dans les désirs variés d'un cœur que l'on suppose inexplicable, dans l'agitation de l'âme la plus vaste, d'une âme toujours occupée du monde moral, on ne trouvera pas un mouvement étranger à l'impulsion des organes visibles. Si, au lieu de soumettre les

sens à une règle prudente, on les refroidit, on diminuera le génie et la sensibilité. L'intelligence ne doit jamais renoncer à l'empire, mais elle ne peut se soustraire aux lois de l'ordre matériel, aux fins de la vie terrestre.

L'amour n'est pas seulement pour lui une attirance en vue du maintien de l'espèce, « un moyen de population généralement nécessaire »,mais, et cette observation est très curieuse, « une volupté non moins convenable dans l'intérêt individuel ». Et il observe que si la disposition à la constance est naturelle à la femme, c'est l'ordre social qui « aura fait de la persévérance des hommes une qualité louable ». Il recherche encore chez les différents peuples les diverses habitudes et manifestations de l'amour et élargit la question des déductions qu'il tire de ces observations.On lira. dans les notes précises et savantes qui sont à la fin du volume, les remarques que lui a suggérées l'étude des mœurs étrangères à notre race. La morale de l'amour n'est pas absolue, et il n'est pas inutile de le redire, afin de détruire les généralisations trop hâtives de nos psychologues : « Dans la petite île de Portland, les jeunes filles ne se marient pas avant d'être enceintes... » Et on pourrait bâtir une morale et une civilisation très distinguées sur ce principe,logique en somme,puisque, ainsi, les femmes stériles seraient écartées de la fonction matrimoniale.

Avec quelle belle sérénité Sénancour contemple la fatuité de l'homme « qui voudrait apprendre à toute une génération de quelle manière sont agitées des fibres qu'il croit importantes ». Cependant, ajoute-t-il, « une enveloppe étroite cache et contient ces peines infinies ». Ces angoisses sont « renfermées dans le cerveau peut-être, dans un organe peu connu, et chacun, entraîné sur une pente ou nul ne remontera, se consume en désirs, ou en regrets, sans pouvoir troubler le silence de l'ordre inexorable ».

Ce beau livre trop peu connu satisfait l'intelligence et émeut la sensibilité.

§

Souvenirs sur Guy de Maupassant, par François, son valet de chambre (1883-1893). Avec une grande simplicité et sans aucune prétention à la littérature, François nous raconte les dix dernières années de la vie de son maître. On sent, à lire ces pages, qu'il eut une véritable affection pour Maupassant et qu'il tenta l'impossible pour le sauver, en le protégeant contre lui-même. François savait aussi que son maître était un grand écrivain et c'est avec admiration qu'il parle de ses livres et de son travail. C'est avec piété qu'il transcrit ses conversations et jusqu'à ses moindres mots. Et on peut dire que si Maupassant nous apparaît dans ce volume comme le meilleur des maîtres, François nous semble le plus parfait des serviteurs; en fermant le livre, on s'écrie : quel brave homme !

François devait écrire ce volume : il fut, en effet, avec Mme de Maupassant, la mère du romancier, celui qui vécut le plus près dans l'intimité de Guy de Maupassant. L'auteur d'*Une vie* passa les dernières années de son existence à voyager et à déménager : il ne se trouvait bien nulle part et cherchait une atmosphère favorable à son travail.

Derrière sa grosse gaieté de Normand se cachait une inquiétude de malade ; obscurément la paralysie cérébrale qui devait le tuer se glissait et s'étendait. Mais, d'après le réçit de François, la marche de la maladie fut presque imperceptible à ses intimes. Déjà en 1890, trois ans avant sa mort, un fait que raconte François prouve bien un commencement de déséquilibre. François trouve un matin la cheminée de son maître pleine de papiers brûlés : des petits bouts de feuilles manuscrites avaient échappé à la flamme. « A ces bribes, je reconnus, dit-il, que c'était le manuscrit sur l'Italie qui gisait là parmi les cendres. »

J'avais peine à en croire mes yeux, j'allais me diriger vers le coin de la bibliothèque où se trouvait la veille le manuscrit, quand j'aperçus sur la table de mon maître quelques feuillets où il avait noté au crayon bleu : *à revoir*... Plus de doute, ce manuscrit de 220 pages, d'une valeur inestimable, n'existait plus !... Il contenait les souvenirs des voyages que mon maître avait faits en Italie.

Le motif de cette destruction ? Sa haine contre Crispi. François, qui fut le seul lecteur de ce manuscrit, s'écrie avec regret : « C'était si bien rendu, si bien raconté qu'on suivait les événements comme s'ils se fussent passés devant nous. On en était troublé, on sentait l'odeur du sang chaud des champs de bataille qu'il décrivait ; c'était, en un mot, empoignant comme une réalité. »

Cependant, sans le révéler aux personnes de son entourage, Maupassant devait déjà être hanté par des hallucinations : *le Horla* s'imposait à lui. Mais, à ce moment, il est encore assez maître de lui pour noter ses visions. Il veut même se persuader qu'il les évoque à son gré.

J'ai envoyé aujourd'hui à Paris, dit-il à François, le manuscrit du *Horla;* avant huit jours vous verrez que tous les journaux publieront que je suis fou. A leur aise, ma foi, car je suis sain d'esprit, et je savais très bien, en écrivant cette nouvelle, ce que je faisais. C'est une œuvre d'imagination qui frappera le lecteur et lui fera passer plus d'un frisson dans le dos, car c'est étrange. Je vous dirai, du reste, que bien des choses qui nous entourent nous échappent. Plus tard, quand on les découvre, on est très étonné de ne pas les avoir aperçues déjà...

Avec beaucoup de discrétion, François nous parle des amours de son maître, et nous révèle pourquoi Maupassant est resté célibataire.

Au cours d'une ascension à la *Dent du Chat*, Maupassant dit à François : « Ce fut là que dame Destinée décida de ma vie et fit de moi un célibataire. »

Je faisais l'excursion en compagnie de toute une famille ; celle qui devait être ma femme était au nombre des touristes et je ne sais pourquoi, par quelle circonstance, une autre femme, une étrangère, se glissa parmi nous. Ce fut la mort de notre union projetée... Car, malheureusement, il en est presque toujours ainsi dans notre vie de misère, la femme honnête est souvent la dupe de l'intrigante... Parfois je me demande si ce mariage n'eût pas été pour moi le bonheur, car je connaissais très bien cette jeune personne, douée d'un bel esprit, large et généreux, très instruite ; la vie m'eût été agréable à ses côtés, elle avait tout ce qu'il fallait pour me seconder en mon œuvre... Mais le destin !...

Il eût peut-être ainsi écarté de sa vie cette femme mystérieuse, « la dame de marbre », qui, avoua-t-il lui-même, lui fit tant de mal : « Je puis dire maintenant, écrit François, combien je regrette de ne pas avoir eu alors le courage de céder à ces impulsions d'éloigner *ce vampire!* Mon maître vivrait encore. »

§

Voici une nouvelle édition, ou plutôt, comme il est écrit sur la couverture de ce beau volume, imprimé et présenté avec un goût parfait, une édition définitive des **Rêveries d'un Païen mystique**, de Louis Ménard.

Quelques lettres et quelques pièces inédites puisées dans les papiers du poète ajoutent à la valeur de ce volume que M. Rioux de Maillou, qui fut très mêlé à la vie de Louis Ménard, présente au public. Après avoir relu ces pages d'un style si pur, on s'aperçoit que, selon le mot de M. de Maillou, Ménard l'helléniste fut avant tout un romantique, qui jusqu'à sa dernière heure a senti « le poison de Byron circuler dans ses veines ». Car Ménard appartient bien à l'époque et à la génération des Michelet et des Edgar Quinet. Quoique païenne, son inquiétude religieuse est grande, et son paganisme se rajeunit au contact des actuelles mythologies. Il cherche à faire pénétrer les dieux chrétiens dans son Olympe en les vêtissant des draperies et des symboles protocolaires.

Jésus-Christ, pour lui, nous dit M. Rioux de Maillou, c'était l'humanité s'offrant en sacrifice et s'adorant dans sa souffrance et dans sa mort. Dans un de ses dialogues, *le Banquet d'Alexandrie*, il fait parler Origène et quelques philosophes païens et on ne sait pas distinguer les derniers païens des premiers chrétiens. Leurs symboles se confondent et se rejoignent dans la même espérance et dans la même foi au divin, qui n'est qu'une façon de se vouloir toujours supérieur à soi-même et de se surmonter. Tout l'hellénisme

et le mysticisme païen de Louis Ménard sont concentrés dans ces pages.

La Nouvelle Bourgeoise, *Propos, Pensées* et *Etrennes d'une Parisienne en 1911, recueillis* par Jeanne Broussan-Gaubert. *La Nouvelle Bourgeoise* est une aimable apologie de l'amour conjugal ; c'est un petit bréviaire (orné de deux belles images dessinées par Mlle Albertine Bernouard) que tous les maris voudront offrir à leur femme. Pourquoi donc tout le monde n'est-il pas marié, amoureux, riche, heureux : ce serait si simple. Pourquoi des amants, des maîtresses, des courtisanes, « ces demoiselles ! » « Avoir eu des filles, est-ce là un acheminement pour l'homme qui prendra une vierge ? » Et pourquoi pas l'union de deux êtres vierges : « L'homme doit-il donc *apprendre* ? Pauvre amour que le sien...» L'amour est conçu ici comme un sentiment éternel et immuable, c'est-à-dire tel que beaucoup l'ont cherché et que peu l'ont trouvé. Il y a, même au fond des cœurs les plus sceptiques, un besoin d'immuable que la vie abat sans cesse et qui ne cesse de se redresser ainsi que l'herbe couchée par l'orage.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Arthur Meyer : *Ce que mes yeux ont vu*. Préface d'Emile Faguet; Plon-Nourrit, 3 fr. 50. — Henri Galli : *Gambetta et l'Alsace-Lorraine ;* Plon-Nourrit, 3 fr. 50. — Jacques Bainville : *Louis II de Bavière ;* Nouvelle Librairie Nationale, 3 fr. 50.

Ce que mes yeux ont vu, par Arthur Meyer. — Un vieux Parisien et boulevardier de mes amis me disait, l'autre jour, de M. Arthur Meyer que c'était un des hommes de notre temps qui avaient su le mieux conduire leur vie. Il y paraît, au bon ordre, à la clarté de ces souvenirs. M. Arthur Meyer fut un des Eliacins de l'Empire libéral, et l'une des victimes du 4 Septembre. C'est d'un air très consolé et même souriant que l'on rappelle cette mésaventure. Toutefois elle doit garder au moins cette importance, de marquer une situation et d'indiquer une opinion. Situation et opinion étaient celles d'un monarchiste. On sait assez que, monarchiste, M. A. Meyer l'est resté. Impérialiste tant que cette qualité garda une actualité politique, il put s'autoriser des résultats (peut-être spécieux) de l'entrevue de Frohsdorf pour être ensuite l'ami de l'une et l'autre branches de la Maison de France. De la sorte, il lui fut permis de suivre successivement, sans contradiction, les obsèques de Napoléon III, du Prince impérial, du Comte de Chambord et du Comte de Paris. Cette carrière, où la constance de la foi monarchique n'empêchait pas la diversité des hommages, risquait de se développer selon une ligne assez brisée. Il n'en a rien été. Habileté mondaine, dira-t-on. Sans doute ; mais ce peut être mieux aussi. Un honnête homme a été ha-

bile dans le monde : c'est qu'il a été sage aussi, au sens important du mot. A ce titre, les jugements politiques du Directeur du *Gaulois* méritent considération.

Je le dis tout de suite, d'ailleurs, je ne crois pas qu'ils aient de grandes chances d'exercer quelque influence sur la marche des choses. Journaliste, M. A. Meyer écrit pour des gens distingués, qu'on me dit recrutés dans « toutes les élites ». Mais c'est justement pour cela que l'influence de ces jugements ne peut guère sortir d'un cercle donné, qui lui-même ne propage pas autour de soi des mouvements bien sensibles. Les masses, qu'il faut atteindre aujourd'hui, en attendant qu'on ait trouvé le moyen de se passer d'elles, restent hors de ces prises. De même encore, c'est pour des gens distingués, et pas pour d'autres, que, mémorialiste, M. A. Meyer, aujourd'hui, se souvient. Si les élites, que ces souvenirs sont capables d'édifier, avaient la moindre action sur notre démocratie, où de vulgaires Gaudissarts comptent bien davantage, ce serait très bien. Comme elles n'ont aucune action, j'en suis persuadé, c'est aussi très bien tout de même, mais cela manque un peu de résultat pratique.

A cela près, il est très bon qu'un vétéran de la société parisienne aussi considérable et sage que M. Arthur Meyer nous dise son opinion sur les principaux mouvements de son temps, sur les premières crises de la République, et, de là, sur le Boulangisme, l'Antisemitisme, le Dreyfusisme, etc.

J'ai moi-même trop présent à la pensée le dégoût qu'inspirèrent à ma jeunesse, d'ailleurs alors assez tendre et naïve, les scandales de l'affaire Wilson et du Panama, pour contester en quoi que ce soit l'explication que M. A. Meyer donne du Boulangisme. Le Boulangisme fut d'abord le sursaut de l'honnêteté nationale. Des mécontentements moins purs, des avidités qui n'avaient point trouvé à se satisfaire dans la curée parlementaire s'y mêlèrent, dans une large mesure : mais le premier mouvement fut bon. Boulanger, d'ailleurs, était nul : et pourquoi s'appeler Boulanger ? un tel nom n'est pas fait pour la gloire. Ensuite, même en cas de réussite, les conséquences n'eussent peut-être pas été tellement heureuses. Deux comités en présence, ou plutôt à l'écart et en cachette l'un de l'autre, le premier républicain, le second royaliste (M. A. Meyer donne à cet égard de curieux détails confirmatifs), travaillant dans des buts diamétralement opposés, comment cela se fût-il concilié ? Le moment venu, dit M. A. Meyer, l'on eût retourné cette doublure de Boulanger, et l'envers royaliste fût devenu le vrai côté de l'étoffe. Mais les républicains du parti, à moins de concessions honteuses, n'eussent point permis ce retournement, et c'eût été la guerre civile, ou tout au moins la continuation du gâchis.

Quant à l'antisémitisme, M. A. Meyer en fait remonter la res-

ponsabilité à la République elle-même, et rien, selon moi, n'est plus exact. Lorsqu'en 1872 Gambetta annonçait la venue dans la politique d'une « couche sociale nouvelle », il ne savait peut-être pas bien lui-même comment seraient composées ces « couches nouvelles ». Mais quand le parti républicain arriva définitivement au pouvoir avec son anticléricalisme, les « couches sociales nouvelles » qu'il amena à sa suite et sur lesquelles il s'appuya se trouvèrent très logiquement et très nécessairement recrutées dans la classe anticatholique du pays, parmi les protestants et les juifs. Ces derniers reçurent des faveurs correspondant à leur nouvelle importance politique, — et dès lors, que les classes politiquement sacrifiées par un régime qui (contrairement à l'illusion, au fond très égoïste, de Thiers) ne pouvait pas et ne devait pas être conservateur en aient pris de l'ombrage, rien de plus inévitable.

L'Affaire Dreyfus est elle-même un résultat de toute cette politique de la troisième République. M. A. Meyer distingue ici entre le fait juridique, lequel aurait pu se produire n'importe où, et le fait politique, lequel n'a pu se produire qu'en France. A s'en tenir strictement au premier, réglé de n'importe quelle manière, « il n'y avait pas », comme on a dit, « d'Affaire Dreyfus ». Mais cela n'était pas possible sous un régime comme le nôtre. C'est le régime par excellence de la lutte des partis, parce que la République a dû sacrifier politiquement certaines classes de la société qui naturellement ont résisté. Aussi, dès le début de l'Affaire, M. Clemenceau pouvait-il, dans celle-ci, voir « une arme admirable entre les armes des partis » : arme anticatholique aux mains des partis de gouvernement, arme anti militariste aux mains des partis révolutionnaires, avec chocs en retour correspondants de la part des partis d'opposition. En trois mois exactement, rappelle M. Faguet dans sa préface, l'Affaire Dreyfus devint, de juridique, exclusivement politique, c'est-à-dire, et ici je laisse la responsabilité de cette assertion à MM. Faguet et A. Meyer, « le groupement de tous les anarchismes ». Je proposerais ce correctif, où je n'entends d'ailleurs pas impliquer un optimisme excessif : un groupement de forces nouvelles, qu'on jugera définitivement selon qu'elles pourront ou ne pourront pas créer l'ordre.

Le pourront-elles ? Ce n'est certes pas le livre de M. Arthur Meyer, tableau très sombre de notre histoire politique contemporaine, qui peut nous porter à dire : oui. Sans me laisser aller à des condamnations radicales, comme le fait, tout en souriant, l'auteur de ce livre, je crois que la République a, dès la première heure, mal engagé sa tentative, et pourquoi ? parce qu'elle a commencé trop vite. Notamment, elle s'est trop hâtée, lors des lois Ferry, de mettre les pieds dans le plat anticlérical. Elle n'avait pas encore l'assise gouvernementale nécessaire. J'ai trop lu l'histoire pour ne pas admettre,

comme disait Waldeck-Rousseau, que « l'anticléricalisme est une manière d'être habituelle aux Etats ». Nul ne fut moins asservi à Rome que Richelieu, ou que Louis XIV. Mais, voilà, il s'agit d'être un « état », d'abord, et c'est ce que n'était pas la troisième République lorsqu'elle entama la lutte anti cléricale. Elle n'était qu'un parti, un gouvernement de combat (plus combatif même qu'il n'eût été nécessaire), condamné à procéder par des moyens révolutionnaires. De là le caractère violent, nullement politique, de son anticléricalisme. Elle y cherchait l'ordre ; elle n'en fut que plus révolutionnaire. Il n'y a qu'un état véritable, supérieur aux partis, monarchie ou autre, qui puisse faire de l'anticléricalisme sans risquer d'être révolutionnaire,à titre purement politique. C'est cet objectif purement politique que la République, faute d'avoir pris patience et d'avoir attendu d'être devenue un bon gouvernement ralliant à lui tout le pays, a manqué ; et c'est la révolution qu'elle a trouvée. L'historien Ferrero me demandait un jour mon opinion sur la politique anticléricale actuelle : je lui répondis qu'il était fâcheux de toujours vivre en révolution.

M. Arthur Meyer pense que seul un roi est capable de nous faire vivre selon un autre style. On peut ne pas le suivre jusque-là. En France, désormais, le retour du roi ne serait pas possible sans de grands bouleversements. On ne doit pas souhaiter ces bouleversements. Le pays en a assez enduré. D'autre part, il est vrai, la République semble de moins en moins capable de devenir conservatrice. Alors ? Alors, on pourrait garder la Constitution actuelle, mais en la modifiant sur le chapitre de la Présidence de la République,— où peut-être la Nature, qui, espérons-le, n'est pas à bout en France, nous ferait la faveur de déléguer ce qui, dans l'ordre politique, peut vraiment s'appeler un homme, Consul, Protecteur...

§

A l'issue de la dernière cérémonie commémorative en l'honneur de Gambetta, aux Jardies, M. Paul Déroulède vint déposer des fleurs sur le monument. Ce geste rappelait certaines heures où M. Déroulède et Gambetta communièrent en patriotisme. Le livre de M. Henri Galli, **Gambetta et l'Alsace-Lorraine**, se trouve être comme un long commentaire de ce témoignage. Il est l'histoire du patriotisme de Gambetta et, plus précisement, l'examen de son rôle dans la question d'Alsace-Lorraine. M. Galli, adolescent en 70, et resté depuis sous l'impression des proclamations de Gambetta, a retrouvé les enthousiames de sa jeunesse pour écrire cette histoire. Une telle flamme d'enthousiasme n'était pas inutile ici, car des fumées, des vapeurs de doute, venues de divers côtés, obscurcissaient la mémoire du tribun. Le lecteur jugera par lui-même si elles se

trouvent dissipées. Il y a, d'ailleurs, dans ce livre, mieux que de l'enthousiasme, ou l'enthousiasme, chez l'homme mûr qui l'a écrit, est devenu une sympathie soucieuse de s'éclairer, de se renseigner, d'interroger « les faits, les documents, les témoignages ».

Quelques appréciations qui aient été portées sur le rôle de Gambetta pendant la guerre, il est hors de doute que ce rôle lui a valu une réputation de grand patriote. Il s'agit de savoir comment Gambetta a soutenu cette réputation depuis la guerre et jusqu'à sa mort. Pour M. Galli, la réponse n'est pas douteuse : le tribun est, sous ce rapport, resté égal à lui-même. L'ensemble des témoignages qu'il rapporte à l'appui de cette conclusion a de quoi impressionner. Nous y renvoyons le lecteur, comme à un exposé fort nourri. Donnons seulement deux ou trois indications essentielles. Après avoir fait l'historique des gouvernements de Thiers et de Mac-Mahon en ce qui concerne leurs relations avec l'Allemagne, M. Galli s'applique à élucider un point important : le projet d'entrevue de Gambetta avec Bismarck. Ce projet, remarquons-le, se produisit à un moment psychologique, alors que le parti républicain, nullement contrarié par Bismarck, arrivait ou allait arriver au pouvoir. Dès lors, un tel projet pouvait sembler préparer une entente avec l'Allemagne, et une entente comme de subordonnés avec maîtres. C'est la thèse d'écrivains royalistes tels que M. Jacques Bainville qui, naguère, a publié à cet égard un curieux document (dont nous avons parlé en son temps), une « Correspondance secrète de Gambetta et de Bismarck ». Mais M. Galli ne voit dans tout ceci, après examen, qu'un piège tendu par Bismarck à Gambetta, qu'il voulait discréditer, et où celui-ci sut ne pas tomber. — Un autre point est celui-ci : les historiens royalistes, M. Maurras entre autres récemment, ne distinguent jamais le point de vue gambettiste du point de vue évidemment pacifiste, antiprotestataire qui fut celui du parti républicain primitif dans la politique extérieure. C'est au contraire à établir cette distinction que s'applique d'un bout à l'autre M. Galli, et c'est en ceci que son apologie du gambettisme est une réponse à de récentes et notables attaques. Dans un rapprochement ingénieux et qui ne manque pas de vérité, M. Galli compare la bourgeoisie républicaine qui renversa le régime du 16 mai à celle qui renversa la monarchie de Charles X. En 1879 comme en 1830, le même sentiment de prudence égoïste, en ce qui concernait la politique extérieure, se fit jour. Mais, fait remarquer M. Galli, l'homme des bourgeois républicains de 1879 fut Grévy, et non pas Gambetta. L'on connaît assez l'hostilité que nourrissait le premier pour le second : et le parallèle se continue jusqu'à la fin du volume, montrant ici l'esprit de prudence poussé jusqu'à l'abdication, là l'esprit de revendication porté jusqu'à la témérité. M. Galli écrirait volontiers : jusqu'à l'héroïsme.

Sans doute, ceci est bien raisonné, et ce peut être une vue exacte sur l'histoire du Vieux-Parti républicain. Cette histoire, il ne faudrait jamais l'écrire, d'après M. Galli, qu'en observant la distinction plus haut indiquée. Mais, après cela, il resterait à se demander si Gambetta, continuant de vivre, n'eût pas été contraint de suivre les tendances pacifistes, anti-militaristes des fameuses « nouvelles couches sociales » dont il avait si exactement prédit l'avènement dans la politique. Il resterait, en un mot, à se demander si la République de Gambetta, quels que fussent les sentiments personnels de Gambetta, comportait la Revanche. On peut ne pas le penser.

Le protecteur et ami de Richard Wagner, le roi **Louis II de Bavière,** dont M. Jacques Bainville publie, en une nouvelle édition revue, une biographie marquée au coin d'un bon sens somme toute bienveillant, a donné à son siècle, qui a peu daigné y prendre garde, un spectacle souverainement moral : celui de la puissance sauvant le génie. C'est un spectacle fait pour les anges et que les anges seuls pourraient comprendre. Il y a peu d'anges sur la terre, quoiqu'il y en ait quelques-uns. M. Bainville lui-même donne en ceci, çà et là, l'impression, non pas d'un ange, certes, d'un ange complet, il ne le voudrait pas, mais enfin, et quoi qu'il en ait, de quelque chose de déjà et presque à demi angélique ! Wagnérien de la première heure et de la dernière, j'ai sauté d'abord sur les pages où l'on me parlait du sublime artiste, et je les ai savourées avec cette plénitude d'effusion, qui, Dieu merci, ne se fait jamais attendre dans mon cœur quand il est question du grand homme. Après cela, l'historien lui-même eut, chez moi, de quoi se réjouir. Louis II fut un roi sérieux. Du moins, si j'en crois M. Bainville lui-même, « il a fait... tout ce que la Bavière pouvait espérer de mieux ». Alors que « la reconnaissance de l'hégémonie prussienne » était « devenue en 1871 la carte forcée, il a sauvé l'honneur, il a ménagé l'avenir ». Il y a de documentées et curieuses pages sur l'attitude du souverain particulariste. Cette attitude, Louis II la soutint avec dignité, intelligence, mesure. Et cela m'éclaire et me justifie le lyrisme éperdu de ses lettres à Wagner. Cet homme, qui n'était pas fou, y exprimait évidemment une émotion de même nature que celle du « jeu du beau ». Il n'y avait rien de choquant à cela, rien qui engageât la vie pratique. Fou, Louis II n'a passé pour tel que grâce aux manigances du vieux burgrave chafouin qui guettait sa place, le régent Luitpold. Sans doute, en fait de « jeu du beau », les castels romantiques sont plutôt fâcheux. Mais il ne faut pas juger sur ces fantaisies, qui sont postérieures, le wagnérisme de Louis II. Pas plus que son retour à la culture française, dont l'intéressant classicisme politique de M. Jacques Bainville a d'ailleurs l'obligation de ne pas se prévaloir outre mesure, n'est tellement significatif. L'homme caractéristique, *sé-*

rieux, pour moi reste l'admirable protecteur de Richard Wagner :

EDMOND BARTHÈLEMY.

PSYCHOLOGIE

Edme Tassy : *Le Travail d'Idéation*, Alcan, in-8°, 5 fr. — Drs Ernest Dupré et Marcel Nathan : *Le Langage Musical* (préface de Charles Malherbe), Alcan. in-8°, 3 fr. 75. — Drs Jean Philippe et G. Paul-Boncour : *L'Education des Anormaux*, Alcan, in-16, 2 fr. 50.— Fernand Nicolay : *L'Esprit de Taquinerie*, Perrin et Cie, in-16, 3 fr. 50. — Georges Bohn : *La Nouvelle Psychologie Animale*, Alcan, in-16, 2 fr. 50. — Dr Ed. Claparède : *Psychologie de l'Enfant* (4e édition, revue et augmentée), Kündig, Genève, in-16, 5 fr. — Memento.

Le Travail d'Idéation, hypothèses sur les réactions centrales dans les phénomènes mentaux que formule ici M. Edme Tassy, semble moins une étude de cette partie de l'activité mentale qu'une véritable préface à une psychologie et une philosophie nouvelles. Se séparant également des théories psychologiques récentes *idéalistes* qui ont évolué nettement vers la métaphysique, des théories *matérialistes*, auxquelles l'auteur reproche de ne s'appliquer guère qu'à une « psychologie élémentaire », excellentes pour montrer ce qui prépare l'avènement de l'intelligence, alors qu' « au delà elles ne sont qu'hésitation », de la *psycho-physiologie* qui « reste continuellement dans la période de l'analyse pour l'analyse », la psychologie que propose d'instaurer l'auteur et qui doit remplacer la psycho-physiologie serait la *psycho-neurologie* synthétique, « car, lorsque le neurologue veut faire la synthèse de ses analyses et se rendre ainsi compte du fonctionnement de l'ensemble, ses recherches viennent corroborer celles du psychologue ». On pourrait objecter à M. Edme Tassy que, dans cette opération, le neurologue cesse de faire de l'histologie pour passer à la physiologie, et qu'ainsi sa critique de la psycho-physiologie semble peu fondée. Toutefois, l'on doit reconnaître que c'est avec assez de justesse qu'il remarque que « la physiologie en tant que science générale apporte au psychologue des renseignements qui pour la plupart restent en dehors du domaine auquel celui-ci s'intéresse » et qu' « il n'en serait pas de même avec la neurologie qui, elle, s'occupe... de mécanismes fins pouvant servir de supports immédiats aux manifestations de la pensée ». Quant à l'esprit philosophique qui, selon l'auteur, se dégagerait de cette psychologie, ni matérialiste, ni positiviste, ni idéaliste, il faudrait, nous dit-il, l'appeler *constructif*, la philosophie *constructive* s'appliquant à « intégrer les données de la neurologie et de la physiologie proprement dite dans la philosophie et à faire mieux valoir l'importance du fait psychique dans la sociologie ».

Sur ces nouvelles bases, M. Edme Tassy tente de préciser le mécanisme de l'idéation, ou plutôt d'étudier l'une des trois activités qu'il suppose nécessaires à l'édification de l'intelligence. Il propose en effet

de dissocier fonctionnellement l'activité intellectuelle en activités organique, mentale et psychique. La mentale serait celle qui concerne le travail proprement dit de l'idéation, auquel est consacré ce volume.

L'idéation serait conditionnée par des rapports entre certains groupes d'éléments histologiques, dont les modes d'activité, réductibles à trois, représenteraient « un travail histologique agréable comme surcroît d'activité, sauf quand il cause une tension trop forte d'éléments ». C'est ce que l'auteur appelle *théorie de l'éréthisme idéatif*. Cette application des récentes vues de M. Ribot sur l'importance des états affectifs dans la vie mentale, cette hypothèse d'une *sensibilité mentale* est développée au cours de deux importants chapitres : *l'équation sensorio-motrice* ; la *sensibilité mentale*. Ce dernier, sous le titre de *dynamique mentale*, passe en revue : la pensée comme dynamisme et les lois de ce dynamisme, le raisonnement, et la logique mentale, le dynamisme de l'attention, de la volition, et de la volonté.

§

L' « étude médico-psychologique » des Drs E. Dupré et Marcel Nathan sur **le Langage Musical**, à la fois très complete, très documentée, et enrichie d'observations personnelles, étudie le mecanisme du langage musical normal, puis ses troubles et d'abord les *amusies*. Par analogie avec les aphasies, les auteurs distinguent des amusies sensorielles (surdité et cécité musicales) ou motrices (vocales, instrumentales ou graphiques), sans que cependant il existe, selon eux, et malgré ce qu'en aient prétendu certains ouvrages « plus théoriques que cliniques », un parallélisme réel entre les aphasies et les amusies. Ces dernières seraient d'origine dynamique lorsqu'elles demeurent partielles, les amusies organiques paraissant être toujours complexes ou totales. Ensuite les Drs E. Dupré et M. Nathan examinent divers troubles psychonévropathiques du langage musical : amusies hystériques, auras musicales dans l'épilepsie, obsessions musicales, mélodisation incoercible de la lecture, phobies musicales, audition colorée. Deux intéressants chapitres sont consacrés, l'un, au langage musical dans les vésanies, avec une observation personnelle très curieuse, montrant que « les aptitudes musicales subissent une décadence parallèle à celle de l'intelligence tout entière... désintégration... plus lente et plus incomplète que pour les autres manifestations psychiques »; l'autre, aux psychoses chez les musiciens. Ici les auteurs révisent quelques jugements qui leur ont paru mal fondés : Haendel, considéré par Lombroso comme un dément alcoolique et épileptique, devient seulement un artiste ayant « probablement mauvais caractère et... sujet aux accès de colère » ; Glück, rangé parmi les aliénés par Lombroso, « était orgueilleux, avide d'argent, se livrait volontiers à des trafics peu scrupuleux ;

mais, nous disent les D[rs] E. Dupré et M. Nathan, nous avons vainement cherché dans sa vie et dans son œuvre le moindre fait qui pût justifier les affirmations de Lombroso » ; Mozart n'aurait jamais souffert d'une affection psychique caractérisée ; l'originalité de Beethoven, ses excentricités de propos et d'attitudes qui ont porté Lombroso à le qualifier d'aliéné, et Grasset de demi-fou s'expliqueraient par une série d'émotions pénibles et des causes extérieures puissantes de dépression morale ; Rossini, neurasthénique pour Grasset, n'aurait subi qu'une crise dépressive passagère due à des ennuis graves, retrait d'une pension, désaffection du public pour sa musique. Berlioz, aliéné selon Nordau, Helloin et Grasset, n'aurait présenté, jeune, que des bizarreries voulues, un suicide simulé et non avorté ; vieux, ses tristesses s'expliquent par des deuils, des chagrins, des déceptions. Rien non plus dans Wagner ne permettrait d'affirmer l'existence d'une affection mentale.

Quelques pages consacrées aux effets thérapeutiques de la musique, à la *mélothérapie*, terminent cet intéressant volume, que présente au public une aimable et spirituelle préface de M. Charles Malherbe.

§

Les D[rs] Jean Philippe et C. Paul-Boncour se sont occupés de **l'Education des Anormaux** à laquelle ils ont consacré de nombreuses notes parues en diverses revues. C'est le résultat de ces tratravaux qu'ils nous présentent ici. Il serait peut-être plus exact d'adopter pour ces anormaux l'expression de Grasset, car ce sont bien plutôt des demi-anormaux, ces « paresseux et ces indisciplinés » qui ne sont pas « de ces anormaux remarquables par une physionomie spéciale, de nombreux stigmates de dégénérescence d'une déficience intellectuelle exagérée ». Aussi les auteurs sont-ils obligés de créer des types spéciaux : par exemple, le paresseux devient un *asthénique*, c'est-à-dire un paresseux sans « mauvaise volonté » ; il « ne peut pas travailler » Comment améliorer le rendement de ces organismes défectueux ? Par une éducation physique et sensorielle appropriée, une éducation de l'imagination, de la mémoire, de l'attention, que donneraient, mais ici nous entrons dans le domaine de la sociologie, des établissements spéciaux, créés pour cette catégorie d'écoliers.

§

M. Fernand Nicolay nous avoue, dans une courte préface, que son livre sur **l'Esprit de Taquinerie** est dû à une gageure : « Des confrères publicistes nous ont défié d'écrire un volume sur ce sujet.

« Nous avons eu l'imprudence ou la témérité de relever ce défi.

« De là ce livre. »

La préface, on le voit, est modeste. Le sous-titre « étude de psycho-

logie comparée » montre plus d'ambition ou... d'ignorance : l'auteur s'étant borné dans ce volume à étudier au point de vue ethnographique les Américains, les Russes, les Allemands, etc..., pour arriver à cette conclusion définitive : « Le sourire, rire esthétique et parole muette, c'est l'âme française, gentille et bonne, qui, gracieusement, s'extériorise ; et la *taquinerie*, fille mutine de notre gaieté atavique, c'est l'expression typique et savoureuse de notre esprit, de notre caractère national. »

§

La nouvelle édition de la **Psychologie de l'Enfant** que publie le Dr E. Claparède s'est enrichie de nombreuses additions : l'*Aperçu historique* a été mis à jour; les chapitres consacrés à l'étude des problèmes, des méthodes, celui si intéressant ayant trait à la fatigue intellectuelle ont été plus ou moins modifiés et complétés.

Le volume, ainsi augmenté d'une nombreuse liste d'auteurs cités nouveaux, et de près de 200 pages, reste excellent.

§

La Nouvelle Psychologie Animale, de M. Georges Bohn, apporte nombre de vues nouvelles, rectifie diverses erreurs, ramène les contes merveilleux des naturalistes sur les insectes à des proportions moins fantastiques, met enfin de l'ordre et de la précision dans la question précisément la plus confuse et la plus obscure qui se soit jamais posée à l'attention des philosophes, celle des instincts. Aussi bien en mettant en contribution les travaux récents des diverses écoles qu'en exposant des théories personnelles et le résultat de ses recherches, l'auteur, avec une méthode qu'on ne saurait trop louer, étudie, en mettant au point chaque problème, les activités des animaux inférieurs, les instincts des animaux articulés, l'activité psychique des vertébrés. Il montre comment les tropismes, la sensibilité différentielle, et leurs combinaisons, seules façons de réagir, des animaux inférieurs, avec quelques ébauches de la mémoire associative, survivent dans les animaux articulés, chez lesquels il indique par quels procédés l'on peut se rendre compte de l'existence de sensations et d'associations de sensations. L'analyse de divers instincts, simulation de la mort, retour au nid, mimétisme, prétendus instincts sociaux, le porte à les considérer comme « des complexes d'activités » simples ou complexes, acquises ou héréditaires, sans que la sélection semble jouer un rôle aussi considérable, soit dans leur formation, soit dans leur conservation, que celui qu'on lui attribue depuis Darwin. Pour les vertébrés, l'activité psychique devient si multiple qu'il devient inutile de parler des formes élémentaires de la sensibilité différentielle et des tropismes. Le cerveau, organe nouveau, permet des combinai-

sons telles, la mémoire a pris un développement si grand que « le chimisme a perdu la simplicité primitive ».

M. Georges Bohn s'attachera surtout ici à exposer les diverses méthodes de recherches, employées ces dernières années, et grâce auxquelles ont été obtenues des lois « qui ne sont que la conséquence des lois des équilibres chimiques » permettant d'abandonner les explications finalistes, pour les explications causales. Voici ses conclusions :

On n'oppose plus les actes volontaires aux actes non volontaires, l'intelligence à l'instinct, les actes psychiques aux actes mécaniques, les actes variables aux actes immuables ; on voit se constituer progressivement, et de diverses façons, des activités complexes aux dépens d'activités simples.

Dans les tropismes et la sensibilité différentielle, les activités... sont encore assez simples pour qu'on puisse montrer qu'elles ne sont que la conséquence des lois des équilibres chimiques... Chez les insectes, malgré la multiplicité des sensations, les associations de sensations restent relativement peu nombreuses et simples. Au contraire, l'écorce cérébrale des vertébrés supérieurs permet la formation d'associations nombreuses et complexes... L'intelligence serait l'apanage des vertébrés.

§

Memento. — Pr Bajenoff et Dr Ossipof : *La Suggestion et ses limites* (Bloud et Cie), 1 fr. 50. — Les auteurs, après un historique de l'hypnose et de la suggestion, différencient ces deux termes et soutiennent que la suggestibilité ne caractérise pas forcément l'hypnose. Ils examinent ensuite les théories thérapeutiques contemporaines et constatent que le médecin tend à prendre la place du « directeur de conscience ».

Edouard Abramowski : *L'Analyse physiologique de la perception* (Bloud et Cie), 1 fr. 50.— La conscience d'une perception serait la « monade » de Leibnitz, qui « réfléchit en elle tout l'univers qui, à ce moment, coopère avec l'organisme ».

Journal de Psychologie (Alcan, 8e année, no 2). — Au sommaire : Dr Pierre Janet, *la Kleptomanie et la dépression mentale*, observation d'un cas où la relation entre l'impulsion et la dépression se présente d'une façon très nette ; de Longdon J. Rogers, *Quelques observations de rêves*, dont l'une semble un conte d'Edgar Poe.

Les nos 38 et 39 des *Archives de Psychologie* (Kündig, Genève), réunis en un seul fascicule, sont entièrement consacrés à un travail du Laboratoire de l'Université de Louvain : *Etude expérimentale sur le choix volontaire et ses antécédents immédiats*, de A. Michoth et E. Prüm. — Dans le *Bulletin de l'Institut général psychologique* (11e année, no 1), M. Yves Delage se demande *Comment sentent les bêtes?* et insiste sur l'absence de toute image verbale, même auditive, chez les animaux, ces images demeurant la propriété de l'homme qui possède seul le langage articulé. C'est peut-être exact pour les araignées que M. Y. Delage cite en même temps que les chiens ; c'est certainement faux pour les chiens, qui peuvent posséder des images verbales auditives aussi nombreuses qu'il plaira au dresseur ou simplement à leur maître de leur en donner. D'autre part, la possession d'un langage

articulé permet-elle de constater chez le Fuégien ou le Lapon la connaissance de la « mécanique et de la géométrie », ou, plus simplement, l'intelligence d'un civilisé?

GASTON DANVILLE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

La faillite des explications finalistes. — Ch. Richet : *L'Anaphylaxie*, F. Alcan, 3 fr. 50. — L. Corpechot : *René Quinton ;* origines marines de la vie : lois de constance origineile, Collection les Hommes et les Idées, Mercure de France, 0 fr. 75. — J. Sellier : *Recherches sur les ferments protéolytiques des invertébrés*, Bulletin de la station biologique d'Arcachon, 1910. — L. et P. Murat : *Les Merveilles de l'œil*, Bloud, 0 fr. 60. — Memento.

Récemment, le Professeur Gley, du Collège de France, déclarait, dans une conférence sur « le néo-vitalisme et la physiologie générale », que, parmi les plus grandes découvertes du xxe siècle en biologie, figurera certainement celle de **l'Anaphylaxie**, par le Professeur Charles Richet, de l'Ecole de Médecine. Cette découverte, qui date de 1902, a pris en effet une grande importance, non seulement en médecine, mais encore en biologie générale.

Qu'est-ce donc que cette anaphylaxie, dont on parle tant maintenant et à laquelle son auteur vient de consacrer un volume du plus haut intérêt ?

C'est le phénomène contraire de *l'immunité*. Très souvent, à la suite de l'injection d'une toxine microbienne à un animal, celui-ci acquiert l'immunité, c'est-à-dire devient plus ou moins insensible à l'action du poison. L'anaphylaxie, c'est la curieuse propriété que possèdent certaines substances d'augmenter, au lieu de diminuer, la sensibilité de l'organisme à leur action. Voici un exemple. On injecte à un Cobaye du lait de femme ; on n'obtient aucun effet appréciable. Au bout d'un certain temps, on fait une seconde injection du même lait: on observe cette fois tous les symptômes d'une violente intoxication, et l'animal peut mourir. Le Cobaye, de par le fait de la première injection, est devenu excessivement sensible au lait de femme. On obtient l'anaphylaxie, non seulement par l'injection dans le sang de divers aliments (lait, œufs), mais encore par celle des sérums d'autres espèces et des toxines animales ou bactériennes. La réaction est toujours spécifique, c'est-à-dire que des Cobayes sensibilisés avec du lait de femme ne réagissent qu'au lait de femme, et non au lait de Vache ou de Chèvre ; toutefois, le lait de Vache anaphylactise un peu vis-à-vis le lait de Chèvre, parce que ce sont là des espèces voisines dans la classification. Pour obtenir l'anaphylaxie, il suffit souvent d'injecter des quantités infimes de la substance anaphylactisante ; une dose de 0 gr. 000.000.001 de substance active suffit pour sensibiliser un Cobaye vis-à-vis du sérum. Parfois, les aliments introduits par la voie digestive agissent de la même façon. Ainsi les

populations tartares qui habituellement se nourrissent de viande de Cheval sont, paraît-il, hypersensibles à l'action du sérum anti-diphtérique préparé avec le Cheval.

La persistance de l'état anaphylactique pendant un temps très long constitue un des phénomènes les plus singuliers de la biologie ; et c'est là assurément un des facteurs essentiels de la différenciation individuelle. Le fait d'avoir été intoxiqué antérieurement par une substance quelconque, même si l'intoxication a été légère, même si les effets en ont absolument disparu en apparence, met l'organisme d'un individu dans un état spécial qui le différencie profondément de tous les autres individus de son espèce...

De par ses ingestions alimentaires, de par les multiples infections microbiennes minuscules qui l'ont atteint et qui ont le plus souvent passé inaperçues, chaque individu va être différent, et profondément différent, de l'individu voisin... Il sera lui-même et non pas autre. Il aura son idiosyncrasie ou, pour parler mieux, son individualité humorale, qui va le différencier aussi bien que son individualité psychologique. Les souvenirs antérieurs, si variables chez les divers individus, font que l'intelligence de chaque individu est individuelle, personnelle. De même les souvenirs humoraux, si on peut se servir de cette expression, créent dans chaque individu une personnalité humorale, tout aussi caractérisée que sa personnalité intellectuelle.

L'anaphylaxie aura contribué à la faillite des considérations finalistes. C'est une erreur grave de croire que tous les phénomènes qui ont lieu au sein d'un être vivant lui sont toujours utiles. L'immunité a été considérée comme un « acte de défense » de l'organisme, mais il semble bien difficile de donner une interprétation finaliste de l'anaphylaxie. Ce ne sont plus des substances « protectrices » qui se forment dans l'organisme, ce sont, tout au contraire, des substances « aggravantes ». On conçoit fort bien qu'il y ait une utilité pour l'animal à fabriquer vis-à-vis des poisons des contre-poisons, mais on s'explique fort mal pourquoi, dans certains cas, l'animal fabrique au contraire, à la suite de l'ingestion de poisons, des substances exaltant le pouvoir de ces poisons.

M. Richet a sauvé, en apparence du moins, la cause des finalistes, de la façon ingénieuse suivante :

La défense de l'organisme n'est pas seulement une défense des individus, mais encore une défense de l'espèce. Il ne s'agit pas seulement pour chaque individu de maintenir son existence, il faut encore que les individus restent semblables à eux-mêmes ; si des substances étrangères (hétérogènes) pouvaient impunément pénétrer dans l'organisme et modifier ses propriétés chimiques fondamentales, pénétrant dans le protoplasma pour en altérer la nature, alors c'en serait fait de la constitution somatique de chaque espèce animale, fruit d'une lente et ancestrale acquisition. Tout ce progrès acquis par les sélections et les hérédités serait perdu, et nous serions à la merci des hasards, des accidents, des événements de chaque jour, capables de modifier suivant de fâcheuses formules l'état actuel optimum en lequel nous som-

mes. Il faut que l'être soit stable, et c'est pour le maintien de cette stabilité qu'il réagit avec tant d'énergie aux atteintes chimiques qui peuvent l'affecter,

Plutôt que de varier, l'individu doit mourir.

§

Cette formule se rapproche de celles émises par **René Quinton**, aux idées duquel M. L. Corpechot vient de consacrer un fort intéressant petit livre. La théorie de Quinton est bien connue des lecteurs du *Mercure*, et je crois inutile de la réexposer ici après les remarquables articles de MM. Remy de Gourmont et Jules de Gaultier. Je ferai simplement ici quelques remarques.

Comme je le disais dans ma dernière chronique, pendant longtemps les morphologistes et les physiologistes ont travaillé indépendamment les uns des autres. Les physiologistes, qui s'étaient adressés particulièrement aux animaux supérieurs, avaient été surtout frappés par les phénomènes de régulation : régulation thermique, régulation chimique (fonction glycogénique du foie) et ils n'ont voulu voir dans Quinton qu'un continuateur de leur œuvre. Les morphologistes depuis Darwin, eux, s'étaient attachés surtout à décrire la variabilité des formes animales, simples et complexes ; aussi ils n'ont pas compris les idées de Quinton et ont cru à tort qu'il niait le transformisme. De tels malentendus ne se produiront plus lorsqu'on aura supprimé les frontières entre la morphologie et la physiologie.

M. Corpechot nous présente la théorie de Quinton comme une théorie finaliste.

Elle restaure, dit-il (p. 69), le concept de finalité proscrit de toutes les méthodes en honneur actuellement : Nos savants en effet ont pris l'habitude de sourire philosophiquement à l'idée que les choses pourraient être en vue d'une fin quelconque. Ils regardent une telle hypothèse comme un vice, une faiblesse de l'esprit, une tentation capable de nous induire en toutes les erreurs...

Une méthode ne se juge pas en soi, mais selon ses résultats, selon sa fécondité. La méthode finaliste, maniée par les philosophes de l'école de Bernardin de Saint-Pierre, méritait son discrédit, à la fois par sa stérilité et par l'absurdité de ses conséquences. Ces philosophes, qui admettaient *a priori* que le monde avait été créé pour l'homme, plaçaient la finalité là où elle n'était pas.

Pour M. Corpechot, Quinton a placé la finalité là où elle est sans conteste. Un acte ne serait qu'un moyen ; il ne serait que pour une fin qui est de vivre.

Pour prendre une connaissance réelle des phénomènes qui nous entourent, que l'on s'attache à rechercher leur utilité. Le but, la finalité des actes devient ainsi un principe, une méthode de connaissance.

M. Corpechot présente Quinton comme un partisan des explications finalistes. Je crois cependant que les idées de Quinton pourraient fort bien être envisagées sous un autre jour que celui de la finalité. Quinton lui-même n'a-t-il pas dit que la vie ne s'adapte pas, qu'elle est soumise à des conditions physiques et chimiques, strictes et étroites ?

§

Un des arguments dont on s'est souvent servi en faveur du finalisme est le fait que les sucs digestifs se trouvent appropriés aux aliments. Mais il est nécessaire de faire observer que, pendant longtemps, les recherches sur la digestion sont restées limitées aux seuls animaux supérieurs. L'un des premiers, le professeur Sellier, de l'Université de Bordeaux, a montré l'intérêt qu'il y aurait à les étendre aux invertébrés, et récemment il a soutenu, en Sorbonne, avec un grand succès, sa thèse sur **les Ferments protéolytiques des Invertébrés**. Ce qui fait la valeur de ce travail, c'est que, outre son caractère de nouveauté, il est le résultat d'une œuvre poursuivie méthodiquement pendant de longues années, à Arcachon, sur les animaux venant d'être capturés dans le Bassin ; de plus, la technique en est soignée.

On sait que les aliments les plus complexes sont les substances albuminoïdes, c'est-à-dire précisément les substances constituant essentiellement la matière vivante. La digestion de ces substances a pour résultat de les scinder en corps plus simples : protéoses, peptones, et finalement amino-acides ; elle se fait chez l'homme, grâce au ferment de l'estomac, la pepsine, et un des ferments du pancréas, la trypsine ; l'érepsine achèverait l'action commencée. M. Sellier montre qui, chez les Crustacés et les Mollusques céphalopodes, le ferment que digère les albumines agit à la façon de l'atrypsine. Fait curieux : chez l'Escargot, on n'a pas jusqu'ici observé dans le tube digestif une digestion des albumines.

Mais, ce qui est surtout intéressant au point de vue de la finalité de la nature, c'est que l'on trouve chez beaucoup d'invertébrés une présure analogue à celle des Mammifères. Mesnil, Cotte avaient signalé sa présence chez les Actinies et les Eponges. M. Sellier l'a rencontrée chez bien d'autres animaux et a étudié avec soin son action. Ajoute-t-on, par exemple, à du lait un peu du suc de l'estomac d'un Crabe, au bout de peu de temps, à 40°, il se trouve entièrement coagulé ; dans la suite, le caillot se dissout. Je me demande comment les finalistes expliqueraient dans quel but l'estomac du Crabe est pourvu d'un ferment capable de digérer le lait dont jamais il n'a l'occasion de se nourrir.

MM. Louis et Paul Murat, auteurs d'un ouvrage intitulé : *l'Idée*

de Dieu dans les sciences contemporaines, et patronné autrefois par de Lapparent, viennent de publier un petit livre : **les Merveilles de l'œil**, avec ce sous-titre : *l'Argument classique de la finalité*. Je rappellerai simplement ici une boutade du grand physicien Helmholtz, à propos de notre œil : « si mon opticien m'avait livré un instrument aussi mal fait, je l'aurais certainement refusé. »

MEMENTO. — M. Henri Coupin vient de publier, chez l'éditeur A. Colin, des *Lectures scientifiques sur la Physique* (3 fr.). C'est un recueil de pages empruntées à des savants notoires ou à des écrivains de talent.

GEORGES BOHN.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

A. Shewan : *The Lay of Dolon, some notes... on the canons and methodes of homeric criticism*, 8°, 290 p., Londres, Macmillan, 10 sh. — Paul-Yves Sébillot : *La Bretagne pittoresque et légendaire*, in-18, ill., 21? p., Daragon, 3.50. — André Spire : *J'ai trois robes distinguées*, in-18, 106 p., Les cahiers du Centre, Paris, Delesalle, 2 fr.50 — C. Gandilhon Gens d'Armes : *Le Folklore Auvergnat*, extr. de *La Veillée d'Auvergne*, t. III, n° 5, 10 fr. — Memento.

C'est bien de l'honneur qu'on a fait au faible Dolon, fils de riche homme, et frère de cinq sœurs, avide et pusillanime, joué à la fois par Hector et par Ulysse, en nommant le Xe Chant de l'Iliade Doloneide, ou, comme dit M. A. Shewan, **le Lai de Dolon**, ceci à cause de la théorie qui veut que cet épisode ait d'abord existé indépendant, et ne constitue dans l'Iliade qu'un morceau surajouté, ce qu'on appelle une interpolation. Le chapitre XVI du volume de M. Shewan est consacré à la discussion de ce problème. L'auteur, toutes considérations évaluées (contexte, langue, psychologie, etc.), tend au contraire à regarder tout l'épisode comme ayant fait partie de l'Iliade dès le début, et tout le chant comme parfaitement homogène.

Il est amusant de voir combien peu les arguments sont d'ordinaire littéraires, mais se fondent sur des appréciations morales. On ne pardonne pas volontiers à Homère de nous montrer des guerriers qui seraient, d'après nos conceptions modernes, lâches, cruels et sanguinaires. Et pourtant la psychologie de ces Troyens et de ces Grecs répond trait pour trait à celle de nos malandrins du Moyen-Age, à celle des Turcs ou des Maori modernes, pour qui se battre a pour simple objet de tuer, sans intervention de règles de tournoi, ni de point d'honneur chrétien.

Les critiques homériques sont le plus souvent ahurissants, et cela se voit d'autant mieux dans le livre de M. Shewan qu'il a (est-ce par maladresse d'écrivain ou d'après un système ironiste?) simplement juxtaposé les opinions contradictoires. On sacrifie des brebis noires : le critique demande : pourquoi noires? Réponse des uns : parce que

les héros font une expédition nocturne; réponse des autres (Pierron etc.): parce qu'on croyait les brebis noires plus robustes et plus fécondes; réponse d'autres encore : parce que les moutons noirs peuvent sans danger manger *l'hypericum crispum*, plante vénéneuse qui tue les moutons blancs. Dire que l'Iliade et l'Odyssée ont été ainsi disséquées mot par mot!

Le livre de M. Shewan, où chaque détail est discuté à fond, est d'une lecture assez ardue. Mais les idées générales qu'on en retire sont substantielles. Elles marquent une excellente réaction contre les théories « séparatistes » et « folkloriques ». En somme, cette étude minutieuse du seul chant X[e] confirme ce que j'ai dit en général pour les poèmes homériques dans *la Question d'Homère*. Ainsi, M. Shewan admet que les répétitions et les contradictions ne sauraient en aucune manière être utilisées comme des arguments en faveur de la théorie des juxtapositions et de la multiplicité des auteurs. Il n'est même pas tendre du tout pour ceux qu'il nomme les « Dissecteurs ». Homère y gagne d'autant.

§

M. Paul-Yves Sébillot, le fils du folkloriste bien connu, semble décidé à compléter l'œuvre de son père. On lui devait déjà un volume de Contes et légendes du pays de Goarec et une Histoire du peuple breton. Son nouveau livre décrit **La Bretagne pittoresque et Légendaire**. C'est à mon sens un peu trop un pot-pourri de documents très divers de nature et d'origine, qu'aucun lien réel, interne, n'unit les uns aux autres. Mais ces documents sont directs, et c'est là un grand mérite. Si l'auteur nous décrit les rites qui constituent une cérémonie du mariage en Basse-Bretagne, le Pardon de Saint-Laurent de Pouldour, le baptême des bateaux, le chariottage des maris battus, etc., c'est pour y avoir assisté, parfois pour y avoir joué un rôle. Je signalerai aussi le bon petit chapitre sur les mariages collectifs de Plougastel, où Westermarck, Havelock Ellis et d'autres seraient tentés de voir des survivances d'une époque où l'homme était, comme le sont les animaux non domestiqués, sujet à deux moments par an de rut, et où les mariages ne se faisaient qu'au printemps et en automne; au lieu qu'à mon sens il n'y faut voir, comme dans les mariages collectifs annuels de Peisey dans les hautes montagnes de Savoie, qu'une coutume nécessitée par des circonstances économiques. Ce qu'a de faible cette interprétation, je le sais, c'est que bien d'autres localités que Plougastel et Peisey sont soumises à ces mêmes conditions économiques, et que cependant leurs habitants n'ont pas institué des mariages collectifs. Ce qui signifie que cette coutume locale n'est pas encore interprétée.

Bien fait, peut-être un peu court et sans assez de références biblio-

graphiques, est le petit chapitre sur le Costume des Bigoudens. Ces gens-là constituent certainement un îlot ethnique aberrant. Mais les rattacher, comme l'ont fait certains auteurs, aux Finnois, en confondant ceux-ci avec les Lapons, c'est pure folie. Le mieux est peut-être d'admettre un settlement de naufragés, ce qu'on appelle en ethnographie générale l'*argument de la jonque échouée*. Il n'y faut recourir qu'à la dernière extrémité et même alors provisoirement, car c'est une manière enfantine de reculer le problème, en faisant intervenir l'élément hasard, de toutes manières incontrôlable. Et il reste toujours à déterminer d'où venaient et à quelle race appartenaient les naufragés, de même que le botaniste doit reconnaître d'où provenaient les graines légères que le vent a amenées sur un atoll, y implantant une flore inattendue.

Le volume se termine par une série de légendes. Comme toujours, elles sont typiquement bretonnes non pas par du mysticisme, mais par une ironie assez gauloise et irrévérencieuse. Des dessins à la plume, un peu naïfs, mais cela n'est pas pour déplaire ici, illustrent le volume. L'auteur annonce qu'il a sous presse des romans historiques. Chacun son goût. Mais n'est-ce pas dommage? M. Paul-Yves Sébillot pourrait, mieux que quiconque, consacrer à la Bretagne une belle monographie, bien complète, bien illustrée, sérieuse, documentée, attrayante et vivante, où seraient décrits tous les aspects de la vie populaire dans sa petite patrie. Ce serait une ambition aussi, et moi, je lui souhaiterais plutôt celle-là, que de le voir faire concurrence à Dumas. S'il tient à écrire du roman, que n'essaie-t-il de devenir le Balzac de sa Bretagne. Noblesse (de lettres aussi) oblige.

J'ai trois robes distinguées. — Non pas moi, ni André Spire. Mais c'est une bonne et rustique Morviandiote (au fait ne doit-on pas dire Morvandelle, par euphonie?) qui chante et qui parle par-dessus la tête. Elle dit des choses si simples qu'elles en sont compliquées comme du Gourmont. André Spire a une manière à lui de faire du folklore. Il pique des réflexions peuple, même des odeurs peuple. C'est un peu ahurissant d'abord, et puis à la fin du volume, on est bien étonné d'être allé plus loin, d'avoir mieux compris ce que de mon jeune temps on appelait une idiosyncrasie, que si l'on avait lu un bouquin méthodique et raisonné. Je deviens jaloux d'André Spire.

J'en reproduis, pour les Savoyards, un passage (pp. 102-103) parce qu'ils n'auraient pas l'idée d'aller voir là, et pour savoir si vraiment ces rites ont existé, ou existent, dans la région indiquée. J'en suis, et les ignorais.

« J'ai dit à ma voisine, la mère Combaz : Chez vous, quand on enterre ses morts, on leur donne comme chez nous deux sous et un chapelet? Elle m'a répondu : Non, on leur donne rien, mais ceux qui fument une pipe, on leur donne leur pipe. La mère Combaz, elle, est

de près de Chambéry. Eh bien, on fait la fosse la veille, et quand on vient pour enterrer le mort, il y a de l'eau dans la fosse. Chez nous, s'il y avait une source près d'une fosse on ne voudrait jamais y mettre son mort. Là, ça leur est égal. C'est l'habitude. Quand ils descendent leur mort, ils ne le voient plus, et il vous saute de l'eau à la figure. Il n'y a pas besoin de pleurer! hein, maître! »

J'ai reproché naguère aux collaborateurs de **la Veillée d'Auvergne** de négliger le folklore, M. C. Gandilhon Gens d'Armes, dans le n° de mai 1911, accorde qu'il en a été ainsi, en fait honte à ses compatriotes, et leur donne le bon exemple en publiant, à propos d'un recueil récent de chansons auvergnates, un très bon article d'ensemble sur les sources écrites et sur la richesse encore actuelle du folklore auvergnat. De même que je désirerais voir le fils de M. Paul Sébillot entreprendre une grande monographie de la vie populaire en Bretagne, de même je crois M. Gandilhon bien qualifié pour en entreprendre une de la vie populaire de l'Auvergne. Il y faut, non seulement le dépouillement de tout ce qui a été publié, afin de discerner les lacunes de l'information, mais aussi de grandes enquêtes, des marches, des contrôles personnels sur place. Et les matériaux bruts, *la Veillée d'Auvergne* est toute désignée pour les centraliser et en assurer la publication. D'ailleurs, une telle œuvre n'est possible que par une collaboration incessante de nombreux enquêteurs, conformément à un plan préétabli.

§

Memento. — L. Chachoin : *Les Religions; histoire, dogmes, critique.* Alger, Jourdan, et Paris, Geuthner, 8°, 662 p., 7 fr. 50. Exposé à l'aide de textes interprétés ; conclusion anticléricale. Ouvrage qui serait utile s'il était pourvu de références détaillées. — W. Schneider : *Qu'est-ce que le ciel?* Bloud, 0,50 ; pp. 30 et suiv., l'idée que le monde sera transformé par un embrasement universel se trouve chez un grand nombre de peuples païens, est développée dans les Edda ; p. 47 : « condamnation de l'incrédulité par la physique nouvelle ». — J. Baudot : *Le Martyrologe*, Bloud, 0 fr. 60. Bonne étude de cette catégorie de récits hagiographiques, comparaison des textes des Martyrologes hiéronymiens, de Bède, de d'Achéry, Lyonnais, de Florus, d'Adon, d'Usuard, et historique de la formation du Martyrologe Romain. — P. Charles : *Le Dogme*, Bloud, 0 fr. 60. — A.-L.-M. Nicolas : *Essai sur le cheïkhisme*, I, Geuthner, 2 fr. 50 ; monographie très utile d'une secte persane peu connue, opposée aux Chiites, et dont les sectateurs ont été maintes fois massacrés. — Ch. Beauquier : *Traditions Populaires en Franche-Comté : La Cuisine*, 8°, 91 p., Besançon, Impr. Dodivers. Excellente petite monographie d'un sujet trop délaissé par les folkloristes; mobilier ; ustensiles de cuisine ; alimentation ; termes culinaires ; aliments considérés isolément, ainsi que proverbes, croyances, dictons, surnoms, etc.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Revue hebdomadaire : un livre unanimement loué : M. Paul Adam, le pangermanisme et l'antisémitisme. — *Revue de Paris :* quatre poèmes arabes. — *Revue Bleue :* Verlaine, professeur de français, enseigne le dessin à Bournemouth chez un clergyman. — *Progrès :* M. Guillaume Vasse, les lions et les léopards. — *La Phalange :* des vers de M. Lucien Christophe. — Memento.

On ne peut voir, sans lui attribuer l'importance d'une preuve morale, l'unanime flagornerie des écrivains professionnels à l'égard des mémoires de M. Arthur Meyer. Non qu'ils ne soient d'un moyen journaliste et d'un administrateur habile, ces mémoires ! mais le chœur des obligés du *Gaulois* entonne un tel hymne qu'on croirait à quelque naissance prodigieuse, à l'œuvre d'un génie surhumain. *Ce que mes yeux ont vu* égale l'un quelconque des cent médiocres volumes de souvenirs où la vie anecdotique du boulevard a été rappelée depuis une vingtaine d'années. M. Arthur Meyer tient boutique. De là,qu'on vante son ouvrage. Ce livre *doit* porter son auteur à l'Académie Française. Il le faut, pour que ce temps-ci lègue à l'avenir un témoignage parfait d'une ascension de l'homme d'affaires au-dessus des plates consciences.Quel discours piquant n'attendrait-on pas de M. Arthur Meyer sur la carrière de M. Emile Ollivier, par exemple?Ici, l'homme du monde rappellerait à la discrétion le panégyriste, comme il a conseillé quelques oublis opportuns au galant secrétaire parvenu. Celui-ci, ses yeux ont vu bien de petits faits que sa plume de comptable a passés par « pertes », en balance des « profits » d'autrefois. Ainsi, le chevaleresque Louis XII ; car un roi s'impose à la comparaison, dès que M. Arthur Meyer paraît.

Mi-parti nonce et chambellan, sa droite et sa gauche ont employé la plume et l'épée à servir le Trône et l'Autel ; et ses deux mains encaissaient, sans que ses yeux y prissent garde en apparence. Ses admirateurs envisagent uniquement son livre, son beau livre, son livre exceptionnel, ce livre sublime, le meilleur qu'on ait écrit depuis... mettons quarante ans !

Certes, M. Paul Adam n'est à confondre avec aucun des critiques intéressés à laurer le crâne de M. Arthur Meyer.

L'édificateur de ce glorieux monument où, des *Lettres de Malaisie* au *Trust*, la pensée du siècle est toute frémissante et où germent des projets qu'à leur épanouissement l'admiration de nos petits-neveux saluera encore comme de généreuses audaces, — est un des plus nobles, d'entre les plus dignes écrivains de ce temps. Pour ma part,à un enthousiasme fervent que m'inspire un si continuel et beau labeur, s'ajoutent le sentiment d'une amitié fidèle, vivace, et mon indéfectible gratitude envers l'aîné qui m'aida le mieux, dès mes premiers essais d'écrivain.

C'est à un « très curieux chapitre de l'*antisémitisme* », du livre de

M. Arthur Meyer, que l'auteur du *Serpent Noir* relie les réflexions sur « La métamorphose de l'Esprit Français », qu'il a publiées dans la **Revue hebdomadaire** du 22 avril.

« L'anticléricalisme diminue la France », déclare M. Paul Adam. C'est de la politique, et c'en est encore, quand il écrit : « On peut être un anarchiste même, et reconnaître cette absurde évidence. »

Ce que n'ont pas vu les yeux de M. Arthur Meyer et que voient les yeux de M. Paul Adam, c'est l'amélioration du sort matériel des travailleurs, réalisée par la République.

Autant on se plaît à constater une dissemblance de vues entre des hommes tellement inégaux par leur culture et l'application qu'ils firent de leur intelligence, autant on sera surpris de lire ce brevet généreusement accordé à M. Arthur Meyer par M. Paul Adam : « L'excellent chapitre que M. Arthur Meyer consacre à l'antisémitisme révèle, en partie, la cause de cet immense péril. » Ce péril est le pangermanisme. Et voici l'argumentation de M. Paul Adam :

Inconsciemment, les Israélites de France firent de la propagande en faveur de la Germania. Ils ont intronisé la bière sur nos boulevards, Wagner dans nos salons, Marx dans nos journaux, Nietzsche dans nos livres, l'érudition de Heidelberg dans la chaire de notre Sorbonne, Strauss sur la scène de notre Opéra. Suissesse, Mme de Staël avait commencé l'œuvre que paracheva le collaborateur de M. Briand, pour la loi de séparation : M. Grünbaum. Car il est miraculeux que cette loi de séparation, qui délatinise notre pays catholique, ait été rédigée par un Israélite d'origine évidemment germanique.

Allons-nous ne plus aimer le *Serpent Noir*, où M. Paul Adam a vulgarisé la philosophie nietzschéenne ?

Avec M. Paul Adam pour guide, un sujet s'élargit toujours, réalise son ampleur totale ; et on envisage toutes les faces d'une question.

Ainsi :

Cela n'implique nulle accusation ni contre les uns, ni contre les autres. Je ne soupçonne pas de complicités, encore moins de trahisons. Je fréquente et j'aime beaucoup les Israélites. Mieux encore : je les estime fort. Pas un d'eux qui n'adore la France. Pas un qui ne bondisse lorsque j'attire son attention sur l'influence fatale de sa race, lorsque je lui démontre combien peu de ses coreligionnaires venus de Portugal ou d'Espagne, ou de Russie, tiennent le haut du pavé parisien, tandis que ceux aux noms germaniques dominent nombreux et partout. L'évidence stupéfie mes amis. Ils la nient tant bien que mal et puis rallient. Il n'en est pas moins vrai que l'anticléricalisme, en exaltant les Israélites de France, a préparé l'invasion germanique. « Le fort domine le faible », comme l'annonçait M. de Bethmann-Hollweg, dans un discours historique.

L'autre jour, le Camarade Pataud menaça, par lettre publique, les Rothschild ; et cela dans la semaine même où les Camelots du Roi empêchaient

qu'on ne représentât la pièce de M. Bernstein. Ces actions parallèles du terroriste et des monarchistes paraissent une indication. Il se pourrait que l'antisémitisme fût un prétexte commun, choisi par deux sectes extrêmes, afin de réunir leurs haines, leurs ambitions et leurs appétits contre un adversaire très objecttf en état d'attirer sur lui cette force unanime que composent les rages individuelles de la multitude.

Cette dernière phrase donne une indication précieuse. Pour discuter les précédentes, il faudrait s'engager dans une véritable étude. M. Paul Adam l'écrira quelque jour, car il est un penseur équitable. Mieux que personne, il sait que l'*individu* existe dans la *race* ; que l'*individu* prévaut ; que celui-ci est une résultante du milieu où il croît, autant qu'un aboutissement de sa lignée originelle ; qu'aujourd'hui, enfin, par le croisement, la plupart de ces juifs aux « noms germaniques » pourraient, d'un trait d'union, associer à leur nom un patronymique de désinence tout à fait française qu'ils doivent à leur mère et à leur aïeule déjà, — s'ils ne répugnaient à ce qui pourrait sembler un subterfuge pour fuir des responsabilités chimériques capables de devenir réelles, sous l'influence du désordre momentané que peut occasionner l'empoisonnement moral du peuple par des pamphlets.

§

M. Franz Toussaint donne à la **Revue de Paris** (1er mai) une quatrième série des poèmes traduits de l'arabe, qu'il a réunis sous ce titre : « le Jardin des caresses ».

Voici quatre de ces poèmes délicats qui ont la saveur des meilleures épigrammes latines :

SOUDJOUB

— Longtemps encore, ô mon œillet flamboyant, refuseras-tu de te montrer à ta fenêtre ?

— Es-tu donc le soleil, pour vouloir que je me tourne vers toi ?

— Et si, las de ta cruauté, j'escaladais, pour t'étrangler, le mur de ta demeure ?

— Je te laisserais baiser mon cou parfumé, afin de t'entendre gémir d'amour.

IL SUFFIT QUE VOUS CHANTIEZ...

Tous les jours, vous pouvez trouver Djemmah assise derrière son petit panier, sous les arcades de la place Mawlid el Nabi. Elle vend des cerises et des abricots.

Tous les jours, vous pouvez voir le sourire de Djemmah. Il suffit que vous chantiez, en passant devant elle, cette chanson des jardiniers du Hedjaz :

« Toutes les cerises ne sont pas sur les cerisiers, puisque ta bouche est une cerise ; tous les abricots ne sont pas sur les abricotiers, puisque tes seins gonflent ta robe. Sois accueillante aux merles gourmands : sinon, ils iraient raconter partout que ta bouche n'a que l'apparence d'une cerise et que tes seins sont des abricots verts. »

LA FONTAINE DES GAZELLES

Elles ne viennent y boire qu'au crépuscule. Une à une et inquiètes, elles surgissent de l'ombre et elles cherchent le lambeau de ciel que sa conque reflète.

Ainsi attends-tu la nuit pour pénétrer dans ma demeure, et, avant de baiser mes lèvres, cherches-tu à voir dans mes yeux l'enchantement de mon âme.

INSCRIPTION

Celle qui fut Zarifah repose ici. Elle est morte la troisième nuit du mois de Djemazi el Akhir, qui est le mois funeste aux fleurs.

Nous l'aimions. Ses lèvres étaient savoureuses et son âme tendre.

Si son nom te rappelle que tu l'as caressée aussi, évoque pour deux ce bonheur ancien, car le sommeil des morts est sans rêves.

§

Dans sa « Chronique de l'Etranger », qu'il donne à la **Revue Bleue** (29 avril), M. G. Lux emprunte à un article de M. Frank Harris, paru dans *The Academy*, cette relation des débuts de Verlaine comme professeur de français en Angleterre :

A sa sortie de la prison belge,il se dirigea vers l'Angleterre. A Londres, la pauvreté l'obligea à se placer comme professeur de français.

« Je fus engagé, racontait-il, presque immédiatement, par un clergyman de Bournemouth, à raison de soixante-dix livres sterling par an, *sans blanchissage*. Cette dernière clause me parut extraordinaire, ajoutait-il, car j'use si peu d'une telle chose!! » et il souriait.

« Lorsque tout fut arrangé, je partis et à mon arrivée à la gare je trouvai un homme grand, le clergyman.

— « Etes-vous M. Verlaine? demanda-t-il.

— « Sur ma réponse affirmative, il me serra la main et me parla le français le plus épouvantable que j'aie jamais entendu! Son accent était pire qu'un accent : c'était un nouveau langage. Il fallait en deviner la signification. Je pouvais réellement mieux le comprendre, quand il parlait anglais, quoique je susse à peine une demi-douzaine de mots. Il m'amena chez lui, dans son école, et me traita magnifiquement. Il me montra ma chambre et m'invita à dîner. Sa femme se montra charmante à mon égard et ils m'assurèrent tous deux de mon succès. Je ne pus que leur répondre : « Je ferai de mon mieux. »

« Après le dîner, le clergyman me dit qu'il valait mieux pour moi me reposer le lendemain et faire connaissance avec l'école et ma nouvelle vie. Il fut, pour moi, bon et prévenant. Dans ma chambre il y avait au mur de très beaux textes bibliques coloriés et des tables d'emploi du temps : heures des levées des lettres à la poste, du lever, du coucher. — Il y avait aussi une bible sur ma table de nuit ; car le clergyman était profondément anglais.

« Je lui dis que j'étais désireux d'entrer immédiatement en fonctions, mais il ne voulut pas en entendre parler et je me reposai tout le jour. Le lendemain matin, il vint me chercher pour me présenter à ses élèves.

« Votre première classe sera une classe de dessin, me dit-il.

— « De dessin, m'écriai-je, mais je n'y entends rien !

— « Tous les Français, affirma-t-il, savent dessiner.

— « Mais moi, je ne sais pas, ripostai-je, au désespoir, pas du tout ! Je n'ai jamais tenu un crayon de ma vie. Je suis venu pour professer le français, que je possède à fond.

— « Oui, me répondit-il en souriant et en mettant sa main sur mon épaule ; mais vous savez trop peu d'anglais encore, et jusqu'à ce que vous le connaissiez un peu mieux, j'aime mieux continuer à enseigner moi-même le français.

— « Mon Dieu, mon Dieu ! me disais-je à moi-même ; mais je ne pouvais trouver de mots pour le convaincre. Il m'amena dans la classe, plaça un cône de bois sur une table et dit aux garçons de le dessiner. Je fus chargé de corriger les dessins. »

« Ce que j'enseignai à ces jeunes gens, je ne le sais ; mais j'appris plus, moi-même, que je ne le fis ma vie durant. Dans ma fièvre, j'étudiai les jeux d'ombre et de lumière pendant une heure. Naturellement, je réussissais un peu mieux que mes élèves, mais je n'étais pas plus professeur de dessin, que le clergyman professeur de français.

« Oh ! son français, il était horrible ! Il récitait les verbes à voix haute et la classe entière devait les répéter après lui, et pas un Français ne les aurait compris ! Je n'ai jamais entendu pareil langage. Il était tout à fait anglais, ce clergyman : mais il fut toujours bon pour moi.

« Je faisais de longues promenades avec les écoliers. Parmi les plus âgés, il y en avait d'intéressants et la campagne autour de Bournemouth était magnifique. Cette vie anglaise était pour moi chose nouvelle ; elle me semblait étrange, absorbante et elle me guérissait. C'était comme une oasis dans le désert brûlant de ma vie. Je me tirais très bien d'affaire à Bournemouth ; mais, pourquoi me donnait-on soixante-dix livres par an, *sans blanchissage* ? » Et il murmurait pour lui-même, haussant les épaules : « *sans blanchissage, et je m'en sers si peu* ! » Et encore : « Soixante-dix livres par an, *sans blanchissage !* »

— Je suis content que vous ayez apprécié la vie anglaise et Bournemouth, lui dis-je.

— C'était hygiénique, me répondit-il, et le clergyman, avec ses textes et ses emplois du temps, avait de bonnes intentions. J'appris bien l'anglais et je lus Shakespeare. Quel divin poète ! Je ne pouvais cependant pas comprendre comment ce clergyman et Shakespeare étaient de la même race.

§

« Là où les lions sont le plus à craindre, c'est quand ils se font mangeurs d'hommes », nous apprend M. Guillaume Vasse au cours de son récit : « Chasses africaines » paru dans **Progrès** (avril). M. Vasse a tué, « de sa main », vingt-huit lions. Cela lui donne quelque droit à traiter du caractère de ces animaux.

Sur le léopard, il écrit :

S'il ne possède pas la force du lion, le léopard n'est pas non plus un adversaire à dédaigner. Dans certaines parties de l'Afrique, principalement sur la côte ouest et au Congo, là où il n'y a pas de lions, le léopard règne

en maître et se fait quelquefois mangeur d'hommes. Sur la côte opposée, je n'ai jamais vu de cas de ce genre et quelques accidents, dont j'ai eu connaissance, provenaient tous de léopards blessés qui s'étaient vengés sur les chasseurs. Par ses habitudes noctambules, le léopard est difficilement tiré au grand jour par le sportsman. Il ne peut se rencontrer que par hasard sur quelque appât ; on peut tomber, également par chance, sur la retraite où il passe la journée. Aussi, le meilleur moyen de s'en emparer est de le prendre au piège. La saison propice pour piéger est l'époque des pluies, la période des grandes herbes. A ce moment, les félins qui rôdent suivent les sentiers, recherchent les espaces défrichés, où ils ne seront pas aspergés par l'eau de la pluie ou de la rosée, qui ruisselle des graminées. Du reste, les chats européens manifestent la même répulsion pour l'élément humide. Soit que l'on piège avec appât, ou simplement sur sentier, il faut que la trappe soit libre. Pour cela, à la queue du piège, on attache une chaîne d'un mètre environ, dont l'extrémité enroule, solidement fixée par un gros fil de fer, une branche de la grosseur de la cuisse, d'une longueur de deux mètres environ. Le félin ainsi capturé ne songe pas à se manger la patte, ce qu'il ferait s'il sentait une résistance invincible. Il tire à lui ce poids qui cède petit à petit...

Voici M. Vasse en bataille contre les léopards :

Un matin, avant qu'il fît jour, on frappe à la fenêtre de notre chambre. Je me lève et je vois un noir, employé à la concession, qui habite un village indigène voisin. Il me raconte qu'en passant sur le sentier, qui mène de son village à la ferme, un animal s'est jeté sur lui en rugissant. J'avais un piège avec appât placé en bordure de ce sentier et je ne doute pas que ce ne soit un léopard. Je m'habille en hâte pendant que le jour commence à poindre. A ce moment, le Cafre, qui a pour mission de visiter les trappes, arrive et me dit, d'un air navré, que le premier piège, qu'il vient d'aller voir, a manqué un ours-fourmilier. Celui-ci, mal pris, s'est esquivé, laissant en souvenir l'un de ses ongles. « Ce n'est rien, lui dis-je, il y a un léopard pris à une autre trappe. » Nous partons, ma femme, le colon, quelques noirs et moi. Arrivé à l'endroit où j'ai tendu l'engin, je constate sa disparition. Je suis la trace très visible et j'ai fait vingt mètres quand un léopard monstrueux bondit du bord du sentier et s'élance vers nous. Il n'est qu'à cinq pas. A peine a-t-il touché terre qu'il reçoit, entre l'épaule et le cou, une balle qui met fin à ses belliqueuses démonstrations. C'est un mâle magnifique de $2^m,25$. Pendant que chacun se félicite et qu'on emporte la victime, accompagnée par ma femme qui va surveiller la préparation de la peau, je déclare que je vais visiter le troisième piège tendu en bordure d'un jeune plant de coton. Mais, comme je n'ai aucune confiance dans un second succès, je prends mon fusil calibre douze, chargé à plombs, pensant trouver ensuite quelques perdrix ou pintades pour notre garde-manger.

Afin d'éviter de me faire mouiller par la rosée, je fais le grand tour de la plantation. Je suis environ à deux cents mètres du piège, quand je vois le noir, chargé de cette visite, qui coupe au court à travers le champ, me devançant de soixante mètres environ. Il est presque arrivé quand, près de lui, s'élance, avec un rauquement féroce, un énorme léopard. Il traîne, dans sa charge, avec une facilité inouïe, le piège et tout son attirail. Le Cafre

tourne les talons et fuit à toute vitesse avec le léopard à ses trousses. Comme le plant de coton est fort jeune, rien n'arrête le félin dans ses bonds. Il gagne du terrain sur mon homme et je vois même le moment où il le rejoindra. A tout hasard, bien qu'avec des chevrotines je n'aie guère confiance dans un coup de fusil, à plus de quatre-vingt-dix mètres, je mets en joue, me réservant de tirer si l'animal serre de plus en plus près le fuyard. Par bonheur, l'arbre s'engage dans un énorme tas de mauvaises gerbes, amoncelées après le sarclage du coton. Emporté par son élan, le léopard culbute et s'immobilise : mon homme est sauvé. Je lui crie de m'apporter ma carabine ; il me fait signe qu'il a compris. Je reste seul, à quatre-vingts mètres de l'animal, qui, me trouvant trop loin pour tenter une attaque, se contente de s'applatir sur le sol en grognant et en me montrant tous ses crocs. Bientôt accourent tous les travailleurs de la concession ; ma femme les accompagne. Je reprends ma carabine et je m'avance. Le léopard m'attend jusqu'à trente mètres ; puis, il se dresse fièrement, prêt à charger. Il n'en a pas le temps : il est frappé, dès qu'il s'est relevé, d'une balle au poitrail, qui termine la bataille. Cet animal était encore plus grand que le premier et mesurait 2m32. C'étaient, en un même jour, les deux plus beaux spécimens de cette espèce que j'ai abattus au cours de ma vie de chasseur. Ce fut ainsi une de mes belles journées africaines que j'aime à me remémorer. Je doute que mon malheureux noir en ait gardé la même impression agréable. Il avait été tellement secoué par cette aventure qu'il en attrapa la jaunisse.

§

M. Lucien Christophe publie, dans **la Phalange** (20 avril), de beaux vers, musicaux et d'une tendresse très rare : « Printemps, rythme nouveau... »

Celui-là est un vrai poète qui a trouvé ces strophes d'une harmonie si sûre et d'une couleur si fine :

Je te dirai des mots d'amour ;
Tu défailleras sous leur fluide caresse,
Comme un petit chemin de mousse et de velours
Défaille sous le poids de sa riche jeunesse,
Quand le matin comme un oiseau vient s'y poser
Dans la fraîcheur et la douceur de sa rosée.

Printemps, rythme nouveau, bondissantes averses...

Voici tes yeux, candeur des roses à l'éveil,
Coupe de pur cristal où le vin que je verse
A le goût de la nuit et l'odeur du soleil.

Printemps, rythme nouveau, bondissantes averses ;
Lyrisme des étangs et des larges verdures,
Des collines, des monts, des eaux et des forêts.
Lyrisme de la terre étincelante et dure,
Des vergers radieux et des fumants guérets !
Tout va fleurir ; voici que s'ouvrent des paupières
Sur l'avenue au loin harmonieuse et droite ;
Laisse ton rêve progresser dans la lumière,
Ton cœur : c'est une infinité d'ailes qui battent...

Memento. — *La Grande Revue* (10 avril) : — « La grand Dostoïewski » (fin), par M. André Suarès.

La Vie Française (n°1, avril) : — « Une princesse de l'Eglise », par Mlle Marie Lenéru. — « Rivoli » (acte IV), par M. R. Fauchois. — « Le Sortilège », conte de M. L. Lafage. — Poèmes de M.M. F. Gregh et Larguier.

Le Correspondant (25 avril) : — « Ingres », par M. G. Lecomte.

La Phalange (20 avril) : — « La Mort de Diomède », par M. E. Ducoté. — « Prière aux passants », par M. S.-C. Leconte.

Les Tablettes (20 avril) : — « Pax ! », lettre de M. Péladan à MM. les curés de France. — « Deux ports », par M. Léon Mallay. — « Papiers du Vagabond », par M. Albert Fleury.

Les Marches de l'Est (15 avril) : — « Hors des serres de l'aigle germanique », par le vice-amiral Besson. — « La Conversation et les dames », par M. Marcel Boulenger.

La Revue critique des idées et des livres (25 avril) : — « Ch. Maurras et la critique des Lettres », par M. H. Clouard. — « L'affaire Bernstein », par M. G. Valois. — M. E. Bernard : « Deux théoriciens de la peinture : Algarotti, Mengs. »

Le Spectateur (mai) : — « Une enquête religieuse à l'Université populaire. » — « La culture générale et la crise du français », par M. A. Joussain. — Y a-t-il progrès de la civilisation ? » par M. Gervaiseau.

La Revue hebdomadaire (29 avril) : — « Vie de Jeanne d'Arc », par M. G. Hanoteaux. — « Heures chinoises », de très beaux poèmes en prose, de M. Gilbert de Voisins.

Revue du Temps présent (2 mai) : — Suite d'une « enquête sur l'Orientation de la Peinture moderne ». — Une conférence de Mme Alphonse Daudet sur « Mme E. de Girardin ». — « L'Esprit de la nouvelle Sorbonne », par M. T. de Visan.

Miscellanées (15 avril) réunit des poèmes de MM. H. Chassin, H. Bordry, M. Simart, R. Doucet, H. Valienne, G. Deulin, G. Pusset et de Mme Suzanne Bloch.

L'Heure qui sonne (avril) : — Réponses à une enquête sur « l'Œuvre de Maurice Maeterlinck devant l'Opinion ».

Les Marges (mai) : — Opinions sur « la Question du Latin » opportunément posée par M. Eugène Montfort. — « Henri de Régnier », par M. Marc Lafargue. — « Petit poème », par M. Tristan Derême.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

M. Faguet (*Le Gaulois*, 18 mai). — Le néo-malthusianisme (*La Génération consciente*, 1er mai). — Rome vue par Michelet (*La Dépêche*, 3 mai).

L'abbé Trublet avait alors la rage
D'être à Paris un petit personnage.
Au peu d'esprit que le bonhomme avait
L'esprit d'autrui par complément servait.
Il entassait adage sur adage,
Il compilait, compilait, compilait,

On le voyait sans cesse écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire.
Il nous lassait sans jamais se lasser...

Remplacez l'abbé Trublet par Emile Faguet et vous avez à peu près le portrait que vient de faire du célèbre polygraphe M. Doumic, dans **le Gaulois**, avec cette différence que Voltaire a voulu être désagréable et Doumic, agréable. Mais avec quelle bonne grâce d'ours lançant son pavé !

Emile Faguet n'a pas le masque ravagé. Il faut le voir à cette table de travail où il passe toutes ses journées et toutes les heures de sa journée, tandis que sa plume court sans cesse sur le papier et que les feuillets s'accumulent couverts d'une écriture serrée et sans ratures. Dans le visage qu'on aperçoit émergeant de l'amoncellement de livres, ce qui frappe tout de suite c'est la gaieté malicieuse dont pétille le regard. Lui qui travaille plus qu'aucun de nous, il travaille dans la joie. C'est peut-être après tout la raison pourquoi il travaille tant. Sa puissance de production tient du prodige. Les lecteurs du *Gaulois* connaissent et goûtent et savourent ces articles qu'il écrit en se jouant. Mais articles de journaux ou de revues ne sont pour lui qu'une distraction, un repos, un délassement entre deux volumes, dont l'un à peine publié est immédiatement suivi d'un autre. A propos d'un de ces livres de Faguet — était-ce le *Règne de l'Incompétence*, ou la *Démission de la morale*, ou les *Préjugés nécessaires*, ou l'un quelconque de *Dix commandements?* — je demandais à un de mes confrères en critique pourquoi il n'en avait pas rendu compte. « C'est, me répondit-il, que je venais de recevoir le suivant ; c'était déjà le livre d'hier : avec ce diable d'homme, on n'est jamais au courant. » Cette rapidité de travail vient de l'heureux privilège qu'il a d'ignorer les tâtonnements, les incertitudes et les obscurités, tant son intelligence est lucide, son jugement net et précis, son esprit vif et primesautier.

M. Emile Faguet est un phénomène. On ne saisit pas le but de son activité aussi méthodique que désordonnée. Ce n'est pas l'argent : il s'habille comme un ouvrier, écrit sur une table de blanchisseuse posée sur deux tréteaux, vit en ascète sinon en cynique. Ce n'est pas la recherche de l'influence : il n'en a aucune et n'est pris au sérieux par personne, que ses amis politiques. Ce n'est pas l'amour de la gloire : il est trop intelligent pour avoir aucune illusion sur la valeur de son œuvre. Ce n'est pas l'amour des idées : il ne remue jamais que les plus banales, les plus usées, les plus réactionnaires. M. Faguet est un phénomène. Il écrit parce qu'il ne peut pas s'en empêcher. Le malheureux ! Il écrit dans la joie, en rigolant ! Alexandre Damas, célèbre écrivassier, disait : « On répète que je m'amuse en écrivant mes feuilletons. Sans doute, mais je ne m'amuse pas comme je m'amuserais si je ne les écrivais pas. » M. Faguet, lui, n'a aucune idée d'un amusement qui ne serait pas celui d'écrire. Sa tête, enfouie dans les paperasses entassées, apparaît joviale, quand elle apparaît.

« Son masque n'est pas ravagé », remarque M. Doumic, qui le compare à Brunetière. « Son regard pétille d'une gaîté malicieuse : » il écrit. C'est le type du bon vivant qui ne vit pas : il écrit. Je crois que M. Jules de Gaultier serait bien en peine de trouver en lui des traces de bovarysme. Comment se figurer M. Faguet autre part que devant son écritoire? Il remplit évidemment la fonction à laquelle la nature le destina : il écrit.

§

La Génération Consciente (un titre bien désagréable) adresse à M. le Sénateur Bérenger la lettre suivante, qu'elle a fait contresigner par quelques gens notoires, Alfred Naquet, A. Laisant, Salomon Reinach, Laurent Tailhade, Pierre Quillard, etc. Elle porte en elle-même son explication :

Par une fausse interprétation de la loi du 2 août 1882, modifiée par celles des 16 mars 1898 et 7 avril 1908, concernant « l'outrage aux bonnes mœurs », sur votre initiative et d'après vos indications, des jugements ont été rendus qui assimilent le néo-malthusisme à la pornographie.

Nous ne saurions trop protester contre cette déviation juridique, qui a pour seule excuse l'imprécision des textes ainsi appliqués à tort, mais qui porte une grave atteinte à la liberté d'opinion.

Le néo-malthusisme théorique ou pratique n'a rien d'immoral ni d'obscène. Issu des travaux et des découvertes des plus éminents penseurs de tous les pays et de tous les temps, il n'outrage en rien les « bonnes mœurs ».

La limitation des naissances, soutiennent les néo-malthusiens, est de nécessité absolue. L'indépendance, la dignité, la moralité des individus et des familles dépendent, pour une grande part, de la prudence procréatrice. L'aisance familiale, l'harmonie sociale sont, sans elle, impossibles à instaurer.

Propagé parmi les prolétaires, le néo-malthusisme aidera puissamment à l'amélioration de la santé publique, à l'abolition de la prostitution, à la disparition de l'avortement, à la suppression des guerres internationales, à la solution de la question sociale. Il n'y a, il ne peut y avoir, si le néo-malthusisme n'agit point, qu'une apparence d'ordre politique dans l'injustice, la contrainte, la violence, la misère. Sans lui, toutes réformes, toutes révolutions, tous progrès demeurent lettres mortes.

Le néo-malthusisme a une portée immense individuelle, familiale, sociale, que les classes élevées ont, en le pratiquant, mise en valeur.

Voilà ce que démontrent — comme conséquences des lois naturelles préétablies et de faits observés — les penseurs dont les propagandistes néo-malthusiens se réclament; voilà les idées que vulgarisent ces propagandistes dans leurs ouvrages, leurs journaux, leurs réunions.

Cette doctrine d'émancipation humaine et de perfectionnement social, adoptée déjà par une minorité d'heureux, ils l'ont répandue parmi les misérables, en y joignant l'indication pratique, nécessaire et salvatrice.

On ne devrait pas logiquement les condamner pour outrage aux bonnes mœurs, alors qu'au contraire *ils propagent les bonnes mœurs de l'élite.*

Est-il immoral, est-il obscène d'indiquer honnêtement aux malheureux

dont la progéniture est vouée à la souffrance physique, à la dégénérescence et à la mort prématurée, les moyens scientifiques d'éviter la misère, la douleur, toutes les angoisses et toutes les tortures que sème après elle la procréation irréfléchie ?

Est-il plus immoral, plus obscène, de conseiller la prudence dans le peuplement que d'exciter au surpeuplement ?

Est-il immoral, est-il obscène de donner à la femme épuisée, dont une grossesse menace la santé, voire même la vie, la possibilité de se défendre contre la brutalité d'un mari inconscient et de conserver une mère valide à ses enfants déjà nés ?

Est-il obscène, est-il immoral d'opposer la raison à l'instinct, la volonté à l'insouciance, la science à l'ignorance ?

Du surplus, les néo-malthusiens se sont constamment gardés de provoquer à la volupté sexuelle pour elle-même, d'exciter à l'exercice génésique prématuré ; leur enseignement s'adresse seulement aux gens mariés ou en âge de l'être. Rien, dans leurs écrits, ou leurs discours, ne permet un doute sur ce point.

Nous protestons donc avec énergie contre la confusion qu'on tente de créer auprès des Tribunaux.

Il est loisible à quiconque de proposer une loi spéciale réglementant le courant qui porte les peuples vers le néo-malthusisme. Mais on ne saurait, sans indignité, faire outrager et faire flétrir légalement des hommes dont les opinions et les actes sont respectables ; on ne saurait, sans infamie, établir une assimilation du néo-malthusisme et de la pornographie.

Nous vous prions donc, Monsieur le Sénateur, de vouloir bien soumettre à la Commission chargée d'examiner les modifications à la loi de 1882 un texte précis qui sauvegarde l'entière expression de la pensée et ne cherche pas à couvrir une violation de la liberté de la presse du masque hypocrite des « bonnes mœurs ».

Une délégation prise parmi les soussignés se tient à votre disposition pour tous renseignements concernant le mouvement néo-malthusien.

§

M. H. Monin publie dans **la Dépêche** de curieuses notes inédites de Michelet sur Rome :

Rome est fort triste. Elle est remplie de palais vastes et magnifiques, mais lourds et écrasés. Une grande moitié de la surface est en jardins. La population est très faible pour la grandeur de la ville : imaginez Paris avec cent mille habitants. La campagne (et quelle campagne !) empiète sur la ville. Des troupeaux de chèvres parcourent sans cesse les rues. On se croirait parfois dans un centre agricole. Cependant les denrées alimentaires viennent de fort loin : la volaille vient d'Ancône, à près de cinquante lieues... Le désert commence dans Rome : le mont Palatin nourrit dans les immenses fondations de ses palais ruinés une multitude de renards qui descendent au Vélabre pour boire à la fontaine de Curtius.

Rome est encore pleine d'étrangers, comme sous les Empereurs. Il y en a plus de trente mille. Mais ce n'est plus l'Oronte (fleuve d'Asie) qui se jette dans le Tibre, comme au temps de Juvénal. C'est la Tamise. Rome n'a pas aujourd'hui dans son enceinte un seul homme célèbre auquel elle

ait donné le jour. Le plus grand statuaire de l'Europe vit à Rome et probablement y mourra : c'est un Norvégien (Thorwaldsen). Les savants les plus illustres de Rome sont des Allemands et des Anglais.

Le peuple, à Rome, ne semble propre ni aux sciences, ni aux arts, ni à l'industrie. Le Romain est né pour l'action politique et guerrière ; si les circonstances ne s'y prêtent pas, il rêve.

L'industrie a toujours été médiocre à Rome ; aussi de tout temps les Romains ont été un peu mendiants. Le riche, comme le patricien antique, donne par faste, non par charité. Le pauvre est fier ; la femme du mendiant ne raccommode jamais les haillons de son mari ; elle les porte au ghetto, à un juif, qui s'en charge. Les routes sont la vraie richesse de Rome, puisqu'elles lui amènent des étrangers ; mais les terrassiers viennent des Abruzzes. On ne trouvera pas un Romain pour porter un paquet, ce sera un Bergamasque. Les seules exportations consistent en pouzzolane, en vieux chiffons propres à entourer les oliviers, et en antiquités : tous les dimanches, les paysans des environs apportent sur une place publique toutes celles qu'ils ont pu trouver pendant la semaine ; ce commerce dure depuis des siècles, mais il n'y a pas de marché aux légumes.

Rome, qui fut à ses débuts un *refuge*, a conservé des asiles, églises privilégiées, qui sont lieu de sûreté pour les assassins. Le peuple n'a pas abdiqué son caractère sensuel et féroce. S'il n'y a plus de combats de gladiateurs, il y a des combats de taureaux. On fait courir aussi, non montés, des chevaux, de la place du Peuple au Capitole, après leur avoir introduit une mèche allumée entre cuir et chair : les pauvres animaux filent comme un éclair. Pendant le *Carnaval*, ce ne sont que cris de « mort », et non sur un ton de gaieté ou de folie.

Les Romains aiment beaucoup un jeu de cartes inventé pour eux, dit-on, par Michel-Ange. C'est le *tarocco*, dont les figures sont des sceptres, des couronnes, des glaives, des trompettes, tous les insignes des grandeurs de la terre. Symbole d'une ville déchue, qui fut la maîtresse du monde.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

RENAISSANCE : *La Gamine*, comédie en 4 actes, de MM. Pierre Veber et Henry de Gorsse (24 mars). — THÉATRE DES ARTS : *Les Frères Karamazov*, pièce en 5 actes, de MM. Jacques Copeau et Jean Croué, d'après Dostoiewsky (6 avril.) — ODÉON : *Cœur maternel*, pièce en 3 actes, de Oscar Franck. *L'Apôtre*, drame en 3 actes, de M. Paul Hyacinthe Loyson (3 mai). — Memento.

La comédie de MM. Pierre Veber et Henry de Gorsse : **La Gamine**, est une chose agréable. Le sujet en est léger, autant que court. Une simple anecdote. Un peintre célèbre, — c'est dire aussi qu'il n'est plus jeune — va passer quelque temps en province, pour y faire des études de nature. Il loge chez deux vieilles filles, et se trouve là vivre en compagnie d'une gamine, un peu sœur de la Claudine de Mme Colette Willy, en qui il trouve des dons de peintre, qu'il encourage. Si les deux vieilles filles sont province en diable, la gamine, elle, n'a rien de provincial, sinon la naïveté. Elle

s'éprend en secret du peintre célèbre, et celui-ci parti, comme on se prépare à la marier au fils du notaire de l'endroit, elle file, et arrive à Paris demander asile à son illustre grand ami. Elle vit là pendant quelque temps, souffre des amours du peintre avec une actrice, retrouve un ami d'enfance qui devient amoureux d'elle, assiste à la visite du fils du notaire parti à sa recherche, suscite à son tour la jalousie de son protecteur, qui s'aperçoit qu'il aime son élève, tout cela sous la protection d'un commissaire de police ami de la maison et qui, chargé de retrouver la fugitive, travaille de son mieux à égarer les recherches. Finalement, chacun voit clair dans ses sentiments. Sur le point de faire sa femme de sa protégée, le grand peintre se rend compte qu'il est bien sérieux et bien grave pour elle, et il l'unit à celui pour qui elle est vraiment faite et qu'elle aime du vrai amour : l'ami d'enfance. C'est une comédie honnête, comme on voit, au dénouement attendrissant, heureux. Ne croyez pas que je m'en plaigne. Cela fait plaisir. Cela repose. Cela change du théâtre faisandé, faux autant que prétentieux, de MM. Henry Bataille et de Porto-Riche. (Nous en parlerons un jour, de ce théâtre, le plus beau bluff littéraire de notre époque.) Et c'est aussi plus humain, plus juste. Car, n'en déplaise aux illustres auteurs que je viens de nommer, il y a encore de braves gens sur qui leur littérature ne déteint pas, pas plus qu'ils ne « coupent » dedans. Ne croyez pas d'ailleurs que *la Gamine* soit pour cela une pièce fade. Par le moins du monde. Elle a été au contraire l'occasion pour ses auteurs de dessiner quelques caractères aussi amusants que bien tracés et de montrer leur esprit et leur goût. La pièce est bien jouée. Mlle Lantelme, qui joue la gamine, a tout autant de talent qu'une autre. M. André Dubosq joue le commissaire de police, et il serait à souhaiter que tous les commissaires de police aient autant de bonté, de distinction et d'esprit. Quant à M. Victor Boucher, c'est à chacun de ses rôles une nouvelle surprise. Jamais on ne le reconnaît. Il joue, dans *la Gamine*, le rôle du fils du notaire, jeune et parfait idiot que son voyage à Paris transforme en fêtard effréné. Il est étonnant.

J'ai beaucoup lu dans ma vie, mais j'ai lu, je l'avoue, sans méthode, sans la moindre direction, le moindre but. Ai-je eu tort ? Ai-je eu raison ? Je n'en sais rien. J'ai lu beaucoup de livres qui m'ont déplu, j'en ignore sans doute beaucoup que j'aurais aimés. J'ai lu ce que le hasard me mettait sous la main, ce que je trouvais dans mes flâneries, selon les circonstances. Il y a même des livres que j'ai lus uniquement parce que certains détails sur leur auteur m'avaient rendu l'homme sympathique. J'ai en effet ce travers, si c'en est un, de m'intéresser plus aux hommes qu'aux œuvres. C'est ainsi que je connais quelques écrivains dont je n'ai presque rien lu. S'ils s'en

doutaient ! Ils me croient un admirateur de leur œuvre. Comprendraient-ils qu'il me suffit de les aimer pour eux-mêmes ? Beaucoup me diraient peut-être : « Je ne compte pas. Ce sont mes livres qui comptent. Ce sont eux qu'il faut aimer. » Vanité littéraire ! Leurs livres vivent si peu, pour la plupart. Simples œuvres d'art, inventées de toutes pièces ! Combien ont su, ont osé faire des livres à leur ressemblance, et se mettre dans ces livres tout entiers, francs et vrais? Ceux-là, on les compte, et alors, pour eux, je ne fais pas de distinction : leurs livres me plaisent qui me parlent d'eux, et ils me plaisent, eux, pour avoir su augmenter leur vie en la racontant. Je n'ai d'ailleurs jamais aimé que la littérature personnelle. Le plus beau des romans ne vaut pas pour moi le moindre récit où l'auteur dit : *je* et se dépeint dans les plus petits détails, avec des faits, en bon style simple et concis. A propos de ces écrivains dont je parle, l'un d'eux est mort dernièrement. Il était un peu plus jeune que moi. Nous nous connaissions depuis une dizaine d'années et nous étions très bien ensemble. Nous ne nous rencontrions jamais sans nous arrêter à bavarder une bonne demi-heure. Il me plaisait et j'ai senti souvent que je lui plaisais aussi. A sa mort, dans les nombreux articles publiés sur lui, on a donné quelques citations de ses romans, et une revue a publié tout un paquet de ses lettres. Quelle surprise j'en ai eue ! L'excellent garçon ! c'était donc cela qu'il écrivait, ces petites histoires sentimentales, pleines de fioritures recherchées, sur un ton pleurard et monotone ! C'était cela qui avait fait sa réputation ! Et ses lettres ! Un petit bonhomme humble, geignard, sorte de mystique de la pauvreté et du désir, puéril et chétif ! Pas de race pour deux sous ! Il avait un air d'esprit si vif, si moqueur, si décidé, même un peu dur ! Je ne m'en cache pas : j'aurais connu tout cela de son vivant, je lui en aurais certainement parlé pour le plaisanter. Mais tout cela est bien loin de mon objet. Je ne voulais dire que ceci, à propos de la très belle pièce *les Frères Karamazov*, qu'on a jouée au Théâtre des Arts : mes lectures ne m'ont jamais mené vers Dostoïewsky, je ne connais pas un de ses livres. Il est même probable que je garderai mon ignorance, tout en me la reprochant. C'est qu'il me faudrait vaincre beaucoup de choses, entre autres ma distraction. J'ai toujours beaucoup vécu sur moi-même. J'aurais fait un excellent prisonnier, si bien capable que je suis, que j'ai toujours été, de rester seul, des journées entières, assis, immobile, occupé de mes songeries. Don heureux, j'ose le dire, auquel je dois de ne m'être jamais ennuyé. Cela s'est encore augmenté avec l'âge, et aujourd'hui la lecture m'est devenue presque difficile. Dès la première page d'un livre, mes idées s'éveillent, je fais réflexions sur réflexions, une chose en appelle une autre, c'est ceci, c'est cela, un événement, une figure, si bien que le livre est oublié et qu'au bout de trois heures je me re-

trouve à la même page. Que de livres je voudrais lire et que je ne lis pas, pour cette raison ! *Les Mémoires d'Outre-Tombe*, par exemple. Les livres de Chateaubriand m'ennuient plutôt. Je n'ai jamais pu en finir un. Mais l'homme chez lui m'intéresse beaucoup et je me dis que les *Mémoires* me plairaient certainement. Eh ! bien, je n'ai jamais pu m'y décider, tant je sens qu'avec ma manie de rêver sans fin à propos de la moindre chose je n'en sortirais pas. (Un peu ce que je fais aujourd'hui dans cette chronique, je m'en aperçois.) C'est pourquoi je ne lis guère que des livres que je connais, que j'ai lus et relus. J'ai épuisé toutes les réflexions qu'ils pouvaient me faire faire. Je me suis en quelque sorte identifié avec eux. Je puis les lire sans cesser d'être avec moi-même. Mais j'arrive enfin aux **Frères Karamazov**. Le roman doit être un curieux livre, plein et puissant, pour que la pièce qu'en ont tirée MM. Copeau et Croué soit à ce point poignante, intéresse si fortement. Une pièce tirée d'un roman est en effet forcément un abrégé, un raccourci. On n'y peut tout mettre. Il faut souvent se borner aux côtés extérieurs de l'œuvre. Or, ici, cela ne se sent pas. Les caractères sont complets. Les divers épisodes ont leur lien. Du point de départ à la fin, c'est une ligne complète, parfaite. C'est dire quelle connaissance il fallait que MM. Copeau et Croué eussent de l'œuvre et le talent qu'ils ont apporté à leur adaptation. Peut-être manque-t-il la pensée maîtresse de Dostoïewsky, l'idée générale sur laquelle il fonda son livre. On me dit : la grande pitié de Dostoïewsky. Moi qui n'ai rien lu de lui, je ne l'ai pas bien sentie dans la pièce. N'importe. On n'en est pas moins profondément intéressé. Un homme, Féodor Karamazov, vieillard ivrogne, débauché, violent, lâchement athée, a quatre fils, en chacun desquels — sauf un — chaque côté de sa nature se retrouve encore accru, fort, dominateur. C'est Dmitri, sorte de brute clairvoyante, honnête, mais tout livré à ses instincts ; Ivan, le savant, l'homme distingué de la famille, analyste froid, secret, presque muet, tout cerveau ; enfin, Smerdiakov, frère bâtard, relégué à l'emploi de domestique, couvant sa haine de tous, mais faisant l'aimable, le soumis, en attendant son heure. Un seul échappe à cette hérédité : Aliocha, sorte de jeune mystique qui s'est fait prêtre. Dmitri, Ivan et Smerdiakov méprisent profondément leur père. Tous trois désirent ardemment sa mort. Tous y travaillent, chacun de son côté, et selon son caractère : Dmitri franchement, brutalement, verbeusement ; Ivan, indirectement, en agissant sur l'esprit des autres, en laissant faire, en profitant des événements, homme habile, qui calcule, qui se retire sans cesse, ne montre jamais sa vraie pensée, de façon à bien paraître n'y être pour rien ; Smerdiakov, lui, plus ténébreusement encore, en ce sens qu'il joue l'affectueux auprès du père, le frère soumis auprès des autres, mais suivant les événements, et s'arrangeant, au milieu de tout cela, pour avoir en

Ivan un complice moral, qui sera bien obligé de le sauver s'il en est besoin. Mais chacun perd à ce jeu terrible, d'une beauté sombre, que la fatalité domine,pauvres êtres malheureux, menés malgré eux au crime et à la mort. Une rivalité amoureuse précipite le conflit entre Dmitri et le père et une nuit il doit venir pour le tuer,pendant qu'Ivan, feignant d'ignorer tout, part ostensiblement en voyage. Mais Smerdiakov tient à sa vengeance, sa vengeance sur tous. Il crée un obstacle à Dmitri, tout en le laisant en situation d'être arrêté comme l'assassin,et c'est lui qui frappe le vieux Karamazov, pour courir ensuite s'évanouir dans la cave, d'une crise feinte d'épilepsie, attribuée par tous à la terreur. Dmitri condamné est déporté en Sibérie.Ivan,revenu de son voyage, le croit coupable,mais doute. Il réfléchit, cherche, le remords monte en lui, et dans une scène extrêmement forte, il obtient l'aveu de Smerdiakov, un aveu qui le touche, lui aussi, comme le complice moral du crime. Cet aveu est le dernier acte de Smerdiakov. Sa vengeance satisfaite, il court s'enfermer chez lui, où il se pend, alors qu'Ivan, éperdu de remords et de peur, sombre dans la folie. Je le répète : un drame d'une grande force, où l'intérêt ne cesse pas.On sent une œuvre où l'intelligence d'un homme s'est employée tout entière et qui s'adresse également à toute notre intelligence. Est-ce que je me trompe? Il doit y avoir du Balzac, et un peu de Stendhal, dans Dostoiewsky, et Zola avait dû lire le romancier russe. Me comprendra-t-on aussi, si je dis qu'une telle œuvre est au fond moins étrangère qu'une pièce comme *le Vieil homme?* Les personnages, le milieu sont russes, c'est entendu. Mais ces personnages vivent d'une existence réelle. Ils ont un fonds d'humanité générale. Les instincts qui les animent, les sentiments qu'ils expriment, nous pouvons en retrouver quelque chose au fond de nous-mêmes. Pour nous être lointains, ils n'en sont pas moins, comme nous, des créatures humaines, qui vivent de la vie véritable. Les personnages du *Vieil Homme*, cette pièce écrite en dépit de la vérité et de la langue, — dans ce sens, c'est un chef-d'œuvre, je le reconnais, — ne sont que des fantoches au caractère et aux sentiments purement artificiels et qui n'ont jamais vécu que dans l'imagination de l'auteur. *Les Frères Karamazov* ont été mis à la scène et joués à la perfection. Il faut rendre hommage à M. Rouché, le directeur du Théâtre des Arts, pour nous offrir de pareils spectacles. Il me paraît s'intéresser aux lettres avec autant d'initiative et de goût que de désintéressement. C'est M. Maxime Dethomas qui a brossé les décors des *Frères Karamazov*. Ils étaient le cadre même de la pièce. Je veux mettre tout à fait à part, dans l'interprétation, MM. Henry Krauss, A. Durec et Dullin. On connaît M. Henry Krauss. Il jouait le vieux Karamazov. Je ne lui aurais pas cru un pareil talent. De longtemps, je ne pourrai le voir sous un

autre aspect. M. A. Durec, qui jouait Ivan, a l'étoffe d'un grand comédien. On le revoit toujours avec intérêt. Son jeu et ses attitudes indiquent une étude constante. On sent un comédien intelligent. Quant à M. Dullin, qui jouait l'épileptique et perfide Smerdiakov, il a été son personnage même, jusqu'au prodige. Mesdames Van Doren et Margel ont aussi montré beaucoup de talent dans deux rôles de femmes très difficiles.

M. Antoine nous a donné, à l'Odéon, aux Matinées inédites du samedi, une comédie : **Cœur maternel**, qui est le premier ouvrage de M. Oscar Franck. C'est l'histoire d'une belle-mère qui arrive à se faire adorer de ses beaux-enfants en perdant toutes ses qualités pour acquérir, au moins en apparence, tous les défauts de leur mère. Il m'a semblé que cette pièce pourrait constituer un bon spectacle pour les familles. Elle indique d'ailleurs des qualités d'auteur dramatique. Je dois à la vérité de dire qu'elle a fait un peu sourire, surtout au dénouement. Vous savez combien les salles de répétition générale sont composées uniquement de purs lettrés. J'avais à côté de moi, à ma droite, — j'occupais à l'orchestre le fauteuil 191, je le dis pour qu'elle se reconnaisse si elle en a l'occasion, — une jeune sotte, blonde, vingt-deux ans au plus, apprentie comédienne, j'ai vu cela, qui ne s'arrêtait pas de rire. On lui aurait demandé pourquoi, elle aurait été sûrement bien embarrassée de le dire.

A l'Odéon également, M. Paul Hyacinthe-Loyson a donné une matinée unique de **l'Apôtre**, drame en trois actes. C'est, en plus farouche, en plus lyrique, en plus pur, *le Tribun*, de M. Paul Bourget. *L'Apôtre* était d'ailleurs écrit avant cette dernière pièce, paraît-il. Même sujet : un président du conseil, honnête homme, plein de vertus, actif à poursuivre les prévaricateurs, et dont le fils se révèle prévaricateur lui-même. Chez M. Bourget, le ministre donnait sa démission, rentrait dans la retraite, et gardait pour lui la fâcheuse histoire. Chez M. Loyson, il donne également sa démission, mais en révélant le déshonneur de son fils. En définitive, *l'Apôtre* est d'un esprit plus élevé que *le Tribun*. La pièce de M. Bourget était l'œuvre d'un observateur social, mais aux vues un peu étroites. Celle de M. Loyson est l'œuvre d'un idéaliste, qui ne néglige cependant rien des réalités. Des deux, c'est certainement *l'Apôtre* que je préfère. Les caractères y sont plus accusés, plus complets, l'action moins banale. Peut-être, à mon avis, étant donné le sujet, y manque-t-il l'essentiel. On entend, dans cette pièce, la mère du jeune homme se faire responsable de son indignité parce qu'un jour, quand il était encore enfant, elle lui a fait cesser ses prières du soir, et depuis a dirigé son esprit loin de toute religion. Ce qui reviendrait à dire qu'on ne peut être honnête homme hors des sentiments religieux. C'est cette plaisanterie que j'aurais voulu voir M. Paul Hyacinthe-

Loyson réfuter mieux qu'il ne l'a fait. La religion catholique, — je ne connais que celle-là, — m'a toujours paru d'une singulière morale et les gens qui croient de curieux phénomènes. Sort heureux, celui de cet homme touché de la grâce, qui peut commettre toutes les fautes et s'en faire laver ensuite au confessionnal. Un mécréant n'a pas cette chance. Quand il commet un acte répréhensible, rien n'est là pour l'en absoudre. Au contraire, cette conscience, à laquelle il est si difficile d'échapper, est là qui le poursuit et lui reproche l'action mauvaise. Il me faut l'avouer : je ne suis qu'un honnête homme. Je ne crois pas avoir jamais eu besoin d'absolution pour les actes de ma vie. Mais si je devais me transformer en fripon, je n'hésiterais pas : je me tournerais vers Dieu et me ferais catholique pratiquant. En me confessant seulement tous les huit jours, je pourrais m'assurer une conscience pure et un bon vernis d'honnête homme.

M. Silvain et Mme Silvain, de la Comédie-Française, s'il vous plaît, ont donné à *l'Apôtre* l'appui de leur beau talent de sociétaires. Je pense que je peux parler au pluriel, que Mme Silvain est bien sociétaire ? La question de sa nomination a fait tant de bruit qu'on ne sait plus bien à quoi s'en tenir. A la fin de la pièce, M. Silvain est venu proclamer le nom de l'auteur : M. Paul Hyacinthe-Loyson. Ce disant, il a eu, avec les mains, un léger geste d'envol qui était charmant. Tant il est vrai qu'on enseigne au Conservatoire de faire valoir chaque mot d'un geste approprié.

Memento. — Théâtre Antoine : *Marie-Victoire*, pièce en 4 actes et 5 tableaux, de M. Edmond Guiraud (7 avril). — Amicale des Arts : *La Demoiselle d'honneur*, pièce en un acte, de M. Nozière. *Possession*, pièce en un acte, de M. Mérina. *La Boîte de Pandore,* pièce en un acte, de M. Henri Falk (28 avril). — Palais-Royal : *Aimé des femmes*, pièce en 3 actes, de MM. Maurice Hennequin et Georges Mitchell (2 mars). — Théâtre de l'Œuvre : *Sur le Seuil*, pièce en un acte, en vers, de M. Georges Battanchon. *Un Médecin de campagne*, pièce en 2 actes, de MM. Henry Bordeaux et Emmanuel Denarié. *Les Oiseaux*, fantaisie en 2 actes, d'après Aristophane, par M. Nozière (8 mai). — Théâtre Antoine : *Le Fil à la patte* (première à ce théâtre), comédie en 3 actes, de M. Georges Feydeau (10 mai). — Théâtre des Arts : *Niou,* pièce en 3 actes et 9 tableaux, de M. Ossydymol, adaptation française de MM. Serge Persky et Lenormand. *La Nuit persane*, comédie en 2 actes en vers, de M. J.-L. Vaudoyer (17 mai).

MAURICE BOISSARD.

ART ANCIEN

L'exposition des Maîtres hollandais (*Salle du Jeu de Paume*). — Les Pastellistes anglais du XVIIIe siècle (*Galeries Ch. Brunner*).

C'était une entreprise un peu téméraire que d'essayer d'attirer un

public parisien à une exposition de **Maîtres hollandais**. Ils n'ont ni l'expressive et vivante vérité des Français, ni le charme factice des Anglais. L'art des Hollandais est plus recueilli ; il emprunte son prix à l'observation patiente du réel. Ils se sont contentés de peindre ce qu'ils avaient autour d'eux, leur pays et ses habitants. Ils ont regardé leurs dunes, leurs canaux et leurs villes : un *Buisson* suffit à Ruysdaël, une étendue d'eau gelée à Van Goyen, une rue de Delft à Vermeer. Plus souvent même ils sont restés chez eux : gueux ou galants cavaliers, dames ou ménagères bourgeoises ont été un prétexte suffisant à toute une série de chefs-d'œuvre. Mais dans ces intérieurs un rayon de soleil pénètre, et les jeux de lumière enveloppent toutes les choses ; un sentiment d'intimité exquis naît doucement de cette vérité si simple, et la poésie est ici fille de la réalité. Une entente merveilleuse du clair obscur accroît ces effets d'apparence si simple ; ils auront leurs meilleurs traducteurs en Terborch Metsu, Pieter de Hooch et surtout Vermeer.

C'est aussi la lumière qui a passionné le plus grand de tous, Rembrandt, et en ceci il est bien Hollandais. Mais cette lumière il la fait éblouissante et il dépasse ainsi les bornes du réel ; à la poésie des choses il ajoute la poésie de son rêve et il dépasse les bornes de son pays pour appartenir à l'humanité tout entière. Quand Rembrandt débute, la société hollandaise fait fête au vieux Michel van Mierevelt dont la facture mince et finie plaît à sa clientèle élégante ; c'est la facture du portrait prêté à l'exposition par M. Wauters. On s'empresse aussi devant le chevalet de son élève P. Moreelse ; on commence à goûter la touche alerte de Thomas de Keyzer et les oppositions que font ses costumes noirs et ses dentelles comme dans les toiles de M. de Jonge ; mais l'on n'admire encore qu'avec inquiétude le grand Frans Hals, dont la désinvolture effraie un peu.

Frans Hals est d'Anvers et la Hollande n'est que son pays d'adoption. Une verve toute flamande restera dans son art ; il sera le roi du pinceau. Ce n'est plus la manière patiente et lisse des anciens ; l'empâtement se montre à côté du frottis ; la touche est plus ferme, plus franche, plus décisive et, au lieu de se dissimuler, s'affirme. Voyez à l'exposition des Tuileries, *le Mulâtre* de la collection Porgès, ou *le Peintre ambulant* de la collection Schlichting, qu'on a cru être Reynier Hals ; cela vaut le *Jeune homme au grand chapeau* du musée de Cassel, ou le *Willem Croes*. Mais la plus belle pièce de Frans Hals prêtée à l'exposition est le portrait d'homme qui appartient à Mme Edouard André : cela est traité avec une liberté et une sûreté incomparable. Le visage franchement accusé, l'habit brossé sur un fond sombre qui transparaît partout, sont d'un maître. Et quel morceau magnifique que la main à peine indiquée ! Par surcroît le coloris, parfois un peu commun chez Hals, est ici d'une distinc-

tion imprévue ; les tons sont contenus et quelle note heureuse que ce jaune citron d'un dossier de chaise !

L'histoire de Frans Hals à Harlem est un peu celle de Rembrandt à Amsterdam. Celui qui devait par ses œuvres donner tant de joie aux hommes n'en reçut pas de quoi parer à sa détresse. La qualité dominante des œuvres de Rembrandt, c'est la lumière. Mais celle-ci n'est pas uniquement obtenue par le contraste de quelques parties claires réservées au milieu d'une grande surface sombre ; la lumière en réalité pénètre partout, même dans les régions les plus obscures de la toile ; elle y fait jouer ses reflets, et les ombres de Rembrandt, restent toujours transparentes. Les quelques toiles de la collection Jules Porgès suffiraient à le représenter à l'exposition actuelle : c'est *Adriaen le frère de l'artiste*, c'est la *Vieille femme à la bible*, toute dorée de soleil et de copal. Le supposé *Titus* de M. Warneck est une pièce tout à fait curieuse par la liberté de l'exécution.

Une pareille réunion de Rembrandt et de Frans Hals suffirait à attester l'intérêt de cette manifestation, dont il faut remercier une fois de plus l'organisateur, M. Armand Dayot. Mais l'intérêt ne se borne pas là. Si Vermeer, trop rare à Paris, est absent ; si même Brouwer, les Van Ostade, Metsu sont peu ou insuffisamment représentés, voici des toiles remarquables de Terborch (*la Femme à sa toilette*), de Wouwermans (*les Ramasseurs de bois mort*), de J. Ruysdaël (*le Sentier*), de Cuyp, et d'Hobbema. Tandis que Frans Hals peint la vie, que Rembrandt peint son rêve, que Terborch commence à réunir dans ses toiles dames et seigneurs, Jean van Goyen représente les canaux de Hollande. Le coloris de Terborch sera très mesuré, tenu dans une gamme grise et argentée, assez rarement relevée d'un ton plus vif ; le coloris de Van Goyen n'est presque qu'une grisaille.

Il ne va guère que du vert doré au roux. Mais avec ces moyens si restreints l'artiste trouve moyen d'évoquer admirablement les effets du soleil sur les étendues d'eau ; et la progression des valeurs est si savamment graduée que rien n'en vient rompre le calme. La *Vieille maison* à M. le docteur Wassermann, le *port de Nimègue* à M. Flersheim, sont de bons exemples de sa manière. Après lui Ruysdaël va peindre les terrains boisés de son pays, et dans son analyse patiente du détail il ne perdra jamais de vue l'ensemble ; Meindert Hobbema, plus sec, sera d'un vérisme impitoyable dans ces *Moulins à eau* dont un exemplaire prêté par M. Porgès figure à l'Exposition.

Le gendre de Van Goyen, Jean Steen, aime les scènes un peu libres ; sans aller jusqu'aux buveurs de Brouwer, il n'a plus la réserve de Terborch, ni de son cadet Metsu. Il n'a pas compris non plus la discrétion de la palette de Van Goyen ; son coloris franc est souvent mal accordé. Mais quand il réussit, comme dans *le Médecin galant* (coll. Wassermann), comme dans *la Visite du médecin* (coll. Murat),

comme dans *la Scène galante* (coll. d'Aoust),il est tout à fait agréable. Les verts des costumes, les rouges des tapis sont vus par un œil clair et traduits par une main habile.

J.-M. Molenaër, qui épousa l'imitatrice de Frans Hals, Judith Leyster, est présent à la salle du Jeu de Paume et ses personnages dans un *Intérieur* sont bien groupés et savamment peints. Dirck Hals lui-même fait partie de cette réunion avec *la Joyeuse compagnie* d'une exécution preste et plaisante. P. van den Bos, que le catalogue fait à tort élève de Nicolas Maës, est le charmant et savoureux peintre d'un *Intérieur* de la galerie de Jonge ; Quiryn Brekelenkamp met de l'esprit dans son *Tailleur*, et Nicolas Maës emprunte à Rembrandt un peu de sa lumière pour une magistrale petite figure de *Vieille femme mangeant*. Mais s'il a profité des enseignements du grand Van Ryn, il sait mieux conserver sa personnalité que Van Eeckhout. G. Flink échappe un peu à l'ascendant de Rembrandt ; et Cornélius van Ceulen ou J. Veerpronck, qui n'ont pu guère être touchés par l'influence d'un artiste plus jeune qu'eux, continuent à peindre dans le style patient de Mierevelt.

Il faut noter enfin à l'exposition de la salle du jeu de Paume la présence des peintres de villes G. Berkheyde, précis et minutieux, et J. van der Heyden, qui sait admirablement rompre ses tons et enlever toute sécheresse aux lignes architecturales. Aart van der Neer se distrait de ses habituels *Clairs de lune* par un *Paysage d'hiver avec personnages ;* et, à défaut de Kalf aux pâtes abondantes, au coloris profond, voici, comme peintres, de nature morte le mince Heda, et Abraham van Beyeren. Heda apporte dans ce genre secondaire l'excessive application d'un Gérard Dou ; aussi est-il vite dépassé par Kalf, comme Dou l'est par Vermeer, Pieter de Hooch, Terborch ou Metsu.Cependant entre ces peintres d'intérieur et de nature morte, Melchior de Hondekœter, l'interprète des volatiles, fait assez bonne figure,et la *Basse-Cour* exposée aux Tuileries est un excellent spécimen de son métier.

Les artistes d'Outre-Manche n'ont point l'attachante probité des maîtres hollandais ; aussi ne faut-il rien vouloir rencontrer de pareil à l'exposition des **Pastellistes anglais du XVIIIe siècle**. Les peintres déjà recherchent le charme facile, le ton agréable, et sauf Gainsborough, ils sont souvent assez pauvres dessinateurs de visages. Cette mollesse s'exagère encore dans l'emploi du tendre pastel. Cependant on a réuni à la galerie de la rue Royale des pièces de qualité certaine. Si les Cotes, les Russell et les Gardner sont assez loin derrière Chardin, Perronneau ou la Tour, on ne saurait cependant les négliger. Francis Cotes est parfois crayeux, John Russell trop rouge, mais celui-ci fait souvent effort d'observateur, et sa *Mme Lushington* ou son *Révérend Georges Gibson* l'attestent.

Peter Romney, le frère du peintre, use d'un métier assez franc ; et il y a de la largeur et de la décision dans la manière dont Catherine Read a crayonné le bonnet à rubans rouges de *la duchesse d'Argyll.* John Downman rehausse à peine d'une note colorée ses profils finement tracés ; mais le plus original de tous ces artistes est l'irlandais George Chinnery qui mélange la gouache, le lavis et le pastel dans la même œuvre et qui montre sa personnalité non seulement dans un métier nouveau librement employé, mais aussi dans la vision.

Gainsborough Dupont profite des exemples de son oncle, dont l'influence est très sensible dans les portraits de *Mlles Linley* ou de la fille de Georges III; Thomas Lawrence, en quittant le pinceau pour le pastel, conserve son agréable facilité, et son portrait de vieille dame en bonnet blanc est un de ses bons morceaux. John Masquerier, un des derniers venus est d'origine française, et tout en suivant Raeburn et Lawrence il garde quelque chose de notre franchise ; les plans sont nettement marqués et son portrait de *Mary Mac Intyre*, la brune Polly, est très séduisant. Si John Russell ne possède pas les dons de coloriste et d'analyste de Perronneau, Masquerier peut-être comparé à nos derniers pastellistes du XVIII[e] siècle, à un Joseph Boze par exemple, et ce n'est déjà pas un si mince éloge.

TRISTAN LECLÈRE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Une manifestation en l'honneur du romancier flamand Cyriel Buysse. — Le numéro spécial de la *Week*. — Appréciations de quelques confrères de M. Buysse. — Maeterlinck, Lemonnier, Bazalgette, Eekhoud. — Une étude de M. H. Van Puymbrouck sur le héros de la fête. — Le Salon du Printemps à Bruxelles et le salon Triennal à Anvers. — Memento.

Une manifestation littéraire a eu lieu récemment à Bruxelles en l'honneur de M. Cyriel Buysse, un des meilleurs conteurs de langue flamande. Une société dramatique a représenté au Théâtre National de cette ville une pièce de cet écrivain. Les autorités communales ont reçu le héros de la fête à l'Hôtel de Ville et le soir le banquet de rigueur a réuni autour du maître un imposant concours d'admirateurs et d'amis. Mais la partie la plus intéressante de cette manifestation consista dans la parution d'un numéro spécial d'un excellent périodique flamand *De Week* (la Semaine), consacré à Buysse et aussi dans la publication en un coquet volume d'une remarquable étude biographique et critique, sur l'éminent écrivain, due à M. H. Van Puymbrouck. Le directeur de la *Week* (1) s'était adressé à nombre d'écrivains connus, non seulement de langue flamande

(1) *De Week*, Anvers, 48, Longue Rue Neuve.

mais aussi de langue française, pour leur demander leur avis sur Buysse.

M. Maurice Maeterlinck, un des vieux amis et « pays » de Buysse, (tous deux sont enfants de la Flandre Occidentale et firent ensemble leurs études au collège Sainte-Barbe, à Gand), Maurice Maeterlinck, que sa magistrale connaissance et sa pratique du français n'empêchent pas de lire et d'apprécier la littérature de langue flamande et qui traduisit même du flamand en français, *l'Ornement spirituel* de Ruysbroeck l'Admirable, a exprimé en ces termes sa ferveur pour l'œuvre de Buysse :

« Je place mon vieil ami Buysse parmi les trois ou quatre grands conteurs rustiques de ces cinquante dernières années. C'est notre Maupassant, mais un Maupassant qui ignore volontairement les villes, les casinos, les grandes dames faisandées, les « Bel Amis » et les filles... Quand je désire revoir ma vieille Flandre, j'ouvre un de mes Cyriel Buysse et aussitôt se réveille, bourdonne et refleurit en moi toute mon enfance campagnarde... Si j'étais condamné à finir mon existence en quelque coin perdu de cette terre où le hasard m'aurait exilé sans espoir de retour, j'y emporterais mon Cyriel Buysse comme on emportait autrefois, au fond d'un coffre d'or ou d'argent, une poignée de la terre natale. »

Camille Lemonnier, qui ne sait pas le flamand, lui, mais à qui son ami Emile Claus, excellent peintre très lettré, a dû souvent parler de Buysse, comme de Streuvels et de Gezelle, tout en lui traduisant même des pages entières de ces poètes, salue en l'auteur de *Tusschen Leye en Schelde* (Entre la Lys et l'Escaut) « une des formes de notre âme générale, sensuelle, violente et candide » et « un art peuple et paysan, de sève farouche et tendre ».

M. Léon Bazalgette a défini avec beaucoup d'opportunité et de clairvoyance la portée de la manifestation : « On nous a beaucoup parlé, ces derniers temps, dit-il, de la lutte qui met aux prises les flamingants et les partisans du français. Mais il est une autre lutte dont on ne nous parle pas et qui pourtant nous passionne bien plus que l'autre, celle dont la fête d'aujourd'hui restera un mémorable épisode : la lutte sourde, quotidienne, aussi bien en pays flamand qu'en pays de langue française, la lutte éternelle et universelle qu'ont à soutenir les écrivains indépendants, ceux qui n'obéissent qu'à leur instinct et qui ont un trop grand amour de leur art pour le faire servir à des fins sordides, contre les fonctionnaires de la littérature, les domestiqués, les stipendiés, les primés, à la médiocrité envahissante et redoutable, — soi-disant « spiritualistes » à âmes de laquais, bons apôtres amis de la « morale » et des... grasses sinécures, scribes à « idées élevées » et à... gages, défenseurs papelards des « nobles aspirations », dont nous aussi nous connaissons l'espèce, quoiqu'elle

soit ici (1) moins florissante et moins insolente que chez vous. Et c'est pourquoi tous ceux qui méprisent la littérature de sacristie autant que celle de boudoir, à quelque pays qu'ils appartiennent, font fête aujourd'hui à Cyriel Buysse, comme au robuste représentant de l'art libre, digne et fier, au service de la vérité, et, comme elle, toujours vainqueur à la fin. »

Pour ma part je crus devoir féliciter surtout Cyriel Buysse d'avoir osé peindre nos ouvriers et nos paysans tels qu'ils sont, sans en atténuer les angles, sans les idéaliser, sans en faire de petits saints, des héros de bergeries, de vertueux et pudibonds calvinistes. Avant lui il se trouvait que le peuple le plus libre d'allure et de langage, le plus hardi, le plus rabelaisien n'avait été raconté — du moins en langue flamande — que dans des écrits destinés « aux petites filles dont on coupe le pain en tartines », comme disait le bon Théo de la littérature édulcorée et bien pensante, c'est-à-dire tartufiée, de ce genre. Grâce à Buysse la vigueur flamande, notre tempérament à la fois tendre et farouche, brutal avec des dessous exquis, aura trouvé un interprète savoureux et fidèle, et cela dans la langue même du terroir.

Ce sont un peu ces idées et aussi celles de M. Bazalgette que M. van Puymbrouck fait valoir dans son ouvrage sur Buysse (2) que je recommanderai à quiconque voudrait se faire une idée de l'ilotisme dans lequel le clergé, la noblesse et aussi les gros manufacturiers doctrinaires, ennemis de ces pauvres diables jusqu'à ne vouloir sous aucun prétexte savoir leur langue, — entretiennent les paysans et les ouvriers des Flandres. A propos de Buysse, le plus sincère et sympathique narrateur de ces populations et de ces contrées, M. Van Puymbrouck nous trace un admirable tableau de la situation économique, sociale et morale d'une des plus glorieuses provinces belges dans le passé, mais ravalée aujourd'hui à la pire misère morale et physique (3).

Deux grandes expositions d'art sont ouvertes en ce moment, l'une à Anvers, l'autre à Bruxelles. Celle d'Anvers, organisée par une de ces sociétés de riches parvenus dénués de tout goût artistique, mais d'autant plus pourris de morgue, de suffisance et de puritanisme bérengiste, est, au dire de toute la critique — M. Camille Lemonnier à sa tête — le plus noir des fours. « Le jury d'admission, dit à ce propos le *Pourquoi pas ?*, qui comprenait plusieurs représentants de la « bonne société anversoise », s'est efforcé de conserver à cette ma-

(1) En France, voire à Paris, d'où M. Bazalgette a adressé ces lignes à *De Week* d'Anvers.

(2) *Cyriel Buysse en Zyn Land*, Resseler éditeur, Anvers, 48, Longue Rue Neuve.

(3) Sur cette misère on lira aussi l'ouvrage d'un écrivain socialiste, N. A De Winne, *A travers la Flandre* (Gand, édit. de la Société corporative Volksdrukkerij).

nifestation artistique le bon ton commercial et bourgeois. C'est dans ce but qu'il a refusé un tableau admirable du maître Eugène Laermans représentant des baigneuses insuffisamment pomadées et trop réalistes au gré des juges. » Depuis des années que cette prétendue *Société d'encouragement des Beaux Arts* a la prétention de présider au mouvement artistique d'Anvers, elle n'aurait encore encouragé que les artistes les plus médiocres et son mécénisme aurait libéralement consacré plus d'un demi-million à l'acquisition des croûtes irréprochablement conformistes de peintres qui, en dehors de ceux qui les prônent et les soudoient de cette façon, sont totalement inconnus. Grâce à ces négociants en toile peinte qui feraient mieux de « faire » exclusivement dans les saindoux, les cuirs, les guanos et les lards d'Amérique notre métropole du commerce tend à dégénérer en nécropole des arts.

Le Salon du Printemps à Bruxelles, sans nous présenter une abondance de chefs-d'œuvre, est autrement intéressant, vivant et largement éclectique. Il est surtout d'une fort belle tenue. C'est Jacob Smits qui y triomphe avec sept tableaux de toute beauté, d'une technique merveilleuse, mais que passionne et qu'intensifie le sentiment, la poésie la plus profonde.

Memento. — Accusé de réception : *Petits Contes en sabots*, par M. Louis Delattre (Lebègue, édit. Bruxelles) ; *Vocations* par M. Georges Rens (Edit. de la Société Nouvelle, Mons) ; *Pages Versicolores* par M. Franz Mahutte (Lebègue, édit. Bruxelles) ; *la Chanson du Carillon*, par M. Camille Lemonnier (Pierre Laffitte, édit. Paris) ; *Antigone Victorieuse*, par M. José Hennebicq (Sansot, Paris) ; *la Miraculeuse aventure des Jeunes Belgiques*, par M. Oscar Thiry (Edit. de la *Belgique Artistique et Littéraire*, Bruxelles) ; *Petites Scènes*, par M. Omer De Vuyst (Edit. du Thyrse, idem) ; *Moments de Bonheur*, par M. Rient Van Santen (Edit. Belg. Art. et Littér., id) ; *Landelijk Minnespel*, par M. Toussaint Van Boelaere (Toussaint Crick Hal près Bruxelles) ; *W. G. van Forquenbroch*, par M. Lode Baekelmans (Resseler, édit. Anvers).

Les Revues : *La Belgique Artistique et Littéraire* (nº d'avril) : La « Bablutte volée », par M. Louis Delattre ; « Un héros au xxe siècle », par M. V. Clairvaux (nº de mai) ; « Hector ou l'Invitation Sentimentale », par M. F. Charles Morisseaux.

Dans chaque numéro de cette si vaillante et probe revue, lire les chroniques satiriques le *Douzième Provisoire*, de M. P. Charles Morisseaux, les « théâtres et les livres », de M. Paul André, les « salons », de M. Ray ; Nyst.

La Société Nouvelle (nº d'avril) : « Du Vol », par M. Paul Bay, « Jehan Rictus », par M. Richard Dupierreux ; les « chroniques d'art », de M. Ulric ; la « Vérité Sociale », par M. U. R. Quinones.

Le Thyrse (nº d'avril) : « Une cruelle », par M. Omer De Vuyst ; les « théâtres », par M. Léopold Rosy ; le « Triomphe de l'Homme », par M. François Léonard ; la « Vie Intellectuelle », par M. Léon Wéry (nº de mai) ; les chroniques de MM. P. H. Devos, Buisseret, Léonard, Rosy.

La Revue Française (mai) : « De l'Amour », par M. Jean Florence.

La Vie Intellectuelle (avril) : Des articles de MM. Sluys, Rency, F. Van Kalken.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Gerhard Ouckama Knoop : *Verfalltage* ; Berlin, Egon Fleischel u Cº., M. 3.50. — Ernst Ludwig Schellenberg : *Franzœsische Lyrik* ; Leipzig, Xenien-Verlag, M. 1.50. — Ernst Ludwig Schellenberg : *Emile Verhaeren* ; Leipzig, ib. id. M. 2. — Charles Baudelaire : *Die Vorhoelle* ; Berlin, Oesterheld u. Cº, Edition réservée. — *Novalis Reliquien*, publiées par M. Ernest Heilborn. — Memento.

Verfalltage. On connaît l'art solide de M. Ouckama Knoop, cet écrivain d'origine cosmopolite qui habite la Russie et qui écrit en allemand. Ses idées sur la Société, sur l'évolution de la Culture germanique sont des plus intéressantes. Il aime à en faire discourir ses personnages et à leur prêter des déductions pessimistes qui nous surprennent parfois à cause de leur tour imprévu. Mais il est aussi un auteur agréable qui s'amuse à promener ses lecteurs dans les milieux les plus divers, parmi les aventures compliquées ou sentimentales dont son imagination est assez fertile. Cette fois-ci c'est le roman d'une femme qui déchoit de son rang que M. Ouckama Knoop s'est plu à écrire. Mme Del-Terra et sa fille Ethel traînent une existence oisive et inutile dans toutes les capitales de l'Europe, sans parvenir à se laisser fixer par la destinée. L'époque cependant est favorable aux aventurières. L'une d'elles n'est-elle pas parvenue à s'élever jusque sur le trône de France? Entre 1848 et 1870 Ethel grandit et devient jeune fille, sans que sa mère, qui a pourtant de hautes relations dans le monde, réussisse à la caser. Et c'est peu à peu, pour les deux femmes, qui s'efforcent d'échapper à la noire misère, la plus dégradante des servitudes. Récit navrant et terne où l'on voudrait voir jaillir un peu plus de passion.

Franzœsische Lyrik. M. Schllenberg manifeste son goût pour la poésie française par la publication d'une centaine de pièces de vers qu'il emprunte à dix-huit poètes contemporains. Ses traductions, qui sont assez littérales, sinon toujours très harmonieuses, sont classées alphabétiquement par nom d'auteurs. Cette méthode un peu scolaire est en contradiction avec la petite déclaration que le traducteur nous fait dans sa préface où il affirme que la fantaisie et l'inspiration ont été ses seuls guides. Il débute par le *Sonnet* d'Arvers et termine par une douzaine de pièces de Verhaeren et moitié autant de poèmes de Verlaine. Mais, dans l'intervalle, il y a du Prosper Blanchemain, du Maurice Bouchor, de Eugène Manuel, du Louis Ratisbonne et de l'Armand Silvestre ! Il y a aussi, de Baudelaire, une traduction partielle de la pièce de *Voyage*, dont M. Schellenberg n'a retenu que les deux derniers quatrains qu'il intitule *la Mort*. Louons cepen-

dant l'effort sincère du poète allemand, bien que les résultats qu'il a obtenus nous paraissent loin d'être parfaits.

Le même auteur a consacré une élégante plaquette à **Emile Verhaeren**, aujourd'hui le poète le plus populaire de l'Allemagne, si l'on en juge par les nombreuses publications qu'il suscite. M. Schellenberg, au moins, ne tombe pas dans ce travers des pangermanistes, qui consiste à vouloir escamoter au bénéfice du génie allemand l'œuvre du poète belge. Son essai, qu'il présente comme une « introduction à l'œuvre de Verhaeren », est suivi d'une lettre inédite de l'écrivain où celui-ci expose son effort : « Pour autant que je puis en juger, je crois que, sans le vouloir instinctivement, j'ai tâché de réaliser une *poésie de force*, même dans mes livres les plus sombres (*les Soirs*, *les Débâcles* et *les Flambeaux*). Cette force alors s'est tournée en exaspération, en rage et en colère, mais repousse toujours son contraire, la faiblesse. Puis peu à peu, quand le pessimisme m'a quitté, cette force est devenue de l'enthousiasme et de l'exaltation vis-à-vis de moi-même et des autres et de la naure. En s'élevant toujours, cette même force, dans *la Multiple splendeur*, a convergé vers la joie... »

Baudelaire, nous venons de le voir, pas plus que Verhaeren, n'est épargné par les traducteurs. M. Erich Oesterheld, qui a déjà mis en allemand le recueil tout entier des *Fleurs du mal*, ainsi que les fragments du *Journal*, publie maintenant un choix qui s'intitule **Die Vorhoelle**. Dans ce *Purgatoire*, pour la mise à jour duquel il s'est adjoint M. H. Horvat, il a réuni une série de poèmes de jeunesse et de pièces d'inégale valeur qui encadrent une assez curieuse traduction des *Pièces condamnées*. Si ces vers manquent parfois de la « fluidité » de l'original, nous trouvons cependant une saveur un peu ironique à lire en allemand un poème comme *Delphine et Hippolyte*. Mais rassurez-vous la *Vorhoelle* n'a pas été mise dans le commerce.

§

M. Ernest Heilborn, à qui nous devons la meilleure édition des Œuvres complètes de Novalis et une petite biographie du poète qui reste le modèle du genre, publie dans la *Deutsche Rundschau* (mai) une série de documents inédits de haute importance pour l'étude d'une des plus belles aventures sentimentales qui se puisse imaginer : le roman de Sophie de Kühn. Ces **Novalis Reliquien** ont été retrouvées dans les papiers d'un M. de Lancizolles, qui les tenait de sa grand'mère, née Schmidt, laquelle à son tour en avait reçu communication de Caroline Just, la nièce du bailli Just. Il y a de ces hasards heureux dans la vie. Alors que tous les posthumes de Novalis ont été soigneusement étudiés et mis à jour, alors que l'on

croyait que sa personnalité prendrait dès lors pour nous une forme définitive, voilà que de nouveaux traits s'y ajoutent, qui donnent plus de précision et comme un accent plus net à son portrait moral.

Quand, après avoir terminé ses études juridiques, Frédéric de Hardenberg s'installa en 1794 à Tennstedt, en Thuringe, il avait pour dessein de se faire initier à la pratique administrative par le bailli Just. Célibataire et âgé de quarante-quatre ans, celui-ci se maria précisément quand naissait la passion qu'inspirait à son jeune attaché la charmante Sophie de Kühn. Just fut le premier confident que devait choisir Novalis ; mais, dans la maison de son chef, se trouvait quelqu'un qui allait prêter une oreille plus attentive encore à ses effusions et qui n'était pas éloigné de servir d'intermédiaire à ses juvéniles amours. C'était précisément Mlle Caroline Just, dont nous ne savons autre chose sinon qu'elle était enjouée et rieuse et qu'elle aimait à taquiner le jeune homme, tout en mettant à son service la plus inépuisable des complaisances. Novalis lui écrit et la charge de transmettre des billets doux, à la petite Sophie ; il lui adresse des vers dont la qualité ne dépasse pas la plus banale poésie de circonstance. Le tutoiement dans les lettres laisse deviner que la camaraderie entre eux était parfaite.

En mars 1795, Novalis se fiance secrètement et communique à l'amie le texte fantaisiste d'une annonce de mariage où il fixe la date de cette cérémonie à trois ans plus tard.

Au mois de novembre, Sophie est atteinte de la première crise d'un mal qui devait terminer prématurément ses jours. La crainte de perdre la bien-aimée provoque chez Novalis une crise de passion dont le paroxysme surprend aujourd'hui encore ses biographes. A partir de ce moment-là des productions du poète deviennent intéressantes. M. Heilborn communique quelques pièces de vers retrouvées dans les « Reliques » qui prendront dignement place dans l'œuvre poétique de Novalis.

Les confessions qui suivent la mort de Sophie (19 mars 1797) sont de toute beauté. « Je n'ai pas à rougir de mon amour », écrit le jeune homme au moment où il commence à sentir qu'il n'est pas complètement terrassé par le chagrin. Nous connaissons ce culte de la douleur qui s'élève jusqu'à l'extase. Le *Journal* nous en a conservé les moments les plus pathétiques. Mais les longues lettres que Novalis adresse alors à Caroline Just en sont comme le correctif. Il y raisonne consciemment les longues ivresses que lui inspire le génie de la souffrance.

On sait combien le désespoir n'était alors chez Novalis que de la littérature et comment il se consola de la perte d'une première fiancée en laissant naître en lui un nouvel amour. Quant à Caroline Just, nous ne savons rien de précis au sujet de sa fin. Mais elle partagea

probablement le sort de Sophie. Le 1er septembre 1798, le poète écrit à son père qu'elle est malade de la poitrine et qu'elle a eu douze hémorragies en quatre semaines. C'est provisoirement la dernière trace que l'on trouve de cette un peu énigmatique confidente que la découverte de M. Ernest Heilborn a fait sortir un peu de l'ombre. Il n'est guère probable, en tout cas, que Caroline survécut à Novalis, mort en 1801. Il n'y a décidément que des poitrinaires dans cette histoire.

§

Memento. — Dans *Maerz* (9 mai), Hanns von Kahlenberg (pseudonyme de Mme Hélène Kessler, née de Monbart) publie une étude sur la « sensualité chez la femme ». L'auteur, à qui nous devons quelques romans modernes et qui doit certainement s'y connaître, prétend que sur cent femmes quatre-vingt-dix ignorent complètement ce que c'est que la sensualité. Les dix qui restent sont des femmes malades, ou moralement corrompues. La voilà bien la rigide et frigide Allemagne ! Mais alors les « poètes érotiques » allemands ne peindraient que des femmes d'exception. La même revue (19 mai) fait paraître un article de M. Berthold Viertel contre Maximilien Harden. La colère de l'auteur vient de ce que le fougueux polémiste berlinois s'est élevé contre la goethomanie qui sévit actuellement. Le directeur de la *Zukunft* a peut-être raison quand il trouve ridicule de s'extasier devant la moindre rognure que l'auteur de *Faust* a laissée tomber de sa table. — M. Jacob Schaffner s'amuse des variations de l'opinion officielle allemande dans les affaires du Maroc, et en particulier du communiqué que la Wilhelmsstrasse s'est crue obligée à publier dans la *Gazette de l'Allemagne du Nord* au sujet des critiques parues dans la presse suisse de langue française.

Das literarische Echo (1er mai) consacre son article de tête à François de Curel. M. F. Schouhoefer cherche les raisons pour lesquelles aucune des pièces du grand écrivain n'a pu se maintenir au répertoire des théâtres parisiens. Elles sont d'un art trop élevé pour plaire au grand public et les problèmes qui y sont traités n'intéressent pas les masses. L'esquisse autobiographique, écrite spécialement par M. de Curel pour la revue berlinoise, est particulièrement attachante.

A l'occasion de la mort de Frédéric Spielhagen, M. J. Dresch publie dans la *Revue germanique* (mai-juin) une étude très documentée sur « l'idéal classique du roman allemand ». En voici la conclusion : « Il faut l'estimer (Spielhagen) très haut. Il faut estimer aussi sa technique, dont les jeunes se sont raillés et qui, certes, avait quelque chose de trop académique, de trop réfléchi, de trop doctrinaire au sens classico-hégélien. Avec ces défauts, Spielhagen est un des rares auteurs qui aient su faire du grand roman. Supprimez de ce roman le romanesque de convention, ainsi que Spielhagen a su le faire lui-même dans ses œuvres depuis 1870 ; unissez à sa technique une observation plus aiguë de la réalité, ce que j'aimerais à appeler l'art de Balzac ; gardez l'ampleur de son roman en l'animant de détails plus précis et vous aurez des œuvres belles, vivantes, instructives. Il est peut-être vrai que le roman ne doit pas craindre la longueur, que même

elle lui est nécessaire; les romans de Tolstoï et de G. Eliot pourraient servir à le prouver. De tout jeunes, parmi les romanciers allemands du xxe siècle, ont essayé de reprendre le grand roman épique en joignant à la technique harmonieuse de Spielhagen une observation réaliste plus accentuée ; le succès des *Buddenbroks* de Thomas Mann a prouvé que l'on pouvait réussir en ce genre. Aujourd'hui encore, en Allemagne, quand paraît un roman social important, on dit : c'est une belle œuvre dans la manière de Spielhagen. »

Deutsche Rundschau (mai), en dehors de l'importante contribution de M. Ernest Heilborn, que nous avons analysée plus haut, fait paraître une étude sur « les origines des conceptions historiques de Niebuhr » par M. Wilhelm Diltery. Des papiers inédits de Busch, le confident de Bismarck, relatifs à l'exécution des actes du congrès de Berlin que publie M. L. Raschdau offrent presque un intérêt d'actualité et compléteront les renseignements fournis par *les Mémoires* de Gontaut-Biron et ceux du prince de Hohenlohe Schillingsfürst.

Deutsche Kunst und Dekoration (mai) publie un compte rendu de M. Wilhelm Michel sur l'Exposition de la « sécession » de Munich. L'auteur y constate une invasion de toiles aussi considérable qu'à nos insipides Salons parisiens. L'influence française est beaucoup moins sensible dans les envois que durant les précédentes années. Des reproductions d'œuvres de MM. Joseph Kühn, Max Kuschel, Richard Kayser, Richard Pietzsch, A. Thomann, Josse Gossens, Siegfried Mackowski, Philippe Franck, Erich, etc., Hartmann, illustrent cet article.

HENRI ALBERT.

LETTRES ESPAGNOLES

Miguel de Unamuno : *Por tierras de Portugal y de España.* — *Mi religion y otros ensayos breves*, Madrid, Biblioteca Renacimiento, 2 vol. 3 p. 50. — M. Lami et L. Rouanet : *Mémoires du Capitan Alonso de Contreras*, Paris, Champion, 4 fr.

Portraire au vif le seul penseur profond et neuf que puisse offrir l'Espagne à la méditation d'un moderne Européen, n'est pas précisément chose aisée, à s'en tenir aux deux derniers livres qu'il a écrits; on y retrouve bien sa doctrine, mais éparpillée un peu au hasard. Les articles, publiés pour la plupart dans la *Nacion* de Buenos-Aires et réunis sous ces titres : *Ma religion* et *Par les terres de Portugal et d'Espagne*, ne sont en effet, à première vue, que les libres et pittoresques bavardages de l'homme connu dans le monde officiel sous le nom de Recteur de l'Université de Salamanque, et dans le monde de la pensée sous le nom de Miguel de Unamuno, tout court. Mais des bavardages d'Unamuno, c'en est assez déjà pour nous solliciter puissamment ! Les familières improvisations, les vives saillies de cet esprit vigoureux, en perpétuel bouillonnement, complexe autant que spontané, riche de culture acquise comme d'originalité, inquiet et absolu ensemble, voilà de quoi nous passionner autrement

que bien des œuvres composées, lourdes dissertations sur d'initiales inanités, accouchements pénibles en forme de romans à la dernière mode ou de poèmes appliqués d'esthètes satisfaits. D'ailleurs, Unamuno, même dans ses œuvres le plus solidement construites, — *la Vie de Don Quichotte et de Sancho* par exemple — écrit toujours plus ou moins ainsi, à la diable, avec une belle véhémence, dédaigneux de la correction et des faciles artifices d'une patiente rhétorique, et c'est l'un des griefs dont les personnes bien pensantes, — des cléricaux aux démocrates, du roi et aux républicains de M. Lerroux — cherchent à accabler le trop déconcertant recteur de l'Université la plus glorieuse d'Espagne, en qui ils ne sauraient voir qu'un professeur d'anarchie. Cet homme redoutable ne se pique-t-il point, malgré sa prodigieuse culture, de n'être pas un savant; n'a-t-il pas écrit contre le scientifisme un roman *Amour et Pédagogie*, digne de figurer à l'Index bourgeois tout près du scandaleux *Bouvard et Pécuchet?* n'exècre-t-il point, à l'égal des érudits à l'allemande, les pions à la française (je crois savoir qu'il projette une campagne contre certains de nos hispanistes d'agrégation)? pour se distraire de travaux plus positifs, ne se livre-t-il pas, avec la fougue d'un Léon Bloy, à l'exégèse des lieux communs? ne pratique-t-il pas effrontément le paradoxe, cette façon trop personnelle d'asséner les rudes vérités? et quant au style, n'est-il pas avéré qu'il n'en a d'autres que le sien? Voilà, certes, de sérieux griefs que les gens d'esprit rassis ne pardonnent guère volontiers. Pour n'en retenir que le dernier, il est de fait que D. Miguel, pas plus que son pays Baroja, ne sait écrire, du moins suivant les canons immuables d'un classicisme tard-venu, après les classiques, et qu'il ne respecte point aveuglément l'Académie. Il a toujours prétendu écrire comme on parle ou comme on dicte, de vivante façon, celle d'un Thucydide ou d'un Cellini, comme un homme et non comme un écrivain : « Je ne veux pas, répète-t-il encore dans son dernier ouvrage, qu'on dise de moi que je parle comme un livre; je veux que mes livres parlent comme des hommes. Je ne veux point de lascivetés acoustiques, aux dépens de la chaleur du verbe. Si l'art, c'est cela — et je n'en crois rien — je me moque de l'art et reste avec la vie. » Quelle fière langue pourtant, rude et dense, heurtée, non redondante, mais souple encore infiniment, que ce castillan reforgé par un Basque volontaire !

Nous ne suivrons pas l'ordre chronologique de publication pour parler de ces deux ouvrages. Si le premier, qui date de l'année dernière, éclaire plusieurs aspects de la pensée religieuse du maître, le second, **Par les terres de Portugal et d'Espagne**, paru au mois de mars, nous en fait découvrir les fortes assises. Et les assises unamunéennes, c'est la terre même d'Ibérie. Unamuno nous le déclare : c'est au contact de la sainte terre qu'il sent le mieux le

rythme vital de sa pensée; et c'est pourquoi il aime tant aller courir à travers champs, pour y secouer la poussière de sa bibliothèque : « Si j'étais l'homme livresque dont parlent ceux qui ne me connaissent pas, si je n'allais d'un lieu à l'autre, causant à tout le monde, si le soleil ne m'avait changé bien des fois la peau du visage, croyez-vous que je pourrais conserver cette réserve de passion qui souvent se tourne, dit-on, en injustice? Non, ce n'a pas été dans les livres, ce n'a pas été chez les littérateurs que j'ai appris à aimer ma patrie, je l'ai appris en visitant dévotement ses moindres recoins. » Mais quelle est cette Espagne, nourricière de son cœur et de son esprit, et pour laquelle il professe un culte aussi passionné? Ce n'est pas Madrid, qui lui inspire tout au contraire une sorte d'effroi mêlé de répulsion : à Madrid, la culture se galvaude, perd en intensité et en distinction ce qu'elle gagne en étendue; l'instinct de troupeau sévit; et l'on aime, par-dessus tout le théâtre, cette école de vulgarité. Non, Unamuno, qui écrivit autrefois dans la revue *la Espana moderna* l'essai le plus profond que je sache sur la Solitude, Unamuno ne peut se sentir à l'aise dans cette ville dont il abhorre les caciques politico-littéraires, les cabotins de salles de rédaction et de théâtre. Cette Espagne n'est pas non plus l'Andalousie : don Miguel n'en parle guère qu'une fois dans son livre, et ce, pour enlever malignement aux aimables Andalous, en un tournemain, la vertu à laquelle ils prétendent avec le plus d'assurance, comme à l'instinct musical nos Toulousains. Voici le passage :

L'imagination méridionale, quelle erreur vulgaire ! On appelle imagination la faconde, certaine vivacité externe d'expression. L'andalou sait administrer son génie, pour mince qu'il soit ; il porte son argent tout en sous, parce qu'ainsi il fait tas et sonne davantage dans la poche. Il circule en Andalousie mille, dix mille, un million de boutades et de bons mots, et tous, plus ou moins, en connaissent un bon nombre et savent les placer à propos. Mais si le chiffre s'en accroît, fût-ce d'un seul, soyez assurés qu'ils l'ont amené de dehors, du Nord. Les écrivains méridionaux sont de ceux qui ont créé le moins de métaphores neuves, quoiqu'ils combinent avec agilité celles du tas commun, les moins féconds en paradoxes, les moins imaginatifs enfin. Et le naturel d'Extramadoure est encore plus matérialiste, plus attaché à la glèbe que l'Andalou...

L'Espagne d'Unamuno, homme du Nord, c'est, outre sa Biscaye natale, sa Castille d'adoption, terre nerveuse, sèche et claire, spirituelle et réaliste ensemble, avec ses vieilles cités recueillies, de paix austère, Salamanque, Avila, Ségovie, Zamora... villes-couvents pour l'âme en quête de sensations intenses, où l'on passe « des heures entières de durée pure, des heures d'éternité et de silence ». C'est cette Espagne qu'Unamuno a déjà chantée dans quelques-uns de ses admirables *Poèmes*, et dans son livre fameux « Autour du Casti-

cisme » où il analyse si justement le paysage de Castille et sa valeur spirituelle ; c'est cette Espagne qu'il faut connaître et aimer, si l'on veut bien comprendre le grave génie, la religion profonde et tourmentée de l'illustre écrivain. Son dernier livre nous fait assister à quelques-uns de ses pèlerinages passionnés à travers la Castille, le Pays Basque et la Galerie aux féminins paysages, naturelle transition entre l'Espagne et le Portugal. On y trouve aussi bon nombre d'excellentes études, toutes d'actualité, sur ce troublant Portugal, si injustement ignoré des Espagnols : Unamuno l'a parcouru en tous sens, il est l'ami de ses meilleurs poètes, Castro, Guerra, Junqueiro, Teixeira de Pascoens ; il l'eût été de ses grands élégiaques, João de Deus, Quental, chantre de la mort, « sœur coéternelle de mon âme ». Il n'est pas besoin d'expliquer l'ardente sympathie d'Unamuno pour ce peuple tragique, ravagé par un sentimentalisme morbide, mais fort pourtant, et chez qui la soif d'éternité se traduit par un culte singulier pour la douleur, la désespérance et la mort. Le Portugal a beau être, par suite d'étranges vicissitudes, politiquement et, semble-t-il, même spirituellement séparé de l'Espagne ; il n'en forme pas moins, avec la Catalogne, l'un des pôles de la sentimentalité hispanique ; et la nuance portugaise importe autant, sinon plus, que la catalane, à qui veut essayer de rassembler les divers traits de l'âme ibérique, une malgré les apparences, une de par la Castille. Le portugais, surtout le portugais écrit, se différencie beaucoup moins que le catalan du castillan ; et le pessimisme portugais, cet idéalisme naufragé, est sans doute plus près que le sec positivisme catalan (Verdaguer, Mossen Costa, Maragall surtout, mis à part) de l'idéalisme merveilleusement équilibré de Castille qui, jusque chez sainte Thérèse, sait trouver le ciel sans jamais perdre terre. Et n'est-ce pas le Portugal qui au XIXe siècle a donné à la Peninsule son historien le plus artiste et le plus pénétrant, sinon le seul, le grand Oliveira Martins, vrai psychologue de l'Ibérie, dont il semble avoir pressenti l'union future ?

L'autre recueil : **Ma Religion**, porte le titre du premier essai qui y figure et qui répond à cette question souvent posée et fort obscure pour tant de gens amis des coteries bien definies, d'un dogmatisme où puisse se reposer l'esprit dans sa paresse : « Quelle est la religion de M. Unamuno ? » Je me contenterai, pour le moment, de signaler un peu au hasard quelques piquantes études du même volume : Le Christ espagnol, l'Envie hispanique, le Ressort moral, Ibsen et Kierkegaard, la Politique et la Culture, sur la Luxure, sur la Pornographie et ses progrès inquiétants à Madrid, Don Juan Tenorio, le Scientifisme, le Scepticisme fanatique. Nous aurions voulu, à notre tour, répondre à cette question : « Quelle est la religion de M. Unamuno ? » et étudier avec le plus de soin possible

l'évolution vraiment troublante de la pensée religieuse de l'Espagnol le plus moderne et le plus classique qui soit, depuis le temps où il suivait avec une attention significative les moindres manifestations du protestantisme français, jusqu'à ce jour où, malgré son hétérodoxisme persistant, il semble bien près, par le cœur du moins, du vieux catholicisme hispanique dont il défend avec ardeur la cause glorieuse. Mais nous aurons bientôt l'occasion de reprendre ce sujet soit à propos de l'imminente publication de l'œuvre, capitale en la matière, sur *le Sentiment tragique de la vie dans les individus et dans les peuples*, soit lors de la traduction de *la Vie de don Quichotte et de Sancho* et de *Autour du casticisme,* préparée par un groupe d'admirateurs français du maître. L'un de ces derniers doit publier, d'ici peu, dans une revue parisienne, sur l'illustre penseur, une étude qui sera, j'ai lieu de le croire, très pénétrante et très complète. Au reste, nos lecteurs n'ont pas oublié la belle réponse faite par Unamuno lors de l'Enquête du *Mercure* sur la crise du sentiment religieux.

§

La Vie du Capitan Alonso de Contreras, lequel de marmiton se fit commandeur de Malte, excellemment traduite par le regretté Marcel Lami et par M. Léo Rouanet, l'un de nos meilleurs hispanistes, était à peu près inconnue même en Espagne où elle avait paru dans un bulletin de société savante. J.-M. de Heredia, qui en avait goûté l'extrême saveur, se proposait de la traduire ; la mort l'en empêcha. Il est heureux que MM. Lami et Rouanet aient pu reprendre ce projet. Les Mémoires de ce singulier personnage, tour à tour apprenti, gâte-sauces, valet, soldat, marin, pillard, corsaire, pendard, qui plus d'une fois faillit être pendu, justicier qui pendit les autres, capitaine de terre et de mer, gouverneur, entre temps ermite, puis commandeur de l'Ordre de Malte, toujours ingénùment cynique, ces Mémoires font bien l'un des livres les plus divertissants qui soient : texte rare dans cette Espagne du XVIIIe siècle, si pauvre en mémoires, et qui soutient avantageusement la comparaison avec les meilleurs romans picaresques.

MARCEL ROBIN.

LETTRES AMÉRICAINES

Ralph Waldo Emerson : *Journals,* 1 dollar 75 cents chaque volume ; Boston, Houghton Mifflin Company. — Andrew D. White: *Seven Great Statesmen,* 2 dollars 50 cents ; New-York, The Century Company. — Brander Matthews : *Molière*, 3 dollars ; New-York, Charles Scribner's Sons. — Julius Chambers : *The Mississippi River*, 3 dollars 50 cents ; New-York, G. P. Putnam's Sons. — Jean Charlemagne Bracq : *France Under the Republic,* 1 dollar 50 cents ; New-York, Charles Scribner's Sons. — Edwin L. Shurman : *How to Judge a Book*, 1 dollar 25 cents ; Boston, Houghton Miffling Company. — Memento.

Un ouvrage d'un intérêt exceptionnel pour les lettres américaines

et datant du siècle dernier vient de paraître à Boston. C'est le **Journal d'Emerson**, c'est-à-dire les pensées intimes du philosophe de Concord depuis l'âge de seize ans jusqu'à la fin de sa longue et belle existence, en 1882. Les œuvres d'Emerson ont une construction toute spéciale, due à la manière dont elles ont été composées. Quand il avait un essai à écrire, Emerson cherchait dans son journal tout ce qui avait rapport au sujet qu'il voulait traiter. Il y trouvait des extraits des livres qu'il avait lus, des fragments de poésies inspirées par ses lectures ou ses réflexions, des pensées originales sur toute espèce de choses et avec ces éléments variés et choisis il rédigeait ses articles, ses discours, ses conférences, et composait même ses poèmes parce qu'il ne faut pas oublier, comme on le fait souvent, qu'Emerson a écrit des poésies qui comptent parmi les meilleures du Parnasse américain. Cette manière de travailler était déjà connue de ses intimes, mais, même pour eux, ces pages contiennent plus d'une surprise agréable et délicate, tandis que, pour le gros public qui n'a cessé d'admirer la finesse, la largeur de vue, l'originalité et l'américanisme sain et fier de ce digne fils de la Nouvelle-Angleterre, ces quatre volumes — il y en aura huit quand l'ouvrage sera complet — révéleront pour la première fois cet auteur favori en négligé dans son atelier littéraire.

Le huitième et dernier volume sera complété par une de ces tables volumineuses et si utiles qu'on trouve toujours dans les ouvrages semblables, anglais et américains, mais qui manquent trop souvent généralement dans les ouvrages français. Ici, cet index formera un véritable dictionnaire biographique et littéraire, où on trouvera les noms d'auteurs et les titres de livres de toutes les nations et de toutes les littératures.

De ce curieux amas, je ne citerai qu'un épisode de la jeunesse d'Emerson, choisi à cause de sa saveur européenne et française surtout : la rencontre en Floride, à l'âge de vingt-trois ans, d'Emerson avec Achille Murat, le fils aîné du roi Joachim, planteur à Tallahassee et qui était à ce moment-là en route pour Bordentown, dans le New-Jersey, pour faire une visite à son oncle, le roi Joseph. « C'est un philosophe », écrit Emerson avec un réel enthousiasme pour son ami, « un savant, un homme du monde, très sceptique, mais bien candide et un défenseur ardent de la vérité. J'étais fort content d'avoir rencontré un compagnon de voyage si agréable, et nous avons beaucoup causé ensemble. » Emerson parle du jeune Murat dans plusieurs de ses lettres à sa famille et les deux amis ont échangé une correspondance empreinte d'une affection mutuelle; mais ils ne se sont jamais revus après ce court voyage de 1827. Cependant, plus tard, dans son essai, « Société et Solitude », Emerson laisse voir qu'il n'a pas encore oublié le brillant jeune Français, qui, après un

court séjour en Europe, est rentré aux Etats-Unis, où il est mort en 1847, sans descendant, et où ses cendres reposent dans le cimetière de Tallahassee.

§

La note dominante du nouveau livre de Mr Andrew D. White, **Seven Great Statesmen**, se trouve dans le sous-titre : Sept grands hommes d'Etat *dans la lutte de l'humanité contre l'injustice*, et aussi dans la dédicace du volume à Goldwin Smith, le très libéral homme de lettres anglo-américain, « dont la longue vie fut consacrée à la vérité, à la justice, à la liberté raisonnable et à l'équité véritable ». Les sept « hommes représentatifs », comme aurait dit Emerson, choisis par Mr White pour ses études biographiques sont Sarpi (« Fra Paolo »), Crotius, Thomasius, le philosophe et rénovateur allemand, Turgot, Stein, Cavour et Bismarck. Mr White a beaucoup voyagé et beaucoup vécu en Europe, où il a représenté son pays, comme diplomate distingué, à la Haye, à Saint-Pétersbourg et deux fois à Berlin; en outre, il a connu personnellement le chancelier allemand et trois des collègues de Cavour, c'est-à-dire Minghetti, Peruzzi et le comte Nigra.

Mr White a une très haute opinion de Cavour, que lord Odo Russell, le diplomate anglais, n'a pas hésité à placer au-dessus de Bismarck. En ce qui concerne ce dernier, Mr White déclare que le baron Stein est « l'égal de Bismarck tant pour ce qu'il a fait en faveur de l'unification de l'Allemagne qu'en ce qu'il a fait pour l'humanité, qui lui est supérieure ». L'auteur américain est très sévère pour « le chancelier de fer », surtout quand il parle de « son dédain des droits populaires et de son hostilité contre le parlementarisme. Je l'ai entendu plusieurs fois devant le parlement allemand et je ne me rappelle pas un discours où il n'a montré du mépris pour son auditoire et du dégoût, sinon de la haine, pour les penseurs les plus distingués de ce grand corps législatif. C'était justement le contraire en ce qui concerne Cavour. »

Dans ces pages, il est souvent question de la France et des hommes d'Etat français; mais un républicain français peut toujours lire les appréciations de Mr White sans en être froissé. Il est très impartial et bien renseigné, en même temps, sur l'histoire moderne et contemporaine de la France. Par exemple, quand il relate le tripotage fameux de la dépêche d'Ems, il appuie chaudement la version, maintenant presque universellement acceptée, que Bismarck, Moltke et Roon ont sciemment précipité la guerre de 1870. Il est aussi très dur pour Napoléon III. Il approuve pleinement cette boutade de Bismarck parlant de l'Empereur : « C'est une grande incapacité inconnue », et, de son côté, il appelle le duc de Gramont « une incapacité pompeuse ».

§

Mr Brander Matthews est professeur de littérature dramatique dans la grande université de Columbia, à New-York. Il connaît bien la langue et la littérature françaises, il a souvent séjourné à Paris, où il a fréquenté les meilleurs théâtres, et c'est un admirateur avéré du génie français. Mr Matthews a donc toutes les qualités pour apprécier et pour écrire la vie du plus grand dramaturge français. En plus, il a beaucoup d'expérience comme écrivain ; il sait fort bien arranger ses matières et il a un style agréable. En conséquence, il n'est pas étonnant que son **Molière : His Life and His Works**, soit bien écrit et tout à fait digne de l'attention même des Europeens érudits.

Alfred de Vigny a déclaré bienheureux celui qui, dans sa maturité, peut réaliser une idée conçue dans sa jeunesse. « Ce bonheur est le mien », dit avec un plaisir évident Mr Matthews, « parce qu'il y aura bientôt quarante ans que je nourrissais l'espérance d'écrire un jour la biographie de Molière. »

Dans sa préface, Mr Matthews dit qu'il a concentré ses efforts sur trois points : — premièrement, présenter les faits connus de la vie de Molière dépouillés des légendes qui l'entourent ; deuxièmement, tracer le développement de son talent de dramatiste, montrer clairement avec quelle prudence il a avancé dans son art et avec quelle lenteur il a atteint l'épanouissement complet de son intelligence ; et, troisièmement, constater ses relations étroites avec son époque, le commencement du brillant siècle de Louis XIV. On peut assurément dire que, dans ces trois tâches, Mr Matthews a pleinement réussi. Il nous montre un Molière fait de grandeur et de génie, mais humain en même temps ; un Molière qui a grandi à mesure qu'il avançait en âge et qui est mort en pleine activité sans avoir connu ou trahi le moindre affaiblissement, un Molière qui n'a pas vécu à part, mais qui n'était pas non plus perdu dans la foule.

Mr Matthews place Molière très haut parmi les grands esprits du monde littéraire universel. Le dernier chapitre du livre, une comparaison entre Molière et Shakespeare, montre clairement l'opinion élevée que ce critique américain nourrit pour ce Français unique. Il le trouve, peut-être, inférieur à Shakespeare en tout, excepté dans la comédie ; mais là, Mr Matthews n'hésite pas à prononcer Molière « plus complètement le maître », et pour terminer son beau livre il cite en les approuvant ces vers, d'Austin Dobson, sur « la bonne Comédie » :

« True Comedy ! » — such as our Poquelin made it !
« True Comedy ! » — such as our Coquelin played it !
It clears out the cobwebs, it freshens the air ;
And it treads in the steps of its master, Molière !

La Maison Putnam a commencé, il y a quelque temps, la publication d'une série de volumes sur les *American Waterways* (les voies fluviales américaines), qui sont d'un intérêt spécial pour les Européens et particulièrement pour les Français. Par exemple, dans cette collection, il est question des grands fleuves comme le Saint-Laurent, le Hudson et le Mississipi, et des Grands Lacs, lac Champlain, etc. Les noms de plusieurs peuples européens sont étroitement associés à la découverte, l'exploration et au développement de ces fameuses voies navigables de l'Amérique du Nord, et, parmi ces peuples, les Français ont joué un des rôles les plus importants. La série de conférences en anglais qu'on donne tous les ans à la Sorbonne a été consacrée cette année à ce que la France a fait dans l'histoire de la colonisation des Etats-Unis. Le distingué conférencier, Mr Finley, Président du Collège Municipal de la ville de New-York, a loué hautement le dévouement, le courage et le succès de ces hardis pionniers, pères jésuites et laïques, qui ont porté le nom français partout dans les forêts vierges et les landes sauvages de ces vastes territoires, en se servant souvent des fleuves et des lacs qui sont décrits dans ces monographies.

L'ouvrage le plus récent dans cette série s'appelle **The Mississippi River**. Je dois dire, en passant, que l'orthographe anglaise du « père des fleuves » comporte deux p. Mississipi, avec un p., est l'orthographe du père Marquette, qui a aussi supprimé le dernier s. L'auteur du volume en question, Mr Julius Chambers, est Fellow de la Société Royale de Géographie d'Angleterre et membre de la Société Nationale Géographique des Etats-Unis; il est particulièrement qualifié pour le présent travail, en ce qu'il a découvert la véritable source du grand fleuve, le Lac Elk. Avant 1872, lorsque Mr Chambers suivit la vallée du Mississipi, d'un bout à l'autre, on croyait que le Lac Itasca en était la source.

Un des chapitres des plus longs et des plus savants est celui où l'auteur raconte les péripéties remarquables des explorateurs français comme Jacques Cartier, Groseilliers, Radisson, La Salle, « le merveilleux » — l'appellation est de Mr Chambers — Joliet, Marquette, Hennepin, Saint-Cosme, Iberville, tous ceux dont les exploits ont formé le thème des leçons de Mr Finley. Il y a un autre chapitre que les Français liront avec moins de plaisir, celui où Mr Chambers écrit l'histoire de la vente, par Napoléon Ier, de l'immense territoire de la Louisiane, dont l'Exposition de Saint-Louis (une ville fondée par les Français) a dignement célébré le centenaire en 1904, — un vaste domaine, vingt-six fois plus grand que l'état de New-York et riche en mines de toute sorte, sans parler des autres merveilles de cette magnifique région, — que l'empereur a cédé aux Etats-Unis pour une bagatelle de trente millions de francs !

§

Mr Charlemagne Bracq est professeur de langues romanes au Collège Vassar, la plus ancienne et l'une des plus importantes institutions d'enseignement supérieur de jeunes filles aux Etats-Unis. Il est né en France, mais, à l'âge de 18 ans, il s'est établi en Amérique, où il fut reçu bachelier à l'université McGill, à Montréal. Pendant l'année scolaire 1884-5, il est revenu en France pour continuer ses études à Paris, et, depuis, il a visité souvent sa terre natale. Par sa naissance en France et sa longue résidence aux Etats-Unis, le professeur Bracq était donc tout indiqué pour écrire son dernier livre, **France under the Republic**, qui rendra certainement un grand service aux Américains en leur présentant la France républicaine sous son vrai jour.

Dans sa préface, Mr Bracq dit : « L'auteur a essayé dans ce livre de déterminer la grande expérience de la France pendant les quarante ans écoulés et de faire l'inventaire de l'œuvre constructive et réformatrice de la Troisième République. » Et on peut dire consciencieusement que Mr Bracq a pleinement réussi dans sa tâche. Il a écrit un livre qui présente très impartialement et tout à fait en historien la lutte du parti républicain contre la réaction ; ce que les républicains ont vraiment fait et ce qu'ils n'ont pas fait sinon dans l'imagination haineuse de leurs ennemis ; ce qu'ils ont bien fait et ce qu'ils ont moins bien fait ; le tout basé sur des documents officiels, sur des livres nombreux, et sur des observations personnelles recueillies par l'auteur dans ses fréquentes visites en France.

§

Mr Edwin L. Shurman, un des meilleurs critiques littéraires de l'Ouest, décrit son *How to Judge a Book* comme « une méthode de critique commode pour le lecteur ordinaire ». Et plus loin, il dit : « Dans ce volume, j'ai essayé de formuler un système de critique, simple et à la portée de tous, mais qui est, en même temps, basé sur les plus hautes autorités, un système par lequel un lecteur ordinaire peut juger lui-même la valeur du dernier roman du jour ou de n'importe quel autre livre. » On ne peut trop louer l'originalité, l'impartialité et l'utilité de ce petit livre. L'auteur est très éclectique dans son choix de « ces plus hautes autorités ». Parmi celles qui sont connues de ce côté de l'Atlantique, il place en première ligne Balzac, Zola, Oscar Wilde, Tolstoï, Taine, Mme de Staël, Poe, Montaigne, Maeterlinck, Loti, Hugo, Ibsen, Kipling, Gœthe, Brunetière et Baudelaire.

Memento. — La grande influence que la France intellectuelle exerce toujours à l'étranger se montre souvent dans les revues américaines. Le numéro du *Century Magazine* de janvier dernier en offre un bon exemple. Le frontispice est un portrait en couleur, d'après le tableau du peintre amé-

ricain Wiles, de Mme Gerville-Réache dans le rôle de « Carmen »; le premier article est par Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck, à propos de la représentation de « Pelléas et Mélisande » à l'abbaye de Saint-Wandrille, en septembre 1910; et l'Intérieur de Cuisine, le tableau de Martin Drolling au Louvre, est le sujet que M. Timothy Cole, ce graveur sur bois distingué, a choisi cette fois pour la série des « Maîtres Français » qu'il présente, dans cette revue chaque mois depuis bientôt deux ans. Dans le numéro d'avril du *Century*, le Dr Billings, le savant bibliothécaire de la Public Library de la ville de New-York, imprime à peu près ce qu'il m'a dit de vive voix, au mois de septembre dernier, dans un article sur le nouveau bâtiment magnifique qu'on va inaugurer dans quelques jours et sur les collections importantes de cette bibliothèque, à présent la sixième du monde... Dans le *North American Review* du mois de mars, se trouve un article intitulé « un Charles Lamb Français », c'est-à-dire, M. Jules Lemaître, pour lequel l'écrivain américain montre la plus grande admiration. On m'a demandé les noms des meilleurs périodiques littéraires des Etats-Unis. En voici quatre : *The Bookman*, mensuel, New-York, Mead and Company; *The Dial*, bimensuel, Chicago; *The Nation*, hebdomadaire, New-York, et *The New-York Times Book Review*, aussi hebdomadaire. — Dans le *Times Book Review* du 16 avril est un article, « Walt Whitman in France », où on loue le livre de M. Léon Balzagette sur le poète américain et ses traductions du même auteur. Il y a aussi un mot aimable pour « nos poètes expatriés et francisés », MM. Stuart Merrill et Francis Vielé-Griffin.

THÉODORE STANTON.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

René Schwaeblé : *La Sorcellerie pratique*; Daragon. 3 50

Etnographie, Folklore.

A. Van Gennep : *Religions, Mœurs et Légendes*, 3e série; Mercure de France 3 50

Histoire

L'Ambruster : *La Légende merveilleuse de Jeanne d'Arc*; Ligue d'action laïque. » »

Jacques Boulenger : *Le Grand siècle*; Hachette. » »

Baron Despatys : *Un ami de Fouché*; d'après les mémoires de Gaillard; Plon. 7 50

Marquis de Moussac : *Un Prêtre d'autrefois. L'Abbé de Moussac*; Perrin. » »

A. de Ruville : *La Restauration de l'Empire allemand*; Alcan. 7 »

A. Viallate et M. Caudel : *La Vie politique dans les Deux Mondes, 4e année*; Alcan. 10 »

Vicomte E.-M. de Vogüé : *Trois Drames de l'Histoire de Russie*; Colin. » »

Edmond Lepelletier : *Histoire de la Commune de 1871, I. Le Dix-Huit mars*; Mercure de France 7 50

Littérature

P. de Andréis : *La Magistrature Française sous l'ancien Régime*; Champion. 5 »

Paul Berret : *Le Moyen âge dans la Légende des siècles et les Sources de Victor Hugo*; Paulin. 10 »

P. Berret : *La Philosophie de Victor Hugo, 1854-1859, et deux Mythes de la Légende des siècles*; Paulin. » »

G. Clouzel : *Le Roman français*; Michaud. 2 »

E. Deveria : *Flânes*; Chez l'auteur, 65, rue Claude-Bernard. 3 »

P.-L. Henier : *Ch. Dickens*; Michaud. 2 25

Robert Gaschet : *La Jeunesse de Paul-Louis Courier* ; Hachette. » »
G. Gromaire : *La littérature patriotique en Allemagne* ; Colin. 3 50
Pierre Lièvre : *Notes et Réflexions sur l'Art Poétique* ; Grasset. 3 50
Lucien-Paul Thomas : *Gongora et le Gongorisme considérés dans leurs rapports avec le marinisme* ; Champion. 5 »
A. Tibal : *Hebbel, sa vie et ses œuvres de 1813 à 1845* ; Hachette. » »
E. Vaillant : *Gustave Nadaud et la Chanson Française* ; Messein. 3 50

Musique

André de Hevesy : *Petites amies de Beethoven* ; Champion. » »
John Stainer : *La Musique dans ses rapports avec l'intelligence et les émotions* ; Falque. 2 »
R. A. Streatfeild : *Musique et Musiciens modernes* ; Bibl. du Temps présent. 3 50

Philosophie

René Berthelot : *Un Romantisme utilitaire*, étude sur le mouvement pragmatiste; Alcan. 7 50
Paul Gaultier : *La Pensée Contemporaine* ; Hachette. 3 50
William James : *Le Pragmatisme*, trad. par Le Brun ; Flammarion. 3 50
Félix le Dantec : *Le Chaos et l'Harmonie universelle* ; Alcan. 2 »
F. Fillon : *L'Année Philosophique, 1910* ; Alcan. 5 »
Carlos Reyles : *La Mort du Cygne*, tr. par A. de Bengoechéa ; Grasset. 3 50
Th. Ruyssen : *Schopenhauer* ; Alcan. 7 50
Sédir : *Conférence sur l'Evangile, III* ; Baudelot. 7 »

Poésie

Aimé et Jacques Bruneteau : *La Flûte d'argent* ; Soc. française d'impr. 2 50
Pierre Boissie : *Douceur d'aimer* ; Ed. d'« Art et travail ». 3 50
Paul Claudel : *Cinq grandes odes suivies d'un processionnal pour saluer le siècle nouveau* ; L'Occident. » »
Pierre Corrard : *A Volets Clos* ; Messein. » »
H. Falk : *Poèmes Brefs* ; Grasset. 3 50
Lord Hérode : *Rhapsodies Hongroises et autres Poèmes inutiles* ; Messein. 3 50
Henri Malo : *Les Parfums du Coffret* ; Le Beffroi. 3 50
J.-F. Louis Merlet : *La Chanson des Mendiants* ; Sèvres, L'Ed. Libre. » »
O. W. Milosz : *Les Eléments* ; « L'Occident ». 5 »
Œuvres complètes de Cha-Cha-Vana, publiées par les soins et aux dépens de M. A. M. P., Docteur de l'Université de N. Dorbon aîné. » »
Abel Pelletier : *Episodes Passionnés* ; Messein. 3 »

Publications d'Art

Léonce Bénédite : *Courbet* ; La Renaissance du Livre. 3 50
J.-F.-C. Clère : *Causeries, Réflexions et Souvenirs sur la Peinture* ; Paulin. 4 50
André Dunoyer de Ségonzac : *Dessins sur les danses d'Isadora Duncan. Glose de Fernand Divoire* ; « La Belle Edition ». » »
René-Paul Heret : *Paul Huet, 1803-1869* ; Renouard. » »
Jean Mariel : *Jean Geskè, peintre et graveur* ; Le Divan. » »
René Schneider : *Botticelli* ; Laurens. 2 50

Questions militaires

Arthur Chuquet : *Lettres de 1812 et 1815* ; Champion, 2 vol. 7 »
S.-C. Gigon : *La Troisième Guerre de Religion. Jarnac-Moncontour* ; Charles-Lavauzelle. 6 »
Henri Malo : *M. le Chevalier J.-L. Briansiaux, armateur en course* ; Lille, Lefebvre-Bucrocq. » »
Henri Malo : *Les courses du capitaine Royer* ; Société Dunkerquoise. » »

Questions religieuses

J. Bricout : *Où en est l'histoire des religions, I* : Letouzey. 6 »

Roman

Guy Chantepleure : *Le Hasard et l'Amour;* Calmann-Lévy. 3 50
Louis Chasteau : *La Ravageuse;* Calmann-Lévy. 3 50
J. de Cranphore : *Le Destin de Sabine;* Plon. 3 50
Louis Delzons : *Le Cœur se trompe;* Calmann-Lévy. 3 50
L'Espinasse-Mongenet : *La leçon des Jours;* Perrin. 3 50
Charles Foley : *Des pas dans la nuit;* Tallandier. 3 50
Claude Farrère : *La Bataille;* Ollendorff. 3 50
Remy de Gourmont : *Le Pèlerin du silence:* éd. remaniée; Mercure de France. 3 50
Lafcadio Hearn : *Chita;* trad. de Marc Logé; Mercure de France. 3 50
Pierre Ch. Jablonski : *Au Réveil de la Vie;* Figuière. 3 50
Maurice de la Perrière : *Une Grande Fête de Charité;* Jouve. 3 50
Louis La Rose : *Les Vérités Menteuses;* Perrin. 3 50
H. Lavedan : *Mon Filleul;* Lafitte. 3 50
Marius-Ary Leblond : *Anicette et Pierre Desrades;* Fasquelle. 3 50
E. Martha : *Charles Gaubert anarchiste;* Grasset. 3 50
R. d'Ybag : *Mon Iceberg;* Daragon. 3 50

Sciences

Dr E. Burnets : *Microbes et Toxines;* Flammarion. 3 50
Emile Hureau : *Le Secret de l'Univers devant la science officielle;* Rousset. 3 50
A. Jacquemin : *La Matière Vivante et la Vie;* Schleicher. » »

Sociologie

Maurice Bloch : *Trois Educateurs Alsaciens;* Hachette. 3 50
Cl. d'Habloville : *Mgr Duchesne;* Sansot. 1 »
G. Hainaut : *Une Crise Religieuse;* Sansot. 3 50
Sp. C. Haret : *Mécanique Sociale;* Gauthier-Villars. » »
Comte de Lantivy-Trédion : *Vers Une Bretagne organisée;* Libr. Nationale. » »
Paul Louis : *Histoire du Mouvement syndical en France;* Alcan. 3 50
Jean Muller : *L'Idée de lutte de Classe et son évolution depuis le Manifeste Communiste;* Jouve. » »
Maurice Rondet-Saint : *L'avenir de la France est sur mer;* Plon. 3 50
A. Zevaès : *Le Syndicalisme contemporain;* Libr. scientifique. 3 »

Théâtre

R. d'Alsace : *Une Scène d'amour dans un Parc;* Falque. » »
A. Filon : *Shakespeare amoureux;* Libr. Nationale. » »
Alexandre Meunier : *St-François d'Assise;* 3 actes en vers : Jouve. 2 »

Voyages

Capitaine Paul Azan : *Souvenirs de Casablanca;* Hachette. » »
Vicomte Joseph de Bonne : *La Lumière de Sicile;* Perrin. 3 50
Georges Caïn : *Environs de Paris;* Flammarion. 5 »
F. Grandgérard : *Le Bon Vieux temps. Hist. d'un Village franc-comtois;* Champion. » »
Guides Grieben. Les Lacs de la Haute Italie et Milan; Flammarion. 4 »
M. Stanley : *Autobiographie*, publiée par sa femme Dorothy-Stanley, tr. par Georges Feuilley, I; Plon. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

La « Journée Paul Verlaine ». — A propos de l'*Enlèvement de Néang-Sock*. — Une lettre de M. René Dumesnil à propos d'« Emilie David ». — Une lettre de Léon Bloy à M. Auguste Blaizot. — Découvertes archéologiques en Italie. — Ibsen, Tolstoï, Guy de Maupassant, etc., mis à l'Index au Japon. — Les instituteurs et la réforme orthographique. — Jules Verne pillé au Japon. — Le monument de Jean Moréas. — Pour la veuve de Delannoy. — Le monument Antoine Gley. — Errata. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

La « Journée Paul Verlaine ». — Nous sommes en dernière heure

et nous ne pouvons que donner un croquis hâtif de cette journée mémorable.

Dès dix heures, la foule afflue au Luxembourg et les invités pénètrent dans l'enceinte réservée : il y aura là bientôt plus de deux mille personnes. Le temps est magnifique, mais les frondaisons épaisses de la grande allée abritent du soleil : seule la délicieuse pelouse où, encore voilé, se dresse le monument est en pleine lumière, et voici que passent des colombes et des moineaux.

Vers dix heures et demie, M. Léon Dierx, président du comité, prend la place centrale au premier rang de la tribune. M. Antonin Dubost, président du Sénat, est à sa droite, et M. Léon Bourgeois, sénateur, à sa gauche. M. le sénateur Couyba, qui fut un ami de Verlaine, est là, et aussi M. Barthou, qui a donné au comité tant de marques de bienveillance, puis M. Camille Pelletan. On aperçoit M. Georges Verlaine et sa famille. Quant aux personnalités du monde des lettres, des arts, des théâtres, des journaux, il serait beaucoup trop long de les énumérer ; mais nous noterons — car c'est significatif de la renommée de Verlaine — la présence de plus de cinquante correspondants de journaux étrangers. Et la tribune, élégamment décorée, s'éclaire des toilettes d'été des jolies femmes.

M. Léon Dierx n'avait point l'intention de faire un long discours : il voulait dire un poème. Mais, président actif et qui s'est beaucoup dépensé au cours des dernières démarches nécessitées par l'inauguration, il a été trahi par sa voix, et il a dû demander à une charmante artiste, Mme Gilda Darthy, de dire son hommage au poète.

M. Léon Dierx a donné la parole à M. Edmond Lepelletier, vice-président du comité, qui a retracé la vie de Paul Verlaine, révélé le désintéressement du sculpteur, M. de Niederhausern-Rodo, dont l'œuvre représente une somme si supérieure à celle qu'il a reçue pour l'achat de la pierre, remercié tous ceux qui ont contribué à la réussite de cette chose difficile et laborieuse qu'est l'érection d'un monument, surtout quand il s'agit d'une vraie gloire ; puis il a remis le monument à l'Etat.

M. Jacques Lévy, membre du comité, a lu la lettre suivante de M. Steeg, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts:

Monsieur le président,

Vous savez quel deuil récent et cruel vient de frapper le ministère. Les membres du gouvernement ne pourront assister ou se faire représenter pendant un mois à aucune cérémonie. Je me vois donc dans l'impossibilité de me rendre à l'inauguration du monument de Paul Verlaine. Je vous en exprime tous mes regrets.

J'aurais aimé dire toute mon admiration pour le poète dont l'œuvre, vraiment unique de grâce un peu subtile, exprime, avec une vérité si profonde et si touchante, tous les élans, tous les espoirs, tous les regrets d'une âme, d'une pauvre âme, éprise de noblesse et de beauté, mais faible à la tentation et indulgente aux fautes, même aux siennes.

Ardente ou abattue, joyeuse ou mélancolique, cette poésie reste inimitable, tant elle jaillit de source et traduit, jusqu'en ses plus secrets détours ou ses plus intimes frissons, cet insaisissable qu'est la personnalité de Verlaine. Là est le secret du charme qui se dégagera toujours des « Rythmes et des Rimes », de cette « Chanson grise », où tout est nuance, demi-teinte, impression savante et naïve — qu'un grand poète pouvait seul écrire. D'autres forcent plus impérieusement notre admiration par la puissance de leur vision et la magnificence de leur verbe : Verlaine attire et retient la tendre sympathie de ceux dont il a touché le cœur.

Je tiens donc à vous adresser mes félicitations pour le juste hommage que votre

comité rendra demain à la mémoire de Paul Verlaine et à vous déclarer que le gouvernement accepte avec plaisir la remise du beau monument destiné à consacrer cet hommage.

Agréez, Monsieur le président, l'assurance de ma haute considération.

C'est alors que Mme Gilda Darthy a dit le beau poème de Léon Dierx, et que voici :

Poète au nom léger, flottant comme une haleine,
Au cœur ouvert, toujours en jeune émoi, Verlaine
Qu'on admire et qu'on aime, et qu'on plaint, et qu'on suit
Dans ta malice ou ta tendresse,
Quand un tourment trop lourd t'oppresse,
Quand au hasard l'instinct vagabond t'a conduit ;

Toi, lyrique ingénu ; toi, personnel artiste,
Repentant magnifique à l'égal du Psalmiste,
Musicien des mots, sensitif étoilé,
Tu sus, malgré tant de traverses,
Pour mieux charmer ceux que tu berces,
Rester l'esprit de verve et le chanteur ailé !

Le monde entier s'ignore en sa vaine apparence —
L'art et la poésie en sont la conscience —
Nous t'honorons, porteur du miroir enchanté
Qui, disparu sous la paupière,
Demeure et fait d'une œuvre altière,
L'écrin que tend la muse à la postérité.

M. Couyba prit la parole « au nom des amis de Paul Verlaine au Sénat », puis M. Charles Morice fit un discours essentiel ; M. Sébastien-Charles Leconte parla « au nom de la Société des Poètes Français » dont il est le président ; M. Albert Mockel (Verlaine étant de souche wallonne) « au nom de la Ligue des Amitiés Françaises de Belgique », ce qui, en ces jours de guerre entre Flamingants et Wallons, prend une signification particulière. M. Joubé, pour finir, dit l'*Ode à Metz*, de Paul Verlaine.

A deux heures et demie commença la matinée offerte par M. Antoine aux invités du comité ; car, contrairement à l'information parue dans notre dernière livraison, cette représentation fut absolument gratuite et offerte par le directeur de l'Odéon. La salle est comble, malgré le temps radieux, et M. Hervé dit un poème de Léon Dierx ; Mlle Cœcilia Vellini dit *les Fenêtres*, de Stéphane Mallarmé.

Puis M. Jean Richepin, qui s'était gracieusement dégagé d'une cérémonie qui l'eût empêché d'être à Paris le 28 mai, fit sur Paul Verlaine une très belle conférence, au cours de laquelle il dit merveilleusement quelques-unes des poésies de Verlaine le plus difficiles à dire, notamment *les Chevaux de bois*. Son succès fut énorme.

On joua ensuite *les Uns et les Autres*, de Paul Verlaine, musique de scène de M. Henri Quittard, où l'on vit Mlles Ventura, Barjac, Céliat, Guita-Dauzon, MM. Coulomb, de l'Opéra-Comique, Vargas, Flateau, Quillot ; et ce fut charmant.

Des poésies de Verlaine furent encore dites par Mmes Gilda Darthy et Cœcilia Vellini, enfin par le doyen de la Comédie-Française, M. Mounet-Sully, qui avait bien voulu apporter à la fête son précieux concours.

Mlle Y. de Stœcklin, accompagnée par M. Albert Bertelin, chanta des

mélodies de Gabriel Fauré sur des poésies de Verlaine, et fut plusieurs fois rappelée.

La représentation se termina par un A-propos en vers de M. Ernest Raynaud, *l'Assomption de Verlaine*, musique de scène sous la direction de M. Emile Bretonneau, et le couronnement du buste de Paul Verlaine. Les interprètes qui firent applaudir la pièce de M. Ernest Raynaud étaient Mmes Colonna Romano, G. de France, MM. Grétillat, Denis d'Inès et Hervé.

M. Antoine n'a pas seulement donné son théâtre et son contrôle, consacré tant d'heures à l'organisation du spectacle, obtenu de la bonne grâce de ses artistes leur participation à la matinée, il avait encore demandé à M. Lucien Jusseaume un décor spécial, figurant le coin du Luxembourg où s'élève le monument de Verlaine ; ce décor très « fête galante » est tout à fait délicieux.

A sept heures et demie, un banquet réunissait au Palais d'Orléans plus de 350 convives (exactement 354) ; une superbe lithographie de Léandre ornait le menu. Au dessert, on essaya de discourir : M. Raphaël Barquissau, au nom des étudiants ; M. Saint-Pol-Roux, venu tout exprès de Bretagne pour la fête ; M. Rameau voulut dire des vers de Verlaine qu'on lui demandait : Vaines tentatives. Et ainsi finit dans un tumulte prevu la « Journée Paul Verlaine ». — A. V.

§

A propos de « L'Enlèvement de Néang-Sock », nouvelle publiée dans notre numéro du 1er septembre 1910 par M. Tascher de la Pagerie, nous avons reçu une longue lettre d'un fonctionnaire Cambodgien, signée Seng, et que nous avons insérée dans notre livraison du 11 février dernier. C'est à cette lettre que répond aujourd'hui l'auteur de l'*Enlèvement de Néang-Sock*, au cours d'un voyage à travers le monde.

A Monsieur Seng, Sophéa de droite de la Province de Kompong Prasath.
Cambodge.

Cher Monsieur Seng,

Je viens de lire dans le *Mercure* du 16 février la lettre où vous me reprochez mon ignorance des choses cambodgiennes.

Il est en effet probable que je ne possède pas le Cambodge aussi bien que vous qui êtes Cambodgien, mais peut-être le connais-je mieux que le fonctionnaire colonial qui a écrit, avec une gaucherie délicieuse, la naïve missive que vous avez signée.

Bon monsieur Seng ! si vous saviez tout ce qu'on vous fait dire et les erreurs que l'on vous prête, vous prieriez Bouddha et non monsieur Vallette de vous pardonner.

Comme vous m'êtes très sympathique, je vais vous expliquer à mon tour, en quelques lignes, comment on a abusé de votre candeur.

L'Enlèvement de Néang-Sock, mon cher petit ami, est de la quintessence de vérité, c'est de la certitude à sa plus haute puissance, et comme un petit flacon représente une moisson de roses, cette histoire est de l'exactitude distillée !

Néanmoins, je vous accorde volontiers que les Pierrefonds sont rares. Il y en a moins qu'on ne le dit. Plus qu'on ne le croit : j'en sais des preuves. Je connais en revanche nombre de résidents charmants, très humains, pétris d'esprit, de tous points excellents administrateurs. Les Pierrefonds leur font du tort : c'est dommage !

Par la procuration qu'on vous a donnée vous me reprochez l'emploi de mots annamites. Ignoreriez-vous donc, monsieur Seng, que les Annamites envahissent le Cambodge tous les jours davantage ? qu'ils l'accaparent, l'annexent à la Cochinchine et qu'on parle ici de plus en plus la langue d'Annam ?

Les Cambodgiens fondent comme cire sous la poussee des envahissements ! Et nul plus que moi, monsieur Seng, ne déplore ce poignant crépuscule !

Les Khmers ignorent les *laïs* (1), vous fait-on dire ? Quelle erreur ! Rappelez-vous donc l'ordonnance qu'à la suite de son voyage en France prit le roi Sisowath. Elle interdisait les *laïs !*

Peine perdue du reste, les indigènes se prosternent et s'humilient autant qu'autrefois.

Pour extirper une pareille coutume, ce sont les mœurs qu'il faudrait réformer, un vain texte ne saurait y suffire !

Tout le reste est à l'avenant dans votre plaidoyer en faveur de vos chefs. Pour avoir la note juste il faut prendre exactement le contre-pied de vos assertions.

Tant pis !

Votre protestation était originale : le Petit Poucet devenant le protecteur de l'Ogre ; le Chaperon Rouge défendant le Loup qui le mangera !

C'était touchant quoique un peu pénible !

Et sans doute si un de vos rois, un vrai roi, si Sa Majesté Norodom avait lu cet étrange document, ce n'eût pas été sans quelque danger pour le signataire !

Priez donc votre ami, le fonctionnaire colonial, d'être désormais plus réservé dans l'emploi de votre signature.

Mais afin qu'il soit mieux documenté à l'avenir, apprenez-lui que Houm devait bien être jugé par les Tribunaux de France, puisque Néang-Sock est métis sino-cambodgienne ; engagez-le aussi à repasser son Code, il y fera des découvertes dont il n'a pas idée, et notamment qu'à la Cour d'assises le Juge d'Instruction lui-même peut être cité comme témoin !

Ainsi cette polémique n'aura pas été inutile et servira à son enseignement et au vôtre !

Toutefois, mon cher Sophéa de droite, c'est moi qui vous devrai des remerciements, si vous voulez bien assurer à votre mandant que j'aime beaucoup le Cambodge, d'une manière moins circonspecte que la sienne, mais assez profondément pour publier des récits qui, par leur sincérité, plairont à tous les bons Français, à tous les bons administrateurs et même à tous les bons Cambodgiens.

C'est, Monsieur, la grâce que je vous souhaite !

TASCHER DE LA PAGERIE.

§

Une lettre de M. René Dumesnil à propos d'« Emilie David ».

Paris, 17 mai 1911.

Mon cher Directeur,

M. Léon Séché vous écrit que l'exemplaire du *Cloître Saint-Mery* venu par hasard entre mes mains et portant la signature Emilie David a, de toute évidence, « pour lui du moins », appartenu à Mme David d'Angers.

Je veux croire à cette identification encore qu'elle n'explique pas la trace de pensée restée imprimée entre les pages du livre, et je remercie M. Léon Séché de témoigner que j'ai travaillé sur un document sérieux et d'origine plus curieuse encore que je n'imaginais.

Veuillez croire, mon cher Directeur, à mes sentiments très dévoués.

R. DUMESNIL.

§

Une lettre de Léon Bloy à M. Auguste Blaizot. — Sur des propos mensongers de l'ancien secrétaire du Comité Villiers de l'Isle-Adam, M. Léon Bloy a inséré dans le quatrième volume de son journal (*le Vieux de la Montagne*) quelques mots dont s'est ému M. Blaizot, libraire éditeur et trésorier du comité. M. Blaizot nous demande d'insérer la lettre suivante qu'il a reçue de M. Léon Bloy, et c'est avec plaisir que nous lui donnons satisfaction :

(1) *laïs :* pour faire un *laï* ou prosternement, le cambodgien joint les mains, incline la tête, se met à genoux et s'étend de tout son long sur le sol.

Monsieur Auguste Blaizot
Libraire-Editeur, Paris,
26, rue Le Peletier.

Monsieur,

Vallette et Brou me font remarquer que la situation présente de l'ex-secrétaire de notre comité doit certainement modifier les sentiments que j'ai exprimés page 212 du « Vieux de la Montagne ».

Je crois aussi qu'il est équitable de vous informer que la créance que j'accordais autrefois aux racontars de ce personnage a complètement cessé.

LÉON BLOY.
21 mai 1911.

§

Découvertes archéologiques en Italie. — On vient de faire en Italie quelques découvertes intéressant l'archéologie romaine.

On a mis au jour un cippe milliaire de la voie Appienne à deux kilomètres de San Genzano, à l'occasion des travaux de terrassement entrepris pour la nouvelle route de Velletri. C'est une colonne de marbre, portant le chiffre du xixe mille, et rappelant les travaux que fit accomplir sur la voie Appienne l'empereur Nerva sous son troisième consulat (en l'an 97 de notre ère).

A Tivoli, près de la Rocca Pia, pendant qu'on creusait les fondations d'une salle de concert, on a retrouvé les restes d'une ancienne voie romaine au pavé polygonal, et les vestiges d'un édifice de la même époque dont le pavé, formé de morceaux d'ardoise et de serpentine, était très bien conservé.

Enfin plusieurs fragments épigraphiques, gravés sur une table de marbre ont été reconnus dans l'Ile Sacrée, à l'embouchure du Tibre. L'un est à la mémoire d'un inconnu, le second est dédié à l'empereur Valens, le troisième — très intéressant — mentionne les empereurs Valens, Gratien et Valentinien comme ayant restauré les grands thermes maritimes d'Ostie entre les années 375 et 378.

§

Ibsen, Tolstoï, Guy de Maupassant, etc., mis à l'index au Japon. — La campagne que le ministère Katsura mène avec vigueur contre les théories révolutionnaires — lisez les doctrines socialistes — abonde en surprises que l'on pourrait dire joyeuses, s'il n'y avait eu du sang versé. Non seulement les socialistes sont traqués par la police, leurs journaux supprimés, mais tous les ouvrages qui traitent de la question sociale, même incidemment, sont confisqués. Les libraires de Tokyo ont reçu des ordres sévères, concernant la vente des brochures et des livres. L'*Asahi Shimbun*, de Tokyo, communique à ce sujet les curieux renseignements que voici.

L'un de ses rédacteurs s'est rendu à la librairie Nakanishiya, l'une des grandes maisons d'édition et d'importation de livres. De la conversation qu'il eut avec l'éditeur, il appert que, seule, la vente des traductions japonaises des « ouvrages subversifs » est interdite. Aucune rigueur ne s'exerce contre ces ouvrages s'ils sont édités en langue étrangère. La raison ? La police est convaincue que les Japonais possédant une langue étrangère ont le cerveau assez solide pour résister aux suggestions des mauvais génies. Et ces mauvais génies ? Ce sont les Tolstoï, les Ibsen, les Bernard Shaw, les Tourgueneff, les Maxime Gorki. Guy de Maupassant en est égalemcnt. En un temps, leurs ouvrages, en particulier ceux de ce dernier, faisaient

fureur. Aujourd'hui, il faut être sorcier pour trouver les quelques exemplaires de traductions japonaises qui ont échappé à la saisie des gens de police.

§

Les instituteurs et la réforme orthographique. — Les instituteurs reprennent en ce moment la campagne qu'ils ont menée il y a quelque temps en faveur de la réforme orthographique. Leurs trois fédérations viennent, à l'occasion de leur Congrès annuel, d'émettre chacune un vœu dans ce sens : la Fédération des Amicales d'instituteurs et institutrices, le Congrès des Syndicats d'institutrices et instituteurs, et l'Entente des conseillers départementaux de France.

Le Congrès des syndicats, reconnaissant que « l'enseignement des inexplicables subtilités et caprices de l'orthographe officielle érigée en dogme, intangible, absorbe un temps considérable au grand détriment des enseignements éducatifs, des exercices propres à développer les facultés des enfants », a décidé de faire « toute l'action directe possible » pour qu'aboutisse cette réforme, « et donne en outre mission au Conseil fédéral d'engager tous les syndicats à rédiger leurs bulletins exclusivement en orthographe réformée ».

Un certain nombre de bulletins de syndicats et d'amicales d'instituteurs sont déjà imprimés, en tout ou en partie, en orthographe simplifiée. Une proposition tendant à revenir à l'orthographe académique pour la partie officielle du bulletin, a été récemment repoussée à une forte majorité à l'Union amicale des instituteurs et institutrices publics de la Seine.

§

Jules Verne pillé au Japon. — M. Kawakami, l'époux de la célèbre actrice Sada Yaco, est décidément le fléau du Japon littéraire. Ne vient-il pas de faire jouer au théâtre impérial d'Osaka une pièce intitulée *Un voyage autour du monde ?* Mais plus fort que le romancier français, M. Kawakami fait accomplir ce tour du monde en 70 jours. Le Japon est le pays du progrès. Toutes les aventures qui font, dans Jules Verne, la joie des enfants se renouvellent ici : le pari de faire le tour du monde en 70 jours, un vol important commis au préjudice d'une banque, etc. Il y est question également du rapt d'une jeune Nippone et, pour forcer la sympathie de l'auditoire à l'égard des Européens, c'est naturellement un diable d'étranger qui accomplit cette prouesse. Le départ des globe-trotters a lieu d'Osaka. Les Etats-Unis reçoivent leur première visite. A la gare de San Francisco, les Japonais prennent contact avec la civilisation « blanche ». Ils assistent à un pugilat en règle ; deux gentlemen se battent comme des chiffonniers. Or, ces gentlemen sont tout simplement des candidats à la députation. Touchant hommage rendu à la Chambre de Californie en remerciement de l'accueil que ses membres réservent aux immigrants japonais. Dans les Indes on retrouve forcément la jeune fille enlevée et ce sont les Japonais qui, cette fois, l'enlèvent... du bûcher. Et pour que le plagiat soit parfait, le public partage, à la fin de la pièce, l'angoisse de Fukuhara, qui croit avoir perdu son pari et la joie qu'il éprouve en apprenant qu'il a encore devant lui une journée et une nuit.

Le grotesque de ce démarcage est l'attribution du rôle principal, celui de Fukuhara, à une femme. Mme Sada Yaco en globe-trotter!

La note comique de la représentation est donnée par la scène suivante : c'est en gare de San Francisco, au départ du train. Les acteurs, pour imiter les occidentaux, s'embrassent à qui mieux mieux. Hélas ! ils le font avec tant d'ardeur que tout y passe : oreilles, yeux, lèvres, voire les narines. Et le public de pousser de formidables éclats de rire. Il y a de quoi!

§

Le monument de Jean Moréas. — *Paris-Journal* donne l'information suivante :

La Chambre des députés d'Athènes, sur la proposition de M. Tsaxiris, a décidé d'offrir à la France un bloc du plus beau marbre pentélique pour le monument qui va être élevé au poète Jean Moréas.

M. Anatole France, président du comité Moréas, a aussitôt adressé au président de la Chambre hellénique la dépêche suivante :

« Comité monument Moréas rend grâces à Chambre des députés grecque de son beau présent. »

Et à M. Tsaxiris, député à Athènes :

« Comité Moréas vous exprime profonde gratitude. »

§

Pour la veuve Delannoy. — Les amis de Delannoy se sont préoccupés de la situation difficile dans laquelle sa fin douloureuse et prématurée laisse une veuve et un enfant. Ils ont envisagé les moyens d'y remédier et, sur l'initiative de quelques-uns d'entre eux, un comité vient de se former pour organiser au bénéfice de la femme et de la fillette du noble et sincère artiste que fut Delannoy, une exposition-vente de ses œuvres et une souscription donnant droit à la participation au tirage d'une grande tombola gratuite.

Les principaux représentants de l'art moderne ont tenu à s'associer à la tâche du comité Delannoy et ce sont leurs œuvres généreusement offertes comme un délicat hommage à la mémoire du dessinateur disparu, qui constitueront les lots de la tombola.

Le comité est composé des personnalités suivantes :

Mme Séverine, *Présidente*. MM. Anatole France, Octave Mirbeau, Pierre Quillard, Lucien Descaves, la Société des Dessinateurs Humoristes. MM. Paul Signac, Maximilien Luce, Francis Jourdain, M. Robin, Grandjouan, H.-P. Gassier, Raïeter, François Crucy, Léon Werth, Dr Elie Faure Adrien Wasseige, Henri Fabre, Victor Méric, Octave Béliard, Jehan Rictus, Henri Guilbeaux, Louis Mazzi, Marcel Sembat, Victor Snell, Léon et Maurice Bonneff, Miguel Almereyda, Eugène Merle, Louis Perceau. Jean Grave, M. Pierrot, André Girard, Silvaire, Pierre Monatte, F. Delaisi, Poulbot, *trésorier* ; Auguste Bertrand, *secrétaire*.

Des billets de souscription au prix de un franc (dix francs le carnet de dix billets) donnant droit au tirage de la tombola seront mis en vente très prochainement. Adresser les demandes à M. Poulbot, trésorier, 11, rue de l'Orient, Paris, 18e.

§

Le Monument Antoine Gley. — Antoine Gley est l'officier d'administration principal qui assuma la lourde tâche de ravitailler Paris assiégé en 1870. Le monument élevé à sa mémoire est d'une heureuse conception en

harmonie avec le vieux fort de Vincennes, à droite du donjon. Le buste de Gley en uniforme repose sur l'écusson de la ville de Paris avec des attributs à droite et à gauche. Il domine un hémicycle dans lequel s'encadre à merveille un bas-relief en bronze qui représente un curieux et artistique profil de la capitale au soleil couchant produisant un grand effet. Il a été inauguré le 13 mai par le ministre de la Guerre.

Ce monument est l'œuvre d'un jeune statuaire, Grégoire Calvet, d'un remarquable talent.

§

Errata.

Reims, rue des Telliers, 20, le 20 mai 1911.

Mon cher Directeur,

Décidément les typographes ont bien de l'esprit. Dans mon article sur la *Belle Paule* j'avais écrit que Minut étudia le grec «pour lequel il ne fut, hélas ! jamais *embrassé* ». Naturellement, l'imprimeur me prend en pitié et dit : « Ce malheureux ne sait pas l'orthographe. La voilà bien, la crise du français ! » et il compose que Minut ne fut jamais *embrasé* pour le grec. Je corrige sur épreuves, énergiquement, je crois même que j'ajoute au-dessus : Attention ! ou quelque autre écriteau du style du Touring-Club. Rien n'y a fait. On m'a maintenu mon *embrasé*.

Comme je ne voudrais pas que vos typographes puissent croire que vous laissez collaborer des illettrés au *Mercure*, veuillez donc dire que j'avais quelques raisons d'écrire que l'on peut être *embrassé* pour l'amour du grec. Mais n'en dites rien à votre rédaction, car on me ferait peut-être les honneurs du *Sottisier*.

Veuillez me croire toujours,

Votre bien dévoué.

ARMAND PRAVIEL.

D'autre part, dans notre livraison du 16 mai (nº 334).

P. 398, l. 3 : psychique, au lieu de physique.

P. 402, l. 22, lire : puis que, au lieu de puisque.

§

Publications du « Mercure de France ».

LE PÈLERIN DU SILENCE (*Le Fantôme. Le Château singulier. Le livre des Litanies. Théâtre muet. Pages retrouvées*), par Remy de Gourmont. Nouvelle édition. Vol. in-18. 3.50.

CHITA. *Un Souvenir de l'Ile dernière*, par Lafcadio Hearn. Traduit de l'anglais par Marc Logé. Vol. in-18, 3.50.

HISTOIRE DE LA COMMUNE DE 1871. *I. Le Dix-huit Mars*, par Edmond Lepelletier. Vol. in-8, 7.50.

RELIGIONS, MŒURS ET LÉGENDES. *Essais d'Ethnographie et de Linguistique*, 3e série, par A. Van Gennep. Vol. in-18, 3.50

L'ATTITUDE DU LYRISME CONTEMPORAIN (*Francis Vielé-Griffin, Henri de Régnier, Emile Verhaeren, Maurice Maeterlinck, Paul Fort, Adrien Mithouard, Robert de Souza, Albert Mockel, Maurice Barrès, André Gide, Novalis, H. Bergson*), par Tancrède de Visan. Vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel.

Le 14 mai 1911.

Monsieur le Directeur,

Je me divertis trop souvent à votre « Sottisier universel » pour pouvoir me fâcher d'y avoir collaboré, fût-ce d'une façon involontaire. Il est assurément assez drôle d'avoir écrit qu'un tel « n'avait pas le goût des femmes ».car c'était « un misanthrope ». Cependant (sans entrer dans la définition de la misanthropie) je tiendrais à vous faire observer que j'avais ajouté « et un insociable ». Et peut-être trouverez-vous et vos lecteurs trouveront-ils que cette simple adjonction change tout de même quelque chose à la « sottise » que vous avez relevée le 15 avril et que d'ailleurs je n'entreprendrai pas de défendre plus longuement.

Je vous serais reconnaissant de vouloir bien insérer ce petit mot et je vous prie, monsieur le directeur, de recevoir l'assurance de mes sentiments très distingués.

LÉONCE BEAUJEU

Il s'était sans doute souvenu du mot de Calonne à Mme de Pompadour : « Si c'est possible, madame, c'est fait ; si c'est impossible, cela se fera ». [Mme de Pompadour était morte depuis vingt et un ans quand Calonne devint ministre.] — *Excelsior*, 4 mai.

Valets, Butlers, Grooms, etc. — Jeune femme, 18 ans, taille 1 m. 79 c., demande place valet de chambre ou de pied, etc. — Annonces du *New-York Herald*, édition de Paris.

MERCVRE

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

BULLETIN FINANCIER

La situation du marché financier s'améliore à peine. Peut-être va-t-elle, en s'améliorer sérieusement. Fez, en tous cas, est délivrée et il faut espérer que armes françaises pourront pacifier le Maroc sans être arrêtées ou inquiétées les jalousies des Puissances européennes.

A l'intérieur, la mort tragique de M. Berteaux et l'accident survenu à M. M n'ont évidemment pas consolidé le ministère. Il est probable toutefois qu gouvernement actuel pourra traîner la patte pendant quelques semaines enc

Nous trouvons la rente française en léger progrès sur la dernière quinzai 95,97 au lieu de 95,60. De même, l'Extérieure espagnole gagne quelques ce mes à 97,20. Les fonds russes enregistrent quelques gains; le consolidé 4 passe de 96,10 à 97,50; le 4 1/2 0/0 1909 de 102 à 103,05; le 5 0/0 1906 de 104 à 104,75.

Nos compagnies de chemin de fer sont mieux tenues : l'Est s'inscrit à 8 le Lyon à 1.185, le Nord à 1.620, l'Orléans à 1.245.

Les grandes banques ont peu varié, et quant aux affaires importantes qu'el nous promettent depuis longtemps, nous allons sans doute les voir sortir bien successivement.

En attendant, quelques petites affaires viennent d'être réalisées, mais avec succès incontestable. *Le Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie* a pu augmen à grand' peine son capital social de 10 millions.

Il vient aussi de se créer un *Crédit Foncier et Agricole du Sud-Espagne*. paraît que le besoin s'en faisait sentir. Ses fondateurs, parmi lesquels, ô surpris on trouve le nom de M. Pierre de Nolhac, conservateur de notre musée de V sailles, demandaient au public la modeste somme de 5 millions. Le public a-t ouvert sa bourse? C'est une autre question.

La *Compagnie du chemin de fer central de l'Equateur* a émis de son c 10.000 obligations 6 0/0. Mais émettre et placer sont deux verbes qui ne se r semblent pas.

Quant à la *Société des Affiches Gaillard*, elle nous assure que les bénéfi de son dernier exercice s'élèvent à 536.562 fr. 75 c. C'est fort bien ! Il n'en pas moins vrai qu'elle déshonore nos sites français et nos lignes de chemins fer par d'immenses placards qui sont des défis au goût et de véritables attent à la liberté des voyageurs et des touristes. Espérons qu'une intelligente et p chaine loi interdira de pareils scandales !

LE MASQUE D'OR.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.
SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, O. ✻
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✻
Administrateur, Directeur : M P. BOYER, ✻

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

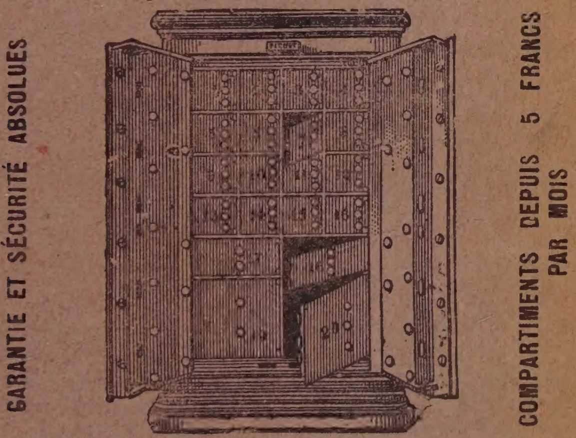
Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

AGENCES

40 Bureaux de Quartier dans Paris — 15 Bureaux de Banlieue — 170 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public, *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées,* et dans les principales Agences.



Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½ .... 1 1/2 0/0 | Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0
De 1 an à 2 ans.... 2 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* Aix-en-Provence, Aix-les-Bains, Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, Boulogne-sur-Mer, La Bourboule, Brest, Calais, Cannes, Châtel-Guyon, Cherbourg, Compiègne, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, Hyères, le Mont-Dore, Nice, Pau, La Rochelle, St-Germain-en-Laye, Saint-Malo, Saint-Nazaire, Trouville-Deauville, Vichy, Tunis, St-Sébastien, Monte-Carlo, Le Caire, Alexandrie (Egypte), etc.; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CREDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de lettres de crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages Bibliophilie, Sciences occultes Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

—

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

France		Étranger	
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.